

OBSERVATIONS
SUR LES
MALADIES DES ARMÉES,
DANS LES CAMPS
ET
DANS LES GARNISONS.

OBSERVATIONS

SUR LES

MALADIES DES ARMÉES,

DANS LES CAMPS

ET DANS LES GARNISONS,

AVEC des Mémoires ſur les Subſtances ſeptiques & anti-ſeptiques, & la Réponſe à de Haen & à Gaber.

Par PRINGLE, *docteur en médecine.*

TROISIEME ÉDITION.

Revue, corrigée & augmentée ſur la dernière édition Angloiſe.

ΔΟΞΑ ΜΕΝ ΑΝΘΡΩΠΟΙΣΙ ΚΑΚΟΝ ΜΕΓΑ, ΠΕΙΡΑ Δ'ΑΡΙΣΤΟΝ.

Theognis.

A PARIS,

Chez THÉOPHILE BARROIS le jeune, Libraire, quai des Auguſtins, N°. 18.

M. DCC. XCV.


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Je n'entreprendrai point l'éloge de l'ouvrage de M. le chevalier Pringle. L'accueil que lui ont fait les vrais ſavans (1) dans tous les pays où les ſciences ſont en honneur, a quelque choſe de plus flatteur que toutes les louanges que pourroit donner un traducteur, toujours ſoupçonné de ſe paſſionner pour l'auteur qu'il traduit. M. Pringle eſt fils de Jean Pringle de Stitchil, près de Berwick, chevalier-baronnet. Ce titre, qui eſt héréditaire, a paſſé avec la terre de Stitchil à ſon frere aîné le chevalier Robert Pringle. Le Roi actuellement régnant a créé notre ſavant chevalier-baronnet. Son goût l'ayant porté à ſe conſacrer à la médecine, il reçut à Leyde en 1730, le titre de docteur. Sa diſſertation qui rouloit ſur le deſſéchement des vieillards (2) *de Marcore Senili*, anonçoit déjà ce qu'on devoit attendre de lui.

La guerre étant ſurvenue en 1742, M. le chevalier Pringle ſuivit les armées, & par les ſervices qu'il rendit, il mérita d'avoir la place de médecin du duc de Cumberland, & enſuite celle de médecin

---

(1) Il a été traduit en Allemand & en Italien.

(2) Voyez l'extrait qu'en a donné le journal des ſavans, au mois d'avril 1731.

général des armées du Roi d'Angleterre.

Il donna en 1750, ses observations sur la nature & le traitement des fievres des hôpitaux & des prisons. Elles étoient adressées en forme de lettre au docteur Mead, médecin du Roi d'Angleterre. Mais elles furent publiées à la hâte, à l'occasion de cette maladie contagieuse qui enleva quelques-uns des magistrats de Londres, qui avoient tenu les assises au mois de mai 1750, le chevalier Samuel Pennant, lord-maire de Londres, le chevalier Thomas Abney & le baron Clarke, juges ; le chevalier Daniel Lambert, alderman, & un grand nombre d'autres personnes qui avoient assisté à ces assises.

Cette maladie tiroit son origine de Newgate, prison qui a le désavantage de recevoir de toutes les autres les criminels qu'on y conduit dans le temps des assises. L'air renfermé, l'humidité & la mal-propreté du lieu & de ceux qui l'occupent, rendent comme impossible d'y éviter un mal qui se communique si aisément.

Des accidens de ce genre montrent assez combien il importe de renouveller l'air des lieux qui renferment une multitude de gens mal-propres. On a depuis tâché de détruire le principe de ce mal contagieux dans la prison de Newgate. On permet aux prisonniers de se promener trois fois par jour dans une grande cour, qu'on lave souvent

& qu'on purifie de même que les chambres, en y faisant brûler du soufre toutes les six semaines. Ces attentions avec l'usage du ventilateur (1), ont sauvé tous les ans la vie à grand nombre de personnes. J'ai vu ce ventilateur dans la prison de Newgate, & la maniere dont on l'y a placé m'a paru très-ingénieuse. Les vingt-quatre tuyaux des différens appartemens communiquent à un tronc principal, ou à un corps de pompe aérienne, qu'un moulin à vent placé au haut de la prison fait agir. Il seroit à souhaiter qu'on eût les mêmes attentions pour nos hôpitaux & pour nos prisons, & que nos magistrats, dont on connoît assez le zele pour le bien public, y fissent construire de pareilles machines.

Cette fievre des prisons a tant de rapport avec la fievre pestilentielle des hôpitaux qui cause de si grands ravages dans les armées, que M. Pringle n'a pas voulu priver ses lecteurs des observations qu'il avoit publiées dans sa lettre sur ce sujet. Il les a donc refondues, & après y avoir fait les changemens & les corrections qu'il a crus nécessaires pour les perfectionner, il en a fait un chapitre à part, qu'il a inséré dans la troisieme partie de cet ouvrage.

---

(1) Voyez la description de cette machine, dans le livre du docteur Hales.

Cette édition a un avantage considérable sur la précédente. Je l'ai revue avec soin sur la derniere édition angloise, dont l'auteur m'a envoyé les feuilles à mesure qu'elles s'imprimoient. Indépendamment d'un grand nombre de changemens, qu'a fait l'auteur dans le corps de l'ouvrage, il y a des additions considérables. Par exemple, le §. 6 du chapitre II de la seconde partie, qui n'avoit dans la seconde édition angloise qu'une demi-page, en occupe actuellement huit; & le chapitre de la dysenterie, qui dans cette seconde édition n'avoit que vingt-huit pages, en a plus de quatre-vingt actuellement.

Qui croiroit qu'un ouvrage qui est le fruit d'une expérience consommée, eut rencontré des censeurs ? M. de Haen, professeur en médecine à Vienne, attaqua notre savant en 1760, au sujet de la fievre péchiale; mais il lui a répondu d'une maniere victorieuse. Le docteur de Haen prête à M. le chevalier Pringle des sentimens qu'il n'a jamais eu, & l'on diroit qu'il a pris à tâche de le décrier. Tantôt ce sont des maximes générales tirées d'Hippocrate & de Sydenham, qu'on ne peut appliquer aux cas particuliers qu'a eu sous les yeux notre savant; tantôt ce sont des passages qui étant isolés, n'ont plus la même signification qu'ils avoient dans le corps de

l'ouvrage ; tantôt ce ſont des réticences qui dénaturent les penſées de l'auteur. Quel nom donner à un pareil procédé ? Je me tais. Interprète des ſentimens de M. le chevalier Pringle, de même que de ſes écrits, je me fais gloire d'imiter ſa modération.

M. le chevalier Pringle a joint aux obſervations ſur les maladies des armées, des mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques. Ils ont été lus ſucceſſivement à la ſociété royale, depuis le 28 juin 1750 juſqu'au 13 février 1752.

Rien n'a plus nui aux progrès de la médécine, que les ſyſtêmes formés avec précipitation ſur des connoiſſances imparfaites de la nature. La théorie de la putréfaction en offre un exemple, & les expériences de M. le chevalier Pringle montrent à combien d'égards les idées communes ſur la corruption des ſubſtances animales, & les concluſions qu'on en a tirées pour la pratique, s'éloignent de la vérité. On avoit par exemple, regardé comme ſeptiques les ſels alcalis volatils, & les auteurs du dictionnaire encyclopédique, ouvrage ſi eſtimable d'ailleurs, ſont tombés dans la même erreur. Mais M. le chevalier Pringle s'eſt vu convaincu, d'après les exprćiences qu'il a faites, que ces ſels, bien loin de hâter la putréfaction, la préviennent ou l'arrêtent.

La ſociété royale a reçu ces mémoires

avec applaudiſſement ; mais elles ne s'eſt pas bornée à des éloges ſtériles. Dans ſon aſſemblée du 20 novembre 1752, elle gratifia M. le chevalier Pringle de la médaille annuelle aſſignée par le feu chevalier Copley à celui qui dans le cours de l'année ſe diſtingueroit par quelque découverte curieuſe & utile. Perſonne ne la méritoit à plus juſte titre. Si l'on conſidére en effet les difficultés ſans nombre qu'il a fallu ſurmonter, & le danger qui accompagne des expériences de cette nature, on conviendra ſans peine, qu'un homme qui ſacrifie ſon temps, ſes veilles & ſa ſanté à acquérir des connoiſſances ſi utiles, doit être regardé comme un des bienfaiteurs de l'humanité.

On ne doit point être ſurpris, d'après ce court expoſé, que ce ſavant jouiſſe dans les pays étrangers de la même eſtime que dans ſa patrie. L'Empereur & l'Impératrice-Reine en font un cas particulier ; & le premier janvier 1769, Son Excellence le comte de Seilern, ambaſſadeur de Leurs Majeſtés Impériales à la cour d'Angleterre, fit de leur part préſent à M. Le chevalier Pringle, de trois médailles d'or & de dix-huit médailles d'argent, comme un témoignage de leur eſtime.

PRÉFACE

IL ne paroît pas qu'aucun médecin dans l'antiquité ait écrit ſur les maladies des armées ; les hiſtoriens nous ont pareillement laiſſé dans une profonde ignorance à ce ſujet, à moins qu'il ne ſoit ſurvenu quelque maladie fatale & extraordinaire.

Ainſi, Xénophon dans ſon hiſtoire de la fameuſe (1) retraite des dix mille, fait mention de la faim canine, de la perte de la vüe & de la mortification dans les extrémités, provenant de la neige & du froid exceſſif auxquels ces troupes furent expoſées dans leur marche. Pline le naturaliſte eſt le premier qui parle du ſcorbut qui affligea l'armée romaine en Germanie (2) après qu'elle y eut ſéjourné deux ans ; & nous voyons auſſi que les Romains ſe virent

(1) Liv. IV, pag. 219, édit. d'Oxford.

(2) L'ancienne Germanie renfermoit la partie ſeptentrionale des Pays-Bas, & il paroît que c'eſt-là le pays marécageux dont Pline veut parler, puiſqu'il ajoute, *trans Rhenum maritimo tractu* : ce qui s'accorde avec la relation que Tacite a publiée de cette expédition ſous Germanicus. *Voyez* Pline, livre XXV, chap. 3. Les recherches que j'ai faites depuis, m'ont appris que Pline n'avoit pas le premier parlé de la ſtomacace & du ſynonyme ſcélotyrbe, qui eſt le ſcorbut de nos jours. Strabon fait mention de cette maladie dans l'hiſtoire de l'expédition que les Romains firent en Arabie, ſous le commandement de Selius

quelquefois obligés de changer ſouvent de camp, à cauſe du mauvais air des marais voiſins. Plutarque obſerve que (1) Démétrius perdit dans ſa derniere expédition plus de huit mille hommes, par une maladie qui ſuivit une diſette de proviſions.

Tite-Live parle d'une maladie peſtilentielle qui fit en Sicile de grands ravages dans les armées des Romains & des Carthaginois. Diodore de Sicile en décrit une autre, accompagnée d'un flux de ſang, qui fit périr preſqu'entièrement ces derniers, alors occupés au ſiege de Syracuſe. Quoiqu'il attribue (2) cette calamité à la colere des dieux qui vouloient punir leur impiété, il ne laiſſe pas cependant d'en expliquer les cauſes naturelles, d'une maniere plus ample & plus ſatisfaiſante que les hiſtoriens n'ont coutume de le faire en de ſemblables occaſions.

Si l'on excepte ces exemples, & un petit nombre d'autres encore, on ne trouve rien dans ce que nous ont laiſſé les anciens, qui ait rapport aux maladies des armées.

Gallus : cette expédition fut un peu antérieure à celle qu'ils firent en Allemagne ſous Germanicus. *Voyez* Strab. Geograph. Lib. XIII.

(1) *Vitæ parallel. Vol. v. pag.* 57, *ex edit. Londin.*

(2) Diodor. Sicul. Lib. XIV. Tom. I. pag. 697, ex Edit. Weſſel. Amſt, 1746.

Il paroît étonnant que Végece dans ſon livre ſur l'art militaire, ait fait un chapitre exprès ſur les moyens de conſerver la ſanté des ſoldats, & qu'il n'ait parlé nulle part des maladies auxquelles ils étoient particulièrement ſujets; qu'il ait fait mention des médecins qui accompagnoient les armées, & qu'il ait paſſé ſous ſilence la maniere dont on diſpoſoit les malades, dans des hôpitaux ou autres lieux ſemblables.

On doit d'autant plus regretter le ſilence des anciens ſur cet article, que faiſant de la guerre leur principale étude, on ne peut guère douter que ce qui regardoit le ſoin des malades, n'ait été porté à un auſſi haut point de perfection que les autres parties de leur ſcience militaire. Les troupes ſe trouvant continuellement en campagne, & dans des climats fort différens, les médecins étoient alors plus à portée de faire d'utiles obſervations ſur la nature & les cauſes des maladies des camps, & ſur la méthode la plus ſûre de les traiter.

Lorſque je fus employé pour la premiere fois à l'armée, il y avoit bien peu de médecins parmi les modernes, qui euſſent eſſayé d'écrire ſur ce ſujet; encore n'avoient-ils point été attachés aux armées & aux hôpitaux militaires, ou du moins ils l'avoient été fort peu. Ainſi, cette partie de la médecine, qui depuis

long-temps auroit dû être parfaite, eſt, pour ainſi dire, encore nouvelle : la vie militaire étant ſi peu compatible avec la tranquillité néceſſaire pour l'étude & les obſervations.

M'étant donc apperçu du peu de ſecours que je devois attendre des livres, je pris le parti de mettre par écrit mes obſervations à meſure qu'elles ſe préſentoient, dans l'eſpérance de les trouver par la ſuite de quelque utilité dans la pratique. ayant continué cette méthode juſqu'à la fin de la guerre (1) j'ai depuis rédigé ces matériaux, & j'ai tâché de ſuppléer en quelque ſorte par ma propre expérience avec autant de clarté & de préciſion que je le pouvois, à ce qui manquoit ſur ce ſujet.

J'ai partagé cet ouvrage en trois parties. Dans la première, après une relation ſuccinte des qualités de l'air & des maladies particulieres aux Pays-Bas, théâtre ordinaire de nos guerres, je donne un abrégé du journal de médecine des différentes campagnes. J'y fait mention des maladies épidémiques, c'eſt-à-dire, de celles qui arrivèrent le plus fréquemment parmi nos troupes, dans l'ordre qu'elles ſe ſont préſentées, des embarquemens, des cam-

(1) La guerre de 1743.

pemens, des quartiers d'hiver, des saisons, des changemens de temps, en un mot, de toutes les positions où se trouve une armée, qui me paroissent devoir affecter la santé des soldats. Bien loin de traiter en cette partie de la guérison des maladies, je n'ai fait qu'en effleurer la description, réservant ces deux points pour la suite de mon ouvrage. Mon but étoit d'y rassembler des matériaux pour remonter aux causes les plus évidentes des maladies militaires; afin de pouvoir établir d'une maniere sûre tout ce qui se trouvoit compatible avec le service, & qui dépendoit de ceux qui ont l'autorité en main, & afin de suggérer des mesures convenables pour prévenir ou pour diminuer par la suite les causes de ces maladies dans toute autre campagne. Je me suis d'autant plus attaché à rendre ces observations exactes, que j'ai prévu que cette partie étant sur-tout un récit de faits dont j'ai été témoin oculaire, ne laisseroit pas d'être reçue favorablement, quelque accueil qu'on fit d'ailleurs au reste de l'ouvrage. Les conséquences que je tire de ces faits sont courtes & en petit nombre, parce qu'une discussion trop étendue auroit interrompu leur enchaînement, & qu'on devoit les présenter sous un seul point de vue.

J'ai, par cette raison, renvoyé à la se-

conde partie la plupart des raiſonnemens qui réſultent de la premiere. Après avoir diviſé & rangé par claſſes les maladies qui ſont communes à la vie militaire ; j'en examine les cauſes générales, je veux dire, celles qui dépendent de l'air, du régime & de ces autres circonſtances qu'on comprend communément, quoiqu'improprement, ſous le nom de *non-naturels*. Je rapporte quelques-unes de ces maladies à des cauſes fort différentes de celles que les autres écrivains leur attribuent communément ; & je fais voir que telles cauſes qu'on a regardées juſqu'ici comme des ſources fréquentes de pluſieurs maladies militaires n'y ont pas la moindre part. J'eſpére qu'on excuſera ces libertés, ſi l'on fait attention que je me ſuis trouvé plus à portée de faire ces remarques que ceux qui m'ont précédés : les connoiſſances de la nature ſe perfectionnant d'ailleurs tous les jours, il eſt vraiſemblable que ceux qui écrivent les derniers ſur de pareils ſujets, approchent davantage de la perfection.

Le lecteur s'attend fort peu à me voir mettre les hôpitaux, dont l'unique deſtination eſt de ſervir au rétabliſſement & à la conſervation de la ſanté, au nombre des principales cauſes des maladies, & des ravages que fait la mort dans les armées. Ce qui m'y a déterminé, eſt le mauvais air & les autres inconvéniens qui en ſont

inſéparables.

inséparables. Pendant la premiere guerre on rendit les hôpitaux plus commodes, & on les porta à un point de perfection qu'on n'avoit point encore connu. On avoit été jusqu'alors dans l'usage de transporter les malades fort loin de l'armée, quand l'ennemi étoit proche, ce qui en faisoit périr un grand nombre avant que les médecins en eussent pris soin. Le feu comte de Stair, mon illustre protecteur, instruit de cet inconvénient, engagea, dans le temps que l'armée étoit à Aschaffenbour, le maréchal de Noailles dont il connoissoit parfaitement l'humanité, à regarder des deux côtés les hôpitaux comme des sanctuaires, & à les protéger mutuellement. Le Général François y consentit de bonne grace, & saisit la premiere occasion qui se présenta, pour montrer l'attention particuliere qu'il avoit à remplir ses engagemens. Car tandis qu'après la bataille de Dettingen, notre hôpital étoit à Feckenhein, village sur le Mein, assez éloigné du camp, le maréchal de Noailles voulant envoyer un détachement à un autre village, situé sur la rive opposée, & craignant que cela ne causât quelque alarme aux malades, il leur envoya dire qu'étant informé que l'hôpital anglois se trouvoit en cet endroit, il avoit donné des ordres exprès à ses troupes de ne le point inquié-

ter. Cet accord s'obſerva ſtrictement des deux côtés durant cette campagne; & quoiqu'il ait été négligé depuis, on eſpère cependant que dans la ſuite les Généraux le regarderont comme un exemple, qu'ils s'empreſſeront de faire revivre.

Après avoir expliqué les cauſes générales des maladies des armées, je traite enſuite des moyens d'en écarter quelques-unes, & de rendre les autres moins dangereuſes. Sans cela, les obſervations antérieures euſſent été de fort peu d'utilité. Mais il eſt aiſé de concevoir que ce n'eſt point par des remedes qu'on doit prévenir les maladies, & qu'on ne doit point faire dépendre cet article eſſentiel de quelque choſe qu'il ſoit au pouvoir du ſoldat de négliger; mais d'ordres formels, qui, en même temps qu'il ſe voit dans la néceſſité d'y obéir, ne lui paroiſſent pas déraiſonnables.

Je termine la ſeconde partie, par comparer les diverſes quantités de malades en différentes ſaiſons, afin que le Général puiſſe ſavoir avec quelque degré de certitude le nombre de troupes ſur lequel il peut compter en quelque temps que ce ſoit; qu'il puiſſe connoître les effets que fait ſur la ſanté une campagne d'une longue ou d'une courte durée, une campagne commencée de trop bonne heure, &

des quartiers d'hyver pris trop tard, & beaucoup d'autres calculs fondés sur les matériaux amassés la derniere guerre. Les *données* sont en trop petit nombre pour en déduire des conséquences certaines; mais comme je n'en ai point trouvé d'autres sur lesquelles je pusse compter, je me suis vu forcé d'en faire le meilleur usage que je pouvois. Cela servira du moins comme un essai de ce qu'on pourroit faire sur ce sujet en acquérant plus d'expérience.

Comme j'ai eu en vue dans ces deux parties l'instruction des officiers autant que celle des médecins, j'ai tâché de raconter clairement les faits & d'en tirer les conséquences de la maniere la plus simple, sans me servir des termes de l'art, autant que me l'a permis la nature du sujet, de me rendre en un mot si clair, que je fusse entendu de quiconque posséderoit les premiers principes de la connoissance de la nature.

Mais la troisieme partie qui renferme la pratique, n'a été écrite que pour les médecins, parce qu'on n'auroit pu expliquer suffisamment ce sujet aux autres, & qu'il auroit été fort peu instructif pour eux. Je balançai long-temps sur la maniere dont je devois traiter cette partie, incertain si j'omettrois les choses généralement connues, ou si je parlerois d'une maniere ample & réguliere de toutes les maladies dont

il y eſt fait mention. Je me déterminai enfin pour la méthode ſuivante.

Je conçois qu'on peut diviſer les maladies auxquelles une armée eſt le plus ſujette en deux claſſes. La premiere renferme celles qui ſont communes à la Grande-Bretagne & aux autres pays ; & l'autre celles qui ſont propres à un climat différent & à l'état de ſoldat. Or, comme les maladies de la premiere claſſe ont été amplement traitées par pluſieurs ſavans auteurs, dont les ouvrages ſont entre les mains de tous les médecins, & que d'ailleurs elles ſe rencontrent tous les jours, j'en parle à la hâte & ſans m'y arrêter, me contentant d'établir ma méthode générale, & la différence, ſuppoſé qu'il y en ait, qu'il faut obſerver dans les ordonnances par rapport aux hôpitaux militaires.

A l'égard de l'autre claſſe qui renferme les fievres rémittentes & intermittentes d'automne, la fievre d'hôpital & de priſon & la dyſenrerie, comme ces maladies ſont moins fréquentes en ce pays-ci (1) j'ai jugé à propos de les traiter plus au long, & d'une maniere propre à inſtruire ceux qui les auroient peu connues auparavant.

Mes obſervations ſur la fievre d'hôpi-

(1) L'Angleterre.

tal furent imprimées pour la premiere fois en 1750, dans une lettre adressée au docteur Mead. Mais comme elle fut publiée à la hâte à l'occasion de la maladie de prison, qui parut vers ce temps-là à Londres, je fus forcé d'omettre beaucoup de choses que j'ai depuis suppléées, & il m'échappa des méprises que j'ai tâché de rectifier dans cet ouvrage, qui renferme aussi cette dissertation (1).

J'ai joint à cette description de la fievre d'hôpital, aussi bien qu'à celle des fievres d'automne & de la dysenterie, quelques conjectures sur leurs causes internes & plus cachées, quoique je n'ignore point qu'une tentative de cette espece pouvoit tendre plutôt à affoiblir qu'à confirmer mes ob-

(1) On publia en Angleterre en 1722, un traité dont le titre est *Recherches raisonnables sur la nature de la peste, faites d'après des remarques historiques, par Jean Pringle, docteur en médecine.* Comme ce sujet ressembloit au mien, & que l'auteur portoit le même nom que moi, on a, dans l'index de l'édition du *Methodus studii Medici* de Boerhaave, donnée par Haller, rapporté à une seule & même personne cette piece, ma lettre au docteur Mead, & la dissertation *de Marcore senili*, que je fis paroître à Leyde en 1730, lorsque je pris le bonnet de docteur. Je me fais un devoir de rendre justice au célebre médecin, auteur de cet ouvrage, & je saisis avec plaisir cette occasion, pour instruire le public d'une méprise où il étoit naturel à un étranger de tomber.

ſervations, parce qu'on ne voit que trop ſouvent que la théorie influe ſur le jugement & le pervertit. Mais j'avois non-ſeulement fait ces deſcriptions, mais encore établi le traitement de toutes ces maladies long-temps avant que d'avoir ſongé à en aſſigner ces cauſes, qui quelquefois ne m'ont été d'abord ſuggérées que par les effets des remedes. Cependant une théorie juſte & éclairée peut être utile, non-ſeulement pour découvrir des remedes plus efficaces, mais encore pour varier ceux que nous connoiſſons, quand le jugement ne peut être aidé par l'expérience, ou même par analogie avec d'autres fiévres.

En raiſonnant ſur la nature de ces maladies, j'ai eu ſi ſouvent recours au principe ſeptique, que le lecteur pourroit s'imaginer que je le regarde comme une cauſe plus univerſelle que je ne le penſe réellement. Car ſi l'on excepte ces maladies & un petit nombre d'autres auxquelles je fais alluſion dans cet ouvrage, je n'en ai rapporté aucune autre à cette origine. Mais à l'égard de la réalité de ce principe, quoique je l'ai ſuffiſamment prouvé dans mes obſervations, quelques perſonnes ſeront bien aiſes d'apprendre qu'Hippocrate donne à penſer qu'il regardoit la corruption des humeurs comme la cauſe de certaines maladies; que Galien en parle plus

au long : que dans les temps poſtérieurs, on a traité plus amplement de ce principe, & qu'on l'a appliqué à la médecine, comme il paroît par les Aphoriſmes de Sanctorius, & autres ouvrages du même temps. Quoique ce principe ait été détruit par les ſyſtêmes de Sylvius & de Willis ; & celui des premiers écrivains méchaniques, cependant Boerhaave l'a rétabli, en comprenant parmi les alkalis, tout ce qu'il croyoit ſeptique ou putride.

Mais comme cet auteur célebre n'eut pas le temps d'appuyer toutes les parties de ſa doctrine par des expériences, il n'eſt point ſurprenant qu'on ait fait quelques mépriſes, & que l'on n'ait point aſſez compris toute l'étendue de ce principe.

Deux circonſtances m'engagerent à continuer ce ſujet ; le grand nombre de maladies putrides, dont je fus obligé de prendre ſoin dans les hôpitaux, & l'autorité du lord Bacon, qui préſente de bonnes raiſons pour engager à conſidérer la connoiſſance de ce qui cauſe, ou de ce qui retarde la putréfaction, comme la choſe vraiſemblablement la plus propre pour expliquer les opérations les plus cachées de la nature. Je lus dans diverſes aſſemblées de la ſociété royale, pluſieurs mémoires à ce ſujet. Les trois premiers ont été publiés dans les Tranſactions philoſophiques ; mais tandis que

les autres étoient entre les mains du secrétaire de la société, pour y être pareillement insérés, me voyant dans la nécessité de renvoyer souvent aux expériences qu'ils contiennent, j'ai jugé à propos de joindre le tout à cet ouvrage, dans le même ordre que je les ai présentés. Je me suis contenté seulement d'y ajouter un petit nombre de notes, afin d'éclaircir ce que l'on n'avoit point assez amplement ou assez clairement exprimé auparavant, & pour lier davantage ces faits avec les observations précédentes. La société s'est fait une régle de ne point publier dans ses mémoires les dissertations qui ayant été lues dans ses assemblées, ont été depuis publiées par les auteurs. C'est par cette raison qu'on ne trouve dans les Transactions philosophiques, que mes trois premiers mémoires sur les substances septiques & anti-septiques.

Cet ouvrage parut, pour la premiere fois, en 1752. Il fut réimprimé l'année suivante (1), avec quelques additions. Je corrigeai, dans la troisieme édition, quelques-unes de mes observations, d'après une plus grande expérience dans les camps que j'ai suivis en Angleterre pendant trois étés, au commencement de la derniere guerre.

(1) Ma traduction fut faite sur la seconde édition.

Comme j'ai trouvé que les maladies de ces hôpitaux étoient les mêmes que celles que j'avois obſervées en Allemagne & en Flandre durant la guerre précédente ; quoique plus bénignes à cauſe de la nature de notre climat, & que les ſoldats n'avoient point à ſouffrir les fatigues auxquelles ils ſont expoſés en préſence de l'ennemi, je n'ai point cru néceſſaire d'entrer dans aucune particularité par rapport à ces campagnes.

J'ai revu, avec tout le ſoin poſſible, les trois éditions ſuivantes, auſſi-bien que celle-ci. Des réflexions plus mûres, ma pratique particuliere, & les converſations que j'ai eues avec ceux qui ont été employés dans les hôpitaux étrangers en différens climats, depuis le commencement de la derniere guerre juſqu'à la paix, m'ont mis à portée de les perfectionner, en préſentant, avec plus d'aſſurance, des remarques, que je n'avois publiées qu'avec une ſorte de défiance, & en omettant d'autres que j'avois avancées ſans aucune raiſon ſuffiſante. J'ai pareillement ajouté quelques nouvelles obſervations à la plupart des articles de la troiſieme partie, & particulierement au chapitre ſur la dyſenterie. Quoique cette maladie ne ſoit pas commune en ce pays-ci, cependant elle le fut pendant l'automne de 1762, & cela me donna occaſion de faire un plus grand nom-

bre d'expériences. J'ai évité avec ſoin, dans cette édition, toutes les dénominations de fievres qui ne donnent point d'idée claire de leur nature, ou qui peuvent en donner de fauſſes. L'on ne trouvera plus par conſéquent, les termes de fievres *nerveuſes*, *bilieuſes*, *putrides* ou *malignes*, ou du moins on les définira de maniere à ne plus cauſer d'ambiguité.

Je ſuis perſuadé, que malgré tous les ſoins & toutes les attentions que j'ai apportés en faiſant ces obſervations & ces expériences, & les différentes occaſions que j'ai eues de revoir & de corriger cet ouvrage, il m'eſt échappé pluſieurs inexactitudes & quelques mépriſes. Ceux qui ſe ſont appliqués à des recherches de cette nature, & qui n'ignorent point les difficultés qui les accompagnent, ſeront très-portés à les excuſer. Cependant, tout imparfait que cet ouvrage peut être, j'ai la ſatisfaction de voir qu'il a ſervi de fondement à des écrivains qui ont concouru avec moi à faire leurs efforts pour tirer des malheurs même de la guerre, quelque avantage pour le genre humain.

TABLE DES CHAPITRES.

PREMIERE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

TROISIEME PARTIE.

MÉMOIRES

Sur les Substances septiques & anti-septiques.

Fin de la Table.

OBSERVATIONS

OBSERVATIONS
SUR LES
MALADIES DES ARMÉES,
DANS LES CAMPS
ET
DANS LES GARNISONS,

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'air & des maladies des Pays-Bas.

LA Lis, qui prend ſa ſource en Artois, & ſe jette à Gand dans l'Eſcaut ſépare, avec la partie inférieure de cette rivière, la partie élevée & sèche de la Flandre, de la partie baſſe & humide. Entre cette ligne & la mer, le pays eſt plat, marécageux & mal-ſain. Cet eſpace renferme quelques villes frontières, qui appartiennent aux Hollandois, aux François & aux Autrichiens, dont les plus mal-ſaines ſont Furnes & l'Ecluſe. Le reſte de la Flandre eſt plus élevé, & forme, avec les autres Pays-Bas Autrichiens, un pays ſec & fort ſain.

Une grande partie des Provinces Unies, de même que le Brabant hollandois, depuis Grave en deſcendant le long de la Meuſe, étant pareillement ſituée dans un terrein bas & humide, eſt ſujette

aux mêmes maladies que la partie plate de la Flandre. La Zélande l'emporte par les mauvaises qualités de l'air qu'on y respire, étant non-seulement basse & couverte d'eau, mais encore environnée des bords bourbeux & fangeux de l'Escaut oriental & occidental, & des endroits les plus marécageux de tout le pays : de sorte qu'il n'y a presque point de vent, excepté ceux de mer, qui n'augmente l'humidité qui lui est naturelle & les exhalaisons infectes.

Toute cette contrée des Pays-Bas ne se trouvant guère plus haute que le niveau de la mer & des rivieres qui la traversent, étoit autrefois tellement exposée aux inondations dans les débordemens & dans les grandes marées, que jusqu'à ce qu'on eût fait des digues, & qu'on eût pratiqué des écoulemens, ce n'étoit qu'un large marais ; & maintenant, après des travaux incroyables, le pays est encore sujet à être inondé dans des marées extraordinaires, ou lorsque l'eau trouve par hasard quelque passage libre. L'évaporation de ces eaux croupies, & de celles des canaux & des fossés, dans lesquels se pourrissent une infinité de plantes & d'insectes, surcharge l'air, pendant l'automne & vers la fin de l'été, de vapeurs humides, putrides & très-nuisibles à la santé.

Une seconde cause de l'humidité, à la vérité moins remarquable, vient de l'eau qui séjourne sous terre. On la rencontre en effet si près de sa surface, qu'il est rare d'y voir des fossés ; & le sol de la terre étant léger, l'humidité transpire aisément, & charge en été l'air de vapeurs, dans les endroits même où l'eau n'est pas visible. Tel est l'état de la plus grande partie du Brabant hollandois, dont les habitans sont plus ou moins sujets aux fievres intermittentes, à proportion du plus ou du moins de distance de cette eau à la surface de la terre : de sorte que, par l'ins-

pection feule des puits, on peut déterminer le degré de falubrité de plufieurs villages. Ces puits, entretenus par les eaux fouterraines avec lefquelles ils font toujours de niveau, & diminuant à proportion de la féchereffe de l'été, font une preuve que la chaleur du foleil attire continuellement cette eau à travers les pores de la terre, & fervent en même-tems de regle pour déterminer la quantité qui s'en évapore.

En Zélande, & fur les côtes de la Flandre & du Brabant oppofées à cette province, on remarque une efpece finguliere de vapeur, qui, dans les baffes marées, s'élève d'un rivage bourbeux & couvert de limon, d'autant plus fujet peut-être à fe corrompre, que l'eau douce s'y mêle avec la falée (1). Les habitans de ces pays font fujets à de grandes maladies; mais ceux d'Oftende, qui eft une place fituée fur l'Océan, jouiffent communément d'une bonne fanté, parce qu'il n'y a point de marais dans fes environs.

Une ventilation imparfaite, eft une autre caufe de l'humidité & de la corruption de l'atmofphère. Il ne fe trouve point de montagne pour diriger les vents fur les lieux les plus bas; de-là vient que l'air eft fujet à croupir & à perdre fon élafticité, d'autant plus qu'on y voit un grand nombre de plantations pour le plaifir & le chauffage, ou qui fervent d'enclos. Les fermes & les plus petits villages font couverts d'arbres, ce qui non-feulement empêche l'air de circuler, mais encore lui laiffe, au moyen de leur tranfpiration, une certaine humidité. Cette efpece d'humidité fe trouve en moindre quantité dans les villes; le pavé des rues, les maifons & le feu continuel qu'on y fait, ne con-

(1) *Vid. Lancif. de Nox. Palud. Effluv. lib. 1. p. 1. c. 8.*

tribuant pas peu à empêcher ces exhalaisons : aussi les maladies causées par l'humidité, y sont-elles moins dangereuses & moins fréquentes.

On doit ajouter aux causes des fievres des pays plats & marécageux, l'eau mal-saine qu'on y boit communément. Cette eau vient de la pluie, & se conserve dans des citernes, ou bien on la tire de puits qui n'ont point de profondeur; ce qui fait qu'elle se corrompt aisément dans les tems chauds & secs. Ainsi la disposition générale à la putréfaction, peut s'augmenter par l'usage d'une telle eau, & par celle des viandes qui se gâtent fort vîte, lorsque l'air n'est point renouvellé, qu'il est chaud & chargé de vapeurs humides. Différentes circonstances conspirent donc en été, non seulement à relâcher les solides, mais encore à disposer les humeurs à la putréfaction; & comme la combinaison de la chaleur & de l'humidité, est la grande cause de la prompte corruption des substances animales, aussi remarque-t-on qu'elle produit par-tout des fievres rémittentes & intermittentes, & d'autres maladies d'une espece putride, qui sont exactement les mêmes que celles qui se rencontrent dans les parties basses & marécageuses des Pays-Bas.

Telle est la nature du pays : mais les maladies épidémiques commencent plutôt ou plus tard, sont d'une durée plus ou moins longue, & accompagnées de symptômes plus ou moins effrayans, suivant les différens degrés de la chaleur & de l'humidité de la saison. Si les chaleurs commencent de bonne heure, & qu'elles continuent pendant tout l'automne, sans être modérées par des vents & par des pluies, la saison devient extrêmement mal-saine, les maladies paroissent de bonne heure, & sont dangereuses; mais si l'été est tardif, & que les pluies & les vents fréquens le temperent, ou bien si les froids de l'automne commencent de bonne heure, alors il y

a peu de maladies, les ſymptômes ſont favorables, & la guériſon aiſée (1).

Il eſt à propos d'obſerver ici la différence qui ſe trouve entre les ſaiſons humides & les pluvieuſes. Dans les pays marécageux, les chaleurs exceſſives & continuelles, même ſans pluie, occaſionnent la plus grande humidité dans l'atmoſphere, à cauſe des exhalaiſons qu'elles y élevent & y entretiennent: au lieu que les pluies fréquentes, durant les chaleurs, rafraîchiſſent l'air, répriment l'élévation des vapeurs, délayent & renouvellent l'eau croupie, & précipitent les émanations putrides & nuiſibles. Mais ſi des pluies conſidérables ſont ſuivies, au commencement de l'été, par des chaleurs violentes & continuelles, ces eaux, raſſemblées dans des terreins bas, venant à y croupir & à s'y corrompre, fourniſſent plus de matiere aux exhalaiſons, rendent la ſaiſon plus mal-ſaine, & les maladies plus terribles.

On peut remarquer auſſi que les maladies ne commencent jamais que lorſque les chaleurs ont aſſez continué, pour que la putréfaction & l'évaporation des eaux ait le tems de ſe faire. On peut, par conſéquent, dater le commencement des maladies épidémiques de ce pays, de la fin de juillet, ou du commencement d'août, pendant les jours caniculaires; leur déclin ſenſible eſt vers la premiere chûte des feuilles, & leur fin, lorſqu'il commence à geler; le reſte de l'année, il y a beaucoup moins de diſpoſition aux maladies.

Il faut encore obſerver que, quoiqu'au mois de ſeptembre, les plus grandes chaleurs ſoient paſſées, les maladies ne laiſſent pas de continuer, à cauſe de la grande variation du chaud & du froid. Les jours ſont

(1) Tout ceci eſt conforme à un régiſtre des variations du tems & des maladies, que le docteur Stocke, médecin de Middlebourg en Zélande, a tenu pendant pluſieurs années.

encore chauds, mais les nuits sont froides & humides, & souvent il y a des brouillards. Ces transitions subites arrêtent la transpiration; les parties du sang les plus putrescibles, restent dans le corps, ou bien les pores des poumons & de la peau, ont plus de disposition à absorber quelques particules nuisibles, capables de produire des fievres & des cours de ventre. On doit aussi se rappeller que les étés sont, dans la même latitude, plus chaud sur le continent qu'en Angleterre; & que dans les Pays-Bas, les chaleurs sont plus fortes & plus étouffantes que dans les pays de montagnes.

La maladie épidémique de l'automne, & la maladie dominante des pays marécageux & de celui-ci (1), est une fievre d'une nature intermittente, communément tierce, mais d'une mauvaise espece. Dans les endroits les plus humides, & durant les saisons les plus mal-saines, ce sont des fievres double-tierces, rémittentes, ou même des fievres ardentes (2). Toutes ces maladies, quoique variées à cause de la différence des tempéramens, & par d'autres circonstances, sont néanmoins de la même nature. En effet, quoiqu'au commencement de la maladie épidémique, lorsque la chaleur, ou plutôt lorsque la putréfaction de l'air est le plus considérable, elles deviennent continues ou rémittentes; cependant vers la fin de l'automne, elles se terminent ordinairement en fievres intermittentes régulieres.

En Zélande, où l'air est plus mal-sain, on appelle cette fievre, maladie de la bile. En effet, sa grande abondance & sa dépravation sont quelquefois si considérables dans cette maladie, qu'il est naturel d'en attribuer la cause au débordement & à la corruption de cette humeur. Quoique je ne considere pas la bile comme la cause primitive de ces fievres, cependant

(1) La Zélande.

(2) *Voyez* la définition de la fievre ardente. Part. III. Ch. IV. §. 2.

la maladie peut s'entretenir, & les symptômes s'aggraver par une trop grande sécrétion de cette humeur, & par sa putréfaction occasionnées par la fievre. Dans cette maladie, de même qu'en d'autres, la cause premiere peut produire un effet, & cet effet occasionner de nouveaux symptômes.

A proportion de la fraîcheur de la saison, de l'élévation & de l'aridité du pays, cette fievre est plus bénigne, devient plutôt rémittente & intermittente, & s'écarte davantage de la nature d'une fievre continue; mais à en juger d'après son plus fâcheux état, ne faut-il pas rapporter la plupart des symptômes, à une cause septique, puisque ces fievres sont accompagnées d'une altération & d'une chaleur excessives, que la langue est fort chargée, que la bouche est amere, qu'on desire les acides, qu'on a des nausées, une aversion pour toute nourriture animale, des vomissemens désagréables, une grande oppression d'estomac, quelquefois avec des taches livides, & autres semblables indications de la corruption des humeurs? Comme avec ces symptômes, la maladie prend toujours une forme intermittente & rémittente, on seroit tenté de croire que les fievres intermittentes & rémittentes de cette saison, même les plus bénignes, doivent s'attribuer à quelque degré de putréfaction.

Quoique le *cholera morbus* & la dysenterie ne soient jamais aussi épidémiques que les fievres, ce sont néanmoins les maladies fréquentes dans les pays humides. Comme elles paroissent dans la même saison que ces fievres, on suppose qu'elles ne sont qu'une détermination particuliere des humeurs corrompues. Si les premieres voies donnent passage à ces humeurs, il en résulte un *cholera morbus*, ou une dysenterie; mais si elles restent dans le corps, & qu'elles soient portées dans le sang, elles occasionnent une fievre intermittente ou rémittente.

Les fievres & les flux de ventre sont souvent accompagnés de vers, qu'on ne doit pas regarder

comme la cause de ces maladies, mais seulement comme une marque du mauvais état des entrailles, de la corruption des alimens, & de la foiblesse des intestins, causés par la chaleur; l'humidité & l'état putride de l'air.

Telles sont les maladies aiguës des parties marécageuses des Pays-Bas. La principale maladie chronique, est une espece de scorbut, particulier à ceux qui vivent dans un air humide & corrompu, principalement s'ils font usage de viandes salées. Quoique les symptômes en soient moins fâcheux que ceux du scorbut de mer; cependant comme ils en approchent beaucoup, on doit le regarder comme la même maladie. Les exhalaisons putrides qui s'élevent des canaux & des marais, pendant les chaleurs, agissent de même que celles qui s'élevent d'un vaisseau sale & trop chargé de monde, & corrompent les humeurs. L'air de la mer n'est point la cause du scorbut: car à bord d'un vaisseau, il y a des préservatifs, dans les plus longs voyages, contre le scorbut de mer; & les habitans des côtes maritimes ont beau respirer l'air de la mer, ils n'ont jamais cette maladie, s'il n'y a point de marais dans leur voisinage (1).

En général les personnes riches ou aisées, sont moins sujettes aux maladies des marais. Car ces climats exigent des maisons seches, des appartemens élevés, un exercice modéré, sans travailler au soleil, ou parmi les vapeurs du soir, une quantité raisonnable de liqueurs fermentées, & des alimens bons & sains, tels que des végétaux & de la viande fraîche. Sans ces secours, non seulement les étrangers, mais les naturels eux-mêmes sont fort exposés à ces maladies, principalement après des étés

---

(1) *Voyez* l'expérience quarante-huitieme, sur les substances septiques & anti-septiques, où l'on explique plus amplement la nature du scorbut.

chauds, dont l'air n'a point été renouvellé par les vents. Les tempéramens les plus robuſtes ne s'en trouvent guères plus exempts que les autres ; & c'eſt par cette raiſon que les troupes angloiſes ſont ſi ſujettes à ces fievres, & à la dyſenterie dans les Pays-Bas ; mais elles ne le ſont pas toujours au ſcorbut, parce qu'elles ne ſont pas, en tems de guerre, dans les parties les plus humides de ce pays, un ſéjour aſſez long pour contracter cette maladie.

Quoique les maladies de l'été & de l'automne ſoient fréquentes & violentes dans les endroits marécageux de la Flandre & de la Hollande, il y a cependant peu de pays qui s'en trouve totalement exempt : car ſi les chaleurs ſont grandes, elles relâchent les ſolides, & tendent à corrompre les humeurs. Si en automne on s'expoſe, dans ces circonſtances, aux brouillards, aux vapeurs de la nuit, ou à toute autre cauſe qui arrête la tranſpiration ; ſi on prend une nourriture qui ne ſoit pas ſaine, on ſera expoſé, dans un pays ſec, ainſi que dans un pays humide & marécageux, aux mêmes ſortes de maladies, quoique moins caractériſées & moins fréquentes. De-là vient que même dans les camps les plus ſecs, ces fievres d'été & d'automne, & ces dyſenteries, ſont plus ou moins communes après de grandes chaleurs continues. Car, indépendamment de l'humidité naturelle de la tente, les ſoldats ſont ſouvent expoſés, ſoit par état, ſoit par leur faute, aux vapeurs & au froid de la nuit, à l'humidité de la terre, & à porter des habits mouillés, & ils courent d'autant plus de riſque de tomber alors dans ces maladies, que les paſſages du chaud au froid, & du froid au chaud, ſoit plus fréquens & plus ſenſibles en campagne que dans les quartiers.

Or, une ſuppreſſion ſubite de la tranſpiration, ſurvenant lorſque les fibres ſont relâchées, & lorſque le ſang eſt dans un état de putréfaction cauſé

par une exposition continuelle au soleil, occasionne généralement une fievre rémittente ou une intermittente, un *cholera morbus* ou une dysenterie; si l'on n'y remédie pas à tems. Ces maladies sont par conséquent presque aussi naturelles à un camp qu'à un pays bas & marécageux.

CHAPITRE II.

Rélation générale des maladies qu'éprouverent les troupes angloises en Flandre, & dans les quartiers d'Allemagne, 1742 & 1743.

AU commencement de juin 1742, (1) nouveau style, les troupes angloises commencerent à s'embarquer pour la Flandre. Il y avoit en tout environ seize mille hommes, tant infanterie que cavalerie. Les vents furent favorables, les passages courts; les soldats aborderent en bonne santé, & se rendirent à leurs garnisons respectives.

On établit le quartier-général à Gand, avec la plus grande partie de la cavalerie, trois bataillons des Gardes, un régiment & l'artillerie: on mit huit bataillons en quartier à Bruges, deux à Courtray, un régiment de dragons à Oudenarde, & une autre partie à Alost, partie à Grammont. On plaça l'hôpital-général à Gand; mais dans les autres garnisons, on confia le soin des malades aux chirurgiens de chaque régiment.

Pendant l'été & l'automne, le tems fut beau, les chaleurs douces & modérées, & en général, il n'y eut point de maladies dans le pays. Les officiers anglois continuerent à se bien porter; mais il y eut beaucoup de soldats qui tomberent malades: en voici la cause la plus vraisemblable.

---

(1) On s'est servi du nouveau style par-tout, quoiqu'il n'ait commencé en Angleterre qu'au mois de septembre 1752.

Gand eſt ſitué entre la partie élevée & la partie baſſe de la Flandre. Le quartier de la ville qu'on appelle la *Montagne S. Pierre*, eſt beaucoup plus haut que le reſte de la ville. Les caſernes qu'on y avoit pratiquées, ayant des écoulemens pour les eaux, & un air libre, étoient tout à-fait ſéches, de ſorte que les troupes qui y logeoient, jouirent d'une ſanté parfaite; mais celles qui étoient en quartier dans la partie baſſe de la ville, & qui ſe trouvoient la plupart logées au rez-de-chauſſée, dans des maiſons ruinées, ſans écoulement pour les eaux, & par conſéquent fort humides, furent ſujettes à beaucoup de maladies. Le bataillon du premier régiment des Gardes, eſt un exemple remarquable de l'effet cauſé par la différence des quartiers. Deux de ſes compagnies étoient ſur la montagne S. Pierre, les huit autres dans la partie baſſe de la ville. Ces dernieres occupoient des chambres ſi humides, qu'à peine les ſoldats pouvoient-ils empêcher leurs ſouliers & leurs baudriers de ſe moiſir. Au mois de juillet, les malades de ce bataillon montoient à environ cent quarante (1); de ce nombre, il n'y en avoit que deux qui appartinſſent aux compagnies de la montagne S. Pierre, & tout le reſte à celles de la baſſe ville. Mais vers le milieu d'août, en changeant de caſernes la maladie diminua auſſitôt. Le reſte de la garniſon ſouffrit beaucoup moins à proportion. Les plus grandes liſtes des malades de l'infanterie n'excéderent, en aucun tems, ſoixante-dix hommes par bataillon, & quarante par

(1) Un bataillon complet conſiſtoit alors en huit cents treize hommes; mais comme on ne met pas dans les liſtes des malades, les officiers brévetés, on ne doit compter dans le corps entier que ſept cents cinquante ſoldats, & les officiers ſans brevet, dont on porte les noms au commandant de chaque régiment, lorſqu'il leur ſurvient quelque indiſpoſition qui les empêche de s'acquitter de leur devoir.

régiment de dragons (1). Quoiqu'on comprît dans ces listes tous les accidents qui empêchent un soldat de vaquer à ses fonctions, & que le nombre des malades fut alors trois fois plus grand qu'il ne l'est communément lorsque les troupes sont dans leur pays, cependant il ne parut pas exorbitant dans cette garnison. Les plus grandes listes furent au mois d'août. Ces maladies étoient alors principalement des fievres intermittentes & rémittentes, & des cours de ventre.

Les maladies furent plus considérables à Bruges, ville de la division de la Flandre basse, & plus humide que Gand. Les soldats étoient, outre cela, logés dans des barraques plus humides. Les fievres intermittentes & rémittentes commencerent au mois de juillet. Au mois d'août, les intermittentes se trouverent très-nombreuses; elles continuerent pendant tout le mois de septembre, diminuerent au mois d'octobre, & cesserent avec les gelées en novembre. Ces fiévres étoient non-seulement d'une espece plus dangereuse que celles de Gand, mais le nombre des malades fut trois fois plus grand, & il en mourut davantage à proportion. Après les fievres, les flux de ventre furent ce qu'il y eut de plus fréquent, & quoiqu'ils ne fussent pas toujours des flux de sang, c'étoit cependant une espece de dysenterie. On remarqua alors que ceux qui logeoient dans des étages élevés, se porterent beaucoup mieux que ceux qui demeuroient aux rez-de-chaussées, qui étoient tous très-humides.

Les deux bataillons en garnison à Courtray, étoient logés différemment : l'un avoit des casernes séches, & l'autre humides. Le dernier eut le double de malades pendant toute l'automne; mais les

---

(1) Les régimens de dragons étoient composés de trois escadrons, & chaque escadron de cent cinquante-huit hommes, sans compter les officiers brévetés.

plus grandes listes n'allerent pas au-delà de 70 hommes.

Oudenarde se trouve dans la division de la Flandre haute ; mais les casernes étant humides, sans écoulement pour les eaux, & dans une situation basse, les fusiliers Gallois qu'on y avoit mis, souffrirent autant, à proportion, que la garnison de Bruges.

Mais à Alost & à Grammont, ville de la même division, où un régiment de dragons fut logé par billet, dans les maisons des particuliers, à peine y vit-on la moindre maladie ; & ce corps se porta si bien, que lorsque l'armée marcha en Allemagne, il ne fut point obligé d'abandonner un seul homme.

Le grand nombre de malades, & le défaut d'expérience dans le traitement des maladies ordinaires à un climat humide, furent cause qu'on traita peut-être alors ces fievres avec moins de succès qu'elles ne le furent par la suite. Plusieurs fievres rémittentes dégénérerent en fievres continues, souvent mortelles. Les intermittentes se changerent pareillement en fievres continues, ou finirent en obstructions dangereuses des visceres, parce qu'on les avoit arrêtées avant les évacuations convenables, ou parce qu'on ne s'étoit pas assez précautionné contre les rechûtes.

Après les gelées de novembre, les fievres intermittentes ne parurent plus, à moins qu'on ne prît du froid, & même il n'y eut que ceux qui en avoient été attaqués en automne, qui en furent saisis de nouveau.

Les maladies épidémiques de l'automne cesserent, & firent place à celles de l'hiver. Ces dernieres provenoient du froid, & se partagoient en différentes especes ; les plus communes étoient des toux féches, des rhumatismes, des points de côtés, des inflammations du poumon, & autres semblables. Nos soldats n'étant point accoutumés aux

exercices militaires, ni à des quartiers froids, & ne se trouvant pas pourvus d'habits propres au climat & à la saison, qui est très-rude en ce tems-là, furent sujets à toutes ces maladies.

Il n'y eut point d'autre incommodité considérable, si l'on excepte la galle. Elle devint si universelle en effet, quelque-tems après le débarquement des troupes, que beaucoup de personnes crurent devoir attribuer la cause d'un mal si étendu & si subit, aux provisions salées dont on fit usage sur mer, ou bien au changement d'air. La seule cause de cette contagion, provenoit d'un petit nombre de soldats qui, s'en trouvant infectés avant l'embarquement, le communiquerent à bord à leurs camarades, ou après leur arrivée en Flandre, dans les casernes.

Telles furent les principales maladies de nos troupes dans les garnisons. Les moins fréquentes furent des hydropisies & des consomptions; les premieres, une suite des fievres d'automne opiniâtres mal guéries; & les autres, d'un rhume négligé.

Mais la plus alarmante fut, dans l'hôpital, une fievre d'une espece particuliere, lente dans son cours, accompagnée d'un pouls profond & d'une stupeur constante. La nouveauté & le danger, plutôt que le nombre des personnes qui en furent attaquées, la rendirent considérable. On se méprit d'abord à la cause; on s'apperçut ensuite qu'elle provenoit du mauvais air de quelques-unes des salles trop pleines de malades, & principalement d'une où il y avoit un homme dont un membre étoit gangréné. Cette fievre ne parut point hors de l'hôpital, & comme elle commence, la plupart du tems, dans les hôpitaux ou dans les prisons; on l'appellera dorénavant, pour la distinguer, fievre d'hôpital, ou de prison.

Les troupes sortirent de leurs quartiers d'hiver, au commencement de février 1743, & marchant en Allemagne, on les cantonna dans le pays de

Juliers, & à Aix-la-Chapelle. On laiſſa ſeulement une partie de la cavalerie à Bruxelles. Le nombre des malades & de ceux à qui la foibleſſe ne permettoit pas encore de ſe mettre en marche, ſe montoit à environ ſix cents : on les raſſembla de toutes les garniſons, dans l'hôpital-général de Gand. Le tems étant favorable, les troupes entrerent en Allemagne en fort bon état.

Bientôt après, l'*influenza* (1) parcourut la plus grande partie de l'Europe, & ſe fit ſentir vivement à Bruxelles : mais dans les quartiers on ne s'en apperçut que par les rechûtes de ceux qui, l'automne précédent, avoient été attaqués de fievres intermittentes. Les autres maladies furent les mêmes qu'en Flandre, des rhumes, des pleuréſies, & autres ſemblables, occaſionnés par le froid & la rigueur de la ſaiſon.

Depuis l'arrivée des troupes à leurs quartiers, juſqu'au commencement de mai, le tems fut extrêmement froid ; il tomba beaucoup de neige vers la fin de mars, pendant dix-ſept jours ſans diſcontinuer. Les troupes abandonnerent en ce tems-là leurs quartiers, & traverſerent le Rhin ; la marche fut longue, & les mauvais chemins la rendirent pénible. Mais comme les ſoldats paſſoient les nuits dans des maiſons chaudes, & qu'ils avoient de bonnes proviſions, il y en eut ſi peu qui tomberent malades en route, que dans la marche, depuis Gand aux quartiers d'Allemagne, & de ces quartiers à l'endroit où nous campâmes en hiver, & par le tems le plus fâcheux, nous ne perdîmes pas en tout vingt hommes.

Au commencement de mai, le tems changea tout-à-coup, & les troupes camperent le 17 à Hoechſt, (2) ſur les bords du Mein, dans un pays ſec, ouvert & ſain.

---

(1) Fievre de courte durée, accompagnée d'un catarrhe violent.
(2) Petite ville de l'électorat de Mayence.

CHAPITRE III.

Rélation générale des maladies auxquelles les troupes furent sujettes pendant la campagne de 1743, *en Allemagne, & l'hiver suivant en Flandre.*

LE terrein, quoique naturellement bon, n'étoit pas encore parfaitement sec. Malgré la chaleur des jours, les nuits ne laissoient pas d'être froides, & condensoient les vapeurs. Ces vicissitudes de chaud & de froid, jointes à l'humidité inséparable des tentes, ne pouvoient qu'affecter la santé de troupes qui faisoient leur premiere campagne. Ainsi il y eut beaucoup de maladies inflammatoires.

On ouvrit l'*hôpital volant* à Nied, village dans le voisinage du camp ; en trois semaines on y reçut environ deux cents cinquante malades. Lorsqu'ils eurent été réduits à deux cent vingt, on rangea les maladies par classes, en la maniere suivante. Pleurésies & péripneumonies, soixante-onze, rhumatismes avec plus ou moins de fievre, cinquante-un ; fievres inflammatoires, sans douleur de rhumatisme ou pleurétiques, vingt-cinq ; fievres intermittentes, trente ; toux violentes sans fievre, neuf ; rhumes anciens & consomptions, sept. Les autres avoient un flux de ventre, ou quelques symptômes inflammatoires, différens de ceux dont on vient de parler ; & quelques personnes, légérement incommodées, resterent dans le camp. Les fievres intermittentes & les flux de ventre, furent aussi accompagnés de quelque peu d'inflammation.

Tel fut à peu près le premier état des maladies du camp. Car les nuits étant encore froides, & la terre humide, il est aisé de concevoir que des hommes qui couchent sous des tentes, sans rien avoir pour se couvrir, ont beaucoup à souffrir.

Les

Les ſoldats, d'ailleurs, ſont ſouvent expoſés à la pluie, & ne peuvent faire ſécher leurs habits; d'autre fois, ils ſe couchent ſur l'herbe, faute d'occupation, & dorment au ſoleil dans la ſaiſon la plus chaude.

De-là vient que les maladies, depuis qu'on commença à camper, juſqu'après le ſolſtice d'été, ont été preſque toujours inflammatoires. Le flux de ventre, les fievres rémittentes & intermittentes n'ont jamais été générales durant ce période, & celles qui ſe rencontrerent, ont été rarement ſans quelque inflammation.

La cavalerie n'eut pas, à beaucoup près, autant de malades, & l'on remarque que, dans les camps, elle en a toujours moins à proportion; car le ſoin des chevaux donne aux cavaliers un emploi aiſé, mais continuel; leurs manteaux les garantiſſent de la pluie, & leur ſervent de couvertures pendant la nuit. Pour les officiers, ils jouiſſoient tous d'une ſanté parfaite, comme c'eſt aſſez l'ordinaire dans la première partie d'une campagne.

Le 22 juin, l'armée marcha à (1) Aſchaffembourg où elle campa dans un endroit ſec & aëré. On laiſſa cinq cents hommes à l'hôpital, de ſorte qu'en cinq ſemaines, la proportion des malades au total, fut d'environ un à vingt neuf. Avant ce mouvement des troupes, la maladie avoit diminué ſenſiblement, & elle continua toujours à baiſſer dans le nouveau camp: car les plus foibles étoient déjà dans l'hôpital, & le reſte commençoit à s'accoutumer aux fatigues de la campagne. Ajoutez à cela, qu'il faiſoit alors chaud pendant la nuit, & qu'il n'étoit point tombé de pluie qui pût mouiller les habits des ſoldats, ou rendre humide la terre ſur laquelle ils couchoient.

---

(1) Ville d'Allemagne ſur le Mein, appartenant à l'Electeur de Mayence.

Le 26, sur le soir, on plia les tentes; l'armée marcha toute la nuit, & le lendemain matin se donna la bataille de Dettingen. La nuit suivante, les troupes coucherent sur le champ de bataille, sans tentes, exposées à une grande pluie. Le lendemain elles marcherent à Hanau, où elles camperent dans une campagne ouverte, & sur un bon terrein, mais alors mouillé, & elles n'eurent point de paille la premiere nuit, & peut-être même la seconde aussi. Ces accidens occasionnerent un changement subit dans la santé des soldats. Car l'été avoit commencé de bonne heure, & les chaleurs, jusqu'alors, avoient été grandes & continuelles; mais il paroît que la transpiration libre, & non interrompue, avoient empêché qu'elles ne produisissent quelque maladie générale. Les pores s'étant ensuite subitement bouchés, le corps se refroidit, & les humeurs tendant à la dissolution, à cause des chaleurs précédentes, se jetterent en cet état sur les intestins & occasionnerent une dysenterie qui continua une grande partie de la saison. Dans l'espace de huit jours après la bataille, il y eut cinq cents personnes attaquées de cette maladie, & en quelques semaines, près de la moitié des troupes l'avoit, ou venoit d'en relever. Elle n'épargna point les officiers, mais elle ne fut pas aussi commune parmi eux. Elle se fit d'abord sentir à tous ceux qui se coucherent tout mouillés à Dettingen, & les autres la gagnerent par contagion.

La dysenterie, cette maladie épidémique qui arrive si fréquemment dans les camps, & qui leur est si funeste, commença plutôt cette campagne, que dans aucune des suivantes. Comme elle ne paroît guéres avant la fin de l'été, ou le commencement de l'automne, on en attribue ordinairement la cause à des excès de fruits. Les circonstances suivantes contredisent cette opinion; la dysenterie commença, & fit le plus de ravage, avant la saison

des fruits, si l'on en excepte les fraises, dont les soldats ne goûterent pas à cause de leur cherté, & elle finit vers le tems que le raisin est mûr, quoique chacun en mangeât tant qu'il voulut, les vignobles étant ouverts de tous côtés.

Ajoutons à cette observation l'événement dont voici le détail. Trois compagnies du régiment d'Howard, qui n'avoient point joint l'armée, marcherent, avec le bagage du roi, depuis Ostende jusqu'à Hanau; elles y arriverent une nuit ou deux avant la bataille, & ayant reçu ordre de s'arrêter, elles camperent, pour la premiere fois, à une petite distance du terrein qu'occupa depuis l'armée. Ces soldats n'avoient point été exposés à la pluie & ne s'étoient point couchés mouillés. Par cette séparation des lignes, ils se trouverent pareillement éloignés de la contagion des privés: & ayant établi leur camp sur le bord de la riviere, ils jouirent d'un courant d'air continuel. Au moyen de ces circonstances favorables, on remarqua que tandis que l'armée souffroit le plus, ce petit camp échappa presque entiérement à la maladie (1), quoique la nourriture fût la même, qu'il bût de la même eau, & qu'il respirât le même air, si l'on en excepte la portion infectée. Il continua à en être exempt pendant six semaines, jusqu'à ce que les troupes étant décampées de Hanau, il se joignit au gros de l'armée, & campa dans les lignes. Il fut alors attaqué de cette maladie; mais comme elle étoit sur son déclin, il en souffrit peu.

La dysenterie continua tout le mois de juillet & partie du mois d'août; elle fut entretenue par la chaleur du tems, & le mauvais air du camp. Les chaleurs revinrent bientôt après les pluies dont j'ai parlé plus haut, qui avoient rafraichi l'air, & elles

(1) Je n'ai entendu parler que d'un seul homme qui ait été attaqué d'un flux de sang.

furent ſi conſidérables pendant quelques ſemaines, que les humeurs qui n'étoient déjà que trop diſpoſées à recevoir l'infection, le furent encore davantage. Il paroît que la mauvaiſe paille & les privés, ſervirent ſur-tout à entretenir le mal, puiſqu'auſſitôt que nous eûmes quitté ce terrein, il diminua ſenſiblement.

Le nombre des maladies ne fit qu'aggraver les ſymptômes, comme c'eſt l'ordinaire dans la petite vérole, la peſte, & dans toute autre maladie putride & contagieuſe. Mais la dyſenterie eſt ſur-tout funeſte dans les hôpitaux trop remplis, où les exhalaiſons corrompues étant reſſerrées & accumulées, ſont portées à un grand degré de malignité. Cette même maladie en a fourni un exemple fatal.

On choiſit pour ſervir d'hôpital, le village de Feckenheim, environ à une lieue du camp. On y envoya du camp, pendant le ſéjour que l'armée fit à Hanau, autour de quinze cents malades, ſans compter les bleſſés, & de ce nombre, la plus grande partie avoit la dyſenterie. Au moyen de quoi l'air ſe corrompit à un tel point, que non-ſeulement le reſte des malades eut la dyſenterie, mais encore les apothicaires, les gardes malades, & autres perſonnes employées dans les hôpitaux, en furent pareillement attaqués avec la plus grande partie de habitans du village. Il s'y joignit encore une maladie beaucoup plus formidable, je veux dire la *fievre d'hôpital* ou *de priſon*, ſuite ordinaire d'un air infecté par la corruption animale & par une trop grande quantité de perſonnes reſſerrées dans un même endroit. Ces deux maladies combinées occaſionnerent une grande mortalité dans ce village parmi les habitans, de même que parmi les ſoldats; tandis que d'un autre côté, ceux d'entre nous qui eurent la dyſenterie, & qu'on ne tranſporta pas hors du camp, quoique dépourvus d'ailleurs de toutes les commodités dont jouiſſoient

ceux qui étoient dans les hôpitaux, se virent exempts de cette fievre & recouvrerent la plupart la santé.

Le 16 d'août nous décampâmes de Hanau, & nous allâmes à Wisbaden, où nous fûmes joints par quatre bataillons nouvellement arrivés d'Angleterre. Le 23, nous traversâmes le Rhin, & le 30 du même mois, nous campâmes à Worms, le long de la riviere, & nous y séjournâmes jusqu'au 25 septembre. Tous ces campemens se firent sur un terrein sec & dans un pays ouvert.

Le mois d'août fut toujours chaud, sec & sans brouillards; le beau tems continua le reste de l'automne. La chaleur seule diminua, & il y eut des rosées abondantes, comme il est ordinaire dans cette saison. Sur la fin d'août, quoique les jours fussent toujours chauds, les nuits devinrent froides, & au commencement d'octobre, le froid fit de si grands progrès, que les campagnes étoient, le matin, quelquefois couvertes de gelée blanche.

Depuis le tems qu'on décampa de Hanau, la dysenterie diminua d'une maniere si sensible, qu'on ne peut en attribuer la cause qu'au changement d'un camp devenu fort mal sain par l'infection des privés, la putréfaction de la paille, & toutes les autres ordures qu'un long séjour ne manque jamais d'y occasionner. Lorsque l'armée traversa le Rhin, les soldats attaqués de la dysenterie, ne composoient guères que le tiers des malades, quoique peu de tems auparavant cette maladie fût presque la seule. Un mois après, elle se fit à peine remarquer, si ce n'est dans un petit nombre qui, n'ayant point été guéri parfaitement, ou ayant pris du froid, ou enfin faute de régime, éprouva une rechûte.

Vers le milieu du mois d'août, lorsque la dysenterie étoit sur son déclin, il parût une nouvelle maladie qui augmenta tous les jours, tant que les

troupes resterent en campagne. C'étoit une fievre rémittente ; les paroxysmes revenoient tous les soirs accompagnés d'une grande chaleur, d'une soif ardente, d'un mal de tête violent, & souvent d'un délire. Ces symptomes duroient la plus grande partie de la nuit ; mais ils diminuoient le matin avec une sueur imparfaite, quelquefois avec une hémorrhagie de nez, ou avec un cours de ventre. L'estomac étoit fort incommodé dès les commencemens, par des nausées, des oppressions, & de fréquens vomissemens bilieux & putrides. Si on manquoit à évacuer, ou qu'on ne le fît pas abondamment, le malade tomboit dans une fievre continue, & quelquefois il devenoit jaune, comme dans la jaunisse. Lorsque la saison fut bien avancée, & les froids plus fréquens, cette fievre fut accompagnée de toux, de douleurs de rhumatisme & d'un sang coëneux. Les officiers s'en sentirent moins que les soldats, parce qu'ils n'étoient pas si exposés au froid, & par la même raison, la cavalerie qui avoit des manteaux pour s'en garantir pendant la nuit, fut moins incommodée. Des gens qui étoient aussi de l'armée, mais qui se trouvoient en quartiers, en furent d'autant moins attaqués, qu'ils avoient été fort peu exposés aux chaleurs, aux vapeurs nocturnes, & aux autres fatigues inséparables du service. Je distinguerai dorénavant cette autre maladie épidémique, commune dans les armées, par le nom de *fievre rémittente d'automne*, & de *fievre intermittente des camps*.

Dans le cours de la dysenterie, & de cette fievre, plusieurs rendirent des vers ronds, & ce même symptome s'est rencontré chaque campagne dans ces deux maladies. Mais on ne doit pas pour cela s'imaginer que les vers soient la cause de la fievre ou de la dysenterie (1) ; tout ce qu'on peut penser,

---

(1) *Voyez* Chap. premier, page 7.

eſt qu'étant joint à l'une ou à l'autre, ils la rendent plus dangereuſe.

Le 25 ſeptembre, l'armée marcha à Spire. Il ne s'y trouvoit plus, il eſt vrai, de dyſenterie, mais les fievres rémittentes faiſoient tous les jours de nouveaux progrès. Les troupes retournerent le 13 d'octobre ; le tems avoit changé ; il fit froid & il plut beaucoup pendant la marche ; cela cauſa tant de maladies dans ce peu de tems ; qu'à leur retour on envoya plus de huit cents hommes à l'hôpital, la plus grande partie malades de cette fievre.

Trois jours après l'armée gagna Biberic & rompant ſon camp, elle retourna dans les Pays-bas en différentes diviſions. Le tems fut extrêmement favorable pendant la marche, & il continua ainſi pendant un mois. Les ſoldats ayant toutes les nuits de bons logemens, il en tomba ſi peu de malades, que nos troupes arriverent à leurs garniſons reſpectives, ſans preſque perdre un ſeul homme.

Mais on laiſſa trois mille malades en Allemagne, partie à Feckenheim près de Hanau, & partie à Oſthoven & à Bechtheim, deux villages dans le voiſinage de Worms. On a déjà fait mention (1) de l'état où ſe trouvoient ceux de Feckenheim : la fievre d'hôpital & la dyſenterie y continuerent avec violence : peu de perſonnes en réchapperent : car quelque favorable ou quelque maligne que fût la dyſenterie, pour la guériſon de laquelle on envoyoit quelqu'un à l'hôpital, cette fievre ſurvenoit preſque toujours. Les taches pétéchiales, les puſtules, les parotides, les fréquentes mortifications, ſa qualité contagieuſe, & la grande mortalité, firent voir qu'elle étoit de la nature de la peſte. De quatorze aides employés auprès des malades, on en perdit

(1) Chap. III. page 20.

cinq, & si l'on en excepte un ou deux, les autres avoient été fort mal & en danger. Près de la moitié des malades mourut dans l'hôpital ; les habitans du village ayant gagné d'abord la dysenterie, & la fievre ensuite par contagion, ils périrent presque entiérement.

Les deux hôpitaux près de Worms étoient dans un meilleur état. Les malades s'y trouvoient plus au large ; ils y avoient été envoyés dans une saison plus fraîche, & les maladies étoient plus bénignes. Mais un hôpital-général ayant été établi à Newied, & les malades y ayant été transportés de leurs quartiers différens, en leur faisant descendre le Rhin, le changement d'air soulagea d'abord, il est vrai, ceux de l'hôpital de Feckenheim ; mais les autres, qui avoient été mêlés avec eux, gagnerent l'infection, & la circonstance suivante ne fit que la rendre plus générale & plus funeste. Car, des ordres étant venus peu de tems après pour transférer tous les malades d'Allemagne en Flandre, on les embarqua dans des belandes (1), & on les transporta par eau à Gand, où ils n'arriverent que vers le milieu de décembre. Dans ce voyage ennuyeux, la fievre ayant pris de nouvelles forces par l'air enfermé & resserré des belandes, par les mortifications & autres émanations putrides, elle parvint à un tel degré de virulence & de malignité, qu'il en périt plus de la moitié dans les bateaux, & plusieurs autres peu de tems après leur arrivée. On peut encore démontrer davantage la ressemblance de cette maladie à une véritable peste, par l'événement suivant. On mit à bord des mêmes vaisseaux qui portoient les malades, un paquet de veilles tentes, qui leur servirent de couvertures de lit. Ces tentes ayant besoin de réparation, on les mit entre les mains d'un ouvrier de Gand. Il employa vingt-trois compagnons

(1) Belande ou bilande, sorte de petit vaisseau flamand.

pour les mettre en état. Mais ces infortunés se virent bientôt saisis de la maladie, qui en enleva dix-sept, quoiqu'ils n'eussent communiqué d'aucune autre maniere avec les personnes qui en étoient attaquées.

Les hommes qu'on laissa dans les hôpitaux, à la fin de la campagne, étoient à ceux qui parvinrent sains & saufs à leur garnison, comme trois à treize.

On assigna aux troupes pour quartiers d'hiver, Gand, Bruges, Ostende & Bruxelles; cette derniere ville est la plus élevée & la mieux aërée. Mais en hiver, comme il y a fort peu d'exhalaisons, & par conséquent nulle humidité dangereuse répandue dans l'air, la situation de la place importe peu. La seule attention est d'avoir des casernes chaudes & seches, & du feu suffisamment. Les meilleurs quartiers étoient à Bruxelles, & en conséquence la maladie n'y fit pas, à beaucoup près, tant de ravage qu'à Gand & à Bruges, où l'humidité des casernes, jointe à quelques restes des indispositions de la campagne précédente, occasionna de fréquentes maladies au commencement de l'hiver. Quoique les troupes retournassent en Flandre en apparence en bonne santé, cependant bientôt après leur arrivée, plusieurs soldats se sentirent incommodés de fievres rémittentes, accompagnées de symptomes inflammatoires. On vit par-là que le germe de cette fievre pouvoit se tenir quelque-tems renfermé dans le corps, & se montrer ensuite tout-à-coup suivant les occasions, avant que les gelées eussent rétabli le ton des intestins, qu'elles eussent fortifié le tempérament & purifié la masse du sang.

C'est pourquoi ces fievres rémittentes furent au commencement de l'hiver, la maladie dominante des garnisons, & ensuite les jaunisses sans fievre. A Bruxelles, où les casernes étoient chaudes & séches, les fievres furent en petit nombre & la jaunisse rare; mais elles devinrent toutes les deux fort nombreuses à

Gand & à Bruges. La fievre ne continua cependant que fort peu de tems; car elle disparut au mois de décembre, & ne fut suivie que par des toux & des inflammations provenant du froid, de même que l'hiver précédent.

Il ne parut aucune maladie épidémique au printems. A l'exception des rhumes, il n'y eut d'autre maladie que la fievre contagieuse qui vint d'Allemagne, & qui continua dans l'hôpital de Gand. Elle se fit sentir plus foiblement à Bruges dans les infirmeries des régimens, qui étoient trop remplies lorsque les troupes entrerent dans leurs quartiers d'hiver.

CHAPITRE IV.

Rélation générale des maladies durant la campagne de Flandre, en 1744.

Nos troupes campérent d'abord le 31 mai à Anderlecht, à une lieue de Bruxelles. Le premier juin elles allerent à Berleghem, & y resterent jusqu'au 31 juillet, que l'armée traversa l'Escaut, & campa à Anstain dans le territoire de Lille, où elle séjourna presque tout le reste de la campagne.

Les Anglois entrerent cette année en campagne avec cinq nouveaux bataillons, & l'on reçut à Berleghem un renfort de cinq autres bataillons venus d'Angleterre. Cette augmentation, jointe à celle des dragons & aux recrues, rendit les troupes nationales supérieures de dix mille hommes au moins, à celles de la premiere campagne.

Les trois premiers jours qu'on fut campé, il fit fort chaud pour la saison, & il fit froid pendant les dix suivans; mais le tems s'adoucissant ensuite, & continuant de la sorte, avec des chaleurs modérées; l'été fut en général très-favorable aux opérations de la campagne. Avant que l'armée passât l'Escaut, comme le service n'avoit point été rude, & que le

fourrage se trouvoit fort près, les soldats souffrirent peu, & eurent rarement leurs habits mouillés. De-là vient que la maladie fut si modérée, que pendant les dix premieres semaines qu'on campa, nos troupes envoyerent seulement environ six cents hommes dans les hôpitaux de Gand & de Bruxelles, ce qui ne faisoit que la $\frac{1}{41}$ partie du total.

Les deux tiers de ces maladies étoient purement inflammatoires; telles que des pleurésies, des péripneumonies, des esquinancies, des rhumatismes accompagnés de fievres, ou autres semblables. Le reste étoit, pour la plupart, des fievres printanieres intermittentes, quelques dysenteries, & autres maladies accidentelles, généralement accompagnées d'inflammation, comme au commencement de la précédente campagne (1).

Il est à propos d'observer encore une fois, par rapport aux maladies inflammatoires d'un camp, que quoiqu'au commencement de la campagne, les toux & les points de côté, avec inflammations des poumons & de la pleure, soient les effets ordinaires du froid qu'on a pris; cependant lorsqu'on approche du solstice d'été, comme le tems devient plus chaud, la poitrine est moins sujette à être affectée, & ces causes produisent plutôt des fievres continues, ou des rémittentes, avec un sang coëneux, que quelques-unes des inflammations dont on a parlé plus haut. On doit encore observer que cette fievre peut se guérir aisément en peu de jours, si on la traite comme il faut. Mais si on la néglige au commencement, soit en omettant la saignée, soit en faisant rester les malades dans le camp, ou en les faisant transporter dans des chariots à des hôpitaux éloignés, elle n'est jamais sans danger.

Lorsque l'armée fut arrivée dans le territoire de

(1) Chap. III. pag. 16.

Lille, on ouvrit un hôpital à Tournay, le 23 août, dans lequel on n'envoya d'abord que cinquante hommes; & comme c'étoient les seuls qui fussent tombés malades depuis qu'on eut traversé l'Escaut, cela prouva que le camp étoit alors fort sain. Mais parmi ce petit nombre, il se fit un changement dans leurs maladies; d'inflammatoires, elles devinrent putrides, la plupart étant des fievres rémittentes ou des dysenteries.

Depuis la fin du mois d'août jusqu'au milieu de septembre, il tomba une grande quantité de pluie; ainsi ceux qui alloient au fourrage, non-seulement furent souvent mouillés, mais encore le terrein sur lequel l'infanterie campoit étant bas, il conserva l'eau de la pluie. De sorte qu'il y eut dans l'hôpital, le premier octobre, plus de quatre cents cinquante personnes attaquées de la dysenterie, sans compter quelques autres qui l'eurent plus foiblement, & qu'on ne jugea pas à propos de transporter hors du camp.

Ce fut-là toutefois le plus grand nombre de nos malades; ce qui, vû l'augmentation de nos troupes, étoit peu considérable, si l'on examine combien cette maladie avoit été fréquente la campagne précédente. La raison en est fort simple. Le tems, au commencement de la premiere campagne, avoit été si chaud, que vers la fin de juin, les humeurs avoient déjà de la disposition à se putréfier. Tandis que les choses étoient dans cet état, les pluies qui tomberent à Dettingen, & le terrein mouillé sur lequel nos troupes coucherent, ayant arrêté la transpiration, ou affecté d'une autre maniere leur tempérament, produisirent la dysenterie, qui fut augmentée par la contagion, la chaleur du tems, la paille pourrie, & les privés d'un camp où l'on avoit fait un long séjour. Mais cet été étant fort tempéré, la maladie commença tard, & le froid de la saison l'empêcha de faire de grands progrès.

La fievre rémittente du camp, se fit sentir plus

périodiquement que la dyſenterie. Elle commença ſeulement un peu plus tard que l'année précédente, fut aſſez fréquente ſur la fin de ſeptembre ; mais elle ne ſe trouva en aucun tems auſſi générale qu'elle l'avoit été auparavant. Les ſymptômes furent auſſi plus modérés, & la peau parut rarement jaune, comme dans la campagne précédente ; mais quand le tems devint froid, cette fievre fut ſouvent accompagnée de toux, d'obſtruction des poumons, ou de douleurs de rhumatiſmes. Ces ſymptômes (1), comme on l'a dit plus haut, n'appartenoient pas proprement à la fievre ; ils y étoient ſeulement acceſſoires & cauſés par le froid.

Le beau tems ſuccéda aux pluies, & il dura juſqu'au commencement d'octobre ; mais ayant été ſuivi de nouveau par des pluies abondantes & froides, la maladie auroit certainement augmenté, ſi la campagne n'eût pas fini peu de tems après. Car le 16 de ce mois, on envoya une partie des troupes en quartier d'hiver, & quelques jours après elles furent ſuivies par le reſte de l'armée.

Lorſqu'on décampa, il y avoit dans les hôpitaux de Tournay, de Gand & de Bruxelles, autour de quinze cents malades ; ce qui faiſoit ſeulement la dix-ſeptieme partie des troupes qui entrerent en campagne. Le nombre de ſoldats qu'on perdit pendant la campagne & dans les hôpitaux, après qu'elle fut finie, n'alla pas au delà de trois cents. La douceur de la ſaiſon, les campemens dans un pays ſec, l'exercice fréquent qu'on donna aux troupes, en les envoyant en partis pour fourrager, lorſqu'on eut fixé le camp à Anſtain, & les quartier d'hiver qu'on prit de bonne heure, furent autant de circonſtances qui concoururent à conſerver l'armée en ſanté.

---

(1) Chap. III. pag. 17.

Les troupes retournant à leurs garnisons de si bonne heure & en aussi bon état, emporterent peu de semences de maladies. Comme la dysenterie avoit été pendant quelque-tems sur son déclin, la pluie l'augmenta bien peu ; & la moitié de l'armée étant déjà endurcie par deux campagnes, la fievre rémittente ne se fit guère sentir, dans les quartiers, qu'aux recrues & aux nouveaux régimens qui campoient cet été pour la premiere fois.

Les troupes retournerent aux mêmes garnisons qu'elles avoient laissées. On conserva à Bruxelles l'hôpital-général, mais on n'en établit point à Bruges ni à Gand : on donna seulement ordre aux chirurgiens de chaque régiment, de prendre soin de tous leurs malades, dans les casernes qu'on leur avoit destinées ; & on leur fournit, aux dépens du public, les remedes & tout ce qui leur étoit nécessaire. En chacune de ces garnisons, il y avoit un médecin à qui les chirurgiens devoient s'adresser dans l'occasion. En établissant des infirmeries particulieres pour chaque régiment, on n'eût en vue que d'épargner la dépense d'un grand hôpital. On en retira cependant un autre avantage en prévenant l'infection, suite ordinaire & fatale d'un hôpital général qui se trouve trop rempli, comme on l'a déjà remarqué.

Deux bataillons qui étoient restés pendant la campagne en garnison à Ostende, avoient joui d'une fort bonne santé. La fievre rémittente y étoit inconnue, & il n'y eut que quelques soldats qui, par les gardes avancées & par le service de nuit, ayant été beaucoup exposés au froid & à la pluie, eurent des fiévres intermittentes & des dysenteries bénignes. Nos officiers & les habitans de cette place, en furent entiérement exempts.

***

CHAPITRE V.

Rélation générale des maladies pendant la campagne de Flandre en 1745.

LES troupes ſortirent de leurs quartiers le 25 avril ; elles allerent camper encore à Anderlecht, & le 9 mai à Briffoel.

Le tems étant doux, la maladie fut modérée, & de la même eſpece que celle des campagnes précédentes. Il y eut auſſi beaucoup d'inflammations, qui prirent, comme auparavant, la forme de pleuréſies ou de péripneumonies ; mais il y eut moins de rhumatiſmes aigus, parce que la ſaiſon ſe trouvoit encore trop froide pour engager les ſoldats à dormir ſur l'herbe, ce qui leur cauſe ordinairement cette maladie. Les fievres intermittentes printanieres étoient auſſi d'une eſpece inflammatoire, ainſi que le petit nombre de dyſenteries qui parut alors. La petite vérole, la ſeule maladie particuliere à cette campagne, étoit venue d'Angleterre avec les recrues, mais elle ne ſe répandit pas ; & nous n'avons jamais remarqué qu'elle ait fait beaucoup de ravage dans un camp.

La bataille de Fontenoy ſe donna le 11 : il fit très-beau ; la nuit ſuivante fut ſi ſéche & ſi douce, que quoique la plupart des ſoldats n'euſſent rien pour ſe couvrir, & qu'ils fuſſent tous extrêmement fatigués, ils n'éprouverent aucune maladie. Le jour ſuivant on établit un hôpital à Ath, dans les caſernes de S. Roch, & on y mit environ ſix cents bleſſés ; le reſte, qui ſe montoit à plus de 1200, ayant été emmené par les François, & envoyé à leurs hôpitaux.

Le 16 du même mois, l'armée abandonna Ath, & alla camper à Leſſines, où elle reſta juſqu'au 30 juin. La plus grande partie du mois de mai étant ſéche, avec des chaleurs modérées, fut favorable

aux bleſſés & aux ſoldats qui ſe trouvoient dans le camp. Mais comme le tems fut froid & pluvieux en juin, les fievres intermittentes printanieres & les dyſenteries reparurent. Les vieilles troupes qui étoient endurcies ne ſouffrirent pas beaucoup ; mais ces maladies ſe firent cruellement ſentir dans les régimens de Price & de Mordaunt, qu'on venoit de former, & qui campoient à Leſſines pour la premiere fois.

L'armée ſe rendit à Grammont, où elle ſéjourna dix jours ; & de-là marchant à Bruxelles, elle campa dans la plaine de Dieghem, qui étant ſéche, ouverte & élevée, paſſe pour l'endroit le plus ſain des Pays-Bas, & le plus propre à aſſeoir un camp. Après y avoir reſté un mois, l'armée ſe rendit à Vilvorde ; le ſol de la terre y étant ſec, le pays aéré, & les chaleurs modérées, les troupes continuerent à jouir d'une ſanté peu ordinaire. Car au milieu de ſeptembre, il y eut rarement plus de douze malades par bataillon ; nombre auſſi petit qu'on puiſſe l'eſpérer dans les meilleurs quartiers.

La température de la ſaiſon, la ſéchereſſe du terrein, & le peu de fatigues que les troupes eurent à eſſuyer, contribuerent à rendre l'automne extrêmement ſain, quoiqu'il ne le ſoit pas communément. La dyſenterie ſeule avoit été fréquente dans les nouveaux régimens ; on en guériſſoit aiſément, & l'on ne pouvoit pas non plus donner le nom d'épidémique à la fievre rémittente. Car quoiqu'elle eût commencé vers la fin du mois d'août, & que ce fût la maladie la plus ordinaire le reſte de cette campagne, elle fit cependant ſi peu de progrès, qu'il n'y eut en aucun tems plus de ſept à huit perſonnes par bataillon qui en furent attaquées ; les ſymptômes en furent même beaucoup plus favorables que ceux des campagnes précédentes.

Les troupes s'étant un peu éloignées, pour former une ligne le long du grand canal, on remarqua que le

le terrein étant bas & planté d'arbres, d'une maniere fort ſerrée, les effets de l'humidité commencerent bientôt à ſe manifeſter ; mais ils diſparurent dès qu'elles furent de retour au premier camp.

Le 24 octobre, le tems continuant à être beau & tempéré, on leva le camp, & les troupes entrerent dans leurs quartiers d'hiver. Quelque-tems auparavant on avoit renvoyé en Angleterre dix bataillons, & au commencement de novembre, toute l'infanterie angloiſe, avec partie de la cavalerie, ayant été rappellée pour ſupprimer la rebellion, elle marcha à Wilemſtad, où elle s'embarqua pour l'Angleterre.

Nous avons juſqu'à préſent parlé de la ſanté du gros de notre armée ; nous allons dire deux mots des corps qui en furent ſéparés. Oſtende s'étant rendue ſur la fin du mois d'août, la garniſon, compoſée de cinq bataillons anglois, fut conduite à Mons, où elle reſta environ trois ſemaines. Ces troupes s'étoient ſi bien portées, que lorſqu'elles ſortirent, ſuivant la capitulation, elle ne laiſſerent que dix malades, malgré la grande fatigue qu'elles avoient eſſuyée pendant le ſiege. Mais le même corps ayant été mis enſuite à Mons, dans des caſernes humides, tandis que les dehors de la ville étoient inondés, les maladies d'automne prévalurent alors à un tel point, que dans ce court eſpace, il y eut deux cents cinquante malades qu'on fut obligé d'y laiſſer, lorſque le reſte de ce corps marcha à Bruxelles. C'étoient des dyſenteries, des fievres rémittentes & intermittentes ; & il s'y joignit, comme c'eſt aſſez l'ordinaire vers la fin de l'automne, des toux, des douleurs de rhumatiſmes, & autres maladies provenant du froid. Il s'y mêla auſſi un peu de fievre d'hôpital, cauſée par le mauvais air des logemens étroits & mal ſains, où les ſoldats reſterent à Mons.

On envoya, vers le milieu de juillet, dans la citadelle d'Anvers, le régiment de Handyſide, qui

formoit aussi un corps séparé, & qui étoit arrivé cet été pour la premiere fois. L'air de cette ville est humide; le fort, sur-tout, se trouve exposé aux exhalaisons des marais voisins. Les casernes étoient d'ailleurs à rez-de-chaussée & extrêmement humides; ce qui rendit d'une mauvaise espece, & générales, la dysenterie, les fievres intermittentes & les rémittentes. Au commencement d'octobre il y eut cent soixante-trois malades dans ce seul bataillon, ce qui étoit cinq ou six fois plus que n'en avoient les autres régimens qui se trouvoient dans les lignes. On ne peut imputer cette disproportion qu'à l'humidité, puisque les autres régimens nouveaux, qui campoient alors, souffrirent fort peu, & que dans la ville même, les dysenteries, les fievres intermittentes & rémittentes, furent très-communes parmi les habitans, tandis que ceux de Bruxelles jouissoient d'une santé parfaite. Une partie des dragons de Ric s'étant échappée à la prise de Gand, se retirerent à Anvers; ils y furent attaqués par les maladies épidémiques qui régnoient en cette ville, tandis que le reste de ce régiment, qui étoit au camp, continua en bonne santé, sans fievre & sans dysenterie.

On laissa à la fin de la campagne, dans les différens hôpitaux d'Anvers, de Bruxelles & de Mons, environ mille malades en tout; ce qui fait un fort petit nombre, si l'on considere que pendant cette campagne, il y avoit eu en même tems en Flandre, sans compter la cavalerie, vingt-neuf bataillons, dont quelques-uns n'avoient jamais fait de campagne auparavant. Le nombre des morts, depuis le commencement jusqu'à la fin de la campagne, si l'on excepte les soldats qui furent tués ou qui moururent de leurs blessures, n'alla pas au-delà de deux cents. Les chaleurs modérées, la sécheresse du terrein où l'on campa, le peu de fatigues qu'essuyèrent les troupes, joint à ce qu'elles furent assez peu exposées dans les marches & en faction, aux vapeurs humides & à la pluie,

& qu'elles entrerent de bonne heure en quartiers d'hiver, concoururent à rendre cette campagne la plus ſalubre de toutes.

CHAPITRE VI.

Relation générale des maladies des campagnes de 1745 *& de* 1746, *dans la Grande-Bretagne.*

VERS la fin de la campagne de 1745, les trois bataillons des gardes à pied & ſept autres, s'embarquerent en Hollande : ils abordèrent au ſud de l'Angleterre. Le paſſage fut court, & ces troupes ayant quitté la Flandre avant que les nuits devinſſent froides, elles arriverent en parfaite ſanté. Le reſte de l'infanterie ayant campé plus long-tems, s'embarqua lorſque la ſaiſon étoit déjá avancée, & les vents contraires ayant retenu ces ſoldats en mer, ils débarquerent malades à Newcaſtle, à Holy-Iſland & à Berwick; car pendant la traverſée, pluſieurs furent attaqués de fievres rémittentes, qui, par le grand nombre de perſonnes & par l'air corrompu & renfermé du fond de cale, ſe tournerent bien vîte en fievres de priſon, & devinrent contagieuſes.

On choiſit, à Newcaſtle, un certain nombre de maiſons pour les malades qui y aborderent. Comme on mit auſſi dans ces mêmes maiſons ceux qui ſe trouverent mal à l'armée du maréchal Wade, ils furent ſi ſerrés que l'air ſe corrompit en peu de tems. La fievre devint ſi contagieuſe que la plupart des gardes-malades, & de ceux qui prirent ſoin de cet hôpital, en furent attaqués ; trois apothicaires de cette ville, quatre de leurs apprentifs & deux garçons en moururent.

Les régimens de Ligonier & de Price aborderent à Holy-Iſland. Ayant laiſſé leurs malades à Anvers, ils s'embarquerent en parfaite ſanté; mais lorſqu'ils arriverent, ils ſe trouverent dans un état auſſi fâcheux

que ceux qui étoient à Newcaſtle. L'on n'avoit point prévu ce déſaſtre, & il ſe fit ſentir dans le tems qu'on étoit dépourvu de tout. On tira des vaiſſeaux quatre-vingt-dix-ſept ſoldats attaqués de la fievre de priſon ; quarante en moururent. Linfection s'étant répandue dans l'iſle, elle emporta cinquante perſonnes en quelques ſemaines, ce qui fait un ſixieme des habitans de ce petit pays. La même fievre fut portée à Berwick, par les ſoldats qui y débarquerent; mais les malades étant en plus petit nombre la maladie ne fit pas de progrès.

Au commencement de décembre, on aſſembla à Litchfield, ſous les ordres du duc de Cumberland, un corps de troupes compoſé de douze bataillons & de trois régimens de cavalerie. Les Quakers avoient fait préſent aux ſoldats de camiſoles de flanelle, ce qui fut fort avantageux & fort commode pour une campagne d'hiver. On ne fut point mouillé pendant la marche ; l'armée ne campa à Packington que trois jours, & les ſoldats paſſerent une nuit à Stonne, ſans quitter leurs armes; mais comme ils coucherent le reſte du tems dans des maiſons, & qu'ils eurent la paille, le chauffage & les vivres en abondance, ils ſe conſerverent en meilleure ſanté qu'on ne devoit s'y attendre dans cette ſaiſon.

On envoya vers la fin de décembre la plus grande partie de l'infanterie en quartiers d'hiver, tandis que la cavalerie & mille hommes de pied s'avancerent juſqu'à Carliſle. On laiſſa dans les villes qu'on trouva ſur la route, le petit nombre de ceux qui tomberent malades pendant la marche, & on les mit entre les mains des chirurgiens du pays, qui en général les traiterent bien.

Les troupes ayant ſéjourné quelques jours à Litchfield, on y laiſſa plus de malades que dans tout autre endroit, ce qui détermina à faire de la maiſon de force un hôpital. Mais comme on y en admit un trop grand nombre, l'air ſe corrompit, & les fievres

inflammatoires ordinaires ſe changeant en fievre de priſon, pluſieurs en moururent. Cette fievre fut inconnue dans tous les autres endroits où il n'y eut point d'hôpital-général.

La fievre d'automne rémittente, quoique déguiſée par divers ſymptomes de froid, ſe fit cependent remarquer dans les troupes qui vinrent de Flandre, juſqu'à ce que les gelées du mois de decembre y mirent fin. Mais les maladies dominantes furent des toux violentes, des points de côté, des douleurs de rhumatiſme & de pleuréſie, avec un petit nombre de dyſenteries, ſuites naturelles du froid & de la pluie auxquelles les ſoldats avoient été expoſés lorſqu'ils étoient en faction, ou bien en marche. Il y eut outre cela quelques fievres intermittentes, mais toutes tellement mêlées de toux & d'embarras dans les poumons, qu'on regarda la ſaignée comme le remede le plus néceſſaire. Elle l'étoit en général au point que dans toutes les villes où les troupes paſſoient, & où on laiſſoit des malades, je regardois les chirurgiens & les apothicaires de ces villes, comme ſuffiſamment inſtruits ſur la maniere dont il falloit traiter les malades confiés à leurs ſoins, quand je leur avois inculqué la néceſſité des ſaignées abondantes & réitérées : car les troupes étoient en ce tems-là bien nourries, & leur ſang s'étoit bientôt enflammé en prenant du froid.

On inveſtit Carliſle au commencement de janvier, & cette place fut priſe quelques jours après. Le peu de tems que dura le ſiege, la température de l'air, & l'excellent abri que les troupes trouverent près des fortifications, tant que dura le ſiege, rendirent la maladie ſi peu conſidérable, qu'elle n'enleva qu'un ſeul homme. Pendant toute cette expédition, ce corps perdit au plus quarante hommes, quoiqu'il eût eu ſix à ſept cents malades.

Le 10 février l'armée marcha d'Edimbourg à Perth, ſous les ordres du duc de Cumberland. Elle

étoit compoſée de quatorze bataillons & de trois régimens de cavalerie. Comme ces troupes ſe trouvoient trop nombreuſes pour pouvoir être logées par billets dans les maiſons des particuliers, on mit deux bataillons en quartiers dans les égliſes. On avoit des proviſions en abondance ; mais les quartiers étoient généralement froids, de ſorte qu'un très-grand nombre éprouverent les maladies inflammatoires ordinaires en hiver. Les toux violentes, les pleuréſies & les péripneumonies furent en particulier très-fréquentes.

Les troupes décamperent de Perth au commencement de mars, pour aller à Montroſe, & de-là à Aberdeen, & laiſſant derriere elles trois cents malades qu'on traita & qu'on pourvut de ce qui leur étoit néceſſaire dans les ſalles (1) *des corporations*, ou dans des maiſons bourgeoiſes.

L'infanterie entiere reſta en quartier à Aberdeen juſqu'à la fin de mars ; mais on mit par la ſuite neuf bataillons en garniſon à Inverurie & à Strathbogie, & dans ce même tems, un bataillon débarqua à Aberdeen, & vint joindre l'armée.

Les gelées, la neige, & les vents d'eſt, ayant rendu le tems extrêmement vif, les maladies inflammatoires continuerent ; mais tandis que les ſimples ſoldats ſouffroient, à cauſe des lits froids, des factions, des gardes, ou même à cauſe de leur peu de conduite, les officiers dont les quartiers étoient chauds, & qui ſe trouvoient moins expoſés au froid, ſe portoient bien : mais le tems étant devenu très rude vers le commencement de mars, quelques-uns reſſentirent des attaques de goutte.

Les malades étant bien logés dans l'hôpital de la ville & dans d'autres grandes maiſons, où ils reſpiroient un air libre, ne furent point attaqués de la

(1) Les hôtels des différens corps des marchands.

fievre d'hôpital. Lorſque l'armée ſe mit en marche, on laiſſa quatre cents malades, y compris ceux d'Inverurie & de Strathbogie; mais fort peu moururent.

L'armée campa d'abord le 23 avril à Cullen; le jour ſuivant elle paſſa le Spey; & le 27, après la bataille de Culloden, elle alla à Inverneſſ, & campa au ſud de la ville.

Le ſervice avoit été continuel à Strathbogie & à Inverurie, pour ſe précautionner contre les ſurpriſes; on avoit marché un jour long-tems & par la pluie; on avoit campé de bonne heure, & les rivieres paſſées à gué, avoient occaſionné bien des rhumes. Toutes ces circonſtances concoururent à rendre la maladie conſidérable. Soixante à ſoixante-dix hommes tomberent malades avant que l'armée eut atteint Inverneſſ; on les laiſſa dans les villes qui ſe trouverent ſur la route. Lorſqu'on y fut arrrivé, les maladies inflammatoires ne firent qu'augmenter; elles devinrent d'autant plus conſidérables, que le climat eſt froid, & que le camp étoit expoſé à des vents perçans dans un pays ouvert de toutes parts. Les pleuréſies & les péripneumonies en particulier, alarmèrent d'autant plus qu'elles vinrent bien vîte à ſuppuration.

On mit à Inverneſſ, dans deux granges à drêche les bleſſés, qui ſe montoient en tout à deux cents ſoixante-dix hommes. Pluſieurs avoient reçu des entaillades faites avec de larges ſabres, bleſſures juſqu'alors peu connues dans les hôpitaux; mais on en guérit d'autant plus aiſément que la largeur de l'orifice de la plaie étoit proportionnée à ſa profondeur, qu'elle avoit d'abord beaucoup ſaigné, & qu'il n'y avoit ni contuſions, ni eſcarres, qui puſſent mettre obſtacle à une bonne ſuppuration, comme cela ſe rencontre dans les plaies faites avec les armes à feu.

Outre ces deux granges occupées par les bleſſés, on choiſit deux maiſons bien aérées pour ſervir d'hôpital aux malades. Les chirurgiens des régimens eurent auſſi des ordres de ſe pourvoir d'endroits com-

C 4

modes pour recevoir les soldats aussi-tôt qu'ils tomberoient malades, & on leur permit d'envoyer à l'hôpital-général autant de ceux qui étoient le plus mal, qu'il en faudroit pour diminuer leur travail, sans cependant surcharger cet hôpital. On espéra qu'au moyen de la dispersion des malades, & de l'air pur qu'on tâchoit de conserver dans les quartiers, on pourroit au moins modérer la contagion, si on ne la prévenoit pas; quoiqu'on eut d'autant plus sujet de la craindre que la ville est fort petite, que les prisons étoient pleines de prisonniers dont plusieurs étoient blessés, qu'on prévoyoit les suites d'un long campement & des maladies du camp. La multitude de monde, la mal-propreté d'une petite place où se tenoient les marchés de l'armée, & enfin l'air malsain d'une ville où la rougeole & la petite vérole avoient fait beaucoup de ravages avant l'arrivée de l'armée, augmentoient beaucoup nos frayeurs.

Toutes ces circonstances concouroient à nous faire appréhender les suites les plus fâcheuses. On eut, par cette raison, grand soin de partager les malades en plusieurs bandes, & de tenir leurs quartiers bien propres. On donna pareillement ordre de nettoyer tous les jours les prisons, & d'enlever promptement les corps de ceux qui y mouroient; pour prévenir les inconvéniens de la trop grande affluence, on mit une partie des prisonniers à bord de quelques vaisseaux qui se trouvoient à la rade, & on leur laissa la liberté de venir respirer l'air sur le tillac.

Ainsi le mois de mai se passa sans aucune infection; le tems étant extraordinairement sec & chaud pour le climat, la maladie inflammatoire avoit baissé à vue d'œil dans le camp, lorsqu'un accident imprévu fit que la fièvre maligne devint plus générale & plus fatale qu'on ne l'avoit craint d'abord.

Vers la fin de ce mois, le régiment d'Hougthon & trois autres, qui avoient été envoyés pour renforcer les troupes, abordèrent à Nairn, & joignirent

l'armée. Douze soldats de ce corps tombèrent malades de la fièvre quelques jours après ; on les envoya à l'hôpital, où ils furent abondamment saignés. Mais le jour suivant le Médecin n'ayant remarqué ni toux, ni point de côté, ni douleurs de rhumatisme, symptomes ordinaires de la fièvre qui dominoit alors dans le camp ; voyant d'ailleurs que la saignée leur avoit abattu le pouls, & que quelques-uns avoient une stupeur extraordinaire, je rapportai sur le champ cette fièvre à une espèce contagieuse & de prison, & je conclus qu'elle tiroit son origine de l'air infect & renfermé des vaisseaux qu'ils avoient respiré pendant le voyage. Je ne pus cependant m'empêcher d'abord d'être étonné de ce que ce bataillon étoit si malade, tandis que le reste se portoit bien.

Mais après de plus amples recherches, j'appris que cette fièvre venoit directement par contagion de la véritable maladie de prison, qui se communiqua de la manière suivante. Quelque tems auparavant on avoit pris, sur les côtes d'Angleterre, un vaisseau françois, à bord duquel il y avoit des troupes destinées à sécourir les rebelles. Il se trouva parmi ces troupes quelques Anglois qui avoient déserté en Flandre. Ces derniers ayant été pris, furent jettés dans les prisons à leur arrivée en Angleterre, où on les garda jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion pour les transporter à Invernesf, afin d'y être jugés par le conseil de guerre. Les prisonniers, au nombre de trente-six, ayant apporté avec eux la fièvre de prison, la communiquèrent à ce régiment qui s'étoit embarqué avec eux.

Trois jours après leur débarquement, six officiers en furent attaqués, & le régiment laissa environ quatre-vingt malades à Nairn, pendant le peu de séjour qu'il y fit. Les dix jours suivans, qu'il passa au camp d'Invernesf, il envoya à l'hôpital environ cent vingt hommes avec la même fièvre ; mais quoique la force de la maladie eût diminué dans la marche qu'il fit en-

ſuite pour gagner le fort Auguſte & le fort Guillaume, ce corps reſta cependant maladif pendant un tems conſidérable.

Les ſymptômes de la maladie de priſon reſſembloient totalement à ceux de la fièvre d'hôpital. On avoit auparavant ſoupçonné ces maladies d'être la même ; les conjectures ſe changèrent alors en certitude. La première ayant été introduite de la ſorte, elle ſe répandit bientôt non-ſeulement dans les hôpitaux, mais encore parmi les habitans de la ville ; tandis que le nombre & la violence des maladies ordinaires aux camps ; diminuèrent ſenſiblement après le commencement de mai. Le tems ſe trouvant non-ſeulement ſec pendant tout le mois de mai, mais encore fort chaud pour le climat, il ne ſe trouva alors d'autres maladies dans le camp que celles qui ſe font ſentir au commencement d'une campagne, ſi l'on en excepte un petit nombre de fièvres intermittentes, & un plus grand nombre de diarrhées. Ces cours de ventre accompagnoient pour l'ordinaire la plupart des maladies, mais ils étoient légers, & ſembloient moins provenir du froid que de l'eau de la riviére qui ſort du lac de Neſſ, & qu'on a toujours regardée comme laxative pour ceux qui ne ſont pas accoutumés à en boire. Ces diarrhées s'en alloient d'elle-mêmes, ou cédoient bien vîte aux aſtringens.

Le 3 juin on laiſſa quatres bataillons dans Inverneſſ, & neuf autres, avec un régiment de cavalerie, ſe mirent en marche pour le fort Auguſte, laiſſant dans l'hôpital environ ſix cents malades, ſans compter les bleſſés.

Le nouveau campement ſe fit tout contre le fort, à l'extrêmité de lac de Neſſ, dans une petite vallée environnée de montagnes, excepté du côté qu'elle donne ſur le lac. Ce lac eſt conſidérable, l'eau en eſt douce, il a vingt-quatre mille de long ſur un peu plus d'un mille de large. Il eſt ſitué entre deux rangs de montagnes parallèles l'un à l'autre, ce qui le fait pa-

roître un vaſte canal. Il eſt remarquable par ſa profondeur, & par la propriété qu'il a de ne geler jamais. Par tout où on l'a ſondé, on a trouvé depuis cent ſeize juſqu'à cent vingt braſſes, & dans un endroit juſqu'à cent trente-cinq. Son eau eſt parfaitement douce au toucher & au goût ; elle diſſout aiſément le ſavon. Cependant elle eſt laxative pour quelques-uns, & ſe trouve toujours un diurétique. Les habitans en font grand cas pour le ſcorbut, & véritablement on peut croire par ces qualités qu'elle peut convenir dans quelques eſpèces de cette maladie (1). On voit ſur ſes bords un grand nombre de petites pierres peſantes, qui ſont une eſpèce de marcaſſite, & il paroît fort probable que le fond s'en trouve pareillement couvert : mais il eſt difficile de déterminer ſi quelque principe minéral, quelque ſource d'eau chaude, ou la grande profondeur de ce lac, empêche ſon eau de geler (2) Comme il eſt plein de poiſſons excellens, & que ſon eau n'a aucun goût particulier, il ne paroît pas qu'elle ſoit beaucoup imprégnée de

(1) Savoir dans la galle de la tête, les dartres, & dans les degrés inférieurs de la lépre, qu'on ſuppoſe communément, quoiqu'improprement provenir d'une humeur ſcorbutique. *Voyez* Part. III. Chap. VII

(2) Il eſt très-probable que la grande profondeur de ce lac l'empêche de geler : car le comte de Marſilly obſerve dans ſon *Hiſtoire phyſique de la mer*, que la mer, depuis dix juſqu'à cent vingt braſſes, a le même degré de chaleur depuis le mois de décembre juſqu'au commencement d'avril, & il conjecture qu'elle perſiſte dans cet état le reſte de l'année, avec fort peu de variation. Or il paroît naturel de croire que l'eau douce, à une grande profondeur, n'eſt pas plus affectée par le chaud & par le froid de l'air, que ne l'eſt celle de la mer à une même profondeur ; d'où l'on voit que la ſurface du *lac Neſſ* peut fort bien ne jamais geler, à cauſe de la grande quantité d'eau de deſſous, qui eſt d'un degré de chaleur ſupérieur au point de la congélation. Une autre circonſtance peut encore y contribuer. Ce lac ne ſe trouve jamais dans un calme parfait, & le vent qui ſouffle toujours d'une extrêmité à l'autre, excite de telles ondulations, qu'elles ſont un obſtacle à la congélation. Cette relation ſe confirme par la remarque qu'on fait communément dans le voiſinage, que ſi l'on prend de l'eau du lac, & qu'on la tienne tranquille & ſans mouvement, elle gèle alors auſſi-tôt que toute autre eau.

particules minérales, si tant est qu'elle le soit. D'ailleurs, comme elle est toujours fraîche, on a d'autant moins de raison de supposer au fond quelque source d'eau chaude, qu'on n'en trouve aucune de cette nature dans tout le pays. Ce lac est entretenu par plusieurs petites rivières, toutes sujettes à geler, & se jette dans le *Ness*, rivière assez grande, qui, après un cours de six milles, va se perdre dans le détroit de Murray à Inverness, & qui, de même que la source, ne gèle jamais.

On a toujours regardé le fort Auguste comme une garnison fort saine; mais il n'en est pas de même du fort Guillaume qui est sur la côte occidentale, à vingt-huit milles environ de l'autre. On y est sur-tout sujet à la fièvre intermittente & au flux de sang. Il pleut continuellement sur cette côte, & le fort se trouve situé dans une vallée étroite, humide & environnée de montagnes; de sorte que non-seulement il y tombe beaucoup plus de pluie que dans tout le reste du pays, mais encore que l'évaporation s'y fait beaucoup plus lentement.

Comme il n'y avoit point de paille au fort Auguste, on ordonna aux soldats de couper les bruyeres, & d'en faire usage pour se coucher; l'on remarqua que les plus diligens à s'en servir, & que ceux qui les renouvellerent plus souvent, se portèrent mieux.

Le tems, depuis le milieu de mai jusqu'à la fin du même mois, fut ainsi qu'au commencement de juin, extraordinairement sec & chaud; mais il devint ensuite froid & pluvieux. Ce changement rendit les dysenteries beaucoup plus fréquentes: mais comme il y eut des vents continuels, qui tinrent la terre assez seche, ils prévinrent la contagion, & la maladie n'augmenta point.

La dysenterie, & toutes les autres maladies de ce camp, étant accompagnées d'un sang coëneux, & d'autres marques d'une grande inflammation, rendirent les saignées abondantes & réitérées, plus nécef-

ſaires ici qu'elles ne l'auroient été dans un climat plus chaud. Les vomitifs n'eurent pas autant de ſuccès qu'ils en avoient eu en Flandre, quoiqu'ils fuſſent alors plus efficaces qu'au printems : comme s'il y eut déjà, même dans cette latitude, quelque diſpoſition aux maladies d'automne.

Outre les dyſenteries, il y eut parmi les ſoldats des flux de ventre d'une eſpéce plus douce, provenant en partie de défaut de régime, de ce qu'ils avoient eu les pieds & les habits mouillés ; ou bien ces diarrhées accompagnoient les fievres, quand, faute d'être aſſez couverts, les malades ne pouvoient tranſpirer librement.

A meſure que l'été avançoit, les fievres inflammatoires paroiſſoient avec des ſymptomes moins violens ; & à moins qu'on ne fût extraordinairement expoſé au froid, elles ne prenoient pas ſi ſouvent la forme de péripneumonie, de pleuréſie, de rhumatiſme aigu, ou autre ſemblable ; ce qui ſur-tout les caractériſoit, étoit un ſang épais & coëneux.

Les fievres intermittentes participoient de la nature de la fievre rémittente d'automne, & de l'inflammatoire. Par cette raiſon elles exigeoient la ſaignée & les évacuations des premieres voies : mais elles ne furent point en grand nombre ; les vents continuels empêchant la ſtagnation de l'air & ſéchant bien vîte la terre, après qu'il étoit tombé de la pluie.

Nous n'avions pour loger nos malades que quelques miſérables cabanes, dans le voiſinage du camp. Comme on craignoit par cette raiſon le mauvais air, on tranſporta à Inverneſſ tous ceux qui purent l'être. Cette précaution retarda la fievre d'hôpital, mais elle ne la prévint point. Car les malades s'étant multipliés, ces cabanes qui ſervoient d'infirmeries, furent bientôt pleines, l'air ſe corrompit : la fievre d'hôpital parut avec violence & devint funeſte. Lorſqu'elle ſe joignit à quelque maladie inflammatoire commune, il ſe fit alors un mélange de ces deux maladies, qui rendoit

le cas d'autant plus embarrassant, que les indications curatives étoient plus contradictoires.

Vers le milieu du mois d'août on leva le camp, & on laissa au fort Auguste environ trois à quatre cents malades, qu'on transporta depuis à Inverness. Dans ce même tems, la fievre d'hôpital devint fréquente parmi les habitans de cette ville, mais elle fut moins mortelle qu'à l'ordinaire, à cause de la fraîcheur du tems & de la situation favorable de la place.

Depuis le milieu de février que l'armée traversa la riviere de Forth, jusqu'à la fin de la campagne, il y eut dans les hôpitaux plus de deux mille malades, en y comprenant les blessés; près de trois cents moururent, & la plupart de cette fievre contagieuse.

CHAPITRE VII.

Relation générale des maladies des campagnes de 1746 *&* *de* 1747, *dans le Brabant-Hollandois.*

TEL fut l'état de la santé des troupes dans la Grande-Bretagne. Il n'y avoit eu dans les Pays-Bas, depuis le commencement de cette campagne, que trois bataillons & neuf escadrons de troupes angloises. Au mois d'août on envoya d'Ecosse quatre bataillons pour joindre l'armée : étant abordés à Willemstad, & ayant séjourné quelque tems dans ce terrein bas & marécageux, dans le fort de la plus mauvaise saison, ils gagnerent bientôt les fievres intermittentes & rémittentes du pays, & se virent obligés, avant de se mettre en marche, d'envoyer un grand nombre de malades à l'hôpital d'Oofter-hout.

Les troupes ayant essuyé dans cette campagne, qui finit tard, des marches fatigantes par des pluies considérables en automne, après un été fort chaud, elles s'en trouverent très-incommodées. Car à la fin

de la campagne, sans y comprendre ceux qui furent blessés à la bataille de Raucoux, il y avoit environ quinze cents de nos soldats dans les hôpitaux : ce qui faisoit presque le quart de nos troupes. Mais on ne remarqua rien d'extraordinaire dans les maladies ; & elles furent les mêmes que celles qu'on voit communément dans toutes les campagnes (1).

Le printems suivant, l'armée entra en campagne le 23 avril 1747, & campa d'abord à Gilsen près de Breda. L'armée angloise étoit au commencement composée de quinze bataillons & de quatorze escadrons, & quelque tems après il vint d'Angleterre un renfort de sept bataillons ; mais comme on en envoya quatre en Zélande, & les trois autres aux lignes de Berg-op-zoom, ils ne joignirent point l'armée.

Les premiers jours qu'on fut campé, il fit froid, le tems se radoucit ensuite, & il continua de la sorte jusqu'au commencement de juin qu'il devint très-chaud. Depuis qu'on fut entré en campagne, jusques vers la fin de juin, il tomba fort peu de pluie, & tous les endroits où on campa étoient secs.

Les six premières semaines on envoya dans les hôpitaux environ deux cents cinquante malades, nombre fort modéré, si l'on considere que les troupes sortirent de fort bonne heure de leurs quartiers. Les maladies prirent leur cours ordinaire, c'est-à-dire, qu'elles se trouverent pour la plupart inflammatoires.

La bataille de Laffeld se donna le 2 juillet, & environ depuis ce tems-là il tomba beaucoup de pluie qui rafraîchit l'air. On conduisit à Mastricht autour de huit cents blessés, & l'on choisit entre autres bâtimens, pour servir d'hôpital, une grande église, qui non-seulement contint beaucoup de malades, mais qui encore, par sa grandeur, prévint la fievre d'hôpital,

(1) L'auteur suivit pendant cette campagne l'armée en Ecosse ; il n'a pu, par cette raison, donner une relation plus détaillée des maladies des troupes employées dans les Pays-Bas.

quoique un grand nombre de perfonnes attaquées de la dyfenterie & d'autres maladies putrides y fuffent renfermées pendant le refte de la campagne.

L'armée traverfa le Meufe après la bataille, & campa à Richolt. Quelque tems après, elle alla à Richel & enfuite à Argenteau ; fans quitter le voifinage de Maftricht. Tous ces camps, par leur fituation, étoient fecs & aérés; & dans les commencemens, n'y ayant pas de fervice extraordinaire pendant la nuit, les maladies fe trouverent peu nombreufes & très-peu inflammatoires. La dyfenterie ne fe fit point fentir, fi ce n'eft aux gardes qui étoient à Richolt fur un terrein bas, & alors un peu mouillé mais le nombre des malades ne fut point confidérable, & les fymptomes furent favorables.

Depuis le 20 juillet jufqu'au 10 feptembre, il fit une chaleur étouffante, & jufqu'au milieu d'août les nuits furent prefque auffi chaudes que le jour. Le camp jouit d'une parfaite fanté pendant tout ce tems; mais les bleffés fouffrirent beaucoup, car l'extrême chaleur occafionna des fievres lentes, ou bien en relâchant les fibres & en rendant âcres les humeurs, tantôt elle empêchoit les plaies de fe cicatrifer, & tantôt elle les difpofoit à fe rouvrir après avoir été guéries. Vers le milieu d'août, malgré la chaleur des jours, les nuits ne laifferent pas de devenir fraiches, & il commença à tomber d'abondantes rofées. C'eft à ces variations de tems auxquelles les troupes du camp étoient continuellement expofées, qu'on doit attribuer l'origine de la dyfenterie ; puifqu'elle arrive communément lorfque la tranfpiration eft arrêtée par le froid & les vapeurs humides, après que le fang a éprouvé quelque altération par les chaleurs continuelles.

Plus de la moitié des foldats gagnerent la maladie à différens degrés ; elle fut auffi plus fréquente parmi les officiers qu'elles ne l'avoit été jufqu'alors. La contagion fe communiqua aux villages voifins, &

fit

fit de grands ravages parmi les payſans, ſoit qu'ils manquaſſent tout-à-fait de remedes, ou qu'ils en employaſſent dont ils auroient dû plutôt ſe paſſer. Mais Maſtricht ſouffrit peu, malgré ſon commerce journalier avec le camp; car cette ville étant bâtie ſur une fort grande riviere, dans un pays ouvert, eſt bien aérée & ſalubre.

Nonobſtant le grand nombre de dyſenteries, peu de nos ſoldats en moururent; car les malades étoient plus diſperſés, les hôpitaux mieux aérés qu'à l'ordinaire, & les chirurgiens de l'armée, inſtruits par l'expérience, guériſſoient ceux qui étoient dans les hôpitaux du camp, ou bien, après quelques évacuations néceſſaires, ils les envoyoient à Maſtricht.

Au commencement d'octobre, il tomba beaucoup de pluie; & les ſoldats qui s'y trouverent expoſés, furent attaqués de la dyſenterie: mais cette pluie devint en général fort favorable à l'armée, à cauſe qu'elle rafraîchit l'air, & que par-là elle mit plutôt fin à la maladie.

Les fievres rémittentes d'automne qui avoient paru vers la fin du mois d'août, devinrent alors fréquentes; mais il n'y eut rien de nouveau ni dans les ſymptômes, ni dans la cure.

Quelques jours après les pluies, l'armée ſe mit en marche du côté de Breda, & comme le tems commençoit alors à être froid, les toux, les points de côté pleurétiques, les douleurs de rhumatiſme furent communs, & parurent ſeuls, ou ſe joignirent à la fievre rémittente.

Le 12 novembre les troupes entrerent en quartiers d'hiver.

Quoiqu'il y eut eu dans le grand camp beaucoup de maladies pendant la campagne, la mortalité ne fut pas cependant conſidérable, & le nombre de ceux qu'on envoya aux hôpitaux à la fin de cette

même campagne, doit paroître fort modéré, ſi l'on conſidere qu'elle finit fort tard.

Mais en Zélande la maladie fut conſidérable dans les quatre bataillons qui depuis le commencement de la campagne y avoient été en partie campés, & en partie dans des quartiers, les uns dans le Zuit-Beveland (1), & les autres dans l'iſle de Walcheren, deux petits pays du département de cette province. Ces troupes furent tellement incommodées, ſoit dans le camp, ſoit dans les quartiers, que lorſque la maladie parvint à ſon plus haut période, quelques-uns de ces corps avoient au plus cent hommes en état de faire le ſervice; ce qui faiſoit ſeulement environ la ſeptieme partie d'un bataillon complet. Le *Royal*, en particulier, n'eût à la fin de la campagne, que quatre hommes qui ſe fuſſent toujours bien portés. Or, comme nous avons déja traité ſuffiſamment de la nature de l'air de la Zélande, & que nous avons prouvé que les fievres rémittentes & intermittentes, & les dyſenteries, en ſont les effets & la ſuite (2), il ſuffit de renvoyer nos lecteurs à cette partie de notre ouvrage, afin qu'ils puiſſent ſe former une idée générale de ces maladies. Pour ceux qui veulent les connoître plus particuliérement, ils peuvent avoir recours à la troiſieme partie de cet ouvrage (3). Je me contenterai de remarquer ici que ces fievres épidémiques, non-ſeulement commencerent en Zélande beaucoup plutôt qu'à l'ordinaire, à cauſe des grandes chaleurs; mais encore ſe firent ſentir plus violemment, & devinrent auſſi funeſtes aux habitans qu'à nous-mêmes. Les officiers ne furent pas plus épargnés; mais comme on prit plus

(1) Beveland, iſle de la Zélande, partagée par l'Eſcaut en Zuit-Beveland & Nort-Beveland, Beveland méridional & Beveland ſeptentrional.

(2) Chap. I.

(3) Chap. IV. §. 2.

de soin d'eux, & plus à tems, leurs fievres se trouverent accompagnées de symptômes moins violens & moins fâcheux que celles des soldats. Mais l'escadre commandée par M. Mirchell, qui pendant tout ce tems là étoit à l'ancre dans le canal, entre le Zuit-Beveland & l'isle de Walcheren, où la maladie parut avec tant de violence, ne se trouva attaquée ni de fievre ni de dysenteries, & au milieu de cette contagion, elle jouit d'une santé parfaite : preuve que l'air humide & putride des marais étoit dissipé, ou du moins corrigé avant que de parvenir à l'escadre, & qu'une situation en plein air est un des meilleurs préservatifs contre les maladies d'un pays bas & marécageux, dans le voisinage duquel on se trouve.

A proportion que l'automne devint plus frais, ces fievres diminuerent de leur ardeur, & se changerent plus aisément en intermittentes, quoique toujours irrégulieres & d'une mauvaise espece. La dysenterie ne fut pas générale, quoique assez commune; & l'on remarqua que ceux qui en étoient attaqués, évitoient ordinairement la fievre, ou que si quelqu'un les avoit toutes les deux, c'étoit alternativement; de sorte que lorsque la dysenterie paroissoit, la fievre cessoit, & lorsque la dysenterie étoit arrêtée, l'autre revenoit. Il s'ensuit que quoique ces deux maladies fussent bien différentes, elles provenoient cependant d'une même cause.

A l'égard des trois autres bataillons qu'on envoya à Berg-op-Zoom, ils campérent dans les lignes de cette place, & ils resterent pendant la campagne. Cette ville se trouve située sur une petite hauteur; mais le pays qui l'environne étant en quelques endroits marécageux, l'air y est moins sec qu'aux environs de Mastricht, quoiqu'il n'y soit pas aussi humide qu'en Zélande. La maladie fut dans la même proportion, soit pour l'espece, soit pour la violence, & garda un milieu entre celles qui dominerent

dans ces deux endroits : c'est-à-dire, que les fievres furent autant au-dessous de la violence de celles de la Zélande, qu'elles étoient au-dessus des fievres douces rémittentes du grand camp. Si les dysenteries parurent plus fréquemment dans les lignes de Berg-op-Zoom qu'en Zélande, cela vient de ce que les soldats étoient plus exposés à la pluie, & qu'étant dans un camp fixe, la maladie se communiquoit plus aisément.

A la fin de la campagne, il se trouva dans les hôpitaux, sans compter les blessés, plus de quatre mille hommes, tant du gros de l'armée angloise, que des détachemens, ce qui faisoit un peu plus du cinquieme du total. Mais on doit observer que les quatre bataillons qui étoient en Zélande en fournirent eux seuls près de la moitié ; de sorte que lorsqu'ils entrerent dans leurs quartiers d'hiver, les malades étoient à ceux qui se portoient bien, à-peu-près comme quatre à un.

CHAPITRE VIII.

Rélation générale des maladies de la campagne dans le Brabant-Hollandois en 1748.

CETTE campagne, qui fut la derniere, commença de très-bonne heure ; car le 8 avril l'armée campa à Hillenraet, près de Ruremonde, avec quinze bataillons & quatorze escadrons. Depuis l'ouverture de la campagne, jusqu'au commencement de mai, il fit très-froid, il tomba de la neige, & il y eut des vents violens accompagnés de pluie ; mais le service ne fut pas rude, & le terrein étoit sec.

Le 12 mai l'armée quitta Hillenraet, & en peu de jours elle vint à Nifelroy, où nous campâmes pour la derniere fois, laissant dans l'hôpital de Cuick environ cinq cents hommes, qui, pour la plupart avoient des maladies inflammatoires. Il parut un

nombre extraordinaire de fievres intermittentes : elles n'étoient communément que des rechûtes de ceux qui en avoient été attaqués en Zélande & dans les lignes de Berg-op-Zoom la campagne précédente. Elles furent aussi accompagnées d'un peu d'inflammation, qu'on doit attribuer au froid de la saison.

On nous envoya d'Angleterre en ce camp un renfort de sept bataillons. La chaleur commençoit alors à se faire sentir, & souvent elle étoit considérable ; mais quelques orages, accompagnés de tonnerre & d'éclairs, survenant à propos, détournerent les chaleurs étouffantes & purifiérent l'air en le dégageant de ses particules les plus mal-saines. Car on a remarqué que le tonnerre, étant plus fréquent dans les pays couverts & marécageux, il peut avoir pour cause finale, de rafraîchir l'air & d'en corriger la putréfaction, lorsque les chaleurs sont le plus excessives (1). Le terrein étoit pareillement sec, & le camp aéré ; de sorte que, tant que les troupes resterent en campagne, la maladie fut très-peu considérable.

J'excepte toutefois les quatre bataillons qui avoient été la campagne précédente en Zélande. Car ils furent sujets à retomber dans des fievres intermittentes irrégulieres qui se terminoient souvent en hydropisies. Leurs malades étant en grand nombre & les hôpitaux des régimens, qu'on avoit placés dans des cabanes près des lignes, se trouvant remplis, il s'y engendra bientôt la fievre d'hôpital, qui, de-là, se communiqua à l'hôpital général établi alors à Ravenstein. Mais les quartiers de cet hôpital étant spacieux & bien aérés, la contagion ne fit pas plus de progrès ; quoique plusieurs des soldats qu'on y amena, fussent couverts de taches pétéchiales.

L'armée décampa le 9 juillet, & s'en alla en quartier. On établit à Eyndhoven le quartier principal,

(1) Musschenbroek, Instit. phys. cap. 40.

avec les trois bataillons de gardes. On plaça le reste de l'infanterie dans les villages des environs, & la cavalerie près de Bois-le-Duc.

Il n'y avoit en ce tems-là que mille malades dans les hôpitaux, en comptant ceux qui y étoient restés de l'hiver dernier & de la campagne précédente ; mais quelques jours après qu'on eut cessé la campagne, il parut une fievre qui devint en peu de tems aussi fréquente qu'aucune de celles qui avoient jusqu'alors affligé l'armée. Voici les raisons qu'on en donna.

Cette partie du Brabant est presque aussi unie qu'aucun autre endroit des Pays-Bas ; ces seules inégalités sont quelques montagnes sablonneuses & quelques élévations presque insensibles, qui donnent à quelques villages l'avantage de quelques pieds au-dessus du niveau du reste du pays. Le terroir est sablonneux & stérile ; l'on y apperçoit si peu d'eau, qu'au premier coup d'œil on s'imagine qu'il est aride & fort sain. Les apparences sont trompeuses ; on trouve par-tout l'eau à deux ou trois pieds de la surface, & à proportion qu'elle est plus ou moins avant en terre, les habitans se trouvent plus ou moins sujets aux maladies. Le pays étant situé le long des bords de la partie inférieure de la Meuse, est non-seulement très-mal sain à cet égard ; mais à cause des inondations des petites rivieres qui l'arrosent, il reste sous l'eau l'hiver entier, & pendant l'été il continue d'être humide. Les inondations qu'on a faites depuis le commencement de la guerre, autour des villes fortifiées, n'ont pas peu contribué à augmenter l'humidité & la corruption de l'air. Ces innondations devinrent sur-tout nuisibles au commencement de l'été qu'on fit rentrer une partie de ces eaux dans leur lit, après qu'on eut signé les articles préliminaires de la paix. Car ce terrein qui avoit été entiérement couvert d'eau, n'ayant été saigné qu'à demi, & devenant par-là marécageux,

chargea l'air de vapeurs humides & putrides. Les états généraux s'en étant apperçu à la contagion qui se fit sentir avec violence à Bréda & dans les villages voisins, donnerent ordre de remettre l'inondation dans son premier état, & de l'y contenir jusqu'à l'hiver.

La maladie fut incomparablement plus grande près de Breda & de Bois-le-Duc, qu'à Eyndhoven, qui étoit à une beaucoup plus grande distance des inondations, & des autres terreins marécageux. C'est pourquoi l'humidité de la plupart des quartiers provenoit principalement des eaux souterraines qui s'évaporoient à travers le sable (1). Il y avoit près de Eyndhoven deux villages, Lind & Zelst; l'un élevé de dix pieds au-dessus de la surface de l'eau, & l'autre de quatorze, hauteur prodigieuse pour le pays; on remarqua que les soldats qu'on y avoit envoyés en quartier, se porterent mieux que par-tout ailleurs.

On mit en quartier à Eyndhoven deux bataillons des gardes, & le troisieme à la campagne dans les maisons des paysans; de maniere qu'ils ne formoient ensemble que l'enceinte d'un mille. Ce qu'il y eut de surprenant fut que le bataillon logé hors de la ville, eut toujours trois fois plus de malades que chacun des deux autres, quoique l'un d'eux eût été très-incommodé en Zélande l'année précédente. Or, la hauteur du terrein étant par-tout la même, on ne peut attribuer cette différence qu'à la grande humidité des cabanes (2) : car ces corps se ressembloient à tous autres égards ; même nourriture, même service & même exercice. Il arriva un cas semblable à un régiment d'infanterie. Une de ses compagnies ayant été mise en quartier dans des maisons

(1) Vid. Chap. I.
(2) Ibidem.

ſituées parmi des bruyères, elle y jouit d'une ſanté paſſable; mais le reſte étant dans un bois, s'y trouva fort incommodé. Le camp des Hollandois établi à Gilſen, tout près de nos quartiers, mais ſitué ſur une bruyère ouverte de tous côtés, ſe conſerva en bonne ſanté, tandis que nous étions fort mal; ce qui ſert encore à prouver qu'il eſt très-préjudiciable d'empêcher dans un pays humide, par des plantations ſerrées, l'air de circuler.

Telle fut la ſituation où nous nous trouvâmes. Nous allons voir maintenant juſqu'à quel point le tems concourut à cauſer cette maladie épidémique.

Il avoit fait très-chaud juſqu'alors; mais pendant les mois de juillet & d'août, que la maladie ſe trouvoit la plus violente, il n'y eut point de pluie, & le tems fut étouffant & ſans air. Près des inondations, les brouillards de la nuit étoient épais & fétides. Les chaleurs diminuerent au commencement de ſeptembre, & la maladie à proportion; mais le froid ne ſe fit ſentir que vers le 20 d'octobre. Nous eûmes dans ce tems-là quelques jours de pluie & des vents conſidérables: vers la fin du mois, il y eut pendant la nuit quelques gelées un peu fortes. Le tems s'adoucit enſuite, & continua de la ſorte tant que les troupes reſterent dans le pays.

La maladie épidémique parut d'abord ſous la forme d'une fievre ardente; & ce fut la pire de toutes. Ceux qui en étoient attaqués, reſſentoient tout-à-coup de violens maux de tête, & tomboient ſouvent en delire. S'ils avoient l'uſage de la raiſon, ils ſe plaignoient de douleurs dans le dos & dans les reins, d'une ſoif exceſſive, d'une chaleur brûlante, accompagnées d'un grand mal & d'une grande oppreſſion d'eſtomac; ou bien ils vomiſſoient de la bile avec beaucoup d'efforts; d'autres l'évacuoient par des ſelles, avec un téneſme & des douleurs dans les inteſtins. Cette fievre devenoit généralement rémittente dès les commencemens, ſur-tout en tirant

du ſang, & en évacuant les premieres voies. Mais ſi l'on venoit à négliger ces précautions, la maladie devenoit preſque continue. La tendance à la putréfaction étoit telle, que pluſieurs avoient des taches, des puſtules, & même des mortifications preſque toujours funeſtes.

Dans les quartiers voiſins des inondations, la plupart des malades éprouverent ces ſymptômes & autres ſemblables, pendant la premiere fureur de la maladie. Mais les quartiers plus éloignés de l'eau, qui ne ſe trouvoient expoſés qu'à l'humidité naturelle au pays, & à la chaleur de la ſaiſon, eurent des fievres plus bénignes & en plus petit nombre.

Ainſi quoique la maladie fût générale, les troupes qui étoient près des marais ſouffrirent davantage, ſoit par le nombre des maladies qu'ils eurent, ſoit par la violence des ſymptômes. Le régiment de Gray en quartier à Vucht, village à une lieue de Bois le-Duc, & environné de prairies alors couvertes d'eau, ou qui avoient été ſaignées peu de tems auparavant, ſe trouva le plus incommodé. Les quinze premiers jours ce régiment n'eut aucun malade; mais cinq ſemaines après, il y en eut à la fois ſur les liſtes cent cinquante; deux mois enſuite il en eut deux cents ſoixante, ce qui étoit plus de la moitié du régiment, & à la fin de la campagne, il n'avoit en tout que trente hommes qui ſe fuſſent toujours bien portés. Les dragons de Rothes & de Rich, qui étoient près des inondations, furent auſſi extrêmement malades. Le régiment de Johnſon, à Nieuland, où les prairies avoient été couvertes d'eau pendant tout l'hiver, & qui venoient d'être ſaignées, eut quelquefois plus de la moitié de malades. Les fuſiliers Ecoſſois qui ſe trouvoient à Dinther, quoiqu'ils fuſſent à quelque diſtance des inondations, eurent plus de trois cents malades à la fois, parce que leurs quartiers étoient dans un village bas & humide.

Ce qui parut surprenant, c'est qu'un régiment de dragons en quartier à Helvoirt, village situé seulement à une demi-lieue sud-ouest de Vucht, fut en grande partie exempt du malheur de ses voisins, les fievres rémittentes & intermittentes n'y étant pas aussi nombreuses, & d'une aussi mauvaise espece; tant il étoit avantageux d'être éloigné des marais, d'avoir des vents qui soufflassent sur-tout d'un endroit sec, & d'être placé sur un terrein un peu plus élevé, sur des bruyères ouvertes de tout côté.

Ainsi les troupes furent à peine un mois en quartier, que les listes des malades furent en tout augmentées de deux mille, & qu'elles monterent par la suite beaucoup plus haut. Car la maladie continua pendant tout le mois d'août, & ne diminua qu'avec les chaleurs vers le milieu de septembre. Les fievres alors commencerent, il est vrai, à n'être plus ni si nombreuses, ni si violentes; les rémissions furent aussi plus libres; de sorte qu'insensiblement, avec la fraîcheur du tems, cette fievre devint réguliere intermittente, & cessa totalement aux approches de l'hiver. Il étoit assez curieux de remarquer que ces fievres intermittentes baissoient proportionnellement au desséchement & à la chûte des feuilles. Il s'éleve en ce tems-là beaucoup moins de vapeurs, & par la chûte des feuilles les villages sont exposés davantage au vent, l'air circule plus librement, & ils deviennent par conséquent plus secs & plus sains.

Les officiers furent par-tout moins incommodés que les simples soldats; avantage qu'on peut attribuer aux bons lits, aux chambres séches & à une meilleure nourriture.

Les paysans souffrirent beaucoup, sur-tout ceux qui demeuroient près de Bréda & de Bois-le-Duc; mais dans les villes il y eut moins de malades & moins de morts à proportion (1). La maladie fut en général

(1) On en donne la raison plus haut.

plus fréquente parmi les pauvres qui couchoient dans des rez de-chaussées, se nourrissoient mal & manquoient de remedes. Car sans les évacuations artificielles, la nature n'étoit pas capable de guérir, ou bien elle ne le faisoit que lentement & imparfaitement. Ce pays n'avoit pas éprouvé de tels malheurs depuis un grand nombre d'années, parce que leurs deux grandes causes n'avoient pas concouru; je veux dire les inondations accompagnées d'un été & d'un automne excessivement chauds & sans air.

La dysenterie se trouva peu fréquente pendant tout ce tems, circonstance qui, si l'on considere la corruption des humeurs, & combien elles étoient portées à affecter les intestins, mérite qu'on y fasse quelque attention. On peut se ressouvenir qu'on a dit que la dysenterie paroissoit lorsqu'après de grandes chaleurs la transpiration étoit subitement arrêtée, soit par les habits mouillés, le terrein mouillé, ou bien par les brouillards, de la nuit & les rosées. Mais quoique ces inconvéniens se présentent communément dans un camp, ils sont cependant fort rares dans les quartiers. Ajoutez à cela, que la cause de la communication de la dysenterie est moins due à la saison, aux habits mouillés, ou à d'autres accidens, qu'à la contagion provenant des excrémens putrides de ceux qui sont d'abord attaqués de cette maladie. Or, dans les quartiers les soldats étoient non-seulement moins exposés à avoir leurs habits mouillés; mais si quelques-uns se trouvoient affectés de ce mal, ils étoient tellement dispersés, que les privés ne pouvoient occasionner de contagion.

La paix ayant été conclue vers le milieu de novembre, les troupes sortirent de leurs quartiers pour aller à Willemstad, où elles s'embarquerent sur le champ. Mais les vents contraires ayant forcé plusieurs vaisseaux à rester à l'ancre plus d'un mois, & les troupes ayant eu après cela un passage ennuyeux & orageux, pendant lequel la plupart des soldats resterent enfer-

més, l'air ſe corrompit & produiſit la fievre de priſon ou d'hôpital.

Ce fut encore pis ſur les vaiſſeaux qui tranſporterent à Ipſwich les malades de l'hôpital-général d'Ooſterhout. Car ſoit qu'il y eût déjà parmi eux quelques ſemences de maladie, ſoit qu'ils fuſſent trop ſerrés à fond de cale où ils reſterent trois ſemaines, pluſieurs ſe virent attaqués de cette fievre à bord, ou bientôt après leur débarquement. On remarqua que le plus grand nombre de maladies, & celles où il parut plus de malignité, ſe trouverent ſur un vaiſſeau dans lequel il y avoit deux hommes dont les membres étoient gangrénés. Cet accident fut non-ſeulement cauſe que l'infection ſe répandit davantage ſur mer, mais auſſi dans les ſalles de l'hôpital où on les mit, après qu'on eut abordé.

L'hôpital préparé à Ipſwich, qui n'étoit deſtiné qu'aux malades d'Ooſterhout, ſe vit forcé d'en admettre d'autres que le mauvais tems obligea de relâcher à cette côte : de ſorte qu'il y avoit en tout quatre cents perſonnes, la plupart malades de cette fievre contagieuſe. Il y en eut un ſi grand nombre à la derniere extrêmité, parmi ceux qui venoient de deſſus les vaiſſeaux deſtinés à tranſporter les malades, que l'infection & la mortalité furent d'abord conſidérables. Mais comme les ſalles étoient ſpacieuſes, & qu'on logeoit en ville les malades à meſure qu'ils ſe rétabliſſoient, on les éloignoit par-là d'une nouvelle contagion ; & comme l'on gagnoit plus d'eſpace pour ceux qui continuoient toujours à ne ſe pas bien porter, l'air ſe purifia de jour en jour, & la maladie baiſſa plutôt qu'on ne s'y étoit attendu. Ainſi on ſupprima l'hôpital, qui avoit duré près de trois mois en Angleterre.

Fin de la premiere Partie.

OBSERVATIONS
SUR LES
MALADIES DES ARMÉES,
DANS LES CAMPS
ET
DANS LES GARNISONS.

SECONDE PARTIE.

J'Ai donné dans la premiere partie une relation générale des maladies les plus fréquentes à l'armée, dans l'ordre qu'elles se présenterent pendant le cours de la guerre; mais j'ai réservé pour différentes parties de cet ouvrage les descriptions particulieres, les causes, les préservatifs & les traitemens, parce que ce détail auroit trop interrompu la suite des faits, qu'on devoit présenter sous un seul point de vue; c'est pourquoi je vais procéder comme il suit :

1°. Je rangerai ces maladies suivant leurs classes différentes.

2°. Je rechercherai leurs causes en tant qu'elles dépendent de l'air, de la nourriture & du reste des choses non naturelles.

3°. Je proposerai quelques moyens pour les prévenir.

4°. Je comparerai les saisons par rapport à la santé & à la maladie, afin de calculer le nombre d'hommes sur lequel on peut compter pour le service, en différens tems de l'année.

CHAPITRE PREMIER.

De la diviſion des maladies les plus ordinaires à une Armée.

LEs ſoldats ſe trouvent en tems de guerre dans des circonſtances bien différentes de celles des autres perſonnes, en ce qu'ils ſont expoſés davantage aux injures de l'air, & en ce qu'ils ſont preſſés les uns ſur les autres dans les camps, dans les caſernes & dans les hôpitaux. C'eſt pourquoi la diviſion la plus générale de ces maladies, eſt en celles qui proviennent de l'intempérie de la ſaiſon, du mauvais air & de la contagion.

On peut réduire à deux ſortes les maladies militaires qui dépendent de la ſaiſon; ſavoir, à celles d'été & à celle d'hiver, ou, ce qui eſt la même choſe, aux maladies des camps & à celles des garniſons. Comme on ne peut éviter d'être expoſé au froid au commencement d'une campagne, & quelque-tems avant qu'on la quitte, les maladies d'hiver ſe font ſentir vers la fin de l'automne, & ne ceſſent entiérement que vers le milieu de l'été. D'un autre côté, comme les chaleurs de l'été & les vapeurs humides de l'automne diſpoſent le corps à la maladie, celles qui régnent dans le camp ne finiſſent jamais entiérement avec la campagne; mais elles continuent encore quelque-tems après que les troupes ſe ſont retirées dans leurs quartiers d'hiver. De ſorte que par-tout où nous ferons mention des maladies d'été ou d'hiver, des camps ou des garniſons, on doit toujours ſuppoſer qu'elles ſe prolongent ainſi.

Si au lieu de déterminer par les ſaiſons les maladies les plus générales d'une armée, on veut le faire par l'état où ſe trouve alors le corps, on peut les diviſer en inflammatoires & en putrides; les maladies inflammatoires ſe trouvant les mêmes que

celles d'hiver & du commencement de la campagne ; & les putrides n'étant autres que celles d'été, d'automne, & partie de celles qui font portées du camp dans les garnifons.

Les maladies inflammatoires, ou d'hiver, les plus fréquentes, font des toux, des pleuréfies, des péripneumonies, des rhumatifmes aigus, des inflammations du cerveau, des inteftins & d'autres parties, accompagnées de fievre. Il fe trouve des inflammations plus légeres avec peu de fievre, & des fievres d'une efpece inflammatoire, où il n'y a point de partie affez particulierement affectée pour pouvoir donner un nom à la maladie. On peut auffi rapporter à la même claffe ces maladies chroniques, qui doivent leur origine à des inflammations ; les principales font des rhumes anciens, des confomptions & des rhumatifmes fans fievre. Or, toutes ces maladies viennent originairement d'une fuppreffion de la tranfpiration ; dans le tems que les fibres font très-tendues, & que les pores de la peau & le poumon fe trouvent plus refferrés. Mais la caufe ne dépend-elle pas plutôt de quelque chofe qui eft dans l'air, & qu'on a pris avec la refpiration ? c'eft ce qui n'eft pas encore clair.

La nature des maladies d'été & d'automne eft tout-à-fait différente. Dans ces faifons les fibres font relâchées, les fluides plus raréfiés & plus difpofés à la putréfaction. Si dans cet état il arrive que la tranfpiration ou quelqu'autre excrétion, deftinée à évacuer les parties les plus volatiles ou putrides du fang, foit arrêtée, il s'en fuivra une fievre rémittente ou intermittente, un *cholera morbus* ou une dyfenterie, fuivant l'acrimonie des humeurs, le lieu qu'elles occupent & le cours qu'elles auront pris. Hippocrate attribue les maladies de cette nature à la trop grande abondance de la bile, & la plupart des autres auteurs à fa corruption ; de forte qu'il eft fort ancien & fort général de leur donner le nom de

bilieuſes, quoique peut-être le nom de putride leur convînt davantage. En effet, dans tous les pays chauds & dans les camps où les ſoldats ſont tant expoſés au ſoleil, ſi la bile n'eſt pas plus abondante, elle eſt du moins plus diſpoſée à la corruption qu'à l'ordinaire, & quoique cette circonſtance ne ſoit pas probablement la premiere cauſe de la fievre, cependant elle l'accompagne fréquemment, & les maladies d'été & d'automne, & concourt peut être à les rendre plus dangereuſes.

Mais quand les mêmes cauſes opérent plus lentement, ou que les maladies dont je viens de faire mention, ne ſont guéries qu'imparfaitement, il ſe forme des obſtructions dans les viſceres, ou ils ſont affectés de maniere à donner lieu à diverſes maladies chroniques. Ainſi en obſervant la variété & la fréquence des maladies qui paroiſſent en ce tems, on trouvera l'ancienne maxime, qui veut que l'été & l'automne ſoient les plus mal-ſaines de toutes les ſaiſons (1), non-ſeulement vérifiée par rapport aux climats plus chauds, mais encore par rapport à un camp, où les hommes ſont ſi fort expoſés à la chaleur & à l'humidité, cauſes des maladies putrides & contagieuſes.

Après avoir établi cette diſtinction générale entre les maladies d'été & d'hiver, il eſt à propos de conſidérer les parties de ces deux ſaiſons, pour voir leurs effets ſur la ſanté des troupes, dans les camps & en garniſon. Lorſque l'hiver commence, les ſoldats étant très-peu couverts, ſe trouvent particuliérement ſujets à des rhumes, des pleuréſies, des péripneumonies & autres maladies inflammatoires qui proviennent du froid. Les mêmes continuerent pendant tout le printems; mais comme le tems devient alors plus doux, elles dimi-

(1) *Saluberrimum ver eſt; proximè deinde ab hoc hiems; periculoſior æſtas; automnus longè periculoſiſſimus. Celſ.* (Ex Hipp. Aphor.) Lib. II. Cap. I.

nucnt

tuent confidérablement : ainfi cette faifon eft la plus falubre pour une armée. Mais auffi-tôt que les troupes entrent en campagne, quand même ce ne feroit pas avant le commencement ou le milieu de mai, ce changement occafionne de nouveau toutes les maladies d'hiver, avec quelques fievres intermittentes & des flux de ventre d'une efpece inflammatoire. Au commencement de juin, la plupart des maladies inflammatoires, ou d'hiver, difparoiffent, & ce qui en refte s'adoucit. C'eft par cette raifon que ce mois eft communément le plus falubre de la campagne, & parce que les fievres épidémiques d'automne n'ont fait encore aucun progrès. Le mois de juillet fe trouve pareillement favorable fi jufqu'alors l'été n'a point été trop chaud, & fi les foldats ne fe font point couchés fur un terrein mouillé, ou avec des habits mouillés; accidens qui donnent la plupart du tems naiffance à la dyfenterie. Mais les maladies n'ayant pas tant de violence lorfque les chaleurs font douces & qu'on campe fur un terrein fec, les fievres rémittentes & les flux de ventre ne commencent que vers le mileu ou la fin d'août, tems où les jours font encore fort chauds, mais où la fraîcheur des nuits occafionne des rofées abondantes & des brouillards. La dyfenterie baiffe avec l'automne; mais les fievres rémittentes continuent tant qu'on refte campé, & ne ceffent jamais entiérement qu'avec les premieres gelées. Enfin, vers la fin de la campagne, le froid renouvelle une grande partie des fymptômes inflammatoires. Ces inflammations font fouvent feules les premieres maladies de l'hiver; mais communément elles fe trouvent jointes à la fievre rémittente.

Tel eft le cours ordinaire de ces fievres. On peut cependant remarquer que ni les maladies inflammatoires, ni celles d'automne, ne font pas tellement bornées à leurs faifons, que divers accidens

n'y apportent quelquefois du changement. Quoiqu'il ne puisse y avoir de précision à cet égard, il n'en est pas moins important de connoître ce qui se présente le plus souvent. En 1746, que les troupes campérent dans le nord de l'Ecosse, les maladies inflammatoires continuerent pendant tout l'été, à cause de la froideur du climat; & l'on ne vit aucune fievre d'automne, ou s'il y en eut, elle fut accompagnée de tant d'inflammation, que la saignée opéra la plus grande partie de la guérison.

On doit de plus observer que comme le passage d'une saison à l'autre se fait par degrés insensibles, il se trouve à leur jonction un mélange de ces deux especes de maladies. Ainsi sur la fin du mois de juin, ou au commencement de juillet, les symptômes inflammatoires diminuent ou se retirent, & ceux qu'on appelle bilieux (1), ou putrides, avancent de leur côté; de sorte que quelles que soient les causes qui occasionnent une maladie, elle vient d'inflammation, ou de la corruption des humeurs, ou d'un mélange des deux. De même, vers le déclin de l'automne, les toux, les points de côté, les douleurs de rhumatisme & autres symptômes des inflammations d'hiver, se joignent aux fievres d'automne.

Enfin, il est à propos de remarquer que les maladies d'hiver & d'été différent beaucoup par rapport à leur traitement. Ainsi, dans toutes les maladies inflammatoires, ou d'hiver, la premiere attention est de diminuer la force du sang, de relâcher les fibres, & de faire une révulsion des parties enflammées. Les principaux remedes pour

---

(1) J'avertis encore une fois le Lecteur que par ce terme *bilieux*, je distingue quelques maladies, plutôt par complaisance pour les opinions communes, que suivant la Pathologie; puisqu'on n'a jamais prouvé que les fievres d'automne, ou les dysenteries fussent causées par la trop grande abondance de bile ou par sa corruption.

y réussir, sont la saignée & les vésicatoires. Mais en été & dans l'automne, les humeurs se trouvant dans un état de putréfaction & les solides trop relâchés, on aura sur-tout besoin de remedes qui débarrassent les premieres voies, qui corrigent ou expulsent les parties les plus corrompues des fluides, & qui fortifient les fibres. De-là vient qu'on se sert généralement des vomitifs, des purgations, des acides & du quinquina.

Tel est l'ordre dans lequel nous pouvons ranger les maladies qui dépendent des saisons ou du tems. Il nous reste à considérer celles qui proviennent du mauvais air & de la contagion. Les plus fatales sont la dysenterie & la fievre d'hôpital, qui se répandent le plus souvent par infection, quoiqu'elles soient produites par d'autres causes. La petite vérole & la rougeole sont aussi d'une nature contagieuse; mais comme elles n'ont jamais été générales, je ne les mettrai point au nombre des épidémiques d'une armée.

Les maladies vénériennes & la gale sont des infections d'une espece différente. La premiere n'étant pas plus ordinaire aux soldats qu'aux autres hommes, je la passerai pareillement sous silence; mais comme la derniere arrive si fréquemment dans les camps, dans les casernes & dans les hôpitaux; on peut la mettre au nombre des maladies militaires, & par cette raison, j'en parlerai dans la suite.

CHAPITRE II.

Des causes des maladies les plus ordinaires à une Armée.

IL paroît par la premiere partie, que les maladies les plus fréquentes d'une armée, étant occasionnées par les changemens sensibles qui arrivent dans

l'air, elles doivent par conséquent avoir leurs revolutions & leurs périodes, comme les saisons dont elles dépendent; ou bien elles sont produites par les accidens presque inséparables de la vie militaire. Il est donc fort à propos d'avoir une connoissance parfaite de ces deux causes, afin de trouver les moyens de diminuer leur influence.

§. I. *Des maladies occasionnées par le chaud & par le froid.*

Les grandes chaleurs auxquelles les soldats (1) sont exposés tout le jour, en relâchant les fibres & en disposant les humeurs à la putréfaction, sont la cause éloignée, plutôt qu'immédiate, d'une maladie générale. C'est ce qui arrive dans toutes les campagnes; où l'on a observé que jamais on n'a vû de maladies épidémiques à la suite des grandes chaleurs, à moins que la transpiration n'eut été arrêtée par des habits ou des lits mouillés, ou par des rosées & des brouillards; & en ce cas, des fievres ou des dysenteries ne manquoient pas de s'ensuivre. Quoique les chaleurs eussent continué long-tems pendant la campagne de 1743, cependant nous n'eûmes de grandes maladies qu'après la bataille de Dettingen; nos soldats s'étant couchés mouillés la nuit qui la suivit, la dysenterie parut immédiatement (2). L'été de 1747 fut pareillement

(1) Les soldats, dans le camp, souffrent beaucoup de la chaleur, parce qu'ils sont continuellement exposés à l'ardeur du soleil, sans avoir rien pour s'en défendre que des tentes assez mince, où l'air se trouve tellement resserré que la chaleur y est quelquefois plus insupportable qu'au soleil. Cette circonstance, jointe aux exhalaisons d'un camp, cause, même dans le Nord, une très-grande ressemblance entre les maladies épidémiques d'été & d'automne, qui arrivent dans les armées & celles des pays méridionaux, de ceux surtout où l'air est humide.

(2) Part. I. Chap. III.

très-chaud, mais sans aucun mauvais effet, jusques vers la fin du mois d'août. Les nuits devenant alors froides, & les rosées & les brouillards de la nuit arrêtant la transpiration, amenerent visiblement la même maladie (1). Quoique les chaleurs fussent grandes dans la derniere campagne, elles causerent peu de maladies, jusqu'à ce qu'on eût mis les troupes en quartier au milieu des marais. L'humidité & la putréfaction s'y trouvant réunies & portées à un degré considérable, les fievres ardentes, rémittentes & intermittentes, & le flux de ventre, ne furent que les effets éloignés de la chaleur (2).

On doit cependant convenir que les chaleurs se sont trouvées quelquefois si grandes, qu'elles sont devenues la cause la plus immédiate de quelques maladies particulieres. Par exemple, lorsque dans des chaleurs brûlantes, les sentinelles n'ont rien pour se mettre à couvert, ou qu'on ne les releve pas souvent, lorsque les troupes sont en marche, qu'on leur fait faire l'exercice pendant la chaleur du jour, ou bien lorsque, par imprudence, les soldats se couchent & s'endorment au soleil; toutes ces circonstances peuvent produire des maladies qui varient suivant les saisons. Au commencement de l'été, elles occasionnent des fievres inflammatoires; sur la fin de cette même saison, ou au commencement de l'automne, des fievres rémittentes ou des dysenteries.

Mais le froid est le plus souvent la cause la plus immédiate des maladies. Il est nuisible de deux manieres; seul ou accompagné d'humidité. Le dernier cas paroît le pire de tous. Les maladies qui proviennent du froid, sont toutes d'une espece inflammatoire; savoir des rhumes, des pleurésies, des péripneumonies, des douleurs de rhumatismes

(1) Part. I. Chap. VII.
(2) Part. I. Chap. VIII.

& autres semblables, & des consomptions que dans une armée on doit presque toujours attribuer à un rhume négligé. Nos troupes se trouvent en tems de paix beaucoup moins exposées au froid, à cause de la douceur de nos hivers, & du peu de fatigue qu'elles ont à essuyer. Mais qu'on se rappelle ce qu'un soldat doit souffrir en tems de guerre, lorsque sans être plus vêtu qu'à l'ordinaire, il quitte, en sortant d'Angleterre, un lit chaud & le feu de son hôte, pour des casernes froides, un feu modique, & les hivers rigoureux des Pays-Bas. Or, on a vu dans la relation de la premiere maladie des garnisons, & dans celle des maladies du commencement & de la fin de chaque campagne, combien nos troupes étoient sensibles aux impressions du froid.

§. II. *Des maladies occasionnées par l'humidité.*

L'humidité est une cause des plus fréquentes du dérangement de la santé. Dans le compte que nous rendîmes des maladies du premier hiver, nous observâmes combien les troupes souffrirent, sur-tout à Bruges, de l'humidité de leurs casernes. On fit la même remarque l'hiver suivant & dans la campagne de 1745. Mais les soldats se trouvent pareillement exposés à l'humidité dans leurs tentes, où la terre ne peut jamais être parfaitement séche, à cause des exhalaisons continuelles & de la pluie dont elle est souvent abreuvée. Ces exhalaisons sont communes à tous les camps, & particulièrement à ceux des contrées basses & humides des Pays-Bas. Mais ni les canaux, ni les grandes inondations, lorsque l'eau est profonde, ne se trouvent pas à beaucoup près si dangereux, & n'exhalent pas des vapeurs aussi pernicieuses que des terreins marécageux; des prairies qui, après avoir été couvertes d'eau, ont depuis peu été saignées, ou des champs qui, quoique secs en ap-

parence, ne laissent pas d'être humides par la transpiration des eaux souterraines.

On évalue communément l'humidité d'une saison, par la quantité d'eau qui tombe, au lieu qu'on doit plutôt le faire par la continuité des vents humides, soit qu'ils amenent des pluies (1) ou non, mais surtout par un tems chaud & sans air, principalement dans les lieux bas & couverts de bois. Si après une inondation l'eau croupit & se corrompt sur un terrein bas, les pluies produisent alors dans l'air une humidité fort dangereuse; mais si les pays les plus unis ont des écoulemens, les pluies fréquentes deviennent salutaires en été, parce qu'elles temperent la chaleur, qu'elles rafraîchissent l'eau croupie, & qu'elles précipitent toutes les exhalaisons putrides (2). On peut remarquer que des maladies pestilentielles ont souvent paru dans des étés secs & chauds (3); j'ai pareillement observé que les saisons les plus malsaines, dans une campagne, se trouvent toujours accompagnées des plus grandes chaleurs avec très-peu de pluie. Mais il faut aussi ajouter que quoique les pluies soient communément salutaires en été, elles ont cependant des suites fâcheuses, si les soldats sont obligés de se coucher sur la terre mouillée, ou bien de marcher pendant qu'elles tombent.

Le froid & l'humidité, affectant le corps pendant l'hiver, produisirent plusieurs maladies inflammatoires, & occasionnerent des rechûtes parmi ceux

---

(1) Je n'ai fait en particulier aucune expérience sur la sécheresse & sur l'humidité des différents vents des Pays-Bas; mais je m'en suis rapporté à l'estimation des autres. Le savant Musschenbroek pense que tous les vents du nord dessèchent en ce pays, que ceux d'est & de nord-est y sont les plus secs de tous, & les vents d'ouest & du sud-ouest les plus humides. *Vid. Instit. Physic. cap.* 43. Comparez aussi Mylord Bacon, *Hist. nat. Cent.* 8, *exp.* 786.

(2) *Voyez* Part. I. Chap. I.

(3) *Voyez* Mylord Bacon, Hist. Nat. Cent. IV. Exp. 383. *Diemerbr. de pest.* Lib. I. cap. 8, & la troisieme partie de cet ouvrage, Chap. IV. §. IV.

qui ne s'étoient pas bien portés l'automne précédent. Cet effet parut encore d'une maniere plus ſenſible au printems & au commencement de l'été, lorſque les troupes quitterent leurs quartiers & ſe mirent en campagne.

Les ſuites de l'humidité de l'air ſont plus à craindre après de grandes chaleurs, & lorſque le ſang ſe trouve raréfié. Car l'humidité non-ſeulement relâche les fibres, mais elle arrête encore la tranſpiration & affoiblit la force vitale. Ainſi les humeurs étant beaucoup diſpoſées à la corruption par la chaleur, il n'eſt pas étonnant qu'il en réſulte des maladies d'une nature putride, telles que des fievres d'automne & des dyſenteries.

Pluſieurs auteurs regardent la trop grande ſécheresſe de l'air, comme une cauſe ordinaire des maladies épidémiques; mais je penſe que c'eſt ſans raiſon, puiſque dans les camps & dans les quartiers d'hiver, les ſoldats ſe trouvent toujours expoſés à une trop grande humidité. Quelques grandes que paroiſſent les ſécheresſes de l'été, on ne peut en conclure une aridité exceſſive de l'air, mais plutôt le contraire. En effet, plus l'air eſt chaud, & plus il diſſout d'eau, & les pluies le débarraſſent d'une grande partie de ſon humidité. Ainſi ce n'eſt peut-être que parmi des ſables arides qu'on peut apprendre à quelles maladies les hommes ſont ſujets dans une atmoſphère trop ſéche.

§. III. *Des maladies qui proviennent d'un air putride.*

Je vais maintenant examiner la putréfaction de l'air, qui de toutes les cauſes des maladies eſt la plus funeſte, & celle qu'on comprend le moins. Ce mauvais air, ſi pernicieux aux armées, peut ſe diviſer en quatre eſpeces. La premiere vient de l'eau corrompue des marais; la ſeconde, des excrémens qui ſont autour du camp pendant les chaleurs, & lorſque la dy-

ſenterie eſt fréquente ; la troiſieme eſpece tire ſon origine de la paille qui ſe pourrit dans les tentes ; & la quatrieme provient de l'air qu'on reſpire dans des hôpitaux pleins de gens incommodés de maladies putrides. On doit auſſi rapporter à un degré inférieur de cette derniere eſpece, l'air des caſernes, quand elles ſont trop pleines, & qu'on n'a pas le ſoin de les entretenir proprement ; & celui des vaiſſeaux de tranſport, lorſqu'on ſe trouve fort ſerré & qu'on reſte long-tems en mer.

On peut obſerver à l'égard de la premiere eſpece de mauvais air, que pendant la derniere guerre l'armée entiere n'a jamais campé aſſez près des marais, pour qu'elle en fût ſenſiblement incommodée ; mais quelques détachemens ſouffrirent de cette cauſe, un en Zélande, & un autre dans les lignes de Berg-op-Zoom (1) ; & la derniere année de la guerre, une grande partie des troupes ayant été miſe en quartier près des inondations de Bois-le-Duc, elles devinrent extrêmement malades (2). Or, comme les exhalaiſons qui s'élevent des marais ſont compoſées non-ſeulement de particules aqueuſes, mais encore d'émanations putrides produites par une multitude innombrable de plantes & d'inſectes qui y meurent & y pourriſſent, il ne paroît pas ſurprenant que les maladies dont ſe trouvent affectés ceux qui reſpirent cet air, ſoient d'une nature putride & maligne, & que les fievres d'automne & les flux de ventre ſoient dans ce pays ſi fréquens ſi infects & ſi dangereux (3).

Après les marais, les endroits les plus mauvais pour camper, ſont les terreins bas & trop chargés d'arbres. L'air ſe trouve alors non-ſeulement humide & mal-ſain en lui-même ; mais en croupiſ-

---

(1) Part. I. Chap. VII.
(2) Part. I. Chap. VIII.
(3) *Voyez* Part. I. Chap. VII. & VIII.

ſant, il devient encore plus ſuſceptible de corruption, à cauſe des ordures du camp.

La ſeconde & la troiſieme eſpece de mauvais air, viennent des privés du camp & de la paille pourrie. Ces deux choſes ſont toujours nuiſibles ; mais elles deviennent d'autant plus infectes & dangereuſes, qu'elles renferment les émanations & les excrémens putrides des malades, dans le tems que les flux de ſang dominent. Il y a des ſaiſons où les perſonnes les plus robuſtes & qui ſe portent le mieux, ſe ſentent quelques diſpoſitions à la dyſenterie. Ces diſpoſitions pourroient ſe diſſiper d'elles-mêmes ſans ces vapeurs pernicieuſes, qui agiſſent comme un ferment, & développent la maladie.

La derniere eſpece tire ſon origine des hôpitaux, des caſernes, des vaiſſeaux de tranſport, en un mot, de tout endroit plein de monde, où l'air ſe trouve tellement renfermé, qu'il perd, par la fréquente reſpiration, non-ſeulement une partie de ſon principe vital, mais encore qu'il ſe corrompt par la matiere de la tranſpiration, qui étant la partie la plus volatile des humeurs, eſt auſſi la plus ſujette à la putréfaction. Il s'enſuit de là que la fievre contagieuſe devient fréquente & mortelle à proportion de la mal-propreté de ces endroits, du nombre de dyſenteries, d'ulcères, & ſur-tout de mortifications qui s'y trouvent (1).

§. IV. *Des maladies qui proviennent de défauts dans le régime.*

On ſuppoſe communément, quoique injuſtement, que les maladies militaires proviennent en grande partie de l'irrégularité du régime. Si cela ſe trouvoit fondé, les viciſſitudes du tems & des ſaiſons

(1) On traitera plus amplement dans la troiſieme Partie, Chap. VI. §. VI. des maladies occaſionnées par un air putride.

n'affecteroient pas si visiblement la santé des soldats; les corps les plus sobres & les plus réguliers ne seroient pas si maladifs; des nations différentes qui demeurent dans le même camp, & qui vivent chacune à leur maniere, ne se verroient pas sujettes aux mêmes maladies, & l'on n'appercevroit pas en différentes années, une si grande inégalité dans le nombre des malades, si la plupart des maladies provenoient de quelques autres causes que celles qu'on a déjà rapportées. Je conviens qu'il peut y avoir certains régimes qui rendent les soldats un peu moins sujets à la maladie, mais je n'en connois point qui puisse les conserver en santé, si le tems, le terrein sur lequel on campe, & mille autres circonstances, ne contribuent pas à l'entretenir (1).

Un soldat ne peut, à cause de la modicité de sa paie, donner en tems de guerre dans des excès du côté de la nourriture, défaut le plus ordinaire dans le régime. Il y a plutôt à craindre qu'il ne se nourrisse pas suffisamment: car lorsqu'on ne le met pas dans la nécessité de manger à un plat commun, il s'en trouve quelques-uns qui dépensent leur paie en liqueur forte, & qui dissipent en un jour, ce qui suffiroit à peine pour les faire vivre pendant une semaine. Mais quand on oblige le soldat à fournir son contingent pour vivre en commun, on peut être sûr que la paie se trouvant presque toute employée à une nourriture commune, il ne peut y avoir dans le régime de défaut qui soit de quelque conséquence. On accuse, il est vrai, assez ordinairement les soldats de faire des excès de fruits & de liqueurs, & l'on prétend qu'ils sont

(1) Ce qu'on dit ici du régime, ne doit s'entendre que des soldats qui sont en bonne santé, & non pas des malades à qui on fait observer le régime le plus exact, sans s'en rapporter ni à eux-mêmes, ni à leurs gardes.

fort sujets à boire de la mauvaise eau ; mais je ne balance point à soutenir que ces trois causes combinées ensemble, n'ont jamais occasionné la dixieme partie des maladies de l'armée, dans aucune de nos campagnes.

Premiérement, il faut observer que les liqueurs prises même avec excès, tendent plutôt à affoiblir le tempérament qu'à produire aucunes des maladies communes au camp ; ou s'il arrive à quelques soldats de tomber malades après en avoir bu, il n'en est pas moins certain qu'il s'en trouve un beaucoup plus grand nombre qui ne se conservent en santé, qu'en prenant de ces liqueurs avec modération. Ne confondons donc point l'usage nécessaire des liqueurs dans un camp, avec les excès où les soldats tombent chez nous en tems de paix. Faisons attention qu'ils ont souvent à lutter contre les deux extrêmes, le chaud & le froid, un air humide & mauvais, de longues marches, des habits mouillés, & des provisions assez minces. Or, pour pouvoir soutenir toutes ces fatigues, il est nécessaire que leur boisson soit plus forte que l'eau, & même que la petite bière qui, dans les camps, se trouve communément nouvelle & mauvaise, & même trop chère pour en faire un usage constant.

Passons maintenant aux fruits. On les regarde ordinairement comme une des causes de la fievre d'automne & de la dysenterie. Mais ces maladies étant de leur nature ou inflammatoires, ou putrides, on ne peut par conséquent les attribuer à des substances si acides. Si la dysenterie provenoit d'avoir mangé trop de fruit, cette maladie ne seroit-elle pas plus commune parmi les enfans ? Les soldats ne les aiment pas avec tant de passion : d'ailleurs ils n'ont pas le moyen d'en acheter. Il n'est pas concevable qu'après ce qu'on retient de la paie journaliere, le reste suffisant à peine pour acheter une livre de bonne viande, un soldat en veuille

mettre une partie en fruit. Un petit nombre de maraudeurs en volent, il eſt vrai, dans les jardins ; mais les plus rangés d'entre les ſoldats ſe trouvent également ſujets à la dyſenterie & à la fievre des camps. On peut encore remarquer que le plus dangereux flux de ventre que nous ayons éprouvé, commença vers la fin de juin (1), dans le tems qu'on ne voyoit à la campagne d'autres fruits que des fraiſes, dont les ſoldats cependant ne goûterent point ; & que la même maladie ceſſa entiérement avant le premier d'octobre, lorſque le raiſin étoit mûr, & en ſi grande abondance, que les vignobles étant ouverts de tous les côtés, les ſoldats en mangerent autant que bon leur ſembla. Ajoutons à ces raiſonnemens l'autorité de Sydenham, qui ne met jamais les fruits au nombre des cauſes des dyſenteries épidémiques qui parurent de ſon tems à Londres (2).

Degnerus, autre obſervateur exact, qui a fait ſur cette maladie un excellent traité, déclare expreſſément que les fruits ne furent nullement la cauſe de la dyſenterie, qui fit, il y a quelques années, tant de ravage à Nimègue (3).

Ce point étant auſſi évident, il ſemble étonnant que l'opinion contraire ait été ſi généralement admiſe. Mais voici les raiſons qui ont pu ſervir à établir ce préjugé. Le flux de ſang arrive communément dans la ſaiſon des fruits ; comme ils lâchent le ventre & qu'ils cauſent ordinairement des tranchées, il étoit naturel de n'attribuer la dyſenterie qu'à un excès en ce genre, d'autant plus que la véritable cauſe paroiſſoit moins remarquable. Mais indépendamment que les fruits occaſionnent rarement un cours de ventre aux per-

---

(1) Part. I. Chap. III.
(2) *Vid.* Op. §. IV. Cap. III.
(3) *Vid.* Hiſt. dyſent. Cap. II. §. 30.

sonnes robustes, on doit faire attention que la dysenterie des camps différe beaucoup de la diarrhée ordinaire que les symptômes, le danger & le traitement. Je conviens que les fruits pris avec excès, sur-tout dans un pays humide, peuvent disposer le corps à des fievres intermittentes; mais la fievre rémittente du camp est non-seulement d'une nature plus putride, mais encore la plupart du tems accompagnée d'une inflammation sensible. Quand même les fruits seroient capables de produire ces fievres & ces flux de ventre qui dominent dans une armée; cependant comme en plusieurs centaines de personnes attaquées de ces maladies, dont j'ai pris soin, je n'ai jamais remarqué, après les recherches les plus exactes, que les fruits en aient été la cause; je conclus que c'est un cas si rare, qu'on peut l'omettre dans la relation qu'on donne de la dysenterie. Il est en même-tems à propos d'observer que quiconque a un flux de ventre, ou qui peu de tems auparavant en a été incommodé doit s'abstenir de manger du fruit. Car, quoique les acides soient bons pour corriger la disposition à la putréfaction, cependant les intestins peuvent être trop relâchés & trop délicats pour souffrir un aliment acide, froid & venteux. Par la même raison, ceux qui relévent depuis peu de fievres intermittentes, doivent s'abstenir de fruits, ou en manger modérément. Les personnes qui se portent le mieux, ne doivent pas non plus en faire des excès dans les pays marécageux, & où l'air n'est pas renouvellé; parce que tout ce qui est froid & relâchant de sa nature, affoiblit trop le tempérament & l'estomac en particulier; au moyen de quoi, le fruit, quoiqu'il soit en lui-même antiseptique, peut servir de fondement à quelque maladie putride.

Enfin, on prétend que la mauvaise eau occasionne un grand nombre de maladies, & c'est une

opinion généralement reçue & très-ancienne. Hippocrate lui-même attribue beaucoup d'incommodités à cette cause. Mais sans vouloir approfondir la justesse de ces idées, je remarquerai seulement qu'il ne faut pas appliquer ce que ces auteurs ont écrit de l'eau des pays où ils vivoient, à celle dont notre armée faisoit usage communément, & qui étoit abondante & bonne. J'en excepte l'eau qu'on but en Zélande, qui, étant moins pure, put concourir avec d'autres causes à rendre la maladie si générale dans ce pays (1). Mais tout le reste du tems, & par-tout ailleurs, l'eau étoit bonne, & particuliérement dans les deux saisons où le flux de sang parut le plus épidémique (2).

Enfin, si l'on veut se donner la peine de lire la relation que nous avons donnée des différentes campagnes, on y verra une si grande conformité dans la naissance & les périodes des maladies, avec la salubrité ou l'insalubrité de l'air, qu'on doit être convaincu que ni l'abus des liqueurs & des fruits, ni les mauvaises eaux ne peuvent beaucoup contribuer à les produire.

§. V. *Des maladies occasionnées par l'excès du repos & du mouvement, du sommeil & des veilles, & par la mal-propreté.*

La vie d'un fantassin se trouve communément sujette aux deux extrêmes, le travail & l'inaction. Quelquefois il est prêt à succomber sous la fatigue, lorsque avec ses armes, son havre-sac & le reste de l'attirail qu'il lui faut porter, il se voit encore obligé de faire de longues marches, surtout par des tems chauds & pluvieux, mais il lui

(1) *Voyez* Part. I. Chap. I. & VII.

(2) Savoir au camp de Hanau, en 1743, & à Mastricht en 1747. *Voyez* Part. I. Chap. III. & VI.

arrive plus souvent de croupir dans le repos. Les cavaliers menent un genre de vie plus uniforme, & les marches ne leur sont pas fort pénibles ; soit en campagne, soit en quartier, le soin de leurs chevaux leur donne un exercice continuel, mais modéré & facile ; raison de plus pour se conserver en bonne santé.

Le service devient quelquefois si fréquent & si pressé, que les troupes n'ont pas le tems de dormir ; mais cela ne se recontre qu'assez rarement, & communément lorsque les soldats ne sont plus en faction, ils dorment trop ; ce qui énerve le corps & le rend sujet aux maladies.

Personne n'ignore la nécessité d'entretenir la transpiration, & que la mal-propreté concourt avec d'autres causes, à la supprimer. J'ai remarqué dans les hôpitaux que lorsqu'on y apportoit du camp des gens qui avoient la fievre, rien ne provoquoit tant les sueurs, que de leur laver les pieds, les mains, & quelquefois le corps entier, avec du vinaigre & de l'eau chaude, & de leur donner du linge blanc. Aussi les officiers ont-ils raison, soit pour la montre, soit pour la santé des soldats, d'exiger avec tant de rigueur la propreté de leurs personnes & de leurs habits.

Il est à propos de parler ici de la gale, maladie si commune parmi les soldats. Elle se répand si aisément par le contact de la personne incommodée ou de ses habits, qu'un seul homme la communiquera bientôt à tous les autres sous la même tente, dans la même caserne. Cette circonstace, jointe au peu d'attention pour la propreté qu'ont les personnes de cet état, fait qu'il est presque impossible d'extirper cette maladie, quoique la guérison de chacune en particulier, soit fort aisée.

***

CHAPITRE

CHAPITRE III.

Des moyens généraux pour prévenir les maladies dans une armée.

QUOIQU'ON puisse à peine éviter la plupart des causes dont on a fait mention ci-dessus, savoir l'excès du chaud, du froid; ou de l'humidité; l'état putride de l'air, la grande fatigue, les habits mouillés & mille autres circonstances; cependant comme toutes ces choses disposent seulement le corps à la maladie, & ne la causent pas nécessairement, il s'ensuit qu'on peut prendre des précautions qui mettront le soldat en état de résister à la plupart des fatigues auxquelles il se voit exposé dans la vie militaire. Il est presque inutile d'ajouter que les préservatifs contre les maladies ne doivent point consister en remedes, ou dépendre de quelque chose que le soldat peut négliger; mais d'ordres seulement qu'on lui fera exécuter avec d'autant plus de facilité, qu'ils ne lui paroîtront point déraisonnables.

Nous allons donc examiner les moyens dont on doit faire usage pour se préserver des maladies, & nous suivrons l'ordre des causes dont on a fait mention (1). Les principales dépendant de l'air, nous considérerons les diverses précautions qu'il faut prendre à cet égard, & nous proposerons ensuite des réglemens au sujet du régime, & des autres points importans qu'il dépend des officiers de faire observer.

§. I. *Comment on peut prévenir les maladies qui proviennent du chaud & du froid.*

Pour pallier les effets d'une chaleur excessive

(1) Chap. II.

les généraux ont jugé à propos de régler les marches, de façon que les soldats puissent arriver à l'endroit destiné, avant la grande chaleur du jour; ils ont pareillement donné des ordres fort précis, pour qu'aucun soldat n'eût à dormir hors de sa tente, qu'il peut couvrir, dans les campemens fixes, avec des branches d'arbres, pour se garantir par le moyen de leur ombre de l'ardeur du soleil (1). Il est de la derniere importance de faire lever les soldats de bonne heure, & de leur faire faire l'exercice avant que la fraîcheur de la matinée soit tout-à-fait passée. On évite par-là non-seulement les chaleurs excessives, mais encore le sang étant rafraîchi & les fibres fortifiées, le corps se trouve plus en état de supporter la chaleur du jour. Enfin, dans les tems fort chauds, on a regardé comme très-utile d'abréger le tems que les sentinelles doivent être en faction, lorsqu'il faut nécessairement qu'elles soient exposées au soleil.

Les préservatifs contre le froid consistent en habits, en couvertures de lit, & en un feu modéré. L'expérience que nous avons eue de l'utilité des camisoles, pendant la campagne que nous fîmes en hiver dans la Grande-Bretagne (2), devroit nous apprendre à pourvoir de même nos armées dans une autre guerre. Il n'y a point parmi les étrangers, de soldats qui soient sans cette partie nécessaire de l'habillement, ni même de gens de la plus vile condition. Ces camisoles seroient non-seulement utiles dans les quartiers d'hiver, mais encore dans les commencemens & sur la fin d'une campagne. L'on auroit pareillement besoin de manteaux pour les soldats qui sont en faction; la relation générale des maladies du premier

---

(1) Part. I. Chap. VI.

(2) *Ne aridis, & sine opacitate arborum, campis aut collibus, ne sine tentoriis æstate, milites commorentur.* Veget. de re Milit. Lib. III. Cap. II.

hiver, en fait aſſez ſentir les avantages. Un troiſieme article, non moins important, eſt de donner aux ſoldats des ſouliers forts, puiſque perſonne n'ignore combien il eſt aiſé de gagner un rhume, lorſqu'on a les pieds humides.

Le ſecond moyen pour préſerver les troupes des maladies dont on a fait mention, conſiſte à diſtribuer une couverture par chaque tente de l'infanterie. Ce réglement, qu'oiqu'en uſage par-tout ailleurs, n'a preſque pas eu lieu dans l'armée françaiſe ou dans la nôtre. Nous avons obſervé combien les manteaux étoient utiles à la cavalerie (1). De quel avantage ne ſeroient donc pas des couvertures pour conſerver la ſanté des ſoldats, à la fin & au commencement d'une campagne ! La ſeule choſe qu'on doive examiner, eſt de voir ſi la dépenſe & l'embarras de ce ſurplus de bagage, l'emporte ou non ſur l'avantage qu'on pourroit en retirer (2).

Le dernier article regarde le feu. Nos ſoldats ne peuvent s'en paſſer, puiſque de tous les peuples guerriers ce ſont les moins accoutumés au froid. Mais comme il eſt avantageux qu'ils en endurent un peu, afin de s'endurcir contre les commencemens d'une campagne, on ne doit leur fournir du feu qu'autant qu'il leur en faut pour faire cuire leurs alimens, pour corriger l'humidité de leurs caſernes, & pour adoucir la rigueur d'un hiver trop rude. Du reſte, il faut plutôt ſe fixer à des habits chauds & à leurs exercices qu'au feu, pour les garantir des maladies cauſées par le froid. Végece (3) qui a fait un recueil des principales maximes de l'ancienne diſcipline militaire

---

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III.

(2) Depuis les premieres éditions de cet ouvrage, on a donné des couvertures à l'infanterie.

(3) *Non lignorum patiantur (milites) inopiam, aut minor illis veſtium ſuppetat copia ; nec ſanitati enim, nec expeditioni idoneus miles eſt, qui algere compellitur.* De re Milit. Lib. III. Cap. II.

des Romains, recommande aux officiers ces deux articles eſſentiels, les habits & le feu.

§. II. *Comment on peut prévenir les maladies qui proviennent de l'humidité.*

Quand les troupes vont en garniſon, les maréchaux-des-logis ſont obligés par leur devoir d'examiner toutes les caſernes que les magiſtrats du lieu leur préſentent, & de rejetter tous les rez-de-chauſſées des maiſons inhabitées, ou qui paroiſſent humides. Nous avons eu un exemple qui nous a mis à portée de juger par comparaiſon, des avantages que procure la ſéchereſſe des étages élevés (1), qui ſont toujours préférables, ſur-tout dans les Pays-Bas, où les maiſons n'ont point d'écoulemens. Mais en cas qu'on ne puiſſe point avoir de logement ſec, la ſeule reſſource, contre les maladies provenant de l'humidité, ſeroit d'augmenter le feu.

Le plus ſûr moyen, lorſqu'on ſe trouve en campagne, eſt de faire des tranchées tout autour des tentes; ce qui, non-ſeulement diminue l'humidité naturelle de la terre; mais encore intercepte l'eau de la pluie qui s'écoule ſans mouiller la paille. Cette précaution eſt toujours néceſſaire, quand on ne reſteroit campé que quelques jours dans le même endroit.

Il eſt de la derniere importance de faire diſtribuer aux ſoldats de la paille en abondance, & de la faire ſouvent renouveller; un lit ſec & nouveau eſt nonſeulement plus agréable, mais ſert encore de préſervatif contre les maladies. C'eſt auſſi par cette raiſon que les ſoldats en changeant de camp, jouiſſent communément d'une meilleure ſanté; parce qu'alors on abandonne la paille humide & pourrie. Mais dans les camps fixes, où on ne ſauroit touours ſe

(1) *Voyez* Part. I. Chap. II.

procurer de la paille nouvelle auſſi ſouvent qu'il ſeroit utile de le faire, il eſt à propos d'ouvrir les tentes tous les jours pendant quelques heures, & de faire tirer hors de la tente la paille quelquefois par ſemaine, & de la faire ſécher à l'air. Sans cette précaution, non-ſeulement elle contractera de l'humidité, mais elle ſe pourrira en peu de tems & deviendra fort mal-ſaine.

Il eſt pareillement néceſſaire que les officiers donnent tous les jours de l'air à leurs tentes, ſans quoi tout y périroit par l'humidité. On leur conſeille encore de ne jamais mettre leur matelas ſur la terre, de faire élever leur lit, ou de ſe ſervir d'un bois de lit. Des toiles huilées, étendues ſur le terrein qu'occupent leurs tentes, interceptent une partie des vapeurs qui s'élevent. Vers la fin de la ſaiſon, lorſque le tems devient froid & humide, il eſt utile de brûler de l'eſprit-de-vin ſur le ſoir, afin d'échauffer & de corriger l'air de l'intérieur de la tente. Mais les officiers ne doivent en aucun tems tenir l'air trop renfermé, même pendant les froids, ſur-tout lorſqu'ils ſont malades; prenant toujours pour regle qu'il y a plus de danger à reſpirer dans une atmoſphere humide, chargée des émanations qui ſortent de leurs corps, que dans une tente ouverte avec une marquiſe baiſſée.

Les ſoldats ſe trouvent inévitablement expoſés à la pluie, lorſqu'ils ſont en faction ou en marche; leurs habits mouillés les rendent extrêmement ſujets aux maladies, à moins qu'on ne leur permette de couper du bois & d'allumer du feu à l'extrêmité du camp; indulgence dont j'ai toujours remarqué l'utilité dans ces occaſions.

Les camps ſont dans une ſituation plus ſaine ſur les bords d'une grande riviere, lorſque le terrein eſt également ſec; parce que dans le tems des chaleurs, l'air, au moyen de l'eau, ſe renouvelle continuellement, & diſſipe les exhalaiſons putrides. A

l'égard des quartiers, on doit non-ſeulement chercher des villages éloignés des endroits marécageux, mais encore ceux où l'air eſt moins reſſerré par les plantations, & qui ſe trouvent plus élevés au-deſſus des eaux ſouterraines. Dans les pays humides, les villes ſont communément préférables aux villages ou aux ſimples fermes, par les raiſons qu'on a déjà alléguées (1).

§. III. *Comment on doit prévenir les maladies qui proviennent d'un air putride.*

Nous avons rapporté, dans le chapitre précédent, les cauſes d'un air putride qui affectent communément une armée; il ne me reſte plus qu'à préſenter ici quelques réflexions ſur les moyens de les écarter ou de les diminuer chacune en particulier.

Premièrement, on peut appliquer à l'air putride des marais & des autres eaux dormantes, la plupart des préſervatifs dont on a parlé à l'article de l'air humide. Si les opérations militaires obligent une armée de reſter long-tems ſur un terrein ſi malſain, le meilleur expédient eſt de ne pas toujours demeurer dans le même camp (2); car en changeant de camp, on changera pareillement de paille, les troupes auront plus d'exercice, & on laiſſera derriere ſoi les privés, qui, dans les camps, deviennent extrêmement dangereux, à cauſe du grand nombre de dyſenteries.

A l'égard des quartiers dans les pays marécageux, ſi les troupes doivent y ſéjourner pendant la mauvaiſe ſaiſon, il vaut beaucoup mieux inonder

---

(1). Part. I. Chap. I. & VIII.

(2) *Si autumnali, æſtivoque tempore diutius in iiſdem locis militum multitudo conſiſtat, ex contagione aquarum & odoris ipſius fœditate, vitiatis hauſtibus & aëre corrupto pernicioſiſſimus naſcitur morbus, qui prohiberi aliter non poteſt niſi frequenti mutatione caſtrorum.* Veget. de re Milit. Lib. III. Cap. II.

tout-à-fait les campagnes, que de les laiſſer à moitié ſeches : car plus l'eau eſt baſſe & plutôt elle ſe corrompt, & l'évaporation augmente auſſi à proportion. Le régiment qu'on avoit mis à Helvoirt, éloigné ſeulement d'une demi-lieue de l'inondation, peut ſervir à prouver combien les troupes peuvent être près des marais ſans en être notablement incommodées (1), pourvu que le vent porte les vapeurs d'un autre côté. L'eſcadre de M. Mitchel, en Zélande, & les quartiers ſalutaires d'Eyndhoven, de Lind & de Zelſt, dont le voiſinage étoit malſain, fourniſſent d'autres preuves de la même nature (2). De plus, on a obſervé, à Rome, que la ſphère des vapeurs malignes qui s'exhalent des marais voiſins, s'étend ſeulement aux endroits de la ville qui en ſont plus près, & qu'elles y occaſionnent des fievres, tandis que dans le reſte de la ville on jouit d'une ſanté parfaite (3). Ainſi, en s'éloignant un peu des marais, on peut quelquefois prévenir une maladie générale ; mais ſi cela ſe trouve incompatible avec le ſervice, comme il arriva pendant la campagne de 1747, qu'on fut obligé d'envoyer quelques bataillons en Zélande, & pendant l'été, ſuivant, que nos troupes furent cantonnées au milieu des inondations, l'on doit alors ſe contenter de diminuer les maux qu'on ne ſauroit totalement éviter. Mais comme c'eſt par le régime & par l'exercice qu'on en vient à bout, je différerai de donner des règles là-deſſus, juſqu'à ce que j'en ſois à ces articles.

Quand la dyſenterie commence à faire des progrès, le meilleur moyen pour s'en garantir, eſt de quitter le terrein où l'on campe, avec les privés, la paille pourrie, & toutes les autres immondices du

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VIII.
(2) *Voyez* Part. I. Chap. VII. & VIII.
(3) *Lancif. de nox. palud. efflav. lib. 2. Epid. 1. cap. 3.*

camp. Si cette méthode ne se trouve pas incompatible avec les opérations militaires, on doit les réitérer une fois ou deux, & même plus souvent, ou du moins jusques vers le milieu de septembre, tems où le danger tire en grande partie vers sa fin. La premiere campagne me fournit une preuve de la bonté de cette méthode ; car le long séjour qu'on fit à Hanau, ne fit qu'entretenir la violence de la dysenterie, qui, dès qu'on eut abandonné ce camp, diminua subitement (1). En 1745, ce flux de ventre fut moins dangereux qu'on ne l'avoit jamais vu auparavant ; on en attribua la cause non-seulement à la fraîcheur de la saison, mais encore aux fréquens changemens de camps, pendant que l'armée étoit le plus en proie à cette maladie (2). Mais si quelques circonstances rendent impraticable le changement de camp, lorsque la dysenterie commence à se répandre, on peut alors se servir d'autres méthodes pour en arrêter les progrès.

Afin de conserver la salubrité de l'air pendant la saison de la dysenterie, on peut défendre aux soldats de se décharger le ventre par-tout ailleurs qu'aux privés, & imposer une legère punition aux contrevenans. D'ailleurs depuis le milieu de juillet, où dès qu'on s'apperçoit que cette maladie commence à se répandre, on peut rendre les privés plus profonds qu'à l'ordinaire, & y faire jetter une fois par jour une couche épaisse de terre, jusqu'à ce que les fosses soient près d'être pleines, & lorsqu'elles le sont, on doit bien les couvrir de terre & en creuser de nouvelles. On doit faire creuser les fosses à la tête ou à la queue du camp, précaution fort utile, parce qu'alors les vents en emportent les exhalaisons au loin. Il est de plus nécessaire de renouveller souvent la pail-

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III.
(2) *Voyez* Part. I. Chap. V.

le, non-ſeulement parce qu'elle ſe trouve ſujette à ſe pourrir, mais encore parce qu'elle retient aiſément les émanations infectes de ceux qui ont été attaqués de cette maladie. Si l'on ne peut pas ſe procurer de la paille nouvelle, on doit prendre plus de ſoin à donner de l'air à la tente & à la paille, & à les tenir sèches, comme on l'a obſervé auparavant.

Enfin, quand la maladie commence à être fréquente, on ne doit pas mettre les malades dans un hôpital-général ; du moins on ne doit pas y en envoyer un aſſez grand nombre pour corrompre l'air, & par-là non ſeulement communiquer aux autres l'infection, mais encore l'entretenir & la conſerver parmi eux. Ce réglement paroîtra d'autant plus juſte, ſi l'on compare les faits allegués dans la raiſon de la campagne d'Allemagne (1), avec ce qui ſe paſſa pendant l'été de 1747 (2). C'eſt pourquoi, lorſque la dyſenterie domine, les chirurgiens de chaque régiment doivent traiter les cas légers dans le camp même pour les ſoldats qui ſont plus mal, on les mettra dans les hôpitaux des régimens, qu'on doit ſur-tout choiſir bien ſpacieux & bien aérés, & ils n'en ſoigneront qu'autant qu'ils le pourront. Les granges, & autres lieux ſemblables ſont excellens, parce que les vapeurs s'y trouvent diſperſées, ſans qu'il y ait de riſque à courir du côté du froid, puiſque le tems eſt communément chaud pendant cette ſaiſon. A l'égard de l'hôpital-général, qu'on n'y admette que ceux que les hôpitaux des régimens ne peuvent contenir, & les malades qui ne ſauroient ſuivre l'armée. Si l'on ne diſperſe point les malades de la ſorte, l'hôpital-général peut, dans les mauvaiſes ſaiſons, être chargé de pluſieurs milliers de

---

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III.
(2) *Ibid.* Chap. VII.

malades, qui ne sauroient être soignés que par un plus grand nombre de médecins que le public n'y en emploie. Mais quand même on obvieroit à cet inconvénient, il seroit toujours fort imprudent de n'avoir qu'un hôpital-général, à cause de la grande mortalité qui s'ensuit toujours, de ce qu'un grand nombre de gens attaqués de maladies putrides & contagieuses, sont, pour ainsi dire, entassés les uns sur les autres.

Après avoir fait voir, dans la relation de presque toutes les campagnes, les terribles effets de la fievre d'hôpital, je n'ai pas besoin d'appuyer sur la nécessité de se servir de toutes sortes de précautions pour s'en garantir. Il est inutile d'entrer ici dans une description particulière de cette maladie, je la réserve pour la troisième partie de mon ouvrage; je me contenterai seulement de proposer les moyens qui peuvent l'empêcher de paroître tout-à-fait, ou de moins avec autant de contagion & de danger. Je considérerai ces moyens sous les deux articles suivans; le choix des hôpitaux, & la méthode de renouveller l'air qui y est renfermé.

En traitant du flux de sang, j'ai recommandé, pour la guérison plus prompte des malades & pour prévenir l'infection, qu'on eût à se pourvoir dans le voisinage du camp, de maisons spacieuses & bien aérées. Les mêmes moyens préviendront pareillement la fievre d'hôpital, puisque la dysenterie en est souvent la cause (1). Il est assez ordinaire de chercher en ces occasions, des maisons chaudes & bien fermées, & de préférer par cette raison la maison d'un paysan à sa grange; mais l'expérience nous a convaincu que l'air est plus nécessaire que la chaleur.

(1) Les émanations putrides des matieres fécales dysentériques, sont non-seulement propres à propager la dysenterie; mais encore à causer la fievre de prison ou d'hôpital, avec des selles sanguinolentes, ou sans ce dernier symptôme.

Par conséquent, non-seulement les granges, les étables, mais sur-tout les églises, sont les meilleurs hôpitaux, depuis le commencement de juin jusqu'au mois d'octobre. On en vit un exemple pendant la campagne de 1747, qu'on appliqua à cet usage une grande église de Mastricht. Quoique plus de cent personnes incommodées d'ulceres, de flux de ventre & d'autres maladies putrides, y fussent pendant plus de trois mois de suite, & quoique pendant la plus grande partie de ce tems, il fît extrêmement chaud, cependant cette fievre ne parut pas (1). Nous pouvons par conséquent poser pour regle, que plus on laisse entrer d'air frais dans les hôpitaux, & moins il y a de danger d'y causer cette maladie contagieuse.

Un autre point qu'on doit observer dans un camp fixe, c'est de disperser de côté & d'autre les hôpitaux des régimens, & de ne les point placer les uns près des autres dans le même village. Par la même raison, si l'hôpital-général est obligé d'admettre à la fois un grand nombre de malades, (ce qui arrive toujours lorsque l'armée se met en marche après un long campement), il est à propos de les disperser dans deux ou trois villages, plutôt que de les tenir renfermés dans un seul, quoique l'économie de l'hôpital, & la commodité de ceux qui doivent en prendre soin, exigent le contraire. On ne peut jamais compenser le manque d'air pur & salubre, par le régime & par les remedes. De sorte qu'il est de la derniere nécessité que les malades qu'on peut commodément transporter dans des charriots, suivent par-tout leurs régimens respectifs.

Il est à propos d'ajouter la distinction suivante. Au commencement d'une campagne, lorsque les maladies inflammatoires dominent, on doit laisser

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VII.

derrière ceux qui en ſont attaqués, d'autant plus que leur ſituation ne permet pas le changement de place, & que cette maladie n'eſt pas alors contagieuſe. Mais pour ceux qui tombent malades depuis la fin de l'été juſqu'au déclin de l'automne, comme ces maladies ſont d'une eſpèce putride, qu'elles permettent le mouvement, & que communément elles guériſſent en changeant d'air, on doit par cette raiſon les faire plutôt ſuivre l'armée & les diſperſer, que de les raſſembler dans un hôpital-général, qui propagera l'infection

Comme les hôpitaux à la ſuite de chaque régiment ſont de la derniere conſéquence, il eſt néceſſaire de les fournir de couvertures, & de remedes tirés des magaſins publics, & de donner aux malades des gardes & les autres choſes dont ils peuvent avoir beſoin. On doit non-ſeulement conſerver ces hôpitaux pendant qu'on eſt en campagne, mais encore dans les quartiers d'hiver; parce qu'il ſe trouvera toujours à la fin d'une campagne plus de malades que les médecins, & ceux qui travaillent ſous eux, n'en peuvent ſoigner. Dans la campagne de 1743, on laiſſa dans l'hôpital-général autour de trois mille malades, & en 1747; lorſque les troupes entrerent en quartiers d'hiver, les liſtes des malades montoient à quatre mille. Dans le cours de la guerre précédente, un médecin étoit quelquefois chargé de ſept cents malades en même tems; dans ce cas là, quoiqu'on puiſſe dire que l'hôpital ait un médecin, il n'en peut tirer que bien peu d'utilité. Mais quand même on emploieroit autant de médecins qu'il ſeroit néceſſaire, & que le reſte ſeroit à proportion, cependant la multitude, en corrompant l'air, rendroit preſque toutes leurs peines infructueuſes. C'eſt ce qu'on peut aiſément concevoir par ce qui arriva en effet. Car ſans compter la mortalité plus que peſtilentielle qui régna dans les hôpitaux de la premiere campagne, & prenant un terme moyen pour

le reſte, l'air fut toujours communément ſi malſain, & rendit tous les ſoins ſi infructueux, que ſuivant un calcul modéré, de dix perſonnes qu'on admettoit à l'hôpital, il y en avoit toujours une qui mouroit. Outre l'avantage d'un air meilleur, avantage que procurent les hôpitaux à la ſuite de chaque régiment, il s'y en rencontre encore un autre; c'eſt que les chirurgiens connoiſſent mieux le tempérament, la diſpoſition de leurs malades, & toutes les circonſtances de leurs maladies. Comme on doit toujours avoir recours au médecin dans les cas difficiles, & qu'il eſt obligé de faire régulièrement ſes viſites, on ne peut faire d'objections contre cette méthode de traiter les malades, dans laquelle j'ai toujours remarqué beaucoup plus d'avantage que dans celle d'un grand hôpital-général. Pour mettre les chirurgiens en état d'avoir plus de ſoin des malades de leurs régimens, il ſeroit néceſſaire de donner à chacun un aide de plus en tems de guerre; parce qu'il arrive ſouvent que les malades ſont en trop grand nombre pour que deux perſonnes ſeulement puiſſent en prendre ſoin. D'ailleurs, dans les ſaiſons maladives, l'un de ces aides, & quelquefois tous les deux peuvent tomber malades en même tems.

Examinons maintenant les hôpitaux-généraux. Il y en a de deux eſpèces, l'hôpital volant qui ſuit toujours le camp à une diſtance convenable, & l'hôpital fixe qui reſte dans la même place. On doit ſérieuſement recommander à ceux qui ont l'inſpection de ces deux hôpitaux, de faire enſorte que les ſalles ſoient grandes & bien aérées; ils doivent faire attention que la chaleur ne manque pas en été, & qu'en hiver on peut ſe la procurer au moyen du feu. Il eſt auſſi beaucoup plus avantageux de placer les hôpitaux-généraux dans les villes que dans les villages, parce que ſans compter mille autres commodités, on peut ſe procurer des ſalles plus grandes.

A l'égard de la diſpoſition des hôpitaux, pour conſerver la pureté de l'air, la meilleure regle eſt d'admettre dans chaque ſalle ſi peu de malades qu'une perſonne qui ne connoît pas le danger du mauvais air, croiroit qu'elle en pourroit contenir le double ou le triple. Si les plafonds ſe trouvent bas, on fera fort bien de mettre autre part une partie des malades, & d'ouvrir juſqu'aux toits l'étage ſupérieur. Une expérience conſtante démontre qu'en peu de jours l'air eſt renfermé. Ce qui rend encore plus difficile de remédier à cet inconvénient; c'eſt l'impoſſibilité de convaincre les gardes & les malades eux-mêmes, de la néceſſité d'ouvrir en aucun tems les portes ou les fenêtres pour avoir de l'air. J'ai toujours remarqué que les ſalles dont on ne pouvoit exclure l'air extérieur à cauſe que les fenêtres étoient briſées, ſe trouvoient les plus ſaines.

Il eſt probable, par conſéquent, que lorſque les cheminées manquent, le meilleur préſervatif ſeroit de ſe ſervir des ventilateurs du docteur Hales, & pour l'uſage des hôpitaux l'on en pourroit conſtruire de petits qu'il ſeroit aiſé de tranſporter par-tout. Nous pourrions, par leur moyen, renouveller l'air dans toutes les ſalles, & les convaleſcens s'exerceroient à les mettre en jeu. Comme ces ventilateurs doivent être d'une dimenſion fort petite pour qu'on puiſſe les voiturer aiſément, on peut auſſi s'en ſervir ſur les vaiſſeaux de tranſport (1).

---

(1) Le célebre inventeur de cette machine, que j'ai conſulté en cette occaſion, a eu la bonté de m'envoyer les avis ſuivans; mais on ne s'eſt jamais ſervi de ſa méthode.

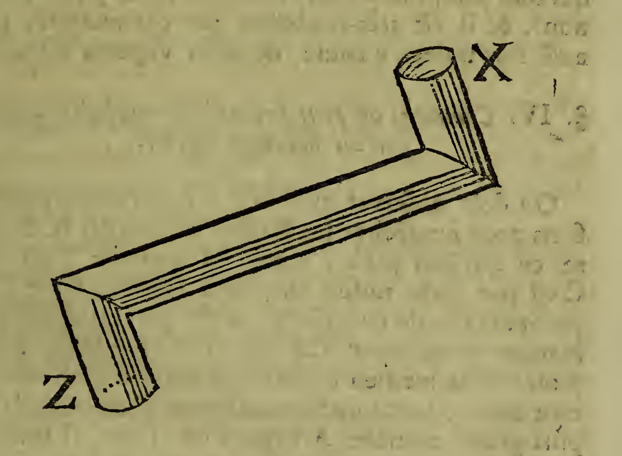
» *Réflexions ſur les moyens de tirer le mauvais air des chambres des* » *malades dans les hôpitaux des armées, ſoit en ville, ſoit dans les maiſons particulieres.*

» On ne doit pas pomper le mauvais air de ces chambres par de » petits ventilateurs mobiles, placés dans les paſſages qui ſe rencon- » trent entre les chambres; car le mauvais air qu'on tire, retourne

Dans les hôpitaux d'hiver, on doit échauffer les ſalles avec des cheminées, & jamais avec des poëles.

» bientôt de ces paſſages ou corridors, dans les chambres des mala-
» des; de ſorte que le moyen le plus vraiſemblable pour y réuſſir,
» eſt d'avoir une planche ferrée, d'une maniere ſolide, avec des vis
» à la partie ſupérieure de la fenêtre en-dehors, & non clouée à
» cauſe du bruit. Cette planche doit être percée en rond, de maniere
» que ce trou ſoit propre à recevoir un tuyau d'une longueur ſuffiſante
» pour atteindre de la fenêtre à un petit ventilateur qui eſt à terre.
» Le mauvais air de toutes les chambres ſe tire à travers ce tuyau,
» l'air frais entre par la porte. On doit recommencer tous les jours
» auſſi ſouvent qu'on le jugera à propos.

» Il eſt néceſſaire que le trou de la planche attachée au haut de la
» fenêtre, & celui qui eſt au côté du ventilateur, ſoient ronds pour
» recevoir les orifices des tuyaux qui y correſpondent. Au moyen de
» quoi le même tuyau peut ſervir pour des fenêtres de différente
» hauteur, en les plaçant plus ou moins obliquement : ſavoir X,
» l'extrêmité du côté de la fenêtre; Z, celle qui eſt attachée au
» ventilateur.



» On peut faire des tuyaux de différente longueur, qui ſe joindront
» l'un à l'autre, & qui ſerviront aux fenêtres plus élévées. Comme
» ces tuyaux doivent être de planches de ſapin fort minces, d'environ
» cinq pouces de large, il n'eſt pas néceſſaire de les clouer enſemble
» dans la forme d'un tuyau, juſqu'à ce qu'on en ait beſoin; elles
» peuvent, par cette raiſon, occuper moins de place.

Car quoique ces derniers puiſſent entretenir ces ſalles plus chaudement & à beaucoup moins de frais, cependant comme ils n'attirent point l'air, ils ne ſont propres qu'à augmenter ſa qualité putride; au lieu que le feu qu'on fait dans les cheminées, agit comme un ventilateur perpétuel.

Si l'on ſe ſert de ventilateurs, les autres précautions ſeront moins néceſſaires; mais ſi l'on ne s'en ſert pas, il faut avoir recours à d'autres moyens pour purifier l'air. Les plus communs ſont de brûler de l'encens, du bois ou des baies de genievre, ou quelque autre végétal réſineux antiſeptique. On recommande ſouvent en cette occaſion l'odeur du vinaigre, & peut-être répond-elle mieux au but qu'on ſe propoſe; mais comme elle ne ſe répand pas auſſi commodément que les autres choſes qu'on brûle, on n'en a pas fait l'épreuve juſqu'à préſent. Il y a des auteurs qui font auſſi mention du ſoufre & de la poudre à canon, & il eſt très-probable que ces matieres ſont auſſi fort utiles; à cauſe de leurs vapeurs acides.

§. IV. *Comment on peut prévenir les maladies cauſées par un mauvais régime.*

On doit obſerver qu'il n'y a point d'ordres aſſez forts pour empêcher les ſoldats de manger & de boire ce qui leur plaît, quand ils peuvent l'acheter. C'eſt par cette raiſon une regle fondamentale, & preſque la ſeule néceſſaire, d'obliger les ſoldats de manger en commun. On ſera aſſuré par-là qu'ils emploieront la meilleure partie de leur paie en nourriture ſaine, parce qu'heureuſement c'eſt le goût du plus grand nombre. A l'égard du choix, il ſuffit de

---

» On peut ſe contenter d'un très-petit ventilateur, de cinq pieds » de long environ, & de vingt pouces de largeur & de profon» deur, tel que celui que j'ai décrit dans mon ventilateur, figure » ſixieme.

s'en

s'en rapporter à leur goût & à leur expérience, sans examiner trop scrupuleusement la nature des alimens particuliers, qui n'incommodent pas tant, même les personnes les plus délicates, par leur espece que par l'excés qu'on en fait. Le plus grand obstacle à ces repas communs, vient de ce que la plupart des soldats ont des femmes & des enfans qu'ils doivent entretenir sur leur paie. Dans de pareilles circonstances, ce n'est pas la mauvaise nourriture, mais le manquement de toute nourriture, qui peut mettre en danger la santé du soldat. Le repas commun étant une fois établi, il ne reste plus que d'avoir soin que le pain ne manque point, que les marchés soient tellement réglés, que les marchands trouvent de l'encouragement à venir au camp, & que les chambrées aient de bonnes provisions à un prix modéré, & en particulier les herbages, qui, pendant les chaleurs, doivent faire une grande partie de la nourriture. La paie (1) des soldats en Angleterre, est plus forte que celle des troupes des Puissances étrangeres; mais ils ne sont pas aussi économes; de sorte qu'après avoir payé leur part du repas commun, on n'a pas sujet de craindre qu'il leur reste de quoi s'incommoder par des excès. On a fait voir un peu plus haut (2) jusqu'à quel point les liqueurs fortes prises modérement peuvent être utiles.

Comme les chaleurs de l'été, en disposant les humeurs à la corruption, tendent à produire des maladies pendant l'automne, il seroit à souhaiter qu'on réglât dans cette saison la nourriture de maniere qu'elle corrigeât un peu cette disposition. Les Romains con-

---

(1) La cavalerie a par jour deux shillings six sous, qui font près de trois livres de notre monnoie; les dragons un shilling neuf sous qui font près de deux livres deux sous, & l'infanterie huit sous qui font près de seize sous de notre monnoie.

(2) Part. II. Chap. II. §. IV.

fidéroient le vinaigre (1) comme une des plus indifpenfables provifions d'une armée ; & cette conduite mérite notre attention. Or, foit qu'ils s'en ferviffent pour affaifonner leurs alimens, ou qu'ils en buffent mêlé avec de l'eau lorfqu'ils avoient chaud & qu'ils fe fentoient quelque difpofition à la fievre, cela devoit faire un très-bon effet pour corriger pendant l'été la trop grande tendance du fang à la putréfaction. Le petit-lait fait avec le vinaigre, déjà connu dans les hôpitaux, eft un excellent rafraîchiffant dans les fievres inflammatoires, & il fe trouvoit du goût des malades. Mais la plus sûre méthode pour faire prendre un acide aux foldats, feroit de mêler du vinaigre ou tout autre acide, avec autant de liqueur qu'un homme en peut prendre raifonnablement, & de lui faire boire cette mixtion pour lui fervir de préfervatif contre les maladies; fur tout quand on envoie pendant la mauvaife faifon des détachemens en Zélande & dans les parties les plus marécageufes du Brabant & de la Flandre.

On a quelquefois défendu le porc dans les camps, parce qu'on le regarde comme mal-fain. Sanctorius obferve qu'il arrête la tranfpiration ; & comme il fe corrompt plutôt que le bœuf & le mouton, on peut préfumer qu'il fournit une nourriture moins convenable que l'un ou l'autre, lorfqu'il y a du danger du côté de la putréfaction. On croit auffi qu'on faigne communément trop peu la viande dans les camps, ce qui la rend très-fujette à fe corrompre, & concourt, avec d'autres caufes, à engendrer des maladies putrides.

En rétabliffant les repas communs, on pourroit

---

(1) *Hyeme lignorum & pabuli, æftate aquarum vitanda eft difficultas. Frumenti vero, vini,* aceti, *nec non etiam falis omni tempore vitanda neceffitas.* Veget. de re Milit. Lib. 3. Cap. 3.

faire quelques réglemens par rapport à la déduction nécessaire pour les liqueurs, soit en les retenant sur la paie, ou d'une autre maniere. Cette méthode est déjà en usage dans la marine, & sans doute, par les mêmes raisons, qu'elle conviendroit fort ici, puisque dans les vaisseaux les hommes se trouvent aussi sujets aux maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu.

A l'égard des officiers, ils sont exposés dans les camps ou dans des quartiers humides, aux mêmes maladies de la saison & du climat, quoiqu'ils le soient beaucoup moins que le commun des soldats. La principale regle qu'ils doivent observer dans les tems mal-sains, est de manger avec modération & d'éviter toute réplétion & indigestion (1). Le vin est nécessaire, mais l'excès en tout devient dangereux, particuliérement en ce tems-là. Je finirai par cette maxime prudente de *Celse*, pour se garantir des maladies qui proviennent d'un air humide & corrompu : *tum vitare oportet fatigationem, cruditatem, frigus, calorem, libidinem* (2).

§. V. *Comment il faut prévenir les maladies qui proviennent de défauts dans l'exercice.*

Les plus grandes fatigues qu'un soldat ait à soutenir, sont les longues marches, sur-tout dans les tems chauds ou dans les pluvieux. Lorsque le service l'exige, on doit les endurer ; mais elles ne seront pas suivies par tant de maladies, si l'on prend soin de se pourvoir de bonnes provisions, &

---

(1) *Si qua intemperantia subest, tutior est in potione quàm in escâ.* Celsus de Med. Lib. I. Cap. II.

(2) *Lib. I. Cap. X.*

d'une grande abondance de paille séche. Dans d'autres tems, lorsqu'on ne sera pas si pressé, on peut ordonner de petites marches avant la chaleur du jour, & faire faire halte aux troupes de tems en tems. Une pareille conduite, bien loin de les fatiguer, contribue infiniment à les conserver en santé. Comme l'inaction occasionne toujours plus de maladies, que la fatigue, il est indispensable, lorsqu'on se trouve dans un camp fixe, de faire des des réglemens convenables au sujet de l'exercice; & cela d'autant plus que nos soldats, lorsqu'on les abandonne à eux-mêmes, sont naturellement indolens.

L'exercice que doivent prendre les troupes, peut se considérer sous trois points différens; le premier a rapport à leur devoir; le second regarde les commodités de la vie, & le troisieme leurs divertissemens.

Le premier point consistant dans ce qu'on appelle proprement l'exercice militaire, en même-tems qu'il rend le soldat expert & habile dans son métier, il lui sert de moyens pour se conserver en santé (1). Il est plus avantageux de réitérer souvent cet exercice de bon matin, avant que le soleil ait acquis un certain degré de chaleur, que de le faire rarement & d'être plus long-tems à chaque fois; car un camp ne pouvant fournir beaucoup de commodités pour le rafraîchissement, on doit éviter toute fatigue inutile.

A l'égard du second article, on peut leur faire

---

(1) *Rei militaris periti, plus quotidiana armorum exercitia, ad sanitatem militum putaverunt prodesse, quàm Medicos . . . . ex quo intelligitur quanto studiosius armorum artem docendus sit semper exercitus, cum ei laboris consuetudo & in castris sanitatem, & in conflictu possit præstare victoriam.* Veget. de re Milit. Lib. 3. Cap. 2.

couper des branches d'arbres pour ombrager leurs tentes, leur faire faire des tranchées tout autour de leurs tentes, afin de laiſſer un écoulement à l'eau, aérer la paille, nettoyer leurs habits & leurs fournitures, & aider à la cuiſine. Il doit y avoir des ordres précis à ce ſujet, & ce ne peut être un exercice déſagréable pendant une partie du jour.

Enfin, par rapport aux divertiſſemens, on ne peut les y obliger; mais on doit ſe contenter de les encourager. Les officiers le peuvent faire par leur exemple, ou par de légères récompenſes envers ceux qui excellent dans quelque jeu qu'on jugera propre à répondre au but qu'on ſe propoſe. Il y a quelques précautions à prendre ſur cet article des divertiſſemens. Le peuple parmi nous eſt exceſſif en tout; il ne connoît aucun milieu entre l'amour du repos & les exercices les plus violens. Quelque néceſſaire que puiſſe être le mouvement aux troupes dans un camp fixe, on doit d'un autre côté prendre garde de les fatiguer trop, principalement dans les chaleurs & dans les ſaiſons mal-faines, & ſur-tout de les expoſer à porter leurs habits mouillés, ce qui eſt la cauſe la plus fréquente des maladies des camps, comme nous l'avons prouvé aſſez amplement.

CHAPITRE IV.

Comparaiſon des ſaiſons par rapport à la ſanté d'une Armée.

NOus devons nous attendre, au commencement de chaque campagne, du moins pendant le premier mois, à voir les liſtes des malades beaucoup plus fortes que ſi les troupes fuſſent reſtées dans leurs

quartiers. En 1748, on ouvrit la campagne le 8 avril (1), & c'eſt le plutôt qu'elle ait jamais commencé ; auſſi y eut-il un ſi grand nombre de malades que les liſtes monterent en un mois à $\frac{1}{27}$ de l'armée entiere. En 1745, on ouvrit la campagne dans les Pays-Bas le 25 avril, & en 1747, le 23 du même mois, dans le même pays. Mais en 1746, les troupes campèrent, le 23 avril, dans le nord de l'Ecoſſe : ſi l'on conſidére la latitude de ce pays, on doit regarder cette campagne comme la plus avancée de toutes. On a raiſon de croire par tous ces exemples, que lorſque l'armée quittera en Flandre ſes quartiers la premiere ou la ſeconde ſemaine d'avril, on trouvera entre les malades & ceux qui ne le ſont pas, la même proportion qu'on a vue ci-deſſus.

Mais ſi les troupes continuoient dans les quartiers juſqu'au milieu de mai, la maladie ſeroit moins conſidérable le premier mois, quoiqu'elle ne le fût peut-être pas autant qu'on pourroit s'y attendre. Ainſi dans la premiere année, les troupes camperent le 17 mai (2), & il y eut dans les hôpitaux, un mois après, environ $\frac{1}{12}$ de l'armée entiere ; proportion cependant que je ne veux pas regarder comme générale, parce que les ſoldats avoient fait une longue marche, & que c'étoit leur premiere campagne. L'année ſuivante les troupes ſortirent de leurs quartiers le 13 mai ; après un campement d'un mois, il ne ſe trouva dans les hôpitaux qu'environ $\frac{1}{40}$ du total. Mais comme le tems fut fort doux, & que d'autres circonſtances favorables concoururent enſemble, on peut réduire la proportion, année commune, à $\frac{1}{36}$; de ſorte que tout étant égal d'ailleurs, le nombre des malades ſera,

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VIII.

(2) *Voyez* Part. I. Chap. II. & III.

après le premier mois, environ $\frac{1}{4}$ plus grand, lorsque l'armée campe au milieu d'avril, que lorsqu'elle entre en campagne un mois plus tard.

Quinze jours ou trois semaines après le premier campement, la maladie diminue d'une maniere sensible ; les plus infirmes sont déjà dans les hôpitaux, le reste se trouve plus accoutumé à la fatigue, & le tems devient plus chaud de jour en jour. Cet état de santé continue pendant tout l'été (1), à moins que les soldats, venant à être exposés à la pluie, n'aient leurs habits ou leurs lits mouillés ; & en ce cas les dysenteries sont plus ou moins fréquentes, à proportion des chaleurs qui ont précédé.

La grande maladie commence ordinairement vers le milieu ou vers la fin d'août ; car si les jours se trouvent encore chauds, les nuits sont humides & refroidies par les brouillards & les rosées. La dysenterie devient alors dominante, si elle ne l'a pas été plutôt ; & quoique vers le commencement d'octobre sa violence soit beaucoup diminuée, cependant comme les fievres rémittentes gagnant alors du terrein, elle continue le reste de la campagne & ne cesse jamais entiérement, même dans les quartiers, que vers le tems des premieres gelées.

La maladie est tellement uniforme au commencement de chaque campagne, qu'on peut prédire à peu-près le nombre de ceux qui en seront attaqués. Mais pendant le reste de la saison, comme les maladies sont alors d'une nature contagieuse, & qu'elles dépendent en grande partie des chaleurs de l'été, il est impossible de prévoir combien il y aura de malades depuis le commencement jusqu'à la fin de l'automne. A la fin de la campagne d'Allemagne,

---

(1) C'est-à-dire, jusqu'au milieu du mois d'août.

le nombre des hommes qui se trouvoient dans les hôpitaux, étoit à ceux qui se portoient bien, comme trois à treize. Lorsque les troupes, en 1747, entrerent dans leurs quartiers, les malades faisoient environ $\frac{1}{5}$ de toute l'armée. Mais si l'on examine à part le détachement qu'on envoya cette année en Zélande, la proportion est presque inverse; car ceux qui se trouvoient en bonne santé étoient aux malades comme un à quatre. Lorsqu'on termina la campagne de 1744, quoique la moitié de l'armée ne fût composée que de troupes nouvelles, il n'y eut cependant de malades qu'un sur dix-sept, & l'année suivante, qui fut remarquable par sa salubrité, il n'y en eut qu'un sur vingt six; mais aussi les troupes entrerent ces deux années en quartiers d'hiver plutôt qu'à l'ordinaire.

J'ai remarqué que si l'on prolonge une campagne jusqu'au premier novembre, il y a plus de maladies les quinze derniers jours, que les deux premiers mois de campement.

C'est pourquoi si l'on doit rester campé pendant six mois, il importe beaucoup pour la santé que les campagnes commencent de bonne heure. Car, quoiqu'on pense qu'il est plus salutaire pour les troupes de différer à entrer en campagne jusqu'au commencement du mois de mai, & de rester campé jusqu'à la fin d'octobre, cependant l'expérience fait voir qu'il vaut mieux commencer la campagne quinze jours auparavant, afin de rentrer d'autant plutôt dans les quartiers d'hiver.

Nous avons déjà remarqué que la fievre rémittente ne finit pas toujours avec la campagne, & qu'elle continue dans les quartiers jusqu'aux premieres gelées. Nous avons pareillement observé qu'il n'y a point d'autres maladies aiguës, à moins qu'elles ne soient occasionnées par des froids (1) violens

(1) Part. II. Chap. I.

depuis ce période jusqu'au campement suivant. Mais il se trouvera toujours une grande variété de maladies chroniques causées communément par des obstructions dans les viscères & par l'automne précédent; cependant les rôles des malades diminueront tellement, que si les troupes ont le nécessaire, & que l'automne précédent n'ait point été extraordinairement mal-sain, suivant les apparences elles entreront en campagne le printems suivant, sans avoir plus d'un malade sur quarante hommes.

Quoique les expéditions d'hiver soient rudes en apparence, elles se trouvent accompagnées de fort peu de maladies, si l'on fournit aux soldats des souliers forts, du feu, de bonnes provisions & de bons quartiers. Nous en avons eu une preuve lorsque nous marchâmes en Allemagne; nous en eûmes une autre dans la campagne du Nord, l'année de la rébellion. Mais il est dangereux de faire de longues marches en été, à moins qu'on ne les fasse pendant la nuit, ou si matin qu'elles puissent cesser avant la chaleur du jour.

Ceux qui tombent malades dans le camp, surtout avant le déclin de l'été, & qui sont obligés d'être pendant quelque-tems à l'hôpital, ne se trouvent pas en état de servir cette saison: car étant affoiblis par la maladie & la maniere chaude dont on les tient, tandis qu'ils sont entre les mains des médecins, il est probable qu'ils retomberont aussitôt qu'ils rentreront en campagne. Il seroit par conséquent à propos de mettre les convalescens dans les garnisons pour le reste de la campagne, ou du moins jusqu'à ce qu'ils soient parfaitement rétablis; les hôpitaux n'ayant ni les commodités nécessaires, ni un air assez bon pour cela. Il seroit fort utile pour prévenir les maladies, d'envoyer, lorsqu'on le pourroit commodément, les corps maladifs, ou qui ne sont pas accoutumés à la fatigue, en quar-

tier d'hiver quinze jours plutôt que le reſte des troupes.

Puiſque je viens de parler de la maniere d'accoutumer les troupes à la fatigue, il eſt à propos d'ajouter la précaution ſuivante, parce qu'il eſt fort aiſé de ſe tromper en cette matiere. On entend communément par des troupes endurcies à la fatigue, des troupes qui en ont beaucoup éprouvé, & qu'on croit par cette raiſon en état d'en ſupporter beaucoup davantage. Mais nous pouvons nous tromper en cela; parce que ces corps, que le ſervice a rendu maladifs, ne ſeront jamais forts, ou en état de ſupporter de nouveaux travaux, juſqu'à ce que tous les infirmes ſoient morts, ou qu'on les ait renvoyés. Car, comme les ſoldats en tems de guerre ſont non-ſeulement ſujets à des maladies violentes, mais encore qu'ils ont peu de tems pour ſe rétablir, & aucune commodité propre à cela, s'ils tombent une fois malades, il eſt preſque sûr que leur tempérament s'affoiblira tellement, qu'ils ſeront toujours par la ſuite plus ſujets aux maladies. J'en vais rapporter deux exemples. Nos troupes ayant campé l'année qui précéda la guerre, à Lexden-heath près de Colcheſter, & y étant reſtés fort tard, elles entrerent en quartiers toutes malades. Or, on remarqua que dans les garniſons la maladie commença par ceux qui s'étoient rétablis & qui avoient paſſé en Flandre; que les mêmes, avec les autres qui avoient été malades dans les Pays-Bas, le furent encore les premiers dans les quartiers, & enſuite dans le camp en Allemagne. De ſorte que ces corps ne ſe porterent bien que lorſqu'ils eurent perdu tous ceux d'entre eux qui étoient foibles; ce qui arriva en grande partie pendant le cours de la premiere campagne. Le ſecond exemple eſt celui des détachemens qu'on envoya en Zélande & à Berg-op-Zoom, & qui ſouffrirent beaucoup par le mau-

vais air du pays. Les mêmes bataillons furent au commencement de la campage ſuivante, beaucoup plus malades qu'aucun autre (1). Mais comme la premiere campagne de Flandre fut très-ſaine (2), (quoiqu'à la ſuite d'une fort maladive en Allemagne,) & que la ſuivante le fut encore davantage (3), quelques-uns pourroient inférer de-là, que les troupes ne ſont ſujettes à ſouffrir que la premiere année, & que les ſoldats étant alors endurcis à la fatigue, ils peuvent ſupporter les travaux militaires ſans en être incommodés. Mais outre que le tems fut fort favorable pendant la ſeconde & la troiſieme campagne, & qu'on entra en quartiers de fort bonne heure, on doit ſe rappeller que toutes les troupes qui avoient été en Allemagne, y avoient perdu preſque tous leurs malades; de ſorte que ceux qui entrerent en campagne l'année ſuivante, étoient de vieux ſoldats, qui s'étoient toujours bien portés, des recrues ou des régimens nouvellement levés qui arrivoient d'Angleterre; ce qui eſt une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé plus haut. Si la troiſieme campagne fut encore plus ſaine que la ſeconde, on doit remarquer que l'armée étoit alors dans ſon premier état, étant ſur-tout compoſée de ſoldats nouvellement levés, ou qui n'avoient jamais été malades, ou d'autres enfin qui s'étoient habitués à la fatigue en faiſant une petite campagne par un tems modéré. Mais, preuve évidente qu'on ne doit ni meſurer la ſanté des troupes par le tems qu'elles ont ſervi, ni en conclure qu'elles ſont faites aux ſaiſons, c'eſt que dans les deux dernieres années de la guerre, les malades furent en auſſi grand nombre à proportion qu'ils l'avoient été les

(1) Part. I. Chap. VII.
(2) Part. I. Chap. IV.
(3) Chap. V.

deux premieres. Ce qui arriva dans les quartiers du Brabant-Hollandois pendant la derniere campagne, fait voir qu'il n'y a point d'habitude à la fatigue qui puisse être de quelque utilité contre l'influence de l'air humide & corrompu des marais.

Ce que nous venons de dire peut se réduire à ceci : vu toutes les fatigues & le froid qu'éprouvent les troupes dans le service le plus doux, on peut assurer que celles dont le tempérament aura été moins affoibli par les fatigues & le mauvais tems d'une premiere campagne, seront plus propres à soutenir les travaux d'une seconde.

Fin de la seconde Partie.

OBSERVATIONS
SUR LES
MALADIES DES ARMÉES,
DANS LES CAMPS
ET
DANS LES GARNISONS.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Obſervations ſur les fièvres inflammatoires en général.

Après avoir diviſé les maladies qui arrivent le plus fréquemment à une armée, & après avoir parlé de leurs cauſes éloignées & des moyens de les prévenir, je préſenterai dans cette partie, quelques obſervations pratiques ſur chaque maladie, dans l'ordre qu'on les a propoſées (1); c'eſt pourquoi je vais commencer par celles qui ſont ſimplement inflammatoires.

Mais comme les maladies inflammatoires ſont communes par-tout, & que ce ſujet a été ſouvent traité, je n'entrerai ici dans aucun détail; je me contenterai ſeulement de faire quelques remarques

---

(1) *Voyez* Part. II. Chap. I.

sur celles qui reviennent le plus souvent dans les hôpitaux d'armées.

Au commencement d'une campagne, de même que pendant l'hiver, les pleurésies & les péripneumonies sont les formes sous lesquelles la fievre inflammatoire paroît le plus communément ; viennent ensuite les fievres accompagnées de douleurs de rhumatisme. L'inflammation se jette aussi sur le cerveau, le foie, l'estomac & les autres viscères en général. La fievre provenant d'une transpiration supprimée, ou de tout ce qui est le principal effet du froid, en causant de l'inflammation à quelqu'une de ces parties, s'entretient ordinairement par cette inflammation.

Quelquefois on ne remarque pas qu'une partie soit plus affectée qu'une autre, & l'on n'apperçoit que quelques symptômes généraux d'inflammation. On appelle alors la maladie simplement fievre inflammatoire, quoiqu'il soit probable que quelques-unes des parties les plus indolentes soient enflammées. Cette fievre est plus commune lorsque le tems commence à devenir chaud. Mais sur la fin de l'été, ou en automne, il n'y a point de fievre inflammatoire qui soit simple. Car dans cette saison, l'exposition au froid & à l'humidité, produisent des fievres & des flux de ventre d'une espèce putride, & l'inflammation ne paroît souvent que la moindre partie de la maladie.

Car après le solstice d'été, la plupart des fievres tendent à être rémittentes, & le sang est moins coëneux & plus disposé à la putréfaction. Mais vers la fin de la campagne, lorsque le tems devient froid, il s'y joint un plus grand nombre de symptômes inflammatoires ; de sorte qu'on peut dire que les fievres dépendent en ce tems-là de deux causes différentes.

On peut mettre pareillement au nombre des fievres inflammatoires mixtes, les intermittentes du

printems, qui attaquent au commencement d'une campagne, non-feulement ceux qui en ont eu l'automne précédent, mais encore ceux qui fe font bien portés. On doit les diftinguer des véritables fievres intermittentes, avec d'autant plus de foin, qu'il faut fur-tout faire ufage pour les guérir, des faignées & des remèdes antiphlogiftiques. Si l'on donne le quinquina tandis que le fang eft enflammé, ou avant une intermiffion convenable, j'ai remarqué que la maladie fe changeoit en fievre continue, ou qu'elle s'arrêtoit quelque tems, pour revenir enfuite avec des fymptômes plus fâcheux.

Les fièvres inflammatoires d'une armée ne différent des autres, qu'en ce qu'elles font plus violentes & peut-être plus fréquemment accompagnées de diarrhées. La rigueur des faifons à laquelle un foldat fe trouve particulièrement expofé, fa négligence à fe plaindre des premiers fymptômes, & la dure fur laquelle il eft couché au commencement de fa maladie; l'incommodité du charriot fur lequel on le tranfporte à un hôpital affez éloigné, dans le tems qu'il a déja la fievre, font autant de circonftances qui fuffifent pour rendre raifon de la violence de la fievre inflammatoire; & c'eft la tranfpiration arrêtée par les lits froids, ou par des boiffons peu convenables, au commencement du mal, qui occafionne le flux de ventre.

Comme la faignée eft le remede le plus indifpenfable pour la guérifon de toutes les maladies inflammatoires, il s'enfuit que fi on la différe trop longtems, ou que fi on ne la réitere pas affez fouvent, dans les commencemens de rhumes fâcheux, ils fe terminent par des fievres dangereufes, des rhumatifmes, ou des confomptions. Comme un foldat s'adreffe d'abord au chirurgien de fon régiment, il dépend de lui de prévenir la mort de beaucoup de perfonnes, en faifant de bonne heure ufage de la lancette. Les jeunes praticiens, en général, ne font

pas portés à tirer beaucoup de sang, & différent trop long-tems la saignée. Mais le chirurgien peut être sûr que les soldats se plaignent rarement de toux, ou de douleurs avec symptômes inflammatoires, où cette opération ne soit pas sur le champ nécessaire. Il doit juger par la continuation des douleurs, de la nécessité de recommencer la saignée, & si le malade a un point de côté, ou sent quelque difficulté à respirer, il ne doit pas balancer à lui en faire une, même dans l'état avancé de la fievre. Je fais tirer communément, dans les inflammations, depuis douze jusqu'à seize onces de sang, pour la premiere ou la seconde saignée, & un peu moins pour les autres. Il est à propos de suivre ici la régle de Celse, & faire attention à la couleur & à la consistance du sang, pendant qu'il coule; c'est-à dire s'il est un peu épais & noirâtre, (ce qui arrive toujours dans une respiration difficile & dans les grandes inflammations), on peut en tirer plus abondamment (1). Dans tous les cas où une saignée abondante est nécessaire, il vaut mieux la faire au lit, afin de prévenir l'évanouissement, qui, en tout autre cas, est une circonstance favorable dans les maladies inflammatoires, lorsqu'il arrive pendant la saignée.

Un autre préservatif consiste à exciter les sueurs de bonne heure. Une des meilleures recettes pour les provoquer, est de prendre en se couchant un peu d'esprit de corne de cerf, dans une dose considérable de petit lait fait avec du vinaigre (2). On donne communément dans ce dessein, de la thériaque, ou quelque autre remede chaud; mais

---

(1) *De Med. Lib. II. Cap. X.*

(2) On peut donner aussi sur le soir, en une seule fois, deux scrupules de sel de corne de cerf rassasiés, avec environ trois cuillerées de vinaigre commun, & provoquer la sueur par quelque boisson tiéde délayante.

si ces remedes ne provoquent point la sueur, ils ne font qu'augmenter la fievre ; au lieu que les préparations salines opérent sans échauffer. La thériaque devient plus sodorifique en y ajoutant, sur un demi-gros, quelques grains de sel de corne de cerf, & en excitant la sueur par du petit-lait fait avec du vinaigre ou par de l'eau de gruau légere & acidulée avec du vinaigre. Mais quant à ce qui regarde la méthode pour prévenir les fievres, elle dépend plus des chirurgiens des régimens, que des médecins des hôpitaux, qui voient rarement le malade que la fievre ne soit tout à-fait formée, ou tellement avancée, qu'on ne peut plus l'arrêter avec les sudorifiques.

C'est pourquoi, si un rhume, ou quelque disposition à la fievre, dure pendant deux ou trois jours, on doit se contenter seulement de saigner, & n'employer que les remedes qui, sans être échauffans, tendent cependant à écarter les obstructions inflammatoires & à procurer la transpiration. Quelques personnes pensent qu'il n'y a rien de si efficace en ce genre, que le *spiritus mindereri* (1). Le savant Boerhaave (2) a le premier fait mention de son usage interne : il est devenu depuis fort commun à Edimbourg, où le docteur Clerck (3), cé-

---

(1) *Pharmacop. Edimburgensis.*

On doit observer qu'à moins que je ne m'exprime autrement, comme ici, je suis, par rapport aux noms & aux compositions des remedes, la derniere édition de la Pharmacopée de Londres, savoir celle de l'année 1746.

(2) Chem. Vol. II. Proc. 108.

(3) Comme les observations du docteur Clerke, sur les effets de ce remede en différens cas, peuvent faire plaisir à mes lecteurs, je joindrai ici ses propres expressions tirées de l'extrait d'une lettre sur ce sujet, dont il m'a honoré.

« Je ne donne jamais plus d'une demi-once de *spiritus Mendereri* pour une dose. Quand j'ai intention de provoquer l'urine, je donne » la même quantité deux fois le jour, mêlée avec autant de *syrop* » *d'althea*, & rarement ce remede manque-t-il de faire effet. Mais

lébre médecin de cette ville, l'a introduit. Mais j'ai suivi, dans la guerre précédente, la pratique commune, en joignant les testacées au nitre, sans

---

» dans une hydropisie je fais plus communément usage du *Julapium* » *diureticum Pharmacopœiæ pauperum Edimburgensis*. J'ajoute quel- » quefois du *sel de succin*, quand je suis sûr qu'il est véritable ; mais » on le trouve rarement tel. On l'a retranché, par cette raison, de » la pharmacopée des pauvres, & l'on a mis en sa place l'esprit, qui » est en même raison au sel, que l'esprit de corne de cerf est à son » sel, quoique n'étant pas jusqu'alors en usage, on le jettât comme » n'ayant aucune valeur. Lorsque je donne le *spiritus Mindereri* pour » exciter la sueur, j'ajoute toujours une petite quantité de sel de » corne de cerf, pour lui donner une teinture alcaline, comme dans » le *Haustus diaphoreticus Pharmacop. pauper.* Quand je veux exciter » une sueur abondante, comme dans les rhumatismes, je donne » deux cuillerées du *Julapium diaphoreticum* (*Pharmacop. pauper.*) » d'heure en heure, ou toutes les heures une & demie, jusqu'à ce » que la sueur paroisse ; & je le repete, suivant que le besoin l'exige, » lorsque les liqueurs chaudes délayantes ne suffisent pas pour l'entre- » tenir. J'ai donné de cette maniere environ deux onces d'esprit & » dix grains de sel de corne de cerf dans l'espace de vingt-quatre » heures. Dans les inflammations topiques, je lui donne un goût » d'acide, en y mêlant une égale quantité d'*Acetum scilliticum*. Je » l'ai souvent ordonné de la sorte dans les pleurésies & les péripneu- » monies. Je sais que plusieurs de mes confrères ne se servent que » de cette formule. Je crois que tous les sels neutres, le sel ammo- » niac crud, approche davantage du *spiritus Mindereri*. Je fais quel- » quefois usage du *Bol diaphorétique Pharm. pauper.* mais je ne trouve » pas qu'il soit, à beaucoup près, aussi efficace que le *Julep*.

Ayant eu, depuis la mort du docteur Clerk, quelques doutes au sujet de la dose de l'*Acetum scilliticum*, je consultai son fils, un des médecins de l'infirmerie royale d'Edimbourg. Il m'apprit qu'il croyoit qu'il y avoit une méprise dans la lettre de son père, qu'il devoit y avoir *syrupus scilliticus*, au lieu de *acetum scilliticum*, & que son père ne donnoit jamais le *spiritus Mindereri* en pareille quantité, soit qu'on le joignît ou non au *syrupus scilliticus*. Il ajouta qu'il avoit trouvé dans le journal de son père, la recette suivante. ℞. *Aquæ hyssopi* (*vel cinnamomi sine vino*) *spiritus Mindereri*, *syrupi scillitici aa.* ℥ *ij misce. dentur cochlearia ij bis die.* Telle étoit la dose ordinaire de tous les juleps scillitiques de son père ; mais quand l'estomac n'en pouvoit pas supporter une dose si forte dans la matinée, il n'en donnoit qu'une cuillerée. Il ne se rappelloit pas particulièrement la quantité de cette mixture, que son père donnoit dans la pleurésie & la péripneumonie ; mais il pensoit qu'elle ne passoit pas quatre à cinq cuillerées par jour. Il finit par remarquer que vu la différente maniere de faire le vinaigre de squille à Londres & à Edimbourg, celui de Londres devoit être plus fort.

faire d'abord une attention particuliere à l'effet des premiers : mais ayant depuis découvert par des expériences faites hors du corps, la qualité septique de ces substances, il étoit naturel de conclure que prises intérieurement, elles devoient faire le même effet (1). Et peut-être qu'on s'en appercevroit plus souvent, sans la quantité des acides qu'on donne ordinairement dans les maladies aiguës. Dans ce cas, non seulement la qualité septique des testacées peut-être détruite, mais les acides peuvent devenir neutres, & avoir par-là une vertu plus diaphorétique. On peut aussi corriger la qualité putréfactive de ces poudres, par la racine de *contrayerva*, & le camphre qu'on y ajoute. La dose ordinaire est d'un scrupule de poudre de contrayerva composée de dix grains de nitre & de trois grains de camphre réduit en poudre ; cette dose se partage en quatre parties, qu'on donne quatre fois par jour dans un peu d'eau d'orge.

On donne ces poudres en partie pour provoquer les sueurs, quand la nature paroît l'indiquer, & en partie pour appaiser les spasmes, parce que la tête est dans cet état fort sujette à être affectée. Après tout, ce remède a un effet très-peu sensible ; aussi je compte fort peu dessus. Il est bon d'observer qu'indépendamment des remèdes dont l'action est manifeste, les médecins en ont employé d'autres dans les fievres, en différens pays & en différens siecles, qu'on a regardés de quelque efficacité pour détruire la maladie, quoiqu'ils opérassent d'une maniere imperceptible. Mais comme leur pratique étoit fondée sur la théorie dominante en ce temslà, quand celle-ci vint à changer, l'autre changea pareillement ; & cela ne manquera jamais d'arri-

(1) *Voyez* les Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques, Mémoire III. Expérience XXIII, à la fin du second volume.

ver, juſqu'à ce qu'on connoiſſe mieux la nature de la fievre, ou qu'un heureux haſard faſſe découvrir un plus grand nombre de remèdes qui diminuent ſenſiblement ſa violence.

Dans les commencemens que je pratiquois, je faiſois appliquer les véſicatoires dans toutes les fievres inflammatoires, & principalement dans leur état avancé, lorſque je croyois que le malade ne pouvoit plus ſupporter la ſaignée. Mais ayant découvert dans la ſuite par des expériences réitérées, qu'on ne pouvoit par cette méthode s'en procurer la guériſon, j'en bornai l'uſage au cas où j'étois sûr de leur efficacité. Par exemple, quand par la premiere ſaignée, ou en tenant le ventre libre, on n'emportoit pas le mal de tête, les véſicatoires entre les épaules manquoient rarement de procurer du ſoulagement. Lorſque le malade avoit une toux, comme cela eſt aſſez ordinaire, ou tout autre ſigne d'inflammation dans les poumons, j'appliquois au même endroit les véſicatoires, ſans avoir cependant la même certitude du ſuccès; mais s'il ſe plaignoit d'un point de côté, je les faiſois mettre ſur la partie affectée. J'ordonnois dans ces circonſtances, quelque boiſſon pectorale & une mixture huileuſe, dont je ferai mention lorſque j'en ferai à la pleuréſie. Dans le délire, je faiſois pareillement uſage des véſicatoires, & je ſuivois la méthode dont je parlerai dans le chapitre ſuivant.

Si le malade étoit conſtipé, j'avois recours, après la premiere ſaignée, à quelque laxatif doux; mais dans le tems de la fievre, je trouvois ſuffiſant de faire prendre tous les jours un lavement (1), afin de prévenir la conſtipation; en cas qu'il n'al-

(1) Une ou deux ſelles procurées tous les jours de cette maniere, eſt un des meilleurs remedes dans les fievres.

lât point régulièrement au siège. Lorsque le malade est rétabli, il est souvent nécessaire de lui donner une purgation douce, pour prévenir une trop prompte réplétion; ce qui arrive communément aux convalescens, qui ne manquent point de satisfaire leur appétit, autrement les purgations paroissent alors inutiles. Si dans les commencemens la fievre étoit accompagnée de tranchées & de dévoiemens, je faisois prendre au malade, après la saignée, de la rhubarbe; si le dévoiement continuoit encore, je tâchois de l'arrêter avec un julep de craie, lui en faisant prendre quatre cuillerées après chaque selle, & j'avois ensuite recours à la méthode ci-dessus.

Vers la crise, ou dans le déclin de la fievre, on peut ajouter à la panade un peu de vin, ou bien le donner sous une autre forme, comme un des meilleurs cordiaux. Dans un grand abattement je préfere à tout autre remède quelques gouttes d'esprit de corne de cerf, dans plein une tasse à thé de petit-lait fait avec du vin blanc (1).

Après avoir fait voir que dans le commencement de ces fievres, il faut avoir recours de bonne heure à des saignées réitérées & aux vésicatoires, je dois avertir un jeune médecin de ne point se servir d'opiates, quoiqu'il soit naturellement porté à les donner pour appaiser les douleurs, arrêter le dévoiement, & procurer du repos. Par rapport aux deux premiers cas, j'ai déjà proposé ce que j'ai cru suffisant pour la cure; mais à l'égard de l'insomnie, j'observerai qu'il ne faut employer ces opiates, dans l'état avancé de la maladie, que

(1) Comme on pourroit ignorer en France ce que c'est, voici la maniere dont il se fait. On met sur le feu le lait, & on y verse une certaine quantité de vin blanc. Quand le lait est caillé, on le passe; c'est ce qu'on appelle du petit-lait fait au vin.

lorsque les symptômes inflammatoires sont beaucoup diminués, que la tête n'est plus affectée, & que le malade, après de longues insomnies, pense qu'il se porteroit assez bien s'il pouvoit dormir. Alors, & sur-tout dans le tems de la crise & après, j'avois coutume de donner à l'heure du coucher, deux scrupules de la confection de Damocrate; ce qui me réussissoit. Si l'on continue ce parégorique, on peut prévenir la constipation par des clystères, ou par quelque laxatif doux.

Dans ces fievres, de même que dans les autres, on modere la soif en acidulant l'eau d'orge avec du vinaigre, ou bien l'on prend du baume en guise de thé avec du suc de limon. A l'égard de la diète, il faut observer la plus stricte, telle que la panade, du gruau fait à l'eau, ou autre chose semblable sans permettre au malade de prendre du bouillon que son urine ne devienne chargée, & qu'il ne s'y forme un sédiment. Quand cela vient à arriver, une décoction de quinquina, ou l'élixir de vitriol, achève la cure.

CHAPITRE II.

Observations sur quelques inflammations particulières.

§. I. *De l'inflammation du cerveau.*

LA phrénésie, ou inflammation du cerveau, considéré comme une inflammation originale, est proprement une maladie d'été qui vient d'avoir été exposé à l'ardeur du soleil, sur-tout pendant le sommeil & après avoir bu. Mais la phrénésie, ou délire symptomatique, n'est limitée à aucune saison, & arrive indifféremment dans les fievres rémittentes d'automne, la fievre d'hôpital, ou la fievre inflammatoire. Elle est peut-être plus commune à l'armée que par-tout ailleurs, à cause de la violence qu'on fait à toutes les fievres, en transportant dans des

charriots les malades du camp à l'hôpital ; violence d'autant plus grande, que le bruit & la lumiere seuls suffisent pour exciter la phrénésie dans un tempérament délicat.

L'inflammation primitive du cerveau exige sur le champ des saignées amples & réitérées ; & l'on regarde le soulagement comme beaucoup plus sûr, si l'on peut tirer le sang de la veine jugulaire. Je n'ai jamais conseillé de couper l'artère des tempes, parce que j'ai toujours trouvé de la ressource à appliquer à chacune trois ou quatre sangsues (1), après des saignées réitérées du bras. On peut comparer l'avantage qu'on en retire aux effets d'une abondante hémorrhagie du nez. Le reste de cette cure consiste en remèdes communs à toutes les fievres inflammatoires.

On guérit aussi la phrénésie symptomatique en ouvrant la veine, si le pouls le peut permettre ; mais si on ne le sauroit faire à cause de son abattement, on doit employer les sangsues & les vésicatoires. Lorsqu'on applique les vésicatoires, on commence ordinairement par la tête ; mais je pense qu'il est plus à propos dans les hôpitaux militaires de la laisser pour la derniere chose, parce que les barbiers sont négligens, & qu'en coupant la peau, ils exposent davantage le malade à la strangurie (2). Je faisois communément usage, pour remède in-

---

(1) Depuis, j'en ai quelquefois appliqué six à chaque tempe.

(2) Feu M. le docteur Whytt, professeur de médecine dans l'université d'Edimbourg, eut la bonté de m'envoyer la remarque qu'il fit sur ce passage, à la lecture de la premiere édition. Il observa qu'en rasant la tête, douze ou quinze heures avant l'application des vésicatoires, on prévenoit communément la strangurie. J'ai remarqué quelquefois qu'on soulageoit la tête en coupant les cheveux & en la rasant, quoiqu'on n'y appliquât pas les vésicatoires ; & dans quelques cas, j'ai donné toutes les quatre heures, vingt-cinq grains de sel sédatif d'Homberg ; & je m'imagine que cela a réussi, quoique je ne puisse l'assurer, ne m'étant pas borné à ce seul remède.

terne, de la poudre on mélange diaphorétique, dont on a fait mention dans le chapitre dernier.

La phrénésie est souvent occasionnée ou augmentée, dans les hôpitaux d'une armée, par le défaut d'une transpiration suffisante, & le manque de chaleur aux extrêmités. Aussi-tôt donc qu'on a mené un soldat à l'hôpital, avec des symptômes fiévreux, on doit bien bassiner ses pieds & ses mains avec de l'eau & du vinaigre chauds. Je recommande pareillement pour les hôpitaux, de fomenter les pieds & la partie inférieure des jambes, avec une flanelle en double, trempée dans de l'eau tiede mêlée avec un septieme de vinaigre, mais dont on a exprimé l'eau en la tordant. On renouvelle cela de tems en tems, pendant une heure ou deux. Je m'en suis servi avec succès dans ma pratique ordinaire.

§. II. *De l'inflammation des yeux.*

Les soldats sont sujets à l'ophtalmie ou inflammation des yeux. Cela vient non-seulement des froids de l'hiver, mais encore de leur exposition continuelle au soleil & à la poussiere pendant la campagne. On peut guérir les cas légers sans saigner ; mais s'il s'y joint un peu de fievre, ou que l'inflammation soit considérable, on ne doit point manquer de faire tirer du sang. On ne peut guérir les inflammations violentes sans d'amples saignées, à moins qu'on ne puisse détourner les humeurs de la partie affectée, sans épuiser le corps entier. Il est, par cette raison, fort utile d'appliquer les vésicatoires derriere les oreilles, sur-tout si on les y laisse pendant deux ou trois jours, & qu'on laisse suppurer la plaie. Cette partie de la cure est suffisamment connue. J'ai observé que les sangsues étoient quelquefois plus efficaces, quoiqu'on ne s'en serve pas communément. On doit en appliquer deux à la partie inférieure de l'orbite, ou proche l'angle externe de l'œil,

& laiſſer le ſang couler goutte à goutte, juſqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. C'eſt pourquoi dans toutes les inflammations conſidérables, j'ai toujours fait uſage de cette méthode après la ſaignée du bras ou de la veine jugulaire, la réitérant pluſieurs fois ſi cela étoit néceſſaire. Cette méthode n'eſt pas moins recommandable dans les inflammations des yeux, occaſionnées par un coup qu'on aura reçu. On doit toutefois faire attention que dans les fluxions conſidérables, il eſt à propos de ſaigner d'abord au bras, & immédiatement après la ſaignée, il faut donner une purgation forte, afin de faire une révolution.

Il faut, dans tous les cas, examiner ſouvent & attentivement l'œil enflammé; puiſque l'inflammation peut être occaſionnée & continuée par de petites pouſſieres, ou par des poils des ſourcils qui ſeront tombés dedans, ou qui croiſſent intérieurement, & qui cauſent une irritation continuelle.

On guérit les inflammations légères occaſionnées par le ſoleil & par la pouſſiere, en fomentant les yeux avec de lait & de l'eau chaude, à quoi on aura ajouté un peu d'eau-de-vie, & en frottant le ſoir avec l'*unguentum tutiæ* le bord des paupières, principalement quand cette partie eſt excoriée & ulcérée. Mais dans les cas fâcheux, après que l'inflammation a un peu cédé aux évacuations, on peut étendre du *coagulum aluminoſum*, de la pharmacopée de Londres, ſur du charpi, & l'appliquer en ſe mettant au lit. J'ai ſouvent éprouvé que c'eſt le meilleur remède extérieur dont on puiſſe faire uſage. Le malade doit juſqu'alors ſe ſervir d'une diſſolution de vitriol blanc (1), ou dans les dou-

(1) Je me ſuis ſervi depuis peu, avec ſuccès, pour un collyre, d'un gros d'*Acetum lithargyrites*, deux gros d'eau-de-vie de France & huit onces d'eau douce, à la maniere de M. Goulard; & en la

leurs violentes, se bassiner fréquemment les yeux avec une décoction de têtes de pavots blancs.

§. III. *De l'inflammation de la gorge.*

L'esquinancie inflammatoire est très-fréquente & très-dangereuse au commencement d'une campagne. Sa propensité à causer la suffocation, indique la nécessité de faire une prompte & ample saignée, qu'on réitere le lendemain, si l'inflammation n'est pas diminuée; dans tous ces cas, on donne une purgation douce, & ensuite des clystères tous les jours, pour tenir le ventre libre. Lorsque les amygdales font beaucoup de douleurs, ou qu'elles sont enflées, on applique un large véficatoire le soir après la premiere saignée, & c'est pareillement une partie néceffaire de la cure (1). Mais comme Sydenham a parfaitement bien expliqué la méthode & la maniere dont il faut se servir de toutes ces choses, je me contente de recommander ici le remède suivant, dont j'ai quelquefois éprouvé l'utilité. Trempez un morceau de flanelle épaisse dans deux parties d'huile douce commune, sur une d'esprit de corne de cerf, ou même sur une plus grande quantité si la peau le peut endurer; appliquez-la à la gorge, & renouvellez-la une fois toutes les quatre ou cinq heures. Au moyen de quoi le cou, & quelquefois le corps entier entre en sueur, qui, après la saignée, emporte l'inflammation, ou du moins la diminue beaucoup. La formule est nou-

---

place de l'*unguentum tutiæ*, je fais usage d'un liniment fait avec une partie de pierre calaminaire réduite en poussiere très-fine, & deux parties de graisse de vipère. Cette derniere composition est plus néceffaire quand le bord des paupieres est principalement affecté. J'ai vu, dans ce cas, réussir pareillement l'onguent dont parle Boerhaave dans ses Leçons sur les maladies des yeux, *de Morbis oculorum*, imprimées à Gottingue en 1750, pag. 50.

(1) Dans ma pratique ordinaire, j'ai fait usage depuis, dans les

velle, mais l'intention ne l'est pas ; car les anciens appliquoient l'huile chaude avec des éponges & des sachets de sel chauds (1). Quelques-uns d'entre les derniers écrivains ont recommandé des cataplasmes faits avec de la fiente d'animaux (2) ; ce qui ne paroît être qu'une maniere grossiere & dégoûtante d'employer les volatils.

Dans l'esquinancie inflammatoire, je ne fais jamais toucher les parties enflammées avec un acide minéral, comme l'ordonne Sydenham ; & j'ai remarqué qu'on tiroit fort peu davantage d'aucune espece de gargarisme, excepté quand la suppuration se forme. Dans ce cas, le malade doit en employer un, fait avec du lait & de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir des figues, & il faut tenir un morceau d'une de ces figues aussi près qu'on le peut de la partie affectée.

---

cas fâcheux, d'un véficatoire placé sur la gorge en travers, indépendamment de celui qu'on avoit appliqué sur le dos. D'autres fois, quand l'inflammation étoit obstinée, je faisois ouvrir sous la langue les veines qu'on appelle *raninæ*, & en tirer le sang qui peut en venir. Ces deux méthodes m'ont réussi. Sydenham ne parle point, dans l'ouvrage intitulé *Processus integri*, de saigner sous la langue ; mais son fils en fait mention dans un petit ouvrage intitulé : *Compendium praxeos medicæ Sydenhami* ; soit que son père l'ait omis par inadvertance, ou que le fils l'ait regardé comme une partie trop importante de la curation pour ne pas l'ajouter d'après les observations pratiques de son père. Comme on avale difficilement les poudres diaphorétiques, dont j'ai parlé dans le traitement général des fievres inflammatoires, je donne actuellement en leur place, une mixtion de deux ou trois onces de l'*Emulsio camphorata Pharmacopeiæ Edinburgensis*, trois fois autant d'eau de fontaine, & deux scrupules de nitre. Le malade en prend trois cuillerées toutes les trois heures, & s'il ne veut point faire usage tous les jours d'un clystère laxatif, j'omets le nitre, & je lui substitue deux gros de sel cathartique amer, ou quelque autre semblable, afin de tenir le ventre libre.

(1) *Ergo admovere spongias oportet ; quæ melius in calidum oleum, quàm in calidam aquam subinde demittuntur. Efficacissimumque est hic quoque, salem calidis cum sacellis superimponere.* Cels. Lib. IV, Cap. IV.

(2) *Etmuller. cap. de Anginâ.*

Mais dans ce qu'on appelle *angina maligna*, qui n'eſt point véritablement une maladie des armées, je fais grand cas des gargariſmes, que je fais injecter avec une ſeringue. Par cette méthode, le malade évacue une grande quantité de phlegmes épais & nuiſibles, & communément il ſe ſent ſoulagé, & cela empêche les ulceres de s'étendre. Je donne pour cet effet treize onces d'eau d'orge, ou d'une infuſion de ſauge, avec deux onces de miel roſat & une once de vinaigre; j'y ajoute quelquefois une once d'une teinture de mirrhe, pour rendre ce gargariſme plus antiſeptique; j'en fais injecter quatre ou cinq ſeringuées, l'une après l'autre, chacune contenant environ trois cuillerées, & je réitere ce remède trois ou quatre fois par jour.

§. IV. *De la pleuréſie & de l'inflammation des poumons.*

La pleuréſie & la péripneumonie ſont les formes ſous leſquelles la fievre inflammatoire paroît le plus fréquemment. On doit d'abord remarquer que dans ces maladies on reſſent une douleur dans quelque partie que ce ſoit de la poitrine, derriere, devant, auſſi-bien qu'aux côtés, & quelquefois elle deſcend ſi bas, qu'on la prend pour une inflammation de quelques-uns des viſceres de l'abdomen, tels que le foie, la rate & les reins. Sans m'attacher ſcrupuleuſement à la diſtinction que la plupart des auteurs ont faite entre la pleuréſie & la péripneumonie, je me contenterai de faire mention des remèdes que j'ai employés avec le plus de ſuccès dans toutes les douleurs de la poitrine, vives ou ſourdes, accompagnées d'une difficulté dans la reſpiration, presque toujours avec une toux, & jamais ſans quelque degré de fievre. Car, il ne faut pas confondre ces douleurs inflammatoires & cette difficulté dans la reſpiration, avec quelques points ſpaſmodiques,

qui, attaquant les mufcles de la refpiration, ne font point accompagnés de fievre, & qu'on guérit feulement par des remèdes externes. Il ne faut pas non plus les confondre avec des douleurs aux côtés, occafionnées par des vents auxquels les perfonnes hyftériques & hypochondriaques font très-fujettes. Ces cas paroiffent rarement dans nos hôpitaux. Mais tous ceux que les maladies, & fur-tout celles des inteftins, ont réduit fort bas, font très-fujets à ces points de côté venteux. Ces douleurs font caufées par des vents, ou par des excrémens renfermés dans la partie du colon la plus proche du diaphragme. Elles fe font communément fentir de la poitrine au dos, ou d'un côté à l'autre, affectent la refpiration, & font quelquefois accompagnées d'une toux petite, mais fréquente. Mais la fievre, ni le fang coëneux, ni les autres marques d'une véritable pleuréfie ne fe rencontrent. La faignée peut faire du mal; les carminatifs relâchans, avec quelque chofe de chaud appliqué à la partie affectée, donnent du foulagement. Les véficatoires font peut-être le feul remède qui foit commun à l'un & à l'autre.

Quoiqu'on doive rejetter les jours critiques, il faut continuer d'obferver avec les anciens, certains périodes de ces inflammations de poitrine, qui font accompagnées de fymptômes différens, & qui exigent un traitement différent. On amene fouvent les malades à l'hôpital, lorfque l'inflammation s'eft déjà répandue fur les poumons, & qu'elle eft trop avancée pour céder à la faignée. Or, quoiqu'il ne foit pas à propos d'abandonner le tout à la nature, il eft cependant certain que fi les crachats paroiffent tels qu'Hippocrate les décrit, nous devons les regarder comme un moyen de guérifon, & ne point les détourner par les faignées ou par les purgations, comme je m'en fuis convaincu par l'expérience.

C'est avec ces précautions qu'il faut procéder. On peut saigner librement les trois ou quatre premiers jours de la maladie ; mais si dans ce tems là le crachement commence, on doit tout-à-fait discontinuer la saignée, ou bien la modérer de maniere qu'elle soulage la poitrine, sans diminuer la force & sans arrêter l'expectoration.

On ne peut donner aucune régle précise par rapport à la quantité de sang qu'on doit tirer, & au nombre de saignées. Sydenham a déterminé quarante onces, pour la quantité moyenne que les hommes pouvoient prendre dans une pleurésie ; mais dans les circonstances où se trouvoient nos malades, ç'auroit été trop peu sans les vésicatoires, qui, non-seulement abrégent la cure, mais préviennent encore la perte d'une grande quantité de sang.

Une pleurésie peut se guérir dans le commencement avec une saignée abondante, & un vésicatoire appliqué au côté affecté. On fait contre cette pratique une objection, qu'on tire de la qualité stimulante des cantharides. Mais le soulagement est si certain, qu'on ne doit se servir ici de la théorie, que pour rendre raison de la maniere dont le stimulus agit & résoud le spasme interne ou obstruction.

La méthode d'appliquer des vésicatoires aux côtés, paroît fort ancienne ; l'on employoit à cet usage des sinapismes (1), On se sert seulement à présent des mouches cantharides, & la pratique en est devenue fort commune en Angleterre (2). Reste maintenant quelque difficulté au sujet du tems où l'on doit appliquer les vésicatoires ; savoir s'il vaut mieux en faire usage au commencement, ou bien attendre que le pouls soit adouci par de fréquentes saignées. L'expérience que j'ai, m'en-

---

(1) *Cels. Lib. IV. Cap. VI.*

(2) *Mead. monita & praecepta medica.*]

gage à préférer une prompte application ; car en traitant dans les hôpitaux un grand nombre de ces ſortes de maladies, je n'ai jamais vu qu'en appliquant les véſicatoires immédiatement après la premiere ſaignée, il en réſultât aucun inconvénient, & je me ſuis toujours apperçu au contraire, que ce remède apportoit un ſoulagement plus prompt & plus certain. Bien plus, lorſqu'il n'y avoit point de chirurgien à portée, j'ai fait ſouvent appliquer ſur le champ les véſicatoires au côté, & ſaigner après, pourvu qu'on ouvrit la veine avant que les cantharides euſſent eu le tems d'agir. Ces véſicatoires latéraux, auſſi-bien que ceux du dos, ſont de la largeur de la main, grandeur qui n'eſt en uſagé que dans ce pays ci.

Quand même les véſicatoires feroient diſparoître les ſymptomes, il ſeroit plus ſûr de recommencer la ſaignée, à moins qu'une ſueur abondante ſurvenant avec la ceſſation de la douleur, ne rendît inutile ce remède-ci, auſſi bien que tous les autres. Mais ſi les poumons ſont fort enflammés, la cure ne ſauroit être ſi prompte. Car, quand même la premiere ſaignée & le premier véſicatoire apporteroient du ſoulagement, il ſeroit cependant néceſſaire de réitérer l'un & l'autre. Quelquefois la douleur ſe renouvelle & ſe fixe à l'autre côté ; mais ſi on la traite comme la premiere, elle ſe diſſipera pareillement.

On fait communément une diſtinction entre la pleuréſie & la péripneumonie ; je l'ai ſuivie dans les premieres éditions de cet ouvrage ; mais ayant lu depuis les diſſections & les remarques de Haller (1) & Morgagni (2) ſur ce ſujet, je ſuis convaincu qu'on doit conſidérer ces deux maladies comme une

---

(1) Opuſc. Patholog. Obſ. XIII. XIV.

(2) De Sed. & cauſis Morb. Ep. XX. XXI.

seule, dans laquelle les poumons sont toujours enflammés, souvent sans la pleure, & la pleure jamais sans les poumous. J'applique toujours un large vésicatoire à l'endroit où est la douleur ; mais s'il n'y a point de douleur particuliere, & qu'on ne sente qu'une oppression générale, je le fais mettre entre les épaules. Si la maladie devient opiniâtre, je le fais d'abord appliquer à un côté, & ensuite à l'autre. Les vésicatoires tendent à soulager la poitrine & à provoquer l'expectoration, non-seulement lorsqu'on les applique à la poitrine, mais encore, comme d'autres l'ont remarqué, lorsqu'on les met aux extrêmités ; au lieu que lorsque les crachats ont paru, on ne doit se servir de la saignée qu'avec les plus grandes précautions, si tant est qu'on doive y recourir.

Je donne au malade, non-seulement dans le fort de l'inflammation, mais encore pendant tout le tems de l'expectoration, d'heure en heure, plein une petite tasse à thé d'une infusion pectorale chaude (1), & une fois en cinq ou six heures, quatre cuillerées d'une mixtion huileuse (2) ; mais quand l'expectoration diminue, j'ordonne en la place de ce dernier remède, autant d'oxymel scillitique que le malade peut en prendre, sans être purgé. Ou bien, je donne une fois en six ou huit heures, quatre cuillerées d'une solution de gomme ammoniac (3), remède que j'ai trouvé plus efficace. J'ai remarqué aussi de bons effets de faire respirer au malade la vapeur de l'eau chaude. Cette pratique,

---

(1) Sur une pinte d'une infusion faite avec les ingrédiens du *decoctum pectorale*, on ajoute une once d'oxymel simple.

(2) ℞ *Mellis (vel syrupi ex altheâ)* ʒ VI *gummi Arabici in pulverem contriti* ʒ I. *aquæ rosarum* ʒ II. *accurate subactis admisce invicem olei amygdalarum dulcium* ℥ I. *& aquæ puræ* ℥ VI.

(3) ℞. *Spermatis ceti (ex vitello ovi quantùm satis est soluti)* ʒ II. *lactis ammoniaci* ℥ VII. *syrupi croci* ʒ VI. *misce.*

recommandée

recommandée par Boerhaave & le Baron Van-Swieten, m'a été confirmée par les essais réitérés du docteur Huck, qui trouve plus avantageux & plus agréable au malade, d'y ajouter quelque peu de vinaigre, quand les phlegmes sont épais : telle est ma méthode actuelle.

Si malgré cette évacuation le malade se plaint beaucoup d'un point, ou qu'il ait de la difficulté à respirer, la saignée est nécessaire. Mais en ce cas-là il est dangereux d'aller d'une extrêmité à l'autre ; en omettant la saignée, on risque de causer dans les poumons une obstruction générale ; & en saignant trop abondamment, il y a à craindre d'arrêter l'expectoration. On a l'obligation aux docteurs Huxham, Triller & au Baron Van-Swieten, de quelques-unes des meilleures régles dont on puisse faire usage dans cette occasion. Mais par rapport aux vésicatoires, il n'est pas nécessaire de prendre aucune précaution dans une telle conjoncture, puisqu'ils sont toujours bons pour ranimer le pouls, & pour soulager la poitrine.

Pendant l'expectoration, il sera quelquefois utile de donner un vomitif pour débarrasser la poitrine des phlegmes visqueux. On peut aussi donner quelquefois des opiates, mais avec de grandes précautions. Car, tant que le pouls est dur, qu'on sent de la difficulté à respirer, & que la fievre cause des insomnies, ils sont pernicieux. Mais lorsque la fievre est passée, & que l'insomnie ne se trouve plus occasionnée que par des humeurs qui tombent sur la gorge ou les poumons, les opiates, sur-tout si on les joint à la squille, donnent du repos & provoquent l'expectoration. J'ajouterai seulement que pendant que j'exerçois en Flandres à l'armée, je ne connoissois point l'usage du quinquina, dans l'état avancé de ces inflammations. J'ai eu depuis occasion d'en voir les effets, seulement quand le malade étoit abattu par la saignée, tandis qu'il

reſtoit encore un peu de toux & quelque difficulté de reſpirer, auſſi-bien qu'une augmentation ſenſible de fievre, pendant la nuit, avec une rémiſſion pendant le jour, & l'urine chargée. J'ai donné avec ſuccès, dans ce cas, excepté dans le fort des paroxyſmes, une fois en trois heures, deux onces de décoction de quinquina, auquel j'ajoutois un peu de régliſſe, ſans aucun autre pectoral.

§. V. *De l'inflammation du foie.*

Le foie eſt non-ſeulement ſujet à des inflammations primitives, mais encore à ſouffrir par des métaſtaſes de la matiere. J'ai remarqué dans pluſieurs corps diſſéqués, qu'après les poumons ce viſcere ſe trouvoit le plus ſujet à la ſuppuration; mais je n'ai jamais vu qu'un ſeul cas où l'on ait guéri après un abcès. La matière ſe dirigeant vers l'extérieur, on la fit ſortir, & le malade ſe rétablit en peu de tems.

Il ſe préſenta un autre cas remarquable par la ſituation de l'abcès qui étoit tout-à-fait ſur le côté gauche de la ligne blanche. On fit néanmoins l'inciſion, & il en ſortit une grande quantité de pus. Le malade fut ſoulagé; mais l'opération ayant peut-être été trop long-tems différée, il mourut bientôt après. En ouvrant le corps, on trouva que l'inciſion avoit pénétré dans le foie; mais qu'elle étoit trop petite pour évacuer toute la matiere.

Il y eut un autre cas fort ſingulier par la qualité de la tumeur qui étoit plate, & par la grande difficulté qu'avoit le malade à reſpirer; car il ne pouvoit point du tout ſe tenir couché de ſon long, mais il s'appuyoit la plupart du tems ſur les genoux & ſur les mains. Il faiſoit d'ailleurs de fréquens efforts pour vomir, & il ſe ſentoit une douleur d'eſtomac continuelle & extraordinaire. Deux jours avant ſa mort il devint jaune & fut attaqué d'un hoquet. A l'ouver-

ture du corps, on trouva le foie totalement skirrheux & plein de pus. Le grand lobe avoit suppuré ; un autre grand abcès s'étoit formé dans la partie concave qui poussoit l'estomac en dehors, de telle maniere que si l'on eût fait une incision avant la mort, comme le premier cas il auroit fallu traverser l'estomac avant que d'arriver au sac.

A l'égard de la cure d'une inflammation du foie, je n'ai fait aucune remarque digne d'attention sur la maniere dont on doit la traiter si ce n'est qu'après des saignées abondantes, le meilleur remede consistoit à appliquer un large vésicatoire sur la partie affectée.

§. VI. *De l'inflammation de l'estomac & des intestins.*

La même méthode a réussi dans l'inflammation de l'estomac & dans intestins, & je n'ai jamais remarqué que les vésicatoires locaux aient eu des suites funestes, si après une saignée abondante on les appliquoit de bonne heure dans la maladie. Ils sont en particulier fort utiles dans la passion iliaque ou colique inflammatoire, & ils ont pareillement un heureux succès dans les douleurs fixes des intestins, qui viennent de spasmes, sans marques évidentes d'inflammation.

Je vais joindre à cette observation relative aux effets des vésicatoires dans les douleurs de l'abdomen, quelques remarques sur l'inflammation des intestins ; que l'expérience & de plus amples réflexions m'ont suggérées.

La passion iliaque, en grec εἰλεὸς, (*ileus tenuioris intestini morbus*, selon Celse), est, suivant un ouvrage attribué à Galien (1), « une inflamma- » tion des intestins, accompagnée de tranchées

(1) *Lib. de Definit.*

» violentes, & d'une si grande constriction, que la » matiere fécale & les vents ne peuvent passer». Quoique le vomissement ne soit point nommé dans cette définition, elle s'accorde néanmoins avec la description qu'a donnée Hippocrate (1) de la passion iliaque. Cet auteur fait mention de vomissemens bilieux & stercoracés; mais il les considere comme des symptômes additionels, lorsque la maladie parvient à un point considérable. Car, dans les aphorismes (2), il observe que le vomissement est un sujet fâcheux dans la passion iliaque; ce qui semble supposer que cette maladie peut exister sans aucune sorte de vomissement. Arétée (3), qui, de tous les anciens, nous a donné la description la plus ample & la plus satisfaisante de cette maladie, parle de trois degrés; l'un dans lequel l'estomac est oppressé sans vomissement; un autre, dans lequel le malade rend des phlegmes & de la bile; & le troisieme, qui est mortel, lorsqu'il rend ses excrémens par la bouche. Il paroît par-là que toutes les fois qu'il y a des douleurs aiguës dans les intestins, accompagnées d'oppression de l'estomac, d'une constipation opiniâtre, &, s'il faut s'en rapporter à Hippocrate, d'une tension de ventre, le plus constant peut-être de tous les symptômes, sans égard s'il y a des vomissemens ou non, nous pouvons assurer que c'est ce que les anciens entendoient par passion iliaque; & nous devons alors tirer d'eux des lumieres pour la guérir. Mais si, conformément à quelques-uns des plus habiles modernes, nous ne donnons le nom de passion iliaque, que lorsque le mouvement péristaltique est totalement renversé, nous ne pouvons recevoir aucun secours des Grecs, qui regardoient comme incurable cet état de la passion iliaque.

(1) *De Morb.* Lib. III.
(2) Sect. VII. 10.
(3) *Acut. Morb.* Lib. II. Cap. VI.

Ainsi, lorsque le vomissement des alimens se joint même aux symptômes ci-dessus rapportés, Sydenham ne lui donne point d'autre nom que celui de *passio iliaca notha* (1), supposant dans ce cas une inversion partielle du mouvement péristaltique. Mais lorsqu'on rend les clysteres par la bouche, il considere cela comme une marque d'une inversion totale & par conséquent comme un symptôme pathognomonique de la véritable passion iliaque ; *quandò liquet ex clysteribus per os ejectis & aliis signis verum esse ileum*, &c. (2) Je n'ai jamais vu qu'une seule fois la vraie passion iliaque de Sydenham ; le malade mourut. Je pense que de notre tems les plus grands praticiens n'en ont rencontré que bien peu, & qu'ils n'en ont jamais guéri, ou du moins rarement. Il paroît par conséquent assez extraordinaire que du tems de cet habile médecin, ce cas se presentât assez souvent pour qu'il pût s'assurer de sa cure ; & cela d'autant plus que les remedes qu'il employoit, ne paroîtroient pas actuellement avoir assez de vertu pour des dégrés plus foibles de cette maladie. Mais il paroît que cet excellent auteur s'apperçut dans la suite de l'insuffisance de sa premiere pratique ; car dans son ouvrage posthume (*processus integri*) il omet partie des remedes qu'il avoit d'abord recommandés, & en leur place, il en substitue de plus efficaces, qui en d'autres mains ne réussiroient peut-être pas d'avantage.

A l'égard des dégrés plus foibles de la passion iliaque, il faut en chercher la description, & la cure dans Sydenham, sous le titre de *colica biliosa* ; nous sommes d'autant plus assurés que c'est la même maladie que la passion iliaque, que l'auteur lui-même dit : « que si on ne remedie pas à tems à cette colique, » elle se termine en une passion iliaque (3) ». Il

(1) Sect. I. Cap. VI.
(2) *Ibidem*
(3) Sect. IV. Cap. VII.

auroit été à souhaiter que Sydenham n'eût point donné à cette derniere maladie le nom de colique bilieuse, & qu'il ne l'eût point considérée dans le jour qu'il a fait, parce que son autorité a engagé plusieurs personnes à corriger & à évacuer la bile, peut être à tort, sans prêter une attention suffisante à l'inflammation, à cause qu'il n'en fait aucune mention. Sydenham ne saigne qu'une fois. D'après cette circonstance seule, nous pouvons juger qu'il ne s'étoit jamais informé de l'état où paroissoient, après la mort, les intestins de ceux qui périssoient de cette maladie; qu'il ne craignoit point la mortification, quoiqu'on en soit toujours menacé, comme nous nous en sommes assurés par de nombreuses dissections.

Ces raisons m'ayant engagé à m'écarter de la méthode de Sydenham, j'ai suivi la plus ancienne, celle de saigner abondamment & souvent, aussi long-tems que dure la violence des symptomes, ou que les forces du malade le peuvent permettre. Si après la première saignée, le malade n'est pas sensiblement mieux, quelques heures après je fais ouvrir une seconde fois la veine, & immédiatement après, je fais appliquer sur la partie du ventre la plus affectée, un emplâtre vésicatoire aussi large que la main. Comme je me suis apperçu plus d'une fois que le malade étoit soulagé dans les intestins aussitôt qu'il sentoit la brûlure de la peau, & qu'en même tems la purgation ou le clystere qu'on lui avoit donné auparavant sans aucun effet le faisoient aller, j'ai raison de penser que les vésicatoires agissent plutôt comme un antispasmodique que comme un évacuant. Telle étoit ma méthode ordinaire dans les hôpitaux. Si, depuis ce tems-là, j'ai fait moins d'usage des vésicatoires, ce n'est pas que j'aie remarqué qu'ils eussent aucune suite fâcheuse, mais parce que dans ma pratique particuliere, les malades en général y répugnoient, à cause qu'on les appliquoit sur

une partie où on ne le fait pas ordinairement. J'en ai pareillement cessé l'usage, parce qu'il gênoit un peu lorsqu'on vouloit prendre les bains chauds, article important dans le traitement de cette maladie, mais qui manquoit ordinairement dans les hôpitaux d'armées.

Après la saignée, la principale attention doit être de tenir le ventre libre. Je tâchois d'y parvenir auparavant par des clysteres, & en faisant prendre toutes les heures une pillule d'aloës, de savon & de mercure doux; mais je changeai ensuite de méthode, & j'eus recours à des remedes plus doux. Je donnois dans cette intention toutes les heures, gros comme une noix muscade, d'un éleẞuaire composé d'une demi-once d'*electarium lenitivum*, de deux gros de fleur de soufre, & d'un gros de crême de tartre, avec quelque syrop; mais depuis peu, je m'en tiens davantage au sel cathartique amer, dont l'usage m'a été recommandé par le docteur Heberden, qui a eu des preuves de ses bons effets en doses petites, mais souvent répétées. Après avoir fait dissoudre deux onces de ce sel dans une pinte d'eau, j'en donne deux cuillerées toutes les demi-heures, ou une cuillerée dans un intervalle plus court, aussi long-tems que l'estomac du malade peut le supporter, ou jusqu'à ce qu'il ait été deux fois. Quoique ce reméde ait un goût désagréable, l'estomac le retient plutôt, suivant la remarque du docteur Heberden, qu'une liqueur plus agréable: circonstance qui porte à croire ce qu'on a dit de quelques autres sels neutres, qu'ils ont une qualité sédative aussi bien qu'une laxative. Soit que j'ordonne l'éleẞuaire ou ce sel, je fais toujours prendre un clystere purement laxatif, pour aider l'opération; car je n'ai jamais pu comprendre comment des parties qui sont au centre de la chaleur animale, & naturellement dans un état humide, peuvent être fomentées par un fluide qui n'est pas plus chaud qu'elles-mêmes, & qui est administré

par un clystere. Quand je soupçonne que l'obstruction est causée par des matieres durcies, je me contente d'abord de faire usage de lavemens d'huile, mais toutes les autres fois je me sers de la recette suivante.

℞. *Decocti communis pro clystere* ℥ x. *electarii lenitivi*, *olei olivarum*, *singulorum* ℥ ij *misce*.

Mais quand l'estomac est tellement dérangé qu'il rejette l'un ou l'autre des laxatifs ci-dessus, je joins alors de l'opium à un purgatif stimulant, méthode en usage dans ce pays-ci depuis long-tems, & qui a été suivie par le docteur Mead (1).

℞. *Extracti cathartici gr.* XXV. *Extracti Thebaici gr.* I. ℞. *Mercurii dulcis sexies sublimati g. v. misce, fiant pilulæ* X.

Cette dose se donne à différens intervalles, lorsque le malade se plaint, après le vomissement, du moindre mal. Plus les pilules sont petites, & plus il y a apparence qu'il les gardera aisément. Environ douze heures après, ou quand l'opium commence à perdre sa force, je tâche d'exciter l'opération de la médecine par la dissolution du sel cathartique amer, comme ci-dessus, & quelques heures ensuite je fais prendre un lavement sans discontinuer ce sel.
Après avoir procuré des selles, & la plus grande partie du danger étant passée, je suis d'assez près la méthode de Sydenham dans le reste de la maladie. Je donne du laudanum le soir, à l'heure qu'on se couche, & le matin autant de la dissolution du sel cathartique, ou d'un autre laxatif, qu'il suffit pour tenir le ventre libre, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien à craindre d'une rechûte.

Sydenham recommande pour le vomissement, dans ce qu'il appelle la passion iliaque (2), un scru-

---

(1) *Monica & Præcepta Medica*, p. 114.
(2) Page 230.

pule de ſel d'abſynthe dans une cuillerée de jus de citron, qu'on fait prendre dans le tems de l'efferveſcence. Je me rappelle de m'être ſervi pluſieurs fois, avec ſuccès, de cette méthode, lorſque le malade ne vomiſſoit que de la bile, mais avec cette différence, qu'au lieu de donner cela deux fois par jour, je le faiſois prendre toutes les heures.

Ceux qui ont des ruptures ſont plus ſujets que les autres à la paſſion iliaque; mais de tels cas ne ſont pas communs dans les armées. A l'égard des autres cauſes, j'en ai vu trop peu d'exemples, pour être ſatisfait au ſujet des plus fréquentes. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait point parmi les ſoldats d'inflammation dans les inteſtins; mais toutes les inflammations de ces parties ne tendent point à la paſſion iliaque; car en tombant ſur les grands inteſtins, elles occaſionnent communément un flux de ventre, comme cela parut à l'ouverture de ceux qui moururent de la dyſenterie. On peut trouver quelques exemples de la paſſion iliaque occaſionnée par une inflammation du colon; mais j'imagine que dans la plupart, des matieres durcies, ou quelque tumeur, auront concouru à retrécir le paſſage & à empêcher les ſelles. Au reſte, j'ai rencontré plus ſouvent ici cette maladie que dans nos armées. Les enfans & les perſonnes d'un tempérament délicat, y ſont peut-être plus ſujets que les hommes dans la force de l'âge; & d'ailleurs on n'enrôle point les gens qui ont des ruptures. Une humeur goutteuſe peut ſouvent occaſionner cette maladie parmi les gens d'un rang élevé, mais les ſoldats n'y ſont jamais ſujets, ou du moins rarement. J'ai vu, comme je me le rappelle, deux perſonnes attaquées de la paſſion iliaque, accompagnée de vomiſſemens. L'un étoit un jeune gentilhomme de vingt-deux ans, dont la vie n'avoit pas été fort réglée; ſa maladie finit par un accès de goutte. Le ſecond étoit un homme de cinquante ans, qui, quelques jours après une ſeconde attaque, eut pareille-

ment un accès de goutte, qui fit disparoître les douleurs des intestins. Ces personnes n'avoient point été incommodées auparavant de la goutte. Ceux qui desirent pousser plus loin leurs recherches là-dessus, peuvent consulter le *sepulchretum anatomicum*, les observations anatomiques & chirurgiques de Ruysch (1), l'excellent ouvrage de Morgagni, *de sedibus & causis morborum* (2)

Je finirai par une remarque que l'on a faite auparavant, mais qui n'a pas été assez généralement reçue, pour rendre mon temoignage inutile. Le passion iliaque est la plupart du tems accompagnée d'un degré sensible de fievre, avec tous les autres symptomes ci-dessus rapportés. Mais indépendamment qu'il y a des cas dans lesquels il n'y a point de vomissement, comme il paroît par les anciens, il y en a d'autres où la fievre est à peine sensible, lorsque le malade ne sent que peu de douleur, & qu'il n'est pas tout-à-fait resserré. Je dis qu'il y a de pareilles inflammations, parce que le malade étant mort avec des symptomes si peu capables d'alarmer, on trouva les intestins non moins mortifiés que dans les symptomes les plus caractérisés de cette maladie. Le docteur Simson en a le premier fait la remarque, autant que je le puis savoir, & le baron Van-Swieten la cite & la confirme (3), aussi bien que Morgagni (4), qui observe que dans ces circonstances il n'y a d'autres indications de danger, que la tension du ventre, une douleur sourde en le pressant, l'abattement & l'inégalité du pouls, & le changement de la contenance. Ce qu'il dit à ce sujet mérite toute notre attention.

---

(1) Observ. 91.
(2) Epist. XXXIV, XXXV.
(3) Comment. in Boerh. Aphor. §. 371.
(4) De sed. & caus. Morb. Epist. XXXV. 22.

§. VII. *Du Rhumatisme.*

Il paroît que les anciens distinguoient imparfaitement la goutte, de la maladie qu'on appelle maintenant rhumatisme. Ils donnoient le nom d'*arthritis* à l'affection de toutes les articulations, soit que la douleur provînt d'une inflammation rhumatismale, ou d'une humeur goutteuse. Si l'on ne souffroit pas dans toutes les articulations, mais seulement dans quelques-unes, la maladie tiroit son nom de la partie affectée; de-là viennent les termes de *chiragra*, *podagra*, *ischias*, &c. qui étoient tous considérés comme des espèces d'*arthritis*. Mais comme on remarqua qu'il y avoit des douleurs arthritiques d'une nature différente des autres, on les distingua suivant les différentes humeurs qu'on regardoit comme la cause de la maladie. On supposa, par exemple, qu'une espece dépendoit du sang, & l'on recommanda par conséquent la saignée comme le principal remede, & dans les constitutions, pléthoriques, on la réitéra.

Quoiqu'au moyen de cette distinction les anciens pussent traiter de la maniere qu'il convient la maladie qu'on appelle à présent rhumatisme; cependant comme les noms sont fort propres à en imposer à l'esprit, on doit penser qu'on confondoit souvent les différentes espèces d'arthritis, & par conséquent qu'on les traitoit souvent fort mal. Nous voyons que conformément à cela, les médecins, dans les tems postérieurs, considérèrent toutes les douleurs des articulations, comme les effets d'un catarrhe, c'est-à-dire, d'une humeur qui tombe du cerveau. Cette nouvelle théorie eut des suites plus pernicieuses; car toutes les humeurs catarrheuses, étant supposées d'une nature froide, on défendit la saignée, & l'on entreprit la cure d'un rhumatisme aigu, aussi bien que celle de la goutte, sans ouvrir la veine. *Bottallus*

s'oppoſa, à ce qu'il paroît, un des premiers à cette opinion & à cet uſage, & en diſtinguant dans le catarrhe l'eſpece inflammatoire, que nous appellons actuellement rhumatiſme, d'avec les autres eſpeces il déclara que les ſaignées reitérées étoient néceſſaires pour la guériſon (1).

Ballonius eſt le premier qui ait appliqué le terme ῥευματισμὸς (car il ſe ſert toujours du mot grec) cette eſpèce inflammatoire de l'arthritis, qu'il ſoutient être un humeur différente de celle de la goutte, quoiqu'elle en approche beaucoup (2). Le même auteur eſt auſſi le premier qui ait décrit d'une maniere convenable cette maladie, & qui ait pareillement recommandé les ſaignées réitérées, comme la partie la plus indiſpenſable de la cure. Cette méthode a depuis été ſuivie par ceux qui ont le mieux écrit ſur la médecine pratique, tels que Riviere & Sydenham

On a vu dans la premiere partie (3), combien les rhumatiſmes ſe rencontrent fréquemment, & à quelles cauſes il faut les attribuer; mais il faut ajouter que quoique la maladie parût quelquefois avec toute la violence dont Ballonius & Sydenham font mention, elle étoit communément d'une eſpece beaucoup plus douce, parce que ſa cauſe ne pouvoit pas agir avec tant d'efficacité ſur des hommes dont le ſang en général avoit peu de diſpoſition à s'enflammer, ſoit par leur maniere de vivre, ſoit par

---

(1) *De Curat. per Sang. Miſſ. Cap. 12.*

(2) Nous rencontrons dans les ouvrages des anciens, le terme ῥευματισμὸς, dans le ſens de *rhume* ou *fluxion*, & non point, autant que je le puis ſavoir, pour déſigner une maladie particulière Ballonius commence ſon traité ſur le rhumatiſme par ces mots : *Affectus pene ἀνώνυμος apud antiquos*; mais il ne paroît pas qu'il ait été le premier parmi les modernes qui lui ait donné ce nom. Il dit en effet dans le même ouvrage : *Affectio quæ falsò catarrhus dicitur, aliis melius ῥευματισμὸς dici videtur.* Lib. de Rheumat.

(3) Part. I. Chap. III. & IV.

un effet de leur tempérament. Dans les rhumatifmes plus aigus, non-feulement quelques-unes des articulations font confidérablement enflées & enflammées, mais elles font toutes tellement affectées, que le malade ne fauroit fe remuer un tant foit peu, ou être remué par d'autres, fans des douleurs extrêmement vives. Il y a dans ces circonftances toujours quelque peu de fievre qui les accompagne. Il paroît par conféquent étonnant que Ballonius, qui décrit fi bien d'ailleurs cette maladie, dife qu'elle altere peu le pouls, puifque nous le trouvons dans cette efpece fi fort animé, que fi nous jugions par ce figne feul, nous penferions fouvent que le malade auroit une fievre violente.

En traitant du rhumatifme accompagné de fievre, j'ai fuivi la pratique des auteurs dont je viens de parler, par rapport aux faignées réitérées, qui étoient mon principal remede. Il faut fe rappeller que mes malades étoient dans la force de l'âge, ou d'une claffe peu fujette aux douleurs arthritiques, qu'il eft fi aifé de confondre avec les douleurs de rhumatifme. J'ajoute que dans ma pratique particuliere depuis ce tems, parmi des gens dont la maniere de vivre les difpofe davantage à des attaques de goutte qu'à un véritable rhumatifme, je fais tirer du fang dans tous les cas douteux, s'il y a de la fievre, non-feulement une fois, mais une feconde & une troifieme, fi le fang étoit coëneux, & que le malade ne fût pas trop affoibli par cette évacuation, & qu'il en fût foulagé. Nous avons pour cela l'autorité de Ballonius. Dans le rhumatifme aigu, les faignées fréquentes affoibliffent peut-être moins le corps, comme l'a remarqué avec raifon Riviere (1), que dans toute autre maladie; & je crois pouvoir ajouter avec certitude, que lorfque la goutte fe déguife

(1) Cap. de Rheum.

dans les jeunes gens sous la forme d'un rhumatisme, on ne sauroit se tromper beaucoup en traitant ce cas comme si c'étoit un rhumatisme seul.

Si les malades n'ont pas le ventre libre, je fais donner presque tous les jours un clystere, ou quelque laxatif doux, pour rafraîchir & pour empêcher la constipation. Pendant tout le tems, on leur fait observer la diete la plus tenue à laquelle on peut les engager. On leur donne pour nourriture de la panade, du gruau à l'eau, ou autre chose semblable, & pour boisson, de l'eau d'orge, ou, quand on peut se procurer du lait, du petit lait fait au vinaigre, au lieu de présure, qu'ils boivent avec plaisir.

Dans les cas où les poumons sont immédiatement affectés, ou bien lorsque le malade se plaint d'une difficulté dans la respiration, ou d'un mal de tête, auxquels les saignées n'ont point apporté de soulagement, je fais appliquer un vésicatoire entre les épaules; ce qui manque rarement de faire cesser ces symptômes ou de les diminuer. On a remarqué qu'en général les vésicatoires font du bien dans ces rhumatismes universels, & je puis certifier que lorsque la douleur est bornée à une partie, c'est un topique des plus efficaces. Mais dans les rhumatismes aigus, accompagnés d'articulations enflées, je préfere les sangsues à tout autre remede topique. J'en fais appliquer quatre, ou même davantage, sur la partie de l'articulation où l'inflammation & la tumeur sont les plus considérables. Lorsque les sangsues sont tombées, je laisse dégoutter le sang jusqu'à ce qu'il s'arrête de lui-même. Comme cela soulage beaucoup, & que l'évacuation est petite, je fais réitérer cela souvent. J'ai quelquefois, depuis ce tems-là ordonné avec succés, dans ma pratique particuliere, une douzaine de sangsues à la fois, que je partage entre deux, ou un plus grand nombre d'articulations affectées, que je renouvelle pendant trois jours consécutifs, après quoi j'en applique en plus petite quantité, & à des intervalles plus longs, sui-

vant l'exigence des cas. Par ce moyen, je procure généralement un ſoulagemen immédiat, j'abrège pareillement la maladie, & j'épargne beaucoup de ſang qu'il auroit fallu tirer du bras. Ballonius dit quelque choſe de l'application des ſangſues dans le rhumatiſme : mais il en parle plutôt comme d'une choſe qu'on pourroit eſſayer que comme d'un remede qu'il auroit éprouvé; puiſqu'il dit en paſſant, *cornicula frequentia & hirudines copioſæ habitui corporis applicatæ conferrent* (1).

Les ſaignées générales & les évacuations locales du ſang, avec les véſicatoires ſuivant l'occaſion, une diete tenue & les laxatifs les plus doux, ſuffiſent la plupart du tems, pour guérir le rhumatiſme aigu des armées, ou du moins pour le diminuer conſidérablement. Il eſt vrai que j'ajoutois communément les poudres diaphorétiques dont j'ai parlé dans le traitement des fievres en général, mais ſans aucune confiance, & nullement dans la vue de procurer une évacuation ſenſible par la peau. Car quoique dans les commencemens que j'exerçois, je tachois d'exciter les ſueurs par le *ſpiritus mindereri*, & d'autres remedes de cette nature, cependant je me ſuis convaincu par la ſuite, que cette méthode de traiter un rhumatiſme avec fievre, ne convenoit point. Il eſt vrai que lorſqu'en tirant beaucoup de ſang la fievre étoit diminuée, ou que ces évacuations avoient beaucoup affoibli, je donnois trois fois par jour environ quarante gouttes d'eſprit de corne de cerf, comme un cordial, & non point comme un ſudorifique. Ayant remarqué que ce remede répondoit ſuffiſamment à cette intention, & qu'il diminuoit les douleurs, je coutinuois à le donner tous les jours, auſſi long-tems qu'elles ſubſiſtoient, ſoit que le malade gardât le lit, ou qu'il allât de côté & d'autre. Ainſi on faiſoit uſage

---

(1) *Loco cit.*

dans les rhumatismes aigus, aussi-tôt que la fievre commençoit à céder; de l'alcali volatil que Sydenham recommande seulement dans les rhumatismes chroniques.

Telle étoit ma maniere de traiter les rhumatismes aigus de l'armée, & la plupart du tems elle me réussissoit. Mais le rhumatisme chronique est une maladie des plus opiniâtres qu'il y ait dans les hôpitaux. Ce sont quelquefois les restes d'une fievre de rhumatisme mal guérie, ou des douleurs causées originairement par des froids, & qui se sont enracinées faute d'y avoir apporté remede à tems. Lorsque dans les douleurs de cette espece, le sang n'étoit pas coëneux, je soupçonnois les douleurs d'être d'une nature vénérienne, ou le soldat de prétexter une indisposition. Je pense m'être rarement trompé à l'égard de ce dernier soupçon. Je dois cependant convenir que j'ai vu depuis des personnes d'un état plus relevé, & au-dessus de la tentation de déguiser leur situation, qui se plaignoient des mêmes douleurs, sans qu'il y eut une altération visible dans leur sang.

Sydenham ayant très-bien distingué cette espece de rhumatisme de l'autre, ce que Ballonius n'a pas fait, j'ai suivi sa méthode à l'égard de la saignée. Toutes les fois donc que je trouvois le sang enflammé, j'en faisois tirer une fois en huit ou dix jours, environ huit onces, tant qu'il demeuroit coëneux, où que les douleurs subsistoient. De tems en tems je purgeois le malade avec une dissolution de gomme gaiac, & dans les intervalles je lui donnois de l'esprit de corne de cerf. Je considérois alors le gaïac comme un purgatif spécifique dans ces rhumatismes lents, & d'autres l'avoient fait avant moi. L'expérience que j'ai acquise depuis, m'a tellement confirmé dans la bonne opinion que j'avois de ses bonnes qualités, que, dans ces cas-là, après avoir tiré du sang avec la lancette, ou avec les sangsues, si les parties étoient enflées ou enflammées,

mées, j'ordonnois ordinairement un demi-gros de cette fubftance, diffous dans un jaune d'œuf, deux onces d'eau avec un peu de fucre, qu'on prenoit tous les foirs à l'heure qu'on fe couche, afin de procurer deux ou trois felles le jour fuivant. Je continuois cette méthode jufqu'à ce que les douleurs ceffaffent, ou jufqu'à ce que le malade fe trouvât fi fort affoibli par ces évacuations, qu'il ne pût plus la continuer. Dans l'un ou dans l'autre cas, & fur-tout fi l'urine devenoit chargée, ou fi le malade fe plaignoit de fueurs pendant la nuit, je tachois de finir la cure par le quinquina, dont je lui donnois dans le jour jufqu'à la concurrence d'un gros & demi en fubftance. Pendant l'ufage du gaïac & du quinquina, j'ordonnois toujours l'efprit de corne de cerf, comme ci-deffus; & toutes les fois que les articulations étoient enflées & enflammées, j'avois recours aux fangfues, dont l'effet n'eft guere moins efficace ici que dans les rhumatifmes accompagnés de fievre.

Dans les rhumatifmes aigus, les remedes appliqués à l'extérieur, ne m'ont jamais réuffi, excepté les ventoufes, les fangfues & les véficatoires. Quoique j'aie vû des douleurs fans fievre, être foulagées quelquefois par le baume anodyn de Bates, des embrocations d'efprits alcalins volatils feuls, ou dans le liniment volatil, auquel on ajoute un quart d'huile de térébenthine; cependant je me fuis apperçu d'autres fois, que toutes ces chofes aggravoient plutôt les fymptômes. La flanelle eft en général ce qu'on peut appliquer de plus utile, & cependant j'ai vu des perfonnes s'en plaindre & obligées de l'ôter, parce que cela les échauffoit trop.

Ballonius admet les parégoriques, pour pallier les fymptômes, mais fans en définir l'efpece ni les tems les plus propres pour les donner. Sydenham condamne tous les opiates, comme fervant à fixer la maladie; mais on ne peut douter que ce foit avec juftice. Pendant que je pratiquois à l'armée, je m'en abf-

tenois sur son autorité, dans les rhumatismes aigus & chroniques; mais le témoignage de quelques autres auteurs, m'a fait, depuis ce tems-là, changer ma méthode à cet égard; & dans les douleurs vives de la nuit, qui empêchent de reposer, j'ai quelquefois donné, avec succès, depuis vingt jusqu'à vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque, jointes à trente gouttes de vin d'antimonie. Dans les autres cas, je pense, avec Sydenham, qu'il vaut mieux ne point se servir de ces sortes de remedes.

La sciatique se distingue communément en espece goutteuse & en espece de rhumatismale; mais si l'on entend par ce terme une douleur ou mal de la hanche, qui affecte cette partie de maniere à faire boiter, il en faut admettre au moins une autre espece, qui provient d'un dépôt de matiere sur le psoas, ou sur le muscle iliaque interne, d'un côté; ou sur l'articulation même, qui à la longue cariera les os. Si la sciatique ordinaire est récente, on la traite avec les saignées, les vésicatoires appliqués sur la partie, les purgatifs de gaïac & d'esprits volatils, en un mot, avec les remèdes qu'on a donnés dans le rhumatisme commun, suivant qu'elle est accompagnée de fievre ou non. Je ne l'ai point trouvée rebelle à cette méthode, quoique la plupart du tems elle soit plus opiniâtre que d'autres douleurs de rhumatisme. Lorsque le boitement & la douleur sont de vieille date, je réussissois si peu alors & depuis ce tems-là, que je crois inutile de proposer aux autres la méthode infructueuse dont je faisois usage. Je parlai, dans la premiere édition de cet ouvrage, de deux cas qui se présenterent dans la premiere guerre. Dans tous les deux, la douleur fut grande & constante, rien ne put soulager ces hommes, & après être devenus étiques, ils moururent dans l'agonie. On ne les ouvrit pas; mais je ne doute point qu'il n'y ait eu de la matiere rassemblée aux environs de la jointure; & qu'une

partie de cette matiere ayant été abſorbée, n'ait occaſionné la fievre lente. En effet, j'ai remarqué depuis ce tems-là ſix cas, où la douleur & le boitement étoient évidemment cauſés par la ſuppuration. Il y eut trois de ces cas où la matiere aboutit à un abcès dans la partie ſupérieure de la cuiſſe, qui ſe vuida en grande quantité, & les malades ſe rétablirent. Dans les trois autres, la matiere ne parut qu'après la mort. Dans l'un, la matiere étoit logée ſur le muſcle pſoas, du côté boiteux, & nulle part ailleurs; dans le ſecond, elle étoit tout autour de l'articulation, tandis que l'acetabulum & la tête de l'os du fémur étoient cariés; dans le troiſieme, l'articulation étoit pareillement cariée, & la matiere l'environnoit auſſi bien que la veſſie. On en trouva auſſi dans le rein du même côté. Le feu docteur Jean Clerk m'apprit, après la premiere paix, qu'il avoit guéri des ſciatiques opiniâtres & d'autres douleurs arthritiques, en donnant pendant quelques mois conſécutifs du ſavon, depuis une demi-once, juſqu'à une once par jour.

CHAPITRE III.

Obſervations ſur les rhumes & la phthiſie pulmonaire.

ON joint avec raiſon les rhumes & le phthiſie aux maladies inflammatoires. Car un rhume récent, qui provient du froid, peut être regardé comme le premier degré d'une péripneumonie; & un rhume ancien & négligé, comme le commencement d'une conſomption.

Aux obſtructions du poumon ſuccédent de petites tumeurs & des ulceres. En différens cadavres de perſonnes mortes de la phthiſie pulmonaire, j'ai trouvé, en les diſſéquant, les poumons adhérens à la pleure, pleins de ces tumeurs & de ces ulceres.

On ne ſauroit par cette raiſon prendre trop de ſoin pour guérir un rhume dans ſon origine. Mais cette partie regarde le chirurgien du régiment à qui le ſoldat s'adreſſe d'abord, & l'on peut être aſſuré qu'il faut que la toux ſoit en effet fort mauvaiſe pour qu'il s'en plaigne. La maladie étant d'une nature inflammatoire, la ſaignée eſt le principal remede, & avec une diète tenue, elle guérira ſouvent des rhumes fâcheux, tandis que tous les autres remèdes ſe trouvent ſans effet ſi on ne l'y joint pas. On adoucit les rhumes récens après la ſaignée par un mucilage de graine de lin, du blanc de baleine, ou par quelque huile douce commune, ſur-tout quand, à la quantité qu'on donne tous les jours, on ajoute un gros de ſyrop de pavot. Mais lorſque le rhume ſubſiſte depuis long-tems, les remèdes huileux font du mal, à cauſe de leur qualité relâchante.

Outre cela, ſi le malade étoit incommodé la nuit par la toux, je lui faiſois prendre un opiat au commencement de la nuit ; les pilules de Mathieu de l'ancienne pharmacopée, étant un de nos remèdes, j'ordonois ordinairement ſix ou ſept grains de ſes pilules en ſe mettant au lit ; mais depuis ce temslà ; j'ai préféré une potion avec quinze à vingt grains de teinture thébaïque, & un gros & demi, ou deux gros d'oxymel ſcillitique.

Dans les rhumes anciens & plus opiniâtres, ou dans le premier période d'une conſomption, lorſque le malade ſe plaint de points de côté, de conſtriction de la poitrine, de chaleur pendant la nuit, & de ne pouvoir repoſer ; j'ai beaucoup de confiance en de petites ſaignées réitérées, en des ſétons, & une diete tenue & rafraîchiſſante.

J'ai trouvé que ces petites ſaignées étoient nonſeulement excellentes dans des rhumes invétérés qui menacent de conſomption ; mais encore après que les ſymptômes de phthiſie avoient commencé à paroître. La quantité de ſang qu'on tiroit, étoit de-

puis quatre jufqu'à fept onces une fois en huit ou dix jours, & quelquefois on ouvroit la veine fans garder tant d'intervalle. On a remarqué que les malades fe trouvent rarement autant foulagés la premiere nuit que la feconde ou la troifieme après la faignée. Le fang étoit conftamment coëneux ; mais fi jamais on l'eût apperçu dans un état de diffolution, il n'eût pas été alors à propos d'en tirer davantage. Je ne voudrois pas recommander cette méthode, ni qu'elle devînt d'un ufage ordinaire, à moins qu'on ne fît bien des reftrictions fuivant les cas, qu'on n'eût égard à la force des malades, & qu'on ne proportionnât la quantité de fang qu'on doit tirer, à l'état de ceux qui font plus foibles. Dans les tempéramens naturellement foibles ou fcrophuleux, ou quand le malade dépérit depuis long-tems, les faignées, de même que tous les autres moyens, ne ferviront de rien.

Mais je puis plus sûrement recommander dans toutes fortes de tempéramens, d'après des expériences réitérées, l'ufage d'un féton au côté fur la partie la plus affectée.

Dans la foif, la chaleur, & autres fymptômes, fignes de la putridité des humeurs, il faut aciduler la tifanne, & l'on doit choifir des alimens d'une nature acide. Dans cet état, il faut borner le malade, pour toute nourriture, au lait & aux végétaux. Je n'ai rien trouvé qui diminue tant les accès de fievre hectique que de petites faignées, avec le régime ci-deffus. On réprimoit quelquefois les fueurs trop abondantes avec de l'eau de chaux, & quelquefois avec de l'élixir de vitriol.

On peut diftinguer, lorfque la confomption eft avancée, deux fortes de toux ; l'une qui vient des poumons, & l'autre qui eft caufée par une humeur qui fe jette fur le gofier & la trachée-artère, qui étant alors privés de leur mucofité naturelle, deviennent extrêmement fenfibles & s'irritent fort aifé-

ment. Cette derniere eſpece eſt peut-être la plus douloureuſe & la plus incommode à un malade. Les mêmes remèdes ne conviennent point à toutes les deux. Dans la premiere eſpece on ſe ſervoit généralement des balſamiques, mais avec peu de ſuccès, autant que je les ai eſſayés. La nature peut opérer quelquefois une cure dans cet état, mais nous n'avons point encore appris à l'imiter. Nous ne pouvons faire guères plus que de tâcher de tenir le malade ſans fievre, & de le rafraîchir tandis qu'elle met en action toutes ſes facultés. Mais à l'égard de l'autre eſpece de toux, on peut du moins la pallier par des incraſſans. Je donne communément dans ce deſſein de la conſerve de roſe & de l'opium.

La conſerve de roſes ne peut faire aucun mal, mais ſa vertu eſt foible. L'opium ſe trouve plus efficace, mais on ne doit le donner qu'avec précaution, parce qu'il eſt ſujet à affecter la tête, à reſſerrer & à empêcher l'expectoration. Cependant, comme on corrige en partie ſes mauvaiſes qualités avec la ſquille (1), auſſi-tôt que le malade commence à ſe plaindre que la toux l'empêche de repoſer pendant la nuit, je preſcris communément des potions d'opiates & d'oxymel ſcillitique, comme on l'a vu plus haut; augmentant ou diminuant la doſe de chaque ingrédient, lorſque l'occaſion paroît l'exiger.

Je n'ai jamais donné à l'armée le quinquina dans aucun période, de la conſomption, à moins qu'on ne fût convaleſcent, & que les poumons ne paruſſent dégagés de toute obſtruction. Mais depuis j'ai donné fréquemment, une ou deux fois par jour, trois ou quatre cuillerées d'une décoction ou d'une infuſion de quinquina, ſans remarquer qu'il échauffât, ou qu'il embarraſsât la reſpiration ; j'ai au

(1) Cela m'a été communiqué par le docteur Clerk.

contraire observé qu'il faisoit un bon effet quand le malade se plaignoit d'abattement & de foiblesse, pourvu qu'il ne fût pas dans le dernier période de la maladie.

Le cheval & le lait d'ânesse sont deux grandes ressources qui manquent dans les hôpitaux militaires; mais ce qu'il y a de pis, c'est que l'air de ces endroits & des casernes trop pleines de monde, se trouve contraire à la guérison. Il arrive de-là que quoique cette methode réussisse souvent aux personnes qui ont toutes leurs aises, elle n'a pas généralement cet effet, à cause du mauvais air que respirent les soldats; & quand même ils échapperoient à son effet pernicieux, & qu'ils recouvreroient la santé, il est vraisemblable qu'étant exposés au froid en remplissant les devoirs de leur état, ils retomberont malades.

Telle est la maniere dont j'ai traité la phthisie pulmonaire. J'ai pareillement remarqué que dans la guérison des plaies, lorsque la matiere se trouvoit absorbée, & qu'il en résultoit une fievre hectique, on retiroit un grand avantage de petites saignées souvent réitérées.

CHAPITRE IV.

Observations sur les fievres qu'on appelle communément bilieuses, ou les fievres rémittentes & intermittentes d'automne des armées.

PASSONS maintenant à ces maladies putrides, qu'on appelle communément bilieuses (1), quoique peut-être improprement. Comme elles sont fort

(1) *Voyez* Part. II. Chap. I; & Part. III. Chap, IV. §. 3, où vous trouverez les raisons qui ont déterminé à leur donner ce nom.

communes & très-funeſtes à une armée, & que d'ailleurs on les connoît ici fort peu, j'en parlerai par cette raiſon d'une maniere plus ample & plus réguliere que je n'ai fait des précédentes.

Ces maladies commencent vers le déclin de l'été, & deviennent épidémiques en automne. Elles paroiſſent de meilleure heure, deviennent plus générales, & les ſymptômes plus fâcheux, à proportion de la chaleur de la ſaiſon & de l'humidité du terrein & du climat. Quoiqu'elles paroiſſent ſous différentes formes, elles proviennent des mêmes cauſes, & l'on peut les ramener à deux points principaux : ſavoir, les fievres & les flux de ventre.

En commençant par les fievres, je décrirai d'abord celles qui ſont fréquentes dans tous les camps, ſecondement, celles qui paroiſſent particulieres aux pays marécageux ; j'examinerai en troiſieme lieu la nature & les cauſes de toutes les deux. Je comparerai enſuite ces fievres avec celles des autres endroits, les circonſtances étant les mêmes ; enfin j'expoſerai la méthode que j'ai ſuivie dans le traitement des fievres du camp, & de celles des endroits marécageux des Pays-Bas ; & dans le chapitre ſuivant, j'indiquerai les remedes qui m'ont le mieux réuſſi pour emporter les obſtructions qui viennent à la ſuite de ces maladies.

§. I. *Des ſymptômes des fievres rémittentes & intermittentes d'automne dans les camps.*

Au mois de juin, les fievres ſont dans les camps en plus petit nombre & moins inflammatoires qu'au commencement de la campagne ; & à meſure que la ſaiſon avance, l'inflammation diminue ; mais les inteſtins & l'eſtomac ſont plus dérangés ; on a des douleurs de tête, & ces fievres ſont toutes ſenſiblement rémittentes. On s'apperçoit à peine de ce changement auſſi-tôt après le ſolſtice ; mais il de-

vient très-remarquable vers la fin de l'été ou au commencement de l'automne.

La maladie épidémique differe ſuivant la nature du terrein ; je la diſtinguerai par cette raiſon en deux eſpeces ; l'une qui arrive ordinairement aux armées ſur un terrein ſec ; & l'autre qui ſe trouve fort commune dans les pays humides & maréca-geux. Commençons par décrire la premiere.

La fievre rémittente d'automne du camp commence par un friſſon, une laſſitude, des douleurs de tête & dans les os, & un déréglement de l'eſtomac. Le ſoir, la fievre devient forte, on ſe ſent une grande chaleur, on eſt fort altéré, la langue eſt ſéche, & l'on a un violent mal de tête. Le malade ne peut prendre aucun repos, il tombe ſouvent en délire ; mais communément dans la matinée une ſueur imparfaite cauſe une rémiſſion de tous les ſymptômes. Le paroxyſme revient ſur le ſoir, mais ſans aucun friſſon ; il eſt généralement pire que le premier. Le lendemain matin il y a rémiſſion comme auparavant. Ces périodes continuent tous les jours, juſqu'à ce que la fievre, ſi on vient à la négliger, ſe change inſenſiblement en continue. Quelquefois les ſelles emportent l'accès & tiennent lieu de ſueurs.

Quoique cette fievre reſſemble en quelque choſe à une fievre intermittente, elle eſt cependant d'une nature un peu différente, comme on le fera voir amplement, quand on en viendra à la maniere de la traiter. On rencontre rarement dans les camps une fievre intermittente réguliere, ſoit tierce, ſoit quarte, à moins qu'on n'en ait été incommodé l'automne précédent, ou quelque-tems avant que d'entrer en campagne.

Les rémiſſions paroiſſent communément dès les commencemens, ſur-tout ſi le malade a été ſaigné à la premiere attaque ; mais quelquefois elles ſont à peine perceptibles les deux ou trois premiers jours,

De fréquentes hémorrhagies de nez dans le fort de l'accès, occasionnent généralement la rémission plutôt, & la rendent plus complete. Les vomissemens & les selles font un pareil effet ; mais je ne me rappelle pas d'avoir jamais vu de cure complete opérée par des évacuations naturelles, à moins qu'il ne survînt un *cholera morbus* ; je veux dire, à moins qu'on ne rendit abondamment par haut & par bas, les humeurs corrompues qui paroissoient la cause de la maladie.

Les accès se trouvent rarement après la premiere attaque, précédés de frissons & de quelque sensation de froid. Le pouls est plein & vif pendant les paroxysmes, & dans les rémissions, il indique toujours quelque peu de fievre. Le sang est vermeil, la partie rouge est ferme, en grande quantité, & se précipite sous la sérosité. Il ne paroît pas beaucoup de signes d'inflammation au commencement de la maladie épidémique ; mais vers la fin de la campagne, il acquiert une croûte inflammatoire ; car en ce tems-là, les points de côté, les douleurs de rhumatisme, ou la toux, se joignent aux autres symptômes.

Tant que le tems continue à être chaud, les symptômes bilieux sont très-fréquens ; mais aussi-tôt que l'hiver approche, les inflammatoires l'emportent.

L'urine est haute en couleur & crue, jusqu'à ce qu'on ait fait quelques évacuations ; alors elle commence à devenir chargée. Les évacuations par le haut & par les selles, sont généralement d'une nature bilieuse & corrompue. Non-seulement la constipation précede souvent, mais encore elle accompagne la maladie ; & lorsque cela arrive, le ventre est dur, & les malades se plaignent de vents. Quoiqu'ils ne vomissent pas tous, il n'y en a cependant aucun qui ne sente un dérangement dans l'estomac, sur-tout pendant les chaleurs.

On évacue ſouvent des vers ronds par les ſelles & quelquefois en vomiſſant ; ceux qui s'en trouvent incommodés ont des maux d'eſtomac & des tranchées plus opiniâtres. Les points de côté paroiſſent très-fréquens dans ces cas ; mais comme ils ſont d'une eſpece venteuſe, la ſaignée ne les ſoulage pas toujours.

Il y a des malades qui deviennent jaunes comme s'ils avoient la jauniſſe ; mais cette couleur fut plus commune la premiere campagne que les autres : ce ſigne étoit défavorable ſans être mortel. On ouvrit le cadavre d'une perſonne morte avec ce ſymptôme ; mais on ne trouva dans le véſicule du fiel & dans les vaiſſeaux biliaires, ni calcul, ni aucune eſpece d'obſtruction.

L'infanterie fut plus ſujette à la fievre que la cavalerie, & parmi ces derniers, les officiers le furent moins ; ce qu'on doit attribuer à la différence des habits, des logemens, & des autres choſes néceſſaires à la vie (1).

Je ne remarquai ni jours critiques, ni aucun période certain de la maladie, qui étoit plus ou moins longue, ſuivant la maniere dont on la traitoit. Elle ne feroit point dangereuſe, ſi on ſe ſervoit à propos des remedes convenables ; mais cette fievre eſt ſouvent funeſte à une armée, lorſqu'il y a tant de perſonnes attaquées à la fois, qu'on ne ſauroit les ſoigner toutes autant qu'il le faudroit ; ou bien, lorſqu'elle ſe change en fievre continue, ſoit parce que dans les commencemens on a négligé les malades, ou parce qu'on les a mis en trop grand nombre dans le même hôpital.

Cette fievre rémittente ſe fit ſentir dans toutes les campagnes. Elle fut plus fréquente & plus funeſte après les étés chauds de 1744 & 1747 : mais

---

(1) *Voyez* Part. I. Chap. III.

dans les campagnes de 1743 & de 1745, la saison étant tempérée, les fievres furent en plus petit nombre & d'une espece plus bénigne.

§. II. *Des symptômes des fievres rémittentes & intermittentes d'automne dans les pays bas & marécageux.*

On a parlé de cette espece de fievre putride dans la relation des maladies les plus communes aux Pays-Bas (1); on en a pareillement fait mention dans la relation de celles qui se sont rencontrées dans les deux dernieres campagnes (2); mais on s'est réservé de la décrire plus amplement en cet endroit.

Il faut d'abord observer que quoique tous les pays humides soient sujets aux fievres intermittentes, si cependant l'humidité se trouve seule, & que les étés ne soient point excessivement chauds & étouffans, ces fievres seront communément des tierces régulieres, & se guériront aisément. Mais si l'humidité provient d'une eau dormante, dans laquelle des plantes, des poissons & des insectes meurent & se corrompent, les vapeurs qui s'en élevent alors, étant d'une nature putride, occasionnent non-seulement des fievres plus fréquentes, mais encore plus dangereuses, qui paroissent plus souvent sous la forme d'une fievre quotidienne, ou d'une double tierce, que sous celle d'une simple. Ces fievres des pays marécageux sont non-seulement sujettes à commencer avec peu de rémission; mais après avoir été intermittentes pendant quelques jours, elles deviennent des fievres continues d'une nature dangereuse. Il est remarquable combien ces fievres varient avec la saison; car, quelques fré-

(1) Part. I. Chap. I.
(2) Part. I. Chap. VII. & VIII.

quentes, violentes & dangereuſes qu'elles aient été ſur le déclin de l'été ou au commencement de l'automne, tems où la putréfaction eſt à ſon plus haut période, cependant elles ſe réduiſent avant l'hiver à un fort petit nombre, deviennent douces & ſe changent communément en tierce réguliere.

On remarqua que les fievres de la premiere eſpece dominerent près des inondations du Brabant-Hollandois (1); les plus pernicieuſes enſuite furent celles de la Zélande (2); celles des lignes de Berg-op-Zoom (3) vinrent après, & la moins fâcheuſe relativement aux autres, fut celle qui parut le plus fréquemment dans les quartiers autour d'Eyndoven (4) & dans les villages que les plantations & les eaux ſouterraines rendoient humides ſeulement, & ſans aucune putridité. Je vais donner la deſcription de la premiere & de la pire de toutes, & par-là il ſera fort aiſé de juger de la nature des autres.

Vers la fin du mois de juillet 1748, des chaleurs étouffantes ſe firent ſentir le jour; mais les nuits étoient fraîches, & il s'élevoit beaucoup de brouillards (5). Les troupes furent à peine dans ce tems-là quinze jours ou trois ſemaines en quartiers, que pluſieurs ſoldats des régimens qui ſe trouvoient les plus près des inondations, ſe ſentirent attaqués à la fois d'une chaleur brûlante & d'un violent mal de tête; quelques-uns reſſentirent avant l'attaque, un petit friſſon de peu de durée; mais les autres n'éprouverent rien de pareil, ou du moins, ils n'e parlerent pas. Ils ſe plaignoient

---

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VIII.
(2) *Ibid.* Chap. VII.
(3) *Ibid.*
(4) Part. I. Chap. VII.
(5) *Ibid.*

d'ailleurs d'une soif excessive, d'une douleur dans les os, dans le dos, d'une grande lassitude & inquiétude, de fréquentes nausées, d'un mal ou douleur vers le creux de l'estomac, accompagné quelquefois des vomissemens de bile verte ou jaune, d'une odeur fort désagréable. Le pouls étoit communément fort petit à la premiere attaque ; mais la saignée lui redonnoit de la force. On vit plusieurs exemples d'un mal de tête si subit & si violent, que sans aucune plainte antérieure, ceux qui en étoient attaqués couroient de côté & d'autre comme des furieux, jusqu'à ce que la fin de l'accès occasionnée par une sueur, & ses retours périodiques découvrirent la vraie nature de leur délire.

Quelque-tems après, le docteur Stedman, alors chirurgien des dragons de Grey, m'apprit » que » deux soldats de ce corps, les premiers qui se » trouverent mal, eurent tout-à-coup des symp- » tômes d'une fievre ardente ; & quoiqu'on les eût » saignés promptement & abondamment, cepen- » dant une heure après, ils tomberent dans un » grand délire qui continua pendant quelques heu- » res, & se dissipa avec une sueur abondante, » qui emporta tous les autres symptômes, ou les » diminua du moins de beaucoup. Le paroxysme » revint le jour suivant, environ à la même heure, » & en six ou sept heures, il prit le même cours. » Plusieurs soldats de ce régiment eurent la fievre » sous cette forme ; mais quelques autres n'eurent » pas des paroxysmes aussi distincts, le chaud de » l'accès duroit plus long-tems, & étoit suivi de » sueurs imparfaites, qui apportoient fort peu de » soulagement. Les rémissions se trouvoient quel- » quefois tellement imperceptibles, que la fievre » paroissoit presque continue. Plus elle approchoit » de ce dernier état, & plus elle devenoit diffi- » cile à traiter ; mais quand les paroxysmes étoient » distincts, avec une intermission de quelques heu-

» res, la plupart des malades alloient fort bien, » quoique le délire fût considérable durant la fie- » vre. Quelques retours des paroxysmes réduisoient » si bas les hommes les plus robustes de ces corps, » qu'ils n'étoient point en état de se tenir debout; » quelques-uns entroient soudain en délire sans » avoir auparavant ressenti de douleur, & se se- » roient jettés par les fenêtres ou dans l'eau, si on ne » les en eût point empêchés. Cette phrénésie con- » tinuoit pendant quelques heures, après quoi les » malades tomboient dans un profond sommeil; » à leur réveil ils avoient toute leur raison, mais » de violens maux de tête. D'autres, en qui la » fievre paroissoit sous une forme continue ou ré- » mittente, eurent des sueurs critiques vers le neu- » vieme jour, & après cela des paroxysmes régu- » liers & des intermissions. Un petit nombre eut » une crise par les selles ou par les urines, & il » y en eut qui furent malades autour de trois » semaines sans aucune rémission sensible, après » quoi la fievre se termina par quelques accès quo- » tidiens : ces hommes avoient pendant leur mala- » die des sueurs douces, ou plutôt une moiteur » continuelle par tout le corps. Plusieurs eurent, » au commencement qu'ils se trouvoient mal, des » vomissemens bilieux, & quelques-uns évacuerent » par haut & par bas des vers ronds. Les sueurs » abondantes avoient toujours une odeur putride, » & ce que les vésicatoires avoient attiré paroissoit » si dégoûtant, que les gardes refusoient de les » panser. Ce qu'il y eut de plus remarquable, » c'est qu'un petit nombre de ceux qui moururent, » avoient le pouls régulier, quoiqu'ils fussent près » de leur fin. Tous ceux qui moururent exhaloient » quelques jours auparavant une odeur cadavé- » reuse, & aussi-tôt après leur mort, ils parurent » couverts de taches livides & d'autres signes de » mortification «. Le docteur Stedman finit par

me faire observer » que la même maladie fut aussi » très-commune parmi les paysans des villages où » on étoit cantonné, & qu'il en mourut un grand » nombre «.

Cette description du commencement de la maladie épidémique étant aussi exacte & aussi ample, j'ajouterai seulement qu'elle s'accorde avec les observations de tous les chirurgiens des régimens qui se trouverent dans une situation semblable, à quelques variations près, occasionnés par les différentes circonstances où ces régimens se trouvoient pour lors. Ainsi M. Lander, chirurgien du régiment d'Inskilling, qui étoit alors le régiment du Lord Rothes, m'apprit que » la plupart des soldats se trouve- » rent mal pour la premiere fois, en revenant du » fourrage; car ce régiment étant cantonné tout » près des inondations (1), à la droite & à la » gauche de *S. Michel's Gestel*, & quelques quar- » tiers étant éloignés de plus de deux lieues de » Bois-le-Duc, où l'on avoit mis les magasins, » les soldats se trouvoient obligés de se mettre en » marche sur les quatre heures du matin, afin d'être » de retour avant la grande chaleur du jour. A cette » heure-là, les prairies & les marais des deux côtés » du chemin étoient constamment couverts d'un » brouillard épais & d'une odeur désagréable, qu'il » regarde comme la principale cause de la maladie: » Car, quoique les détachemens fussent communé- » ment de retour avant midi, M. Lauder trouvoit » toujours quelques soldats qui avoient déjà la fie- » vre, & d'autres qui étoient actuellement en délire. » Il y en eut deux qui furent si subitement atta- » qués de la phrénésie, qu'ils se jetterent dans l'eau » de dessus les chariots, s'imaginant qu'ils alloient » nager jusqu'à leurs quartiers. Après la premiere at-

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VIII.

» taque,

» taque, tous ceux à qui la raiſon revint ſe plaignirent d'un violent mal de tête, d'une ſoif & d'une chaleur brûlante. Tous ceux qui vouloient ſe mettre ſur leur ſéant, étoient prêts à tomber en foibleſſe, avec des vertiges, un mal d'eſtomac & des efforts pour vomir. Ces fievres furent continues pendant quelques jours, ou du moins elles n'eurent que de légères remiſſions; après quoi elles devinrent plus évidemment rémittentes ou parfaitement intermittentes. D'abord le pouls étoit foible & très petit, quoique le malade fût alors en délire; mais la ſaignée lui redonnoit toujours de la force «. Le même M. Lauder m'a dit, environ trois ans après cette maladie, que deux de ces hommes qui en revenant du fourrage avoient été ſi ſubitement attaqués de la phrénéſie, étoient tombés depuis en épilepſie, quoiqu'on les eût guéris depuis de cette fievre, & que tous les autres qui s'étoient trouvés mal, étoient toujours ſujets à des retours de fievres intermittentes.

L'infanterie ſe trouva dans un état un peu différent. Comme il n'y en eu que fort peu en quartiers près des inondations, leurs fievres, quoique fréquentes, furent généralement d'une nature plus douce; quelques-uns de ces corps s'en virent cependant violemment attaqués, à cauſe de l'air humide & putride de leurs quartiers. Le village de Dinther (1) eſt fort bas, & ſe trouve environné de foſſés, d'arbres & de plantations épaiſſes. M. Tough, chirurgien du bataillon en quartier dans cet endroit, m'a dit, » que les prairies paroiſſoient tous les ſoirs couvertes d'un brouillard qui continuoit juſqu'au lendemain matin après le lever du ſoleil; ce brouillard répandoit toujours une puanteur ſemblable à celle d'un foſſé bourbeux & fangeux qu'on a depuis

(1) *Voyez* Part. I. Chap. VIII.

» peu ſaigné. Les ſoldats tomboient communément » malades pendant la nuit (1), avec un friſſon ou » une ſenſation de froid qui étoit bientôt ſuivie » d'un violent mal de tête, d'une chaleur exceſſive » & d'autres ſymptômes fiévreux. En ce tems-là le » pouls étoit ſi petit & ſi foible, que ſi l'on ouvroit » la veine, le ſang ſortoit d'abord avec peine; mais » après quelque évacuation, il s'élançoit vivement, » & la ſaignée ranimoit toujours le pouls. Une ſueur » abondante ſuccédoit à la chaleur, avec une rémiſ- » ſion ou intermiſſion de la fievre. Les paroxiſmes » revenoient tous les ſoirs, & ſi l'on n'avoit pas » ſoin d'arrêter la fievre de bonne heure, elle étoit » ſujette à ſe changer en continue avec des ſymp- » mes alarmans. Il remarqua dans trois cas des » taches pétéchiales, & dans un quatrieme, une » mortification ſous le ſein gauche, qui fut cepen- » dant guérie par le quinquina. On vit un exemple » d'un homme qui, ayant été ſubitement ſaiſi de » ce mal de tête, & n'ayant point été ſaigné ſur le » champ, ſortit des quartiers & ſe mit à courir à » travers les champs comme un inſenſé ».

Dans la plus grande chaleur de la ſaiſon, & dans la fureur de la maladie, la plupart de ces fievres s'accorderent avec la deſcription du Καῦσος, ou fievre ardente des anciens, qu'Hippocrate ne place jamais parmi les maladies inflammatoires de l'hiver & du printems, mais toujours parmi les épidémiques de l'été & de l'automne (2), quoique des écrivains poſtérieurs aient appliqué ce terme

(1) La paie des dragons étant plus forte, ils louoient communément des lits de leurs hôtes, ou du moins leurs manteaux ſervoient à les tenir chaudement. Mais les fantaſſins manquant de ces avantages, couchoient dans des granges ou autres lieux humides, ſans avoir rien pour ſe couvrir.

(2) *Aphor. Lib. III.*

La fievre ardente des anciens, étoit continue, ou rémittente. *Gorræus* donne la deſcription ſuivante de cette derniere. *Eſt ὁ καῦσος*

à toutes les fievres accompagnées d'une grande inflammation.

Mais on remarqua dans les endroits même les plus mal-fains de ce pays, que fur le déclin de l'automne ; & dès que le tems vint à fe rafraîchir, toutes les fievres commencerent à devenir plus bénignes, & à la fin de la faifon, elles différerent fort peu des intermittentes communes des autres pays.

Il y eut fort peu de fievres quartes, elles ne parurent même que fort tard, & elles furent fort aifées à guérir, à moins que cette fievre ne vînt à paroître fous quelque forme qui eût déjà caufé des obftructions dans les vifceres.

Lorfque la maladie fut au plus haut période, plufieurs rendirent des verds ronds. Ces vers n'étoient point la caufe de ces fievres, comme on l'a obfervé ci-deffus ; mais ils concouroient avec d'autres circonftances à retarder la guérifon.

Lorfque l'épidémie fut à fon plus haut point, les intermittentes & les rémittentes parurent, en prolongeant & en doublant leurs paroxymes, fe changer fréquemment en fievre continue, putride & dangereufe ; la plupart de ceux que nous perdîmes moururent de cette maniere. Ces hommes avoient, comme on l'a déjà obfervé, un jour ou deux avant leur mort, une odeur cadavéreufe, & quelques-tems après leur corps fe putréfia. Quelques-uns avoient des taches pétéchiales, quoique le lieu où ils étoient ne fût point trop chargés de malades, & que l'air fût affez libre. Il s'y joignit auffi d'au-

---

tertianæ febri ὁμογενὴς *ut qui ab iifdem caufis, eodem anni tempore, & iifdem corporibus provenit à quibus & tertianæ febres excitari folent. In tertianâ intermittente primum rigor, deinde* ἀπυρεξία *eft : verum ardentis exacerbationes nullo cum rigore fiunt, nec unquam integre folvuntur, fed modicæ tantum remittuntur. Vid. Definit. in voce* Καῦσος.

tres ſymptômes, qui étoient les mêmes que ceux de la fievre d'hôpital.

Mais en général, la mortalité ne fut pas en proportion du nombre des malades & de la nature alarmante des ſymptômes. Quoique la maladie fût violente, elle cédoit aux remedes, & jamais il n'y eut de maladie aiguë qui parut les exiger davantage. Car un grand nombre de gens de la campagne périrent faute de ce ſecours, tandis que la plupart de nos ſoldats recouvrerent la ſanté par les ſoins qu'en prirent à propos les chirurgiens de leurs régimens. Des dragons de Grey & de Rothes, qui furent des plus mal traités, il n'en mourut que trente & un. Ce nombre paroîtra fort peu de choſe, ſi l'on fait attention que les malades étoient dans un état fâcheux, en grand nombre, tous diſperſés, avec fort peu de monde pour les ſoigner (1).

La diſpoſition à une rechûte étoit une circonſtance des plus favorables. On encouroit un danger très-grand pendant les chaleurs, moins ſur le déclin de l'automne, & fort peu après les premières gelées. Mais le printems ſuivant, les rechûtes devinrent ſi fréquentes, que les régimens qui avoient ſervi l'automne précédent en Zélande, eurent quatre fois plus de malades que tout autre corps des mêmes lignes.

Les rechûtes fréquentes cauſoient des obſtructions dans les viſceres, ce qui rendoit les intermittentes plus opiniâtres & plus irrégulieres, & les faiſoit quelquefois aboutir à l'hydropiſie ou à la jauniſſe. Dans ce mauvais état des viſcères, on reſſentoit communément une tumeur dure au côté gauche du ventre, au-deſſous des fauſſes-côtes. Nos ſoldats lui donnoient le nom de *gâteau de fievre*, *ague-cake*. Mais comme on n'ouvrit aucun de ceux qui mou-

---

(1) Part. I. Chap. VIII.

rurent avec cette tumeur, on ne peut aſſurer quelle partie en étoit affectée. Je conjecture que c'étoit la rate. Cette tumeur étoit ſouvent accompagnée d'une enflure dans les jambes, d'une diſtenſion totale du ventre, & de quelques autres ſymptômes d'hydropiſie ; & tant que cela continuoit, on ne pouvoit ſe ſervir ſans danger du quinquina pour arrêter les accès. Ce ſigne étoit mauvais, quoiqu'il ne fût point mortel, puiſque pluſieurs réchapperent.

J'ai pareillement rencontré quelques cas de tympanite, maladie que je ſoupçonnai être cauſée par un uſage prématuré du quinquina, avant les évacuations convenables. Mais à l'égard des autres obſtructions, & de celles en particulier qui produiſirent l'*aſcite*, j'ai remarqué qu'elles n'arrivoient pas moins fréquemment quand on ne prenoit pas le quinquina, que lorſqu'on en faiſoit uſage. Il paroît par-là, qu'on doit l'attribuer à la continuité & à l'obſtination de la fievre intermittente.

Tandis que la maladie ſe faiſoit ſentir aux ſoldats avec tant de violence, elle étoit communément d'un degré beaucoup plus doux parmi les officiers. Ils avoient rarement des fievres continues, ou accompagnées de ſymptômes dangereux ; elles étoient preſque toutes des fievres ſimples, des doubles tierces, ou des rémittentes quotidiennes, qui devenoient en peu de tems régulieres intermittentes. La raiſon en eſt, que leurs quartiers ſe trouvoient plus ſecs, qu'ils étoient moins expoſés au ſoleil & aux brouillards, & qu'ils avoient d'ailleurs l'avantage d'une meilleure nourriture & de boire du vin.

§. III. *Des cauſes des fievres d'automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.*

Il paroît que la chaleur & l'humidité de l'air, ſont la principale cauſe éloignée & externe de ces

fievres. Cette cause prévaut à proportion de la chaleur & de la quantité de vapeurs dont l'air est chargé dans les sécheresses de l'été. Les pluies diminuent en général l'humidité de l'air, en le privant de la quantité d'eau qui tombe. Cette eau tombant d'une région plus froide, rafraîchit non-seulement l'atmosphère, mais encore la terre, & réprime par-là les exhalaisons excessives. Les campagnes les plus salubres ont toujours été celles où les chaleurs & l'humidité de l'air ont été modérées par des pluies fréquentes. Mais si l'air, dans le tems de sa plus grande chaleur, reçoit non seulement les particules aqueuses, mais encore les émanations putrides des terreins marécageux, ou d'un grand amas d'eau corrompue, la cause éloignée & externe de la maladie sera aggravée, les maladies seront plus nombreuses & accompagnées de symptômes plus alarmans.

Le relâchement des fibres, & la grande disposition des humeurs à se putréfier, qui sont une suite de cet état de l'atmosphère, peuvent se considérer comme la cause interne & prédisposante de ces fievres. Car, un air chaud & humide relâche les solides, dissout le sang, & met obstacle à la transpiration. Quand l'air est chargé de vapeurs, il n'admet que difficilement la matiere de la transpiration. Quand il en reste une partie, le sang reçoit par-là un levain septique, & il s'échauffe davantage, parce qu'il a moins d'évaporation. Le défaut d'une transpiration libre, ne peut être suppléé par les sueurs, parce que les sueurs tendant à affoiblir le corps, le rendent plus sujet aux maladies.

Quoique ces deux causes suffisent d'elles-mêmes pour produire cette fievre, il en faut cependant la plupart du tems une troisieme pour amener cette maladie. On l'appelle *la cause occasionnelle* ou *excitante*. Elle vient toujours de quelque erreur dans

les *non naturels*, telle que de s'être échauffé le ſang par la fatigue, l'intempérance ou l'expoſition au ſoleil ; ou d'avoir arrêté la tranſpiration peu convenable, des habits mouillés, en ſe couchant ſur la terre mouillée, ou en abſorbant des vapeurs nuiſibles, &c.

Sanctorius fait ſans doute alluſion à ces dernieres erreurs dans le régime, lorſqu'il attribue les cauſes des fievres tierces d'automne à la ſuppreſſion de la tranſpiration. Nous pouvons à peine douter de la juſteſſe de cette obſervation, quoiqu'il paroiſſe, d'après les tables de Keil, qu'on peut non ſeulement diminuer cette excrétion, mais encore la ſupprimer totalement, ſaus aucun inconvénient pour la ſanté. Mais il ne faut point comparer notre climat avec les climats étrangers. La ſuppreſſion de la tranſpiration qui ſe fait ordinairement ici, n'a point de ſuites dangereuſes, parce que notre pays eſt rarement chaud & ſans vents long-tems de ſuite. Dans les autres climats, il fait en été & en automne des chaleurs longues & non interrompues, qui, diſpoſant davantage le ſang à la putréfaction, exigent une évacuation plus conſtante du récrément. Sanctorius convient lui-même (1) que la ſuppreſſion de la tranſpiration peut occaſionner en été une fievre maligne, tandis qu'en hiver elle affecteroit à peine la ſanté.

Nous avons tâché de ſuivre juſques-là les cauſes éloignées, les prédiſpoſantes & les occaſionnelles de ces fievres, & il ſeroit à ſouhaiter que nous puſſions expliquer avec autant de probabilité leur cauſe immédiate, je veux dire, que nous puſſions faire voir comment ces humeurs viciées agiſſent

---

(1) *Adiapneuſtia quæ æſtate malignam febrem, hieme vix minimam alterationem efficere poteſt : corpora enim acriori perſpirabili æſtate referta ſunt quam hieme. Med. Stat. Sect. ij. Aphoriſm. XXXV.*

ſur le principe vital, de façon à exciter une fievre rémittente ou intermittente, accompagnée des ſymptômes dont on a parlé ci-deſſus. Comme ces recherches dépendent à un point conſidérable de l'action des parties qui ont leurs loix particulieres & qui ne ſont connues qu'aſſez imparfaitement, il paroît plus sûr de ne point établir à préſent d'hypothèſe, & d'attendre qu'on ait fait de plus amples découvertes dans l'économie animale.

On a donné long-tems à ces fievres le nom de putride, & cela non ſans fondement, puiſqu'il y a en ce tems là une grande diſpoſition des humeurs à la putréfaction, comme nous l'avons obſervé. Auparavant on les diſtinguoit par le nom de fievres bilieuſes, mais avec bien moins de raiſon, parce que les premiers auteurs ne bornoient pas ce terme aux apparences ſeulement, mais qu'ils l'étendoient également à la cauſe de la maladie. Cependant, il n'eſt point étonnant que les anciens cruſſent que ces fievres provenoient de la bile, en remarquant qu'elles ſe guériſſoient naturellement par un *cholera morbus*, ou une violente évacuation de la bile par haut & par bas, & que les médecins réuſſiſſoient auſſi de la même maniere, en donnant un vomitif & en purgeant. Mais après tout, il paroît que la bile eſt plutôt l'effet que la cauſe; car toutes les fois que ces fievres viennent à une intermiſſion parfaite, elles cédent au quinquina, remède, qui, autant que nous le pouvons ſavoir, n'influe pas directement ſur cette humeur. Quoique la bile ne ſoit pas la premiere cauſe de cette fievre, cependant ſa trop grande abondance & ſa dépravation, occaſionnées peut-être par la fievre, deviennent fréquemment une cauſe ſecondaire d'irritation, & ſoutiennent la maladie; & c'eſt là peut-être tout ce qu'on peut dire en faveur de l'ancienne doctrine.

Je devrois procéder maintenant au traitement; mais comme il eſt à propos d'examiner ces princi-

pes, en considérant la forme que prennent ces maladies dans d'autres pays sous l'influence d'un air chaud, humide & putride, je produirai à ce sujet quelques exemples tirés d'auteurs qui ont fait les observations les plus exactes.

§. IV. *Comparaison des fievres rémittentes & intermittentes d'automne des camps & des quartiers, avec les fievres d'été & d'automne d'autres endroits.*

Je commencerai par le *morbus hungaricus*, maladie dont les auteurs font souvent mention, mais qui, à ce que je pense, n'est connue que très-imparfaitement. On la décrit comme une fievre accompagnée d'un mal d'estomac, d'une douleur & d'une dureté autour de la région épigastrique, d'une grande soif, d'une sécheresse de la langue & d'un mal de tête violent qui se termine par le délire. Tels étoient les symptômes ordinaires, auxquels il se joignoit presque toujours des taches pétéchiales ou des pustules. Cette maladie étoit mortelle & fort contagieuse, quoiqu'elle ne durât pas ordinairement plus de quatorze à vingt jours. On la connut pour la premiere fois 1566, qu'elle se fit sentir dans l'armée impériale en Hongrie, d'où elle se répandit dans la plus grande partie de l'Europe. Comme je n'ai trouvé aucun auteur qui en eût été témoin oculaire, je prendrai la liberté de conclure, de la relation que nous en a laissée Sennertus (1), que la maladie de Hongrie étoit un composé de fievre d'automne & de celle d'hôpital, tirant d'abord sa source du camp; mais en acquérant cette nature pestilentielle du mauvais air des endroits où l'on mettoit en foule les malades. Il paroît par toutes les relations, que ce climat est un des plus mal-sains qu'il y ait

(1) *De morbo Hungarico.*

pour une armée en campagne, à cause des nuits froides & humides qui succédent à des jours étouffans dans un pays marécageux (1). Puisque les fievres d'automne & les flux de ventre sont plus fréquens & plus dangereux dans ces pays que partout ailleurs, on n'a besoin pour rendre raison de la grande mortalité, & de la nature pestilentielle de cette maladie épidémique, que de supposer que le tems fut cette année extraordinairement disposé à la contagion, que les malades étoient en trop grand nombre dans un même endroit, & que les

---

(1) Ce qu'on dit de l'humidité de ce pays, ne doit s'entendre que de ses parties basses, qui étant sur les bords des grandes rivieres, particuliérement du Danube & de la Drave, sont exposées à des inondations fréquentes. Ces inondations forment des marais, & venant à se corrompre, elles commencent à infecter l'air vers la fin de l'été. On dit que le reste de la Hongrie est sec & sain ; mais comme on campe presque toujours près des rivieres, les troupes sont sujettes aux maladies.

Le docteur Brady, médecin général de l'armée Autrichienne, qui a servi trois campagnes en Hongrie, m'a appris que lorsque ces inondations venoient à se dessécher, il avoit vu de grands espaces fourmillant d'insectes aquatiques ; il m'a de plus confirmé ce que je viens d'avancer au sujet de l'humidité de l'air & de la différence remarquable qui se trouve entre la température des jours & celles des nuits. Or les passages subits du chaud au froid ne doivent pas seulement s'attribuer aux vapeurs, (l'air étant toujours plus froid après le soleil couché, à proportion de son humidité) mais suivant le docteur, aux vents qui soufflent dans cette saison des monts Crapacq, qu'on met au nombre des hautes montagnes de l'Europe, & qui sont toujours couvertes de neiges. Comme elles sont fort éloignées, il suppose que le courant de l'air qui en vient, a eu pendant le jour le tems de s'échauffer, avant que de parvenir au camp, ce qui ne pouvoit arriver après le coucher du soleil.

Le docteur Brady m'a pareillement assuré que la description qu'on donne ici des fievres des pays marécageux, s'accordoit avec les observations qu'il a faites sur la fievre d'automne, dont furent attaquées les troupes de la reine en Hongrie, non-seulement par rapport aux symptomes, mais encore eu égard à la maniere de la guérir avec le quinquina, qu'il a donné le premier dans cette maladie. Il ajouta qu'en lisant la premiere édition de ces observations, il avoit remarqué que les maladies militaires de la Hongrie & de la Bohême, ressembloient à celles auxquelles nos troupes furent sujettes en Allemagne & dans les Pays-Bas.

morts restoient souvent sans être enterrés (1). On comprendra encore mieux ces réflexions, lorsqu'on aura examiné la nature de la fievre des hôpitaux & des prisons, qui est la classe où on peut rapporter en partie cette maladie. Nous continuerons par-conséquent à examiner quelques autres maladies épidémiques d'une nature moins douteuse.

Il survint à Copenhague en 1652, une fievre en automne après un été extraordinairement chaud & sec (2). Cette ville est située dans un terrein bas & humide. La fievre étoit accompagnée de paroxysmes quotidiens ou tierces, de vomissemens bilieux, d'une chaleur brûlante, de maux de tête violens, souvent avec délire, & de taches pétéchiales qui paroissoient dans les accès & disparoissoient dans les rémissions. Ces taches jointes à une foiblesse extraordinaire, indiquoient la nature putride de la fievre, qui se manifestoit encore davantage par les sueurs abondantes, les abcès, la diarrhée ou la dysenterie, par où elle se terminoit. Thomas Bartholin, auteur de cette relation, ayant trouvé, en disséquant des cadavres, l'estomac & le duodenum toujours enflammés, ou mortifiés, regarde ces parties comme le siege de toutes les fievres malignes.

Une fievre semblable fit, 1669, beaucoup de ravage à Leyde : le fameux Sylvius (De Le Boe), qui (3) vivoit en ce tems-là, & qui y exerçoit la médecine, en a donné la description. La situation de cette ville est pareillement fort basse & très-humide. Le printems & le commencement de l'été furent froids ; mais il fit excessivement chaud le reste de l'été & l'automne ; il ne tomba point de

(1) *Sennertus* fait mention de cette circonstance. *Vid. loco citato.*
(2) *Bartholin. Histor. Anatomic. Rar. Cent. II. Hist. LVI.*
(3) *Prax. Med. Append. Tract. X.*

pluie, ou du moins très-peu, le tout accompagné d'un calme constant & d'une stagnation de l'air. L'eau des canaux & des fossés étoit fort corrompue, & cela d'autant plus, comme le remarque l'auteur, que l'eau salée s'étoit mêlée avec l'eau douce (1). L'air étant devenu par-là plus impur, occasionna une fievre épidémique rémittente ou intermittente qui fut très-fatale. Outre le mal d'estomac, la grande inquiétude, les vomissemens bilieux, les paroxymes quotidiens ou tierces, & les autres symptômes qui accompagnent constamment cette maladie, il fait mention de taches, d'écoulemens de sang par le nez & par les veines hémorrhoïdales, de selles dysentériques, d'urine putride, de grande foiblesse, d'aphthes, & d'autres symptômes qui indiquoient une putréfaction & une dissolution extraordinaire du sang. Ce qu'il y a cependant d'étrange, c'est que Sylvius en attribue la cause à un acide dominant (2), & traita la maladie en conséquence. Nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que la grande mortalité parmi les principaux habitans de cette ville, dont il y eut à ce qu'il dit, les deux tiers qui moururent, peut, en quelque sorte, avoir été causée par sa maniere de traiter cette maladie, avec des absorbans, & d'autres remèdes relatifs à l'idée que cet ingénieux & savant auteur, ainsi que ses sectateurs, s'étoient formée de sa cause.

Ces exemples, & d'autres de la même espece, peuvent servir à confirmer les observations qu'on a faites auparavant sur le danger qu'occasionne un été chaud & sec dans un pays bas & humide (3).

---

(2) *Voyez* les Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques, Mém. III. & IV. où on rend raison de cela.

(3) *Sylv. Prax. loc. cit. DCXXVII*

(1) Part. I. Chap. I. Part. II. Chap. I. §. 2.

Mais les maladies putrides font encore plus fréquentes & plus funeftes dans les endroits marécageux des pays méridionaux, où les chaleurs font plus longues & plus violentes. Dans quelques contrées de l'Italie & en d'autres pays fous la même latitude, ces fievres ont paru quelquefois avec des fymptomes fi dangereux & fi putrides, que non-feulement on leur a donné le nom de fievres peftilentielles, mais encore qu'on les a confondues avec la pefte même. C'eft en ce fens que nous devons entendre dans Celfe (1) ces termes *peftilentia* & *febris peftilentialis*, qu'il regarde comme des maladies particulieres aux tems chauds & pefans, & aux pays méridionaux. Il veut dire que cette fievre fâcheufe, eft la maladie de la fin de l'été & de l'automne, lorfque l'air eft le plus épais & le plus chargé de brouillards, & qu'elle eft très-fréquente dans les pays bas & marécageux.

Rome fut toujours fujette à ces fievres. Galien appelle *hemitritæa* l'épidémie de cette ville; il parle auffi de l'humidité de fon air (2) Bien plus, dans les commencemens de la République, avant que les Romains femblaffent fe défier des effets nuifibles de l'eau croupie, ou du moins, avant qu'ils connuffent les moyens de la faire écouler, cette ville paroît avoir été fi mal-faine, que depuis le commencement de cet état jufqu'à l'année 459 de fa fondation, je ne trouve pas moins de quinze peftes dont Tite-Live fait (3) mention, qui ne paroiffent avoir été, comme on le peut conjecturer par d'autres circonftances, qu'autant de maladies épidémiques deftructives, occafionnées par les éma-

(1) Vid. *Celf. de Medicin. Lib. 1. Cap. X. Lib. 3. Cap. 8.*

(2) *De Temporam. Lib. 2.*

(3) *Lancifi* en compte plufieurs autres dans le même auteur. Voyez *Differt. de Avent. Rom. Cæli Qualitat. Cap. 3.*

nations putrides des marais voiſins. Mais lorſqu'on eut pratiqué des écoulemens & des égouts, Rome devint alors beaucoup plus ſaine, & il n'y eut plus que les endroits bas & humides du Latium, qui continuerent à être mal-ſains. Lorſque cette ville tomba par la ſuite entre les mains des Goths, les égouts ayant été bouchés & les aqueducs coupés, le territoire de Rome ne fut plus qu'un vaſte marais, ce qui pendant une longue ſuite d'années cauſa une déſolation (1) incroyable. Quoique l'on ait depuis remédié à cet inconvénient, cependant en négligeant de faire écouler les eaux croupies & corrompues qui reſtent après le débordement du Tibre, les grandes chaleurs qui ſuccédent occaſionnent des fievres rémittentes & intermittentes qui deviennent générales & funeſtes. Les diſſections faites par Lanciſi, ajoutées à l'excellente deſcription qu'il a donnée de ces maladies épidémiques, ſont une forte preuve de leur nature putride (2).

Quoiqu'il ne paroiſſe pas que les pays où Hippocrate a exercé la médecine fuſſent marécageux ou ſujets aux inondations, nous trouvons cependant qu'il fait ſouvent mention de ces fievres comme étant fréquentes en été & en automne, & qu'elles dominoient ſur-tout, lorſqu'un été chaud & étouffant ſuccédoit à un printems pluvieux & accompagné de vents du midi. Il y a dans ſes Epidémiques une deſcription remarquable (3) de cette eſpece ; les maladies étoient en ce tems-là des fievres ardentes, rémittentes & intermittentes de la plus mauvaiſe eſpece, avec des flux de ventre, des parotides & des éruptions d'une nature peſtilentielle.

---

(1) *Id. loco citato.*

(2) *De Nox. Palud. Effluv. lib. 2. Epid. 1. c. 6.*

(3) *Lib. 3. §. 3.*

Prosper Alpin observe que les eaux qui croupissent dans les canaux du Grand-Caire, causent tous les ans une espece de petite vérole maligne, & des fievres putrides & pestilentielles, qui dominent dans les mois de mars, d'avril & de mai, saison que les vents qui soufflent alors constamment du sud, rendent en ce pays la plus chaude de l'année (1). Il remarque pareillement qu'en automne les fievres pestilentielles sont épidémiques & fatales à Alexandrie, après que le Nil s'est retiré. Elles commencent par des nausées, un grand mal d'estomac, des inquiétudes extraordinaires, & des vomissemens de bile âcre (2), & plusieurs ont des selles billeuses & putrides. Or, comme ces maladies font tous les ans du ravage dans ces deux villes, il n'est point surprenant qu'elles se changent en véritable peste dans des années extraordinairement chaudes & humides : car quoique ce savant auteur soutienne que la vraie peste ne tire pas proprement son origine de l'Egypte, mais qu'elle y est apportée de la Grèce, de la Syrie, ou des parties les plus méridionales de l'Afrique, il convient cependant qu'elle y commence quelquefois après des inondations extraordinaires du Nil, lorsque l'eau, s'étendant au-delà de ses bornes accoutumées, séjourne sur les terres & y forme des marais putrides (3).

Java qui est située entre le cinquieme & le dixieme degré de latitude méridionale, se trouve si près de la ligne, qu'au lieu de diviser les saisons en été & en hiver, on les partage en saison séche & en pluvieuse. Les pluies commencent au mois de novembre, & continuent jusqu'au mois de mai, &

---

(1) *De Medicin. Ægyptior. Lib. 1. Cap.* 14.
(2) Les termes dont se sert l'auteur, sont *bilis virulenta.*
(3) *Ibid. Cap. 15.*

il en tombe pendant ce tems-là une quantité prodigieuse. Il y a pareillement un grand nombre de marais & de canaux d'eaux dormantes à Batavia, dont les exhalaisons rendent l'air humide, chargé de brouillards & fort mal-sain. Bontius observe que l'humidité est alors considérable, & que même dans les mois où il fait le plus sec, les métaux s'y rouillent (1), & que les habits pourrissent plutôt dans ce pays que dans quelque endroit que ce soit de l'Europe. La peste est cependant inconnue à Java, quoiqu'on dût s'attendre à la voir régner dans cette isle, à cause du concours de toutes ces circonstances. Mais nous devons considérer que lorsque le soleil est le plus vertical dans ce pays, le ciel se trouve alors plus couvert de nuages. Cette circonstance, & les vents de terre & de mer qui soufflent continuellement, tempérent considérablement la chaleur, & préviennent en grande partie la stagnation de l'air. Les maladies auxquelles on est sujet en cette isle, sont le *cholera morbus*, le flux de ventre & une fievre putride continue. Cette fievre vient subitement, avec un délire, & elle est accompagnée d'une insomnie constante & de vomissemens de bile de diverses couleurs, sur-tout de verte. Les extrêmités deviennent froides, tandis que l'intérieur brûle & que la soif est excessive ; mais la fievre parvient bientôt à une crise. L'évacuation des premieres voies est la principale partie de la cure ; l'auteur recommande ensuite le sa-

(1) La rouille des métaux est peut-être un signe fort équivoque de l'humidité d'un endroit sous les tropiques & près de la mer. Car une personne qui en a fait l'expérience à la Jamaïque, m'a assuré que quoique le fer se rouille fort vîte dans cette isle, cependant le sel de tartre y paroissoit attirer l'humidité de l'air plus lentement qu'il ne le fait en Angleterre. Ce qui me fait croire qu'il faut attribuer la formation de la rouille des métaux, dans les climats près de l'Océan, aux grandes exhalaisons d'esprit de sel que la chaleur attire de l'eau de mer.

fran (1), remède auſſi remarquable par ſes qualités antiſeptiques que par ſa vertu cordiale (2).

Les établiſſemens qu'ont les Anglois à la Côte d'Or dans la Guinée, ſont d'un côté auſſi près de la ligne que l'iſle de Java l'eſt de l'autre. La ſaiſon pluvieuſe commence ſur cette côte, vers la fin d'avril, & continue juſqu'au-delà du milieu de juin ; le tems enſuite eſt froid pour le climat, & l'air très-humide, à cauſe de l'évaporation de l'eau de la pluie. Pendant cette ſaiſon froide, les fievres rémittentes & intermittentes, avec des paroxyſmes quotidiens, ſont épidémiques. Ces fievres ſe trouvent toujours accompagnées d'une ſoif conſidérable, de nauſées, d'inquiétudes & de fréquentes évacuations par haut & par bas d'une bile putride ; & ces fievres ne diminuent pas communément, que cette humeur ne ſoit évacuée. Si l'évacuation ne s'en fait pas à tems, la maladie prend une forme continue & alarmante, le pouls s'affaiſſe, & il ſurvient un délire la plupart du tems fatal. Les flux de ventre ſont pareillement fréquens dans cette ſaiſon, & ces fievres & ces flux de ventre ne paroiſſent pas moins communs ſur les vaiſſeaux qui ſe trouvent à la hauteur de la côte que ſur le rivage ; mais elle n'affecte pas ceux qui ſont en pleine mer, & qui ſe tiennent éloignés des brouillards. Les vents de terre & de mer, & le tems de brume qu'il fait conſtamment pendant le tems des chaleurs, paroiſſent y être auſſi avantageux pour prévenir la peſte, qu'ils le ſont à Java (3).

---

(1) *Bont. Method. Medendi. Cap* 14.

(2) *Voyez* les Mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques, mém. 2. expér. 11. mém 3 expér. 16.

(3) Je tiens cette relation de la Guinée de perſonnes expérimentées, qui ont demeuré pluſieurs années dans ce pays.

Les fievres des Indes occidentales, quoique d'une nature très-putride, ne se changent jamais en peste véritable, parce que la même espece de vent y domine & empêche l'air de croupir & de se corrompre à un point suffisant pour la produire. Mais les chaleurs étant grandes & l'atmosphere chargée de vapeurs, les fievres rémittentes & intermittentes, avec des vomissemens bilieux, deviennent fréquentes en juin, juillet, & épidémiques en août, septembre & octobre, qui y sont, du moins à la Jamaïque, les trois mois les plus pluvieux de l'année. Ces fievres sont communes aux naturels du pays, aussi bien qu'aux étrangers; mais les nouveaux venus se trouvent sujets à une espece différente, ou plutôt à un degré différent de la même maladie, à une fievre plus rapide, plus putride & plus dangereuse. On la distingue par des vomissemens noirs, mais principalement par la couleur jaune de la peau, qui lui fait donner le nom de *fievre jaune*. Le sang est dans un tel état de dissolution, qu'avant la mort, il pénetre dans les plus petits vaisseaux séreux, & teint la salive & la sérosité que les vésicatoires attirent (1), & en cou-

(1) Le docteur Huck, qui s'est trouvé aux expéditions aux isles Françoises & Espagnoles, dans la derniere guerre, a fait la remarque suivante sur le paragraphe ci-dessus. « On observe un paroxysme, » généralement une fois en vingt-quatre heures, même dans les especes les plus ardentes & les plus fâcheuses de la fievre jaune. » Car le malade est communément plus mal vers le soir, ou pendant » la nuit. Si l'on pouvoit distinguer la fievre jaune, dans son commencement, de la fievre commune rémittente ou intermittente, » qui fut si funeste à notre armée ce ne seroit que parce que tous » les symptomes en sont plus violens, & que la fievre est plus considérable dans le tems où l'on devroit s'attendre à des rémissions » plus libres. Ces deux fievres commencent à-peu-près avec les » mêmes symptomes; quelquefois, mais rarement, avec un frisson. » Toutes les fois que la fievre devenoit considérable, avec une chaleur brûlante, des violens maux de tête & dans les lombes, des » sueurs abondantes sans aucun soulagement, une rougeur & une » douleur brûlante dans les yeux, le visage enflammé, une insom-

lant dans l'estomac, il donne cette couleur noire à ce que l'on vomit. Il résulte donc de-là que partout où il y a dans l'air les plus grandes causes d'humidité & de putréfaction, on trouve aussi un plus grand nombre de fievres rémittentes & intermittentes de la plus mauvaise espece.

Il est à propos de remarquer, avant de conclure, que nous avons aussi en Angleterre la même espece de fievre, & que nos fievres rémittentes & intermittentes, & la dysenterie, paroissent occasionnées par une cause putride, quoique dans un dégré inférieur à celles de la plupart des autres pays. Mais il faut ajouter que le sol y est si seç, qu'on y rencontre si peu de marais, que les vents y soufflent si constamment, & que les chaleurs de nos étés sont tellement modérées & interrompues, qu'à moins que les saisons ne deviennent excessivement chaudes & étouffantes, ou bien si l'on excepte quelques endroits marécageux, ces maladies sont toujours bénignes, & ne de-

---

» rie, une anxiété, une oppression & une ardeur d'entrailles, des » vomissemens fréquens de bile verte ou jaune, ou ce que je crois » encore plus fâcheux, des efforts continuels pour vomir sans rien » rendre, on pouvoit prédire avec beaucoup de certitude la couleur » jaune. Si cette couleur paroissoit le second, le troisieme ou le qua- » trieme jour, la maladie étoit ordinairement mortelle. J'ai souvent » vu des malades avec la plupart de ces symptomes, immédiatement « soulagés par des évacuations faites de bonne heure, & la fievre » devenoit alors intermittente. Bien plus, j'ai vu plusieurs fois cette » fievre avec tous ces symptomes emportés par des saignées, & en » donnant, quelques heures après sa premiere attaque, une méde- » cine qui opéroit avec vivacité par haut & par bas. J'ai connu » quelques-uns de ces malades qui furent assez bien pour sortir le » second ou le troisieme jour, & qui continuerent à se bien porter » pendant quatre à cinq jours; mais qui en commettant quelque » erreur, par exemple en s'exposant trop au soleil, furent de nou- » veau attaqués des mêmes symptomes, & moururent le quatrieme » ou cinquieme jour, avec la peau d'un jaune foncé, ou couleur » de cuivre. De-là, je suis porté à croire que ce sont différens de- » grés de la même maladie, & que la maniere dont on traite le ma- » lade dans le commencement donne la fievre jaune, ou seulement » une fievre rémittente ou intermittente ».

viennent jamais, ou du moins fort rarement, épidémiques.

Enfin, durant la derniere partie de l'été & pendant tout l'automne, il paroit y avoir presque par-tout une disposition plus ou moins grande à ces fievres rémittentes ou intermittentes, ou à quelques dérangemens dans les premieres voies, joints à une dissolution des fluides & à un relâchement des parties fibreuses du corps, & l'on y est sur-tout sujet dans tous les pays chauds & humides, & dans tous les camps, par les raisons qu'on a apportées plus haut (1) J'ajoute que tout ce que j'ai appris des meilleurs auteurs, que les observations qui m'ont été communiquées par des gens habiles, & ma propre expérience m'engagent à croire que la cure de toutes ces fievres, en tant de climats si différens, dépend à peu près de la maniere de les traiter, qu'on exposera dans la section suivante.

§. V. *De la cure des fievres d'automne rémittentes & intermittentes des camps, & de celles des pays bas & marécageux.*

Je viens maintenant au traitement de cette maladie, & j'observerai la méthode suivante. Je distinguerai d'abord les deux especes de fievre, comme je l'ai fait auparavant, & je passerai de-là aux remedes qui m'ont le plus réussi.

La saignée étant indispensable dans la cure de ces fievres, c'est la premiere chose par où on doit commencer, & il faut la réitérer une fois ou plus souvent suivant que les symptômes paroissent l'exiger. Les fievres rémittentes du printems & de la fin de l'automne, sont accompagnées de douleur pleurétiques & de rhumatisme provenant du froid de la saison;

(1) Part. I. Chap. I. Part. II. Chap. II. §. 2.

& par cette raison elles exigent d'avantage la saignée. Un médecin qui ne connoît point la nature de cette maladie, & qui ne fait principalement attention qu'aux paroxysmes & aux rémissions, est peut-être porté à négliger cette évacuation, & à donner trop-tôt le quinquina, qui occasionnera une fievre continue inflammatoire. On peut ouvrir sans danger la veine pendant la rémission, ou dans la force du paroxysme. Car outre que j'ai remarqué que la rémission vient plutôt & qu'elle est plus marquée aprés une hémorragie, j'ai réitéré sans aucun danger l'expérience de la saignée dans les accès les plus violens. non seulement dans cette fievre-ci, mais encore dans la fievre des pays marécageux, après même être presque devenue réguliere intermittente. Pour accorder donc la maxime de Celse avec cette pratique (1), il faut interpréter ce terme *impetus febris* dans le sens de ce frisson ou froid qui précède l'accès de chaud des fievres dont il donne la description, car la saignée, dans ce tems-là, seroit hors de saison & très-dangereuse. Mais comme les paroxysmes de la fievre dont nous parlons sont, communément après la premiere attaque, sans froid, on ne doit pas avoir égard à son observation dans ce cas, ni même à aucune autre, si ce n'est celle où l'on avertit de ne point saigner pendant les sueurs.

Ayant eu, depuis les deux premieres éditions de cet ouvrage, plus d'occasions de voir ces fievres, j'ai jugé à propos de purger immédiatement apès la saignée quelque partie de la journée que ce fût, & cela d'autant plus que le malade étoit alors généralement constipé.

℞. *Infusi. senæ communis* ℥iij. *electarii lentivi* ℥ ß. *nitri puri* ℈I, *tincturæ senæ* ʒVI *misce.*

(1) *Quod si vehemens febris urget, in ipso impetu ejus, sanguinem mittere, hominem jugulare est.* De Med. Lib. 2. Cap. 10.

Le malade prenoit à la fois la moitié de cette purgation, & ſi en quatre heures elle ne procuroit pas deux ſelles, comme cela arrivoit ordinairement, il prenoit le reſte. Cette médecine s'accorde avec l'eſtomac, purge copieuſement & doucement, & par conſéquent eſt plus utile qu'une compoſée de drogues plus recherchées. Le lendemain matin, qu'il y avoit preſque toujours une rémiſſion, je donnois un grain de tartre émétique réduit en poudre, avec douze grains d'yeux d'écréviſſe. Je réitérois la doſe au bout de deux heures, au plus au bout de quatre, ſi la premiere ne faiſoit aucun effet, ou du moins fort peu. Ce remede procuroit non-ſeulement une évacuation par haut, mais communément auſſi par bas, & excitoit la ſueur. Par ces évacuations, la fievre devenoit communément plus bénigne, & quelquefois elle l'emportoient. Au lieu de cette poudre, je donnois auparavant dans la premiere rémiſſion, après avoir vu le malade, un ſcrupule d'ipécacuanha avec deux grains de tartre émétique, en une doſe. Mais quoique cela m'ait ſouvent reuſſi, cependant en comparant enſemble ces deux méthodes, je préfére la premiere, c'eſt-à-dire que je purge d'abord, & que je débarraſſe enſuite les premieres voies avec de petites doſes de préparation d'antimoine. Je réitère ordinairement ce remede le jour d'après ou le ſuivant; ſinon, je tiens le ventre libre par quelque médecine douce ou un lavement. Je continue cette méthode juſqu'à ce que la fievre s'en aille par degrés, ou qu'elle devienne intermittente au point d'être guérie par le quinquina.

Je me ſuis confirmé dans l'opinion favorable que j'avois de cette méthode, par les ſuccès que s'eſt procurés le docteur Huck, dans l'Amérique ſeptentrionale & aux Indes occidentales, en traitant ces fievres avec une méthode ſemblable à la mienne. Au commencement il tiroit du ſang; dans la premiere rémiſſion; il donnoit quatre ou cinq grains d'ipé-

cacuanha, avec du tartre émétique, depuis un demi-grain jufqu'à deux grains. Il faifoit prendre de nouveau ce remede en deux heures, ayant foin que le malade ne bût point avant la feconde dofe; car alors le remede paffoit plus aifément dans les inteftins, avant qu'il pût opérer par les vomiffemens. Si après deux heures de plus, l'opération par bas & par haut étoit trop petite, il donnoit une troifieme dofe, qui réuffiffoit ordinairement à débarraffer les premieres voies; alors la fievre ceffoit tout-à-fait, ou devenoit intermittente au point de pouvoir céder au quinquina. Il trouva fur le continent peu de difficultés après l'intermiffion; mais aux Indes occidentales, la fievre étoit fujette à devenir continue & dangereufe, à moins qu'on ne donnât le quinquina à la premiere intermiffion, quand même elle auroit été imparfaite. Le docteur Huck n'a j'amais varié dans fa méthode, à moins qu'il n'ait vu des indications qui le portoient plutôt à purger qu'à donner un vomitif. Dans ce cas-là, il faifoit une décoction de huit onces, avec une demi-once de tamarin, deux onces de manne, & deux grains de tartre émétique, & partageant cela en quatre, il en donnoit une toutes les heures, jufqu'à ce que le remede operât par les felles (1).

---

(1) Depuis la derniere guerre, le docteur Huck m'a dit qu'il préféroit ce remede, dans la fievre jaune des Indes occidentales, dans laquelle on regarde les vomitifs violens comme dangereux fi on ne les donne pas de bonne heure, & dans laquelle il eft cependant néceffaire de débarraffer les premières voies. En effet, quoique la première ou la feconde dofe de ce remede excitaffent communément quelque peu de vomiffemens, cependant en trois ou quatre heures il purgeoit auffi Il tâchoit d'entretenir cette derniere opération, en en donnant de tems en tems deux ou trois cuillerées de plus, jufqu'à ce que la rémiffion parut d'une maniere fenfible; ce qui arrivoit ordinairement le quatrieme ou le cinquieme jour après le commencement de la maladie. Il épioit attentivement cette rémiffion, & dès qu'elle paroiffoit, il donnoit une décoction de quinquina, en dofes auffi grandes & auffi fouvent répétées que l'eftomac le pouvoit fupporter.

Comme je ne commençai à me ſervir du tartre émétique, en doſes petites & réitérées, que dans la derniere guerre ; & cela ſeulement pendant trois campemens en Angleterre, j'eus dans ces campagnes trop peu d'occaſions d'eſſayer cette méthode, pour m'aſſurer que c'étoit la meilleure. Mais en partie par ce que j'ai vu moi-même, & en partie par ce que j'ai appris de quelques autres perſonnes, j'imaginai que c'étoit le moyen le plus sûr pour réuſſir, même avant que le docteur Huck m'eût communiqué ſes obſervations. Je ſuis perſuadé qu'après la ſaignée, ſi elle eſt néceſſaire, le tartre émétique eſt un remede efficace pour emporter entierement ces fievres, ou pour les amener promptement à des rémiſſions, où l'on pourra donner le quinquina. Mais il faut ajouter que la vertu de cette préparation d'antimoine, ne conſiſtant point ſeulement en ſa qualité émétique, mais auſſi en ſa cathartique, on doit le donner en conſéquence. Faites-en diſſoudre ſix grains dans une pinte d'eau chaude, que le malade en prenne de dix minutes en dix minutes, quatre à cinq onces, chaud, juſqu'à ce qu'il commence à vomir, & qu'il aide alors l'opération avec de l'eau chaude, ou une infuſion de camomille. Il peut continuer ce remede ſi cela eſt néceſſaire, avec les mêmes doſes, ou de plus petites, ou à de plus longs intervalles. Quand le vomiſſement s'arrête, il commence ordinairement à opérer par bas. Si cependant il ne le faiſoit pas, on donne un lavement ; & le jour ſuivant, ou quand il eſt beſoin de réitérer l'évacuation, on fait diſſoudre une demi-once, plus ou moins, de quelque ſel purgatif neutre, avec le tartre émétique, dans la même quantité d'eau qu'auparavant. Cette maniere de ſe ſervir de l'antimoine eſt facile & ſans danger. Les François l'ont fait connoître les premiers, ſous le titre d'*émétique en lavage*, & ils en font un grand uſage dans ces ſortes de fievres.

On donnoit le ſel d'abſinte, raſſaſié de jus de limon, ou d'acide vitriolique, dans la vue d'amener plutôt la fievre à une criſe, ou à des intermiſſions plus régulieres. Mais j'avoue qu'excepté le cas où il relâche, & par conſéquent rafraîchit, je lui remarquai bien peu de vertu. Je ſuis perſuadé que ſi j'avois mieux connu les qualités du tartre émétique, je me ſerois aiſément paſſé dans ces fievres, de toutes ces ſortes de ſels neutres.

Je viens maintenant au quinquina, & j'obſerve que quoique ces fievres aient ſouvent des rémiſſions ſi favorables, avec même les urines chargées, qu'un médecin peu inſtruit de leur nature, pourroit ſe perſuader qu'elles céderoient au quinquina ſans aucune préparation, ou du moins fort peu; mais il ſeroit ſouvent trompé, du moins à l'égard de nos ſoldats, dont le tempérament ou le genre de vie les diſpoſe plus à l'inflammation que les ſoldats Hollandois, comme on le verra par la ſuite. Car, quoiqu'en faiſant uſage du quinquina, les paroxyſmes aient diſparu, cependant comme j'ai remarqué que la poitrine en étoit ſouvent affectée, & qu'il ſubſiſtoit toujours quelque reſte de fievre après l'uſage de ce fébrifuge, je commençai enfin à douter s'il n'étoit pas mieux d'eſſayer de la guérir ſans y avoir recours, ou du moins d'en différer l'uſage juſqu'à ce que le malade fût convaleſcent, & qu'il n'en eût beſoin que pour ſe fortifier. Le quinquina paroît en effet d'autant moins néceſſaire ici, qu'après une ſaignée ou deux, & après avoir dégagé les premieres voies par une purgation & l'émétique; & en tenant le ventre libre, les paroxyſmes diminuent ordinairement de jour en jour, juſqu'à ce qu'ils diſparoiſſent tout-à-fait. Mais quand je venois à m'appercevoir que la maladie ne tournoit pas de la ſorte, & que malgré les évacuations, les accès devenoient plus fâcheux, ce qui arrivoit ſouvent dans la fievre des pays marécageux, j'avois recours

alors au quinquina, & j'avois ordinairement la satisfaction de le voir réussir. Comme il y a peu d'intervalle entre la fin des sueurs & le commencement des paroxysmes suivans, afin d'avoir plus de tems pour que ce fébrifuge pût agir, je commençois à le faire prendre deux ou trois heures avant la fin de la sueur. En général, nous pouvons considérer la paroxysme fievreux comme cessé, quand il n'y a plus ni soif, ni chaleur, & que le malade se trouve lui-même dans une sueur abondante & aisée. Si jamais la fievre paroissoit sous la forme d'une tierce ou d'une quarte, le quinquina étoit, après les évacuations ordinaires, un remede infaillible.

Entre les diverses méthodes de donner le quinquina, je préfere la suivante. J'en fais infuser une once & demie en poudre fine, la nuit, dans une chopine de vin du Rhin, & le jour suivant, je donne cette mixtion trouble en différentes doses. Mais pour l'usage ordinaire on en faisoit un électuaire, & sur une once de quinquina en poudre on y ajoutoit un gros de sel ammoniac, & les deux ou trois premiers jours, autant de rhubarbe qu'il en falloit pour tenir le ventre libre. Je donnois ensuite le quinquina seul, jusqu'à ce que le malade en eût pris autant que cela paroissoit suffisant pour prévenir une rechûte.

Telle étoit la maniere dont je traitois ces fievres dans le commencement, & lorsqu'elles devenoient rémittentes & intermittentes. Si l'on a négligé la maladie dans son premier période, ou bien si après les rémissions ou les intermissions, elle vient à se changer en fievre continue, on doit ouvrir la veine si le pouls le peut permettre. Mais en quelque état qu'il soit, si la tête est affectée d'un délire ou d'une douleur; il faut appliquer les sangsues aux tempes, & un large vésicatoire entre les épaules. Les vomitifs & les purgatifs violens ne conviennent point en ce tems-là; il est seulement nécessaire d'évacuer

par des vomitifs doux, des clysteres réitérés, & de légeres purgations. La principale regle doit être de débarrasser les premieres voies; & pour y parvenir, le tartre émétique, avec un sel purgatif, seroit probablement le remede le plus efficace.

La fievre se change quelquefois en dysenterie; on doit alors le traiter de la maniere qu'on l'indique dans le chapitre suivant. Mais s'il survient une diarrhée, quoiqu'on ne doive jamais l'arrêter subitement, il est souvent à propos de la réprimer peu à peu, & d'exciter une sueur abondante (1). Quoiqu'un cours de ventre ne soit pas la crise ordinaire, cependant si la nature semble indiquer cette voie par des douleurs de colique, ou par une tension du ventre, accompagnée de sécheresse de la peau, il est à propos de procurer les selles par le moyen des clysteres ou de quelque relâchant doux, tel qu'une infusion de rhubarbe avec de la manne, qu'on doit recommencer aussi souvent que le malade peut soutenir l'évacuation.

II. Les fievres des camps & des pays marécageux

(1) Si dans les commencemens on n'a pas suffisamment débarrassé les premières voies, & si pendant le cours de la fievre on n'a pas tenu le ventre libre, on ne doit s'attendre à une crise que par un cours de ventre qu'il ne faut point arrêter tant que le malade a assez de force pour le supporter. Mais s'il a été assez évacué dans les commencemens par l'émétique & les purgatifs, ou que le cours de ventre l'affoiblisse trop, après un peu de rhubarbe, qu'il prenne deux fois par jour le bol suivant :

℞. *Theriacæ Andromachi* ℈ I. *radicis ipecacuanhæ in pulverem contritæ gr. ij. vel iij cretæ præparatæ quantum satis fit misce.*

Ce remede varié suivant l'occasion, quant à la quantité des ingrédiens, arrête d'une maniere efficace la diarrhée, & procure une moiteur salutaire. Si ce bol ne modere pas le cours de ventre, j'ordonne la mixture suivante ;

℞. *Extracti Thebaici gr. ij. terantur ex julepie cretâ* ℥ XVI.
Dentur post alternas sedes liquidas cochlearia VI.

Telle est la mixture astringente dont je fais communément usage, en la composant avec l'*Electarium e Scordio*, je la trouve tout aussi efficace, & plus agréable au goût & à l'estomac.

se ressemblent autant dans les symptomes que dans la cure. Par conséquent les regles établies dans les paragraphes précédens, pouvant s'appliquer à toutes les deux, je me contenterai seulement de présenter quelques avis sur les points dans lesquels elles paroissent différer davantage. Lorsque la fievre des lieux marécageux est d'une espece ardente, elle paroît exiger d'amples saignées; mais en général comme les humeurs ont dans ces pays beaucoup de disposition à devenir putrides, cette fievre ne permet pas tant cette évacuation que la fievre des camps, dans laquelle les froids fréquens & considérables, rendant le sang plus coëneux, fixent l'inflammation. Il est nécessaire dans la plupart des cas, d'ouvrir la veine au commencement de l'attaque, ou le jour suivant, s'il n'y a point eu d'intermission. Mais les saignées réitérées, à moins qu'il n'y ait des marques évidentes d'inflammation, se trouvent tellement éloignées de produire cet effet, qu'elle sont sujettes à rendre la fievre encore plus opiniâtre. Il faut pareillement faire attention que la regle qee nous avons établie au sujet de la saignée, ne regarde que l'armée & non point les habitans des Pays-Bas, dont le tempérament est fort différent de celui de nos soldats, qui, non-seulement étoient à la fleur de leur âge, mais encore plus robustes & plus sanguins. Quelquefois même la saignée se trouvoit rarement nécessaire parmi les soldats dans une rechûte, ou lorsque le tems s'étoit rafraîchi; la fievre paroissant alors sans inflammation & avec des intermissions régulieres.

J'ai observé que les vomitifs étoient encore plus efficaces dans les pays marécageux que dans le camp; & ils le sont à un tel point, que, lorsque la bile a été totalement évacuée par un émétique, ce remede emporte souvent la fievre en même tems. L'ipécaçuanha seul ne fait pas cet effet; bien plus, je

lui en ai vu produire un tout contraire (1) en rendant les paroxyſmes ſuivans plus longs & plus violens que le précédent ; ſoit qu'il agiſſe foiblement, & qu'il introduiſe dans le ſang plus d'humeurs putrides qu'il ne peut en évacuer des premieres voies, ſoit que cela provienne d'une autre cauſe. J'y joins ordinairement par cette raiſon deux grains de tartre émétique.

La fievre des pays marécageux étant plus ſujette pendant les chaleurs aux paroxyſmes, & à prendre une forme continue qu'à reſter intermittente réguliere ; il faut, après les préparations convenables, l'arrêter dans la premiere intermiſſion. L'on n'a pas trouvé le quinquina moins ſpécifique en cette occaſion en Flandre qu'en Angleterre. Mais il faut ajouter que quoiqu'on en donnât de grandes quantités, les rechûtes étoient non-ſeulement fréquentes, mais certaines, ſi l'on ne réiteroit ce remede plus ſouvent qu'on ne pouvoit engager les ſoldats à le faire. De ſorte qu'après tout, le quinquina fut moins utile qu'on ne s'y étoit attendu. Mais il eſt à propos d'obſerver que jamais ce remede, ſouvent réitéré, n'occaſionna de ſuites fâcheuſes ; car l'on ne doit pas imputer à la quantité du quinquina les obſtructions des viſcères qui ſuccéderent à ces fievres ; mais à la longue durée de la maladie & aux rechûtes fréquentes ; dont le malade ne pouvoit ſe garantir, à moins qu'il ne continuât à prendre une once de quinquina tous les dix à douze jours, pendant l'automne entier. La manière la plus efficace pour engager un ſoldat à le continuer pour prévenir les rechûtes, ſeroit de l'infuſer dans une partie égale d'eau commune & d'eau-de-vie (2).

---

(1) J'ai éprouvé deux fois ſur moi-même cet effet de l'ipécacuanha.

(2) J'ai depuis remarqué que le plus ſûr moyen de prévenir une rechûte, dans ceux qui ne reviennent que malgré eux à l'uſage du quinquina, eſt d'en donner quatre ou cinq onces en poudre, auſſi-tôt qu'on peut obtenir du malade de le prendre. Cette quantité ſuffit pour ſix ou ſept jours.

Le meilleur moyen ensuite pour prévenir ces rechûtes, consiste dans le régime. Les convalescens doivent manger avec modération, sur-tout des herbages & des fruits, & s'abstenir de tout ce qui est venteux & qui tend à relâcher. En général; tout ce qui produit ces effets, dispose l'estomac à des indigestions, & par conséquent à une corruption des humeurs, & d'un autre côté tout ce qui fortifie est antiseptique. Les liqueurs prises modérément sont alors nécessaires; mais comme la paie des soldats se trouve insuffisante pour pouvoir se procurer une nourriture saine & une liqueur forte, il seroit à propos que le public voulût bien alors en accorder à l'armée, comme aux troupes qui servent sur mer; & la moitié de ce qu'on donne à ces derniers pourroit suffire.

A l'égard des vers ronds, qui accompagnent si souvent ces fievres, je donnois communément un demi gros de rhubarbe avec douze grains de mercure doux, sans avoir jamais vu qu'une dose aussi forte de mercure, produisît aucun inconvénient, parce que dans notre pays il est toujours bien préparé. Les anthelmintiques qui agissent lentement & sans purger, sont peu utiles en cette occasion, parce que les symptomes causés par ces vers, pressent communément si fort qu'il faut avoir recours aux remedes les plus vifs. Car, quoique ces reptiles puissent rester long-tems dans les intestins, sans causer beaucoup d'incommodités à quelqu'un qui, à cela près, se porte bien, cependant s'il lui survient une fievre, sur-tout d'une espece putride, les vers étant incommodés par l'accroissement de la chaleur & la corruption des humeurs dans les premières voies, qui sont les suites de la fievre, commencent à faire tous leurs efforts pour sortir. Lancisi, qui fait cette remarque, ajoute qu'ayant ouvert le corps de quelques personnes, qui étoient mortes à Rome des fievres que nous venons de décrire, on avoit trouvé les in-

teſtins bleſſés par la morſure de ces vers ; quelques-uns avoient même percé les tuniques des inteſtins, & s'étoient retirés dans la cavité de l'abdomen. Il ne s'eſt point trouvé dans nos hôpitaux de diſſections de cette eſpece : mais j'ai été témoin plus d'une fois, que des malades ont rendu des vers par la bouche, ſans avoir ſenti auparavant aucune envie de vomir. Mais, ſans aller ſi loin, les vers occaſionnent des ſymptomes capables d'alarme. Je me rappelle qu'on amena à l'hôpital, vers la fin de l'été, un ſoldat incommodé d'une de ces fievres, avec des douleurs extraordinaires dans l'eſtomac & les inteſtins, qui n'avoient point cédé aux évacuations ordinaires. Les muſcles du viſage étoient convulſifs, & il ne pouvoit pas ſe tenir une minute dans la même poſition ; je ne penſai pas d'abord aux vers ; mais un jour ou deux après, le malade en ayant évacué un par les ſelles, je lui fis prendre de la poudre ci-deſſus mentionnée, qui, à la premiere ou à la ſeconde priſe, fit ſortir pluſieurs de ces vers. Les ſymptomes extraordinaires ceſſerent alors, & bientôt après il ſe rétablit.

Je terminerai ce ſujet par l'extrait d'une lettre du docteur de Monchy, de Rotterdam, qui, pendant que j'étois à l'armée, étoit médecin des troupes Hollandoiſes qui faiſoient alors partie de l'armée des alliés. Ce ſavant ayant lu les premières éditions de cet ouvrage, y fit quelques remarques, & entre autres celles qui ſuivent, ſur ces fièvres d'automne rémittentes & intermittentes, qu'il appelle *bilieuſes*. Elles m'ont été d'autant plus agréables, qu'il a eu non-ſeulement les mêmes occaſions que moi de voir ces maladies dans le camp, mais auſſi en pratiquant avant & après la guerre dans ſon propre pays, où elles ſont plus nombreuſes & plus fâcheuſes qu'en Angleterre, & dans leſquelles on ne faiſoit point alors uſage du quinquina. Voici ſes paroles :

Sic ceteræ obſervationes meæ à tuis parum vel nihil differunt, niſi forte quod venam ſecandi (raro ſaltem) non tantam in febribus bilioſis neceſſitatem invenerim; imo naturam imitando, præcedente emetico, ſubindè vomitum excitando (prout magis minuſve ad ſuperiora materia turgeret) & levem, ſed per dies aliquot protractam diarrhæam eccoproticis efficiendo, feliciter, ſine ulla alia notabili critica evacuatione, centenos curaverim; & adhuc quotannis, tempore autumnali, optimo cum ſucceſſu & brevi curem.

Quoad tempus vomitorio utendi, Boerhaavium aliosque practicos ſecutus ſum, dando illud tribus vel quatuor horis ante paroxyſmum, in ea continuo permanens opinione, quod major tunc ſic materiæ morboſæ accumulatio & activitas; & poſtea major ſubactio, & facilior per urinam evacuatio. Simplex hæc fuit mea ſemper methodus curandi febres bilioſas cum oris amaritie, nauſeâ, vomitu &c. dum agri adhuc in primo initio morbi verſabantur. Quantocyus in continuis, vel parum tantum remittentibus, æque tempore veſpertino quam matutino præſcribebam vomitorium ex pulvere ipecacuanhæ ſcrupulis ij & tartari emetici granis ij. Et ſtatim horâ poſt hujus remedii finitam operationem, ut purgans, cremorem tartari ad unciam j. Ex lacte ebutyrato aſſumerent ægri ſedulò curabam. Hæc poſtero die, ſi eadem fomitis adeſſent ſigna in primis viis, imò & tertio die interabam. Si vero febrem, ut & pleraque ejus ſymptomata imminuta videbam, alvum tantum laxam ſervare conabar ſimplici decocto hordei & tamarindorum cum nitro.



CHAPITRE

gade, des gardes arrivant en Allemagne vers la fin de juillet, dans une saison pluvieuse, & dans un tems ou il y avoit disette de paille pour les tentes, il y eut un si grand nombre de malades, & la plupart, de la dysenterie, que lorsqu'on entra en quartier d'hiver au mois de décembre, plus de la moitié de ce corps n'étoit point propre pour le service. M. Paterson, un des maîtres chirurgiens de l'hôpital, alors chirurgien dans les gardes, à qui je suis redevable de cette information, m'a dit qu'en général il avoit réussi en traitant de la maniere suivante ceux de ce bataillon qui avoient été attaqués de la dysenterie.

« Si le malade étoit d'un tempérament sanguin, & qu'il eut la fievre, il commençoit par la saignée; il donnoit ensuite l'ipécacuanha, & outre cela, s'il avoit vu le malade de bonne heure dans le jour, il lui faisoit prendre un gros de rhubarbe le soir ou le lendemain matin. Le soir du second jour, après l'opération de la médecine, il donnoit environ vingt gouttes de la teinture thébaïque, ou environ dix grains de pilules saponacées. Si la maladie continuoit encore après cela, il faisoit une masse de thériaque & de rhubarbe, dont il donnoit un demi-gros le matin & le soir, & quelquefois trois fois par jour. M. Paterson m'ajouta qu'ayant été lui-même attaqué l'année suivante du flux de sang, il avoit suivi la même méthode, qu'il fut près de trois semaines avant de se rétablir, étant campé continuellement, marchant souvent, & étant exposé au froid, à l'humidité & aux autres incommodités inséparables de son devoir; mais que durant tout ce tems, il avoit éprouvé le plus grand avantage du remede ci-dessus. Une demi-heure ou environ après chaque dose, le ténesme diminuoit, les selles devenoient plus abondantes

» & moins fréquentes, les trois ou quatre heures
» ſuivantes. Les ſept ou huit derniers jours, il
» prit par cette raiſon un demi-gros de la com-
» poſition ci-deſſus, trois fois par jour, ce qui
» montoit à environ un gros de thériaque, &
» un demi-gros de rhubarbe en vingt-quatre
» heures ».

Si ce remede ou toute autre méthode ne change la maladie au point que le malade ſe plaigne moins de tranchées & de téneſme, & que les ſelles, quoique fluides, commencent à être d'une couleur naturelle, avec moins de mucoſité & plus de matiere fécale, comme il eſt alors dans une ſituation favorable & en paſſe de ſe rétablir, je parlerai plus amplement de la maniere dont il faudra alors ſe gouverner, lorſque je viendrai à traiter du troiſieme état de cette maladie. A préſent je dois parler de ceux qui ont paſſé par le premier période, & à qui on n'a point donné de remede ou qui n'en ont retiré que peu d'avantage, & dont les ſelles ſont toujours auſſi petites, auſſi fréquentes, auſſi viſqueuſes & auſſi douloureuſes qu'auparavant.

II. Quoique dans le ſecond période il y ait ſouvent plus de fievre hétique que dans les commencemens, & quoique la continuation de l'inflammation, & la matiere putride en reſtant, menace d'une mortification; cependant, autant que j'ai pu le remarquer, la ſaignée n'eſt pas un remede convenable. Il faut donner des laxatifs, tels que ceux qui irritent peu, & qui ſuffiſent cependant pour empêcher les humeurs aiguës de s'accumuler, & les remedes qui préſervent les inteſtins de l'acrimonie, & qui ſoulagent les douleurs & les ſpaſmes, juſqu'à ce que la nature ait acquis aſſez de force pour guérir. C'eſt en cette occaſion que je me ſers pour la premiere fois du ſel cathartique amer ſeul, quoique pro-

bablement il auroit pu être plus efficace avec de l'huile & de la manne, ou pris en doses petites & reïtérées, comme dans la passion iliaque (1), & non tout à la fois. Dans ce période ; je donnai une fois à une jeune femme, cinq grains d'ipécacuanha avec douze de rhubarbe. Ce remede la rendit d'abord malade, ensuite il opéra par bas, fit sortir de la matiere fécale d'une couleur naturelle, & fit prendre à la maladie une tournure favorable. Mais comme elle fut un des derniers malades de la dysenterie que j'ai vu, je n'ai point eu occasion de donner une autre fois ce remede.

Ayant remarqué que dans ce période les clysteres émolliens & anodyns étoient très avantageux, je me servois d'une décoction de graine de lin ou d'amidon, ou de bouillon de mouton bien gras, depuis quatre onces jusqu'à huit, suivant la quantité plus ou moins grande que le malade pouvoit retenir. Quand il ne pouvoit les garder, à cause de la fréquence des mouvemens, j'ajoutois à chacun depuis vingt gouttes jusqu'à soixante de teinture thébaïque, ou autant qu'il étoit nécessaire pour diminuer l'irritation, sans trop affecter la tête. Comme il faut que le malade fasse usage d'opiates, c'est peut-être la meilleure méthode de les lui donner. De cette maniere, ils vont directement au rectum, où l'irritation est la plus grande. Mais dans les cas fâcheux, les mouvemens sont généralement si fréquens, que malgré le laudanum, un clistere donné le soir ne suffit pas pour tranquilliser le malade pendant toute la nuit. En ce cas, il faut ou lui en donner un autre, ou qu'il prenne l'opiate à la maniere ordinaire. Malgré l'avantage des clystères, nous ne pouvons pas nous en servir dans les hôpitaux aussi souvent qu'il seroit à desirer, par la

(1) Page 136.

négligence des gardes, & par la répugnance de malades, & fouvent même nous fommes obligés de nous en défifter, à caufe de la délicateffe de ces parties.

Il ne faut point ufer des carminatifs chauds, pour adoucir les tranchées & pour chaffer les vents, du moins je ne les ai jamais vu réuffir. Les opiates procurent fur le champ du foulagement, mais ils ne font que pallier le mal, & fouvent ils en augmentent la caufe. Je n'ai point trouvé de remède qui répondit à ce but d'une maniere fenfible. Le meilleur eft de fomenter le ventre, & de boire une infufion de camomille. La vertu fortifiante & antifpamodique de ces fleurs, me fit d'abord penfer à en donner une infufion; mais ayant reconnu depuis que la camomille étoit un antifeptique des plus efficaces, je fuis porté à croire que c'eft à ce principe qu'il faut attribuer quelques-uns de ces effets. On fait les fomentations avec des herbes communes, en y ajoutant un peu de liqueurs fpiritueufes; mais comme elles exigent d'être fouvent réitérées, les officiers en font plus d'ufage que les foldats, étant mieux foignés que ces derniers. Les douleurs occafionnées par les vents, affectent quelquefois le côté, de même que dans la pleuréfie; mais une médecine laxative, ou les fomentations dont on vient de parler, les diffipent, fans être obligé d'avoir recours à la faignée.

Quand le malade fe plaint d'ardeur d'entrailles, & que tout s'aigrit dans fon eftomac, je lui fais prendre de tems en tems quatre cuillerées de julep de craie; & quand en même-tems les tranchées & les mouvemens fréquens exigent quelque palliatif, je fais diffoudre deux grains d'extrait thébaïque dans une chopine de ce julep, & je le donne de la maniere qu'on a vu plus haut (1).

---

(1) Page 187.

D'autres fois, lorſque le malade ne ſe plaint point d'aigreur, mais de tranchées & de mouvemens fréquens, je tâche d'en émouſſer l'acrimonie & de préſerver les inteſtins de l'irritation, par des alimens d'une qualité mucilagineuſe, dont on parlera dans la ſuite, & en donnant pour boiſſon une décoction d'amidon avec de la gomme arabique, aſſaiſonnée avec du ſucre & de l'eau de cinnamome ſimple. On met ordinairement trois gros d'amidon avec une demi-once de cette gomme, dans une chopine de cette liqueur. On employoit pour le même but, une diſſolution (1) de cire dans les hôpitaux de l'Amérique ſeptentrionale, & ſouvent avec ſuccès, comme me l'a aſſuré le docteur Huck. Les préparations de cire ont été long-tems eſtimées pour leurs vertus dans cette maladie. Bates en recommande une diſſolution dans une liqueur ſpiritueuſe (2), & Diemerbroeck rapporte des exemples de ſes effets extraordinaires, quand elle eſt diſſoute dans du lait, & il fait mention de quelques autres auteurs qui font l'éloge de ce remède dans la dyſenterie (3).

Quand le flux de ventre continue juſqu'à ce que les forces ſoient beaucoup diminuées, & que le pouls s'abatte, tandis que la fievre hectique ſubſiſte, le cas devient très-dangereux, quoiqu'il y ait encore de l'eſpérance tant que les ſelles ne ſont point involontaires, qu'il ne paroît ni aphthes ni ho-

---

(1) ℞. *Ceræ flavæ raſæ* ʒ i ß. *ſaponis Hiſpani duri raſi* ℈ i *aquæ puræ* ʒ i. *liqueſcant leni igne, & aſſidue agitentur donec in unum cocant; dein effunde materiam in mortarium lapideum, eique paulatim admiſce aquæ puræ* ℥ VIII. *aquæ nucis moſchatæ* ℥ i *& ſacchari albi quod ſatis ſit ad gratum ſaporem.*

Cette mixture n'a point de goût déſagréable; le malade prend cette doſe entière en un jour, en des intervalles convenables. On n'emploie le ſavon que pour diſſoudre la cire.

(2) *Pharmacop. Batean. in formulâ Butyrum Ceræ.*

(3) *Obſervat. & Curat. Medic.* Obſervat. XXVIII.

quet, & que le malade ne se plaint ni d'un grand abattement, ni d'oppression de poitrine. Ce cas est véritablement fâcheux, & n'admet qu'à peine les palliatifs, vu que les opiates réussissent si peu à soulager les douleurs, ou à réprimer la fréquence des selles. Cette maladie se trouve quelquefois compliquée avec la fievre d'hôpital ; peu de personnes alors en réchappent. Mais quand il y a encore de la ressource dans les remedes, je fais communément usage d'une décoction de quinquina & de serpentaire, dont on trouvera la description dans le chapitre suivant, à quoi j'ajoute quelques gouttes de laudanum. D'autres fois, & sur-tout quand le pouls étoit abattu, j'ai éprouvé de bons effets de la décoction suivante, dont je donnois quatre cuillerées toutes les quatre ou cinq heures.

℞. *Radicis serpentariæ Virginianæ contusæ* ʒ iij, *coque ex aquæ puræ* ℥xij *ad* ℥viij *adjecta sub finem coctionis theriacæ andromachi* ʒi *cola.*

Voici ce que m'écrivit à ce sujet le docteur Whytt en 1760 » Dans ce dangereux état de la dy- » senterie, lorsque la bouche & le canal par où » passent les alimens, sont menacés d'aphthes, » quelquefois même après qu'elles ont paru, j'ai » donné avec succès le quinquina. Je faisois aupa- » ravant les évacutions nécessaires, suivant l'exi- » gence des cas, ou celles que le malade pouvoit » supporter, en le saignant, en le faisant vomir » avec l'ipécacuanha & en le purgeant avec la rhu- » barbe. J'ajoutois, à une chopine d'une forte » décoction de quinquina, trois gros ou une demi- » once de confection de cachou. Ce remede se » donne dans la même intention que le diascor- » dium, mais il est plus simple. On le trouve dans » la pharmacopée d'Edimbourg. J'ordonnois deux » cuillerées de ce remède de quatre heures en qua- » tre heures, sans y joindre autre chose qu'un peu » de laudanum à l'heure du coucher. Lorsque

» l'usage continu de ce remede resserre, je donne » alors la rhubarbe, & ensuite la décoction de » quinquina, je diminue la dose de la confection » de cachou, ou même je la discontinue tout à- » fait «.

Comme je suppose qu'en ce tems-là l'irritation occasionnée par les mouvemens fréquens tend à mortifier le rectum, je tâche d'appaiser les spasmes par des clystères anodyns, souvent réitérés, où il n'entre aucun ingrédient antiseptique. Cependant quelques personnes en ont essayé de cette espece; car M. Hunter, un des maîtres chirurgiens de l'expédition de Portugal, m'a dit qu'il avoit fréquemment fait usage avec succès des clystères antiseptiques, lorsque le malade étoit extrêmement abattu par les mouvemens continuels & par le ténesme. Son premier essai fut de quatre onces d'une forte décoction de quinquina, dans laquelle on avoit dissous quelques grains d'opium. Il trouva dans la suite qu'une décoction de racine de tormentille ou d'écorce de chêne, avec l'opium, répondoit au même but. Il m'ajouta qu'on réitéroit souvent ces clystères, & sur-tout si on les rendoit d'abord, avant qu'ils eussent fait l'effet qu'on en attendoit.

Jusqu'à présent je n'ai rien dit de la diète, parce qu'elle est à peu-près la même dans ces deux périodes de la maladie. Elle consiste principalement en gruau de ris ou d'orge, sago, panade, & l'on permettoit du bouillon de mouton à ceux qui avoient peu de fievre; mais je cessai par la suite ce dernier article, parce que je remarquai qu'en général la nourriture animale ne convenoit pas. Je donnois pour boisson de l'eau de ris ou d'orge, de l'eau panée, ou une décoction de corne de cerf calcinée. Dans la premiere guerre, on n'a point fait usage de salep dans les hôpitaux. Quoiqu'on regarde cette racine comme un spécifique dans cette maladie, cependant, d'après mon expérience,

je ne puis rien dire à sa louange. M. Triquet, chirurgien-major du second régiment des gardes, me dit que dans l'hôpital de ce corps, il n'y avoit point d'aliment qui parut mieux convenir aux personnes attaquées de la dysenterie, que de la bouillie au lait, faite avec de la fleur de farine & un peu de sucre, pour le déjeûner & le souper. Quoique ces substances soient de tous les alimens les plus doux & les moins échauffans, cependant j'ai remarqué que la plupart du tems le malade n'en pouvoit point manger, ni avaler aucune des boissons dont on a parlé ci-dessus, ni même aucune autre, excepté de l'eau tiède toute simple, sans en être incommodé, ou sans éprouver des tranchées immédiatement après. Il étoit donc naturel de conclure qu'il ne falloit donner que de l'eau, jusqu'à ce que l'estomac & les intestins pussent supporter une nourriture plus forte, sans douleur. Je me suis confirmé dans ce sentiment par les observations sur la dysenterie, que me communiqua M. Senac, il y a environ dix ans. Pendant que je servois dans les Pays-Bas, il étoit médecin général de l'armée françoise, & par ce moyen il eut occasion de bien connoître cette maladie. Ce savant médecin m'apprit qu'ayant eu de bonnes preuves que plusieurs personnes avoient été guéries en ne buvant qu'une grande quantité d'eau chaude pendant cinq à six jours, il en avoit fait l'épreuve sur lui-même avec succès, & sur quatorze personnes qui se soumirent à ce régime. Il m'ajouta qu'après avoir essayé différentes méthodes, sans être satisfait d'aucune, il en avoit enfin trouvé une qui avoit répondu à ses desirs, & par laquelle il avoit fait des cures sans nombre. Après avoir évacué par la saignée & un vomitif de tartre émétique, il donnoit un grain de cette préparation antimoniale, dissous dans une chopine de petit-lait commun, ou d'eau de poulet qu'il faisoit prendre tous les jours à différentes fois,

pour toute nourriture, boiſſon, médecine, juſqu'au rétabliſſement du malade. Son but étoit de tenir libre le paſſage de l'eſtomac au rectum, par les laxatifs les plus doux, & cette foible doſe d'émétique lui parut y répondre le mieux (1). Si malgré les les évacuations, les tranchées s'obſtinoient à reſter, il tâchoit de les appaiſer, en faiſant prendre le ſoir à l'heure du coucher, quelque ſyrop de pavot blanc. Quoique cette méthode, par rapport au régime, s'accorde non-ſeulement avec mon ſentiment ſur la nature de cette maladie, mais encore qu'elle m'a été recommandée par une perſonne dont le jugement & la droiture me ſont connus, je n'ai jamais pu cependant profiter de cette ouverture, à cauſe de la difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité d'engager les gens de ce pays-ci, à ſe ſoumettre à une diète ſi rigoureuſe, même pour quelques jours.

En parlant du régime, il eſt à propos de dire deux mots de la batterie de cuiſine dont on ſe ſert dans les hôpitaux. Elle eſt toute de cuivre étamé. Mais comme l'étain s'uſe en peu de tems ce qui eſt ſalé ou acide corrode le métal, & l'on peut bien s'imaginer que les gardes laiſſent ces choſes longtems dans ces vaſes, & qu'elles négligent ſouvent de les nettoyer avant de s'en ſervir de nouveau. Il eſt à préſumer que cela produit ſouvent des malheurs, ſur-tout dans la ſaiſon où la dyſenterie domine, quand l'eſtomac & les inteſtins ſont d'ailleurs affectés. Il ſeroit par conſéquent à propos qu'il y eut toujours un chauderonnier à la ſuite des hôpitaux militaires.

III. Je viens maintenant au troiſieme période de la maladie, dans lequel le malade, quoique ſe réta-

(1) Comme le tartre émétique n'eſt point par-tout le même, il faut varier la doſe, ſuivant la manière dont il eſt préparé.

blissant en apparence, se trouve abattu par un ténesme, qui est presque la seule chose dont il se plaigne, ou par de fréquens retours de flux de ventre, occasionnés par la foiblesse des intestins.

Il y a souvent plusieurs causes du ténesme. Je l'ai vu quelquefois occasionné par ces scybala dont j'ai parlé plus haut, qui venant à sortir en petite quantité pendant plusieurs jours de suite, causent une irritation constante. J'en ai hâté l'évacuation, en faisant prendre une once de sel de Glauber, dissous dans un demi-septier d'eau qu'on boit en différentes fois dans la matinée. Si une ou deux doses ne font point d'effet, il faut attribuer la continuation du ténesme à une excoriation, ou à quelque ulcère du rectum, qui rendent cette partie si sensible qu'elle est irritée par les humeurs des intestins, quoiqu'elles ne soient peut-être pas plus âcres que dans leur état naturel. Si le ténesme est considérable & les mouvemens fréquens, il faut avoir recours aux opiates, & sur-tout aux clystères anodyns, dont on a parlé plus haut (1). Dans tous les cas de grande irritation dans ce période, j'avois autrefois coutume de donner une décoction d'amidon & de gomme arabique, telle qu'on l'a vu plus haut (2); mais depuis peu; j'ordonne plus souvent du suif de mouton préparé de la maniere suivante, dont on s'est servi quelque-tems, ici: Prenez deux onces de suif frais » & une chopine de lait nouvellement tiré; mettez-les sur un feu lent, & remuez-les jusqu'à ce » qu'ils bouillent, ajoutez ensuite une cuillerée bien » entassée d'amidon réduit en poudre fine; mêlez » bien avec le reste, & qu'il bouille un peu ensemble ». On peut y joindre un peu de sucre si on le veut; cela dépend du goût. On prend cette

(1) Page 243.
(2) Page 244.

quantité en un jour, ou même le double si l'estomac le peut supporter. L'effet en sera meilleur si le malade ne prend point d'autre aliment. J'ai quelquefois essayé ce remède dans le premier & le second période de la maladie, mais sans succès ; l'estomac étoit alors trop dérangé pour pouvoir le supporter.

Sydenham a dit que le ténesme à la fin d'une dysenterie, n'étoit jamais occasionné par un ulcère au rectum. Morgagni le corrige en cela, en rapportant un cas contraire dont il avoit été témoin (1). Mais il paroît que Morgagni, en ne citant que ces cas, ne connoissoit que peu d'exception à la regle de Sydenham, que je pourrois regarder comme assez générale, d'après mes propres observations.

A l'égard des selles fréquentes, nous ne devons point, comme je l'ai observé auparavant, les considérer comme des rechûtes, mais comme une diarrhée occasionnée par la foiblesse des intestins.

C'est pourquoi toutes les fois que le malade se trouve en cet état, je commence par lui donner un scrupule d'ipécacuanha, & le jour suivant je lui fais prendre les remedes qui arrêtent le cours de ventre, & que l'on appelle par cette raison astringens. Dans la premiere guerre, j'employois à cet effet la mixture suivante :

℞. *Extracti ligni Campechensis* ℥iij. *solve ex aquæ cinnamomi spirituosæ* ℥iss. *admisce aquæ fontanæ* ℥vij. *& tincturæ Japonicæ* ʒij. *misce.*

Le malade en prenoit deux cuillerées une fois en quatre ou cinq heures, & quelquefois aussi une opiate à l'heure du coucher. J'apprends que dans un des hôpitaux de cette ville, où cette recette est en usage pour les diarrhées anciennes & invétérées, & pour les dysenteries qui résistent aux méthodes

(1) *De Sedibus & Causis Morb.* Ep. XXXI. Sect. 27, 28.

ordinaires, on donne en même-tems un bol tous les soirs, composé d'un scrupule de *Philonium Londinense* (1), avec deux grains d'ipécacuanha, & que ces deux remedes réussissent en général.

Ayant lu depuis la premiere guerre ce que Degner & d'autres auteurs ont écrit, sur les vertus du simaruba, j'ai fait quelques essais avec ce remede, qui m'ont réussi pour la plupart. Degner le recommande non-seulement comme un astringent doux, mais aussi pour corriger la bile; car suivant sa théorie, la dépravation de cette humeur étoit la cause du flux épidémique dont il traite. Il le donnoit par cette raison de bonne heure dans la maladie, tandis que les tranchées & le ténesme subsistoient, & qu'il y avoit encore du sang dans les selles. Mais d'après mon expérience, je n'ai pu découvrir aucun effet salutaire au simaruba, avant le troisieme période. Le docteur Huck, qui s'en étoit souvent servi dans l'Amérique septentrionale, m'a dit qu'il ne l'avoit jamais vu réussir au commencement de la maladie, ni même dans son état avancé, jusqu'à ce que les tranchées & le ténesme eussent cessé pour la plus grande partie, & que le sang eut disparu des selles; mais que lorsqu'il ne restoit plus qu'une diarrhée; il s'en étoit servi avec succès. Voici sa formule :

℞. *Corticis radicis simarubæ* ʒij *vel* iij. *coque ex aquæ fontanæ sesquilibrâ ad libram, & cola.*

On donnoit cette dose tous les jours à différentes reprises. Il commençoit par la plus foible, & quand l'estomac la pouvoit supporter aisément, il ordonnoit la plus forte. Le docteur Huck remarqua qu'à moins que le malade ne se trouvât sensiblement

---

(1) Le *Philonium Londinense* est une composition de la même espèce que le *Philonium Romanum* du *Codex*, mais plus courte, comme le font la plupart des remèdes composés de la Pharmacopée de Londres.

mieux, dans les trois jours depuis qu'il avoit commencé à faire usage de ce remede, il en étoit rarement soulagé par la suite. Le docteur Mitchel, qui exerçoit autrefois la médecine à la Virginie, où la dysenterie est fréquente, m'a appris aussi qu'il avoit fait usage de cette plante sans aucun succès, excepté lorsque le malade rendoit une quantité extraordinaire de sang dans le fort de la maladie, ou bien lorsqu'il lui survenoit une diarrhée après que l'état inflammatoire avoit cessé. Il ajouta qu'il en faisoit prendre ordinairement une décoction plus forte que celle de Degner, qui probablement donnoit le simaruba avec d'autant plus de réserve, que les intestins étoient beaucoup enflammés lorsqu'il commençoit à le donner. J'ai remarqué aussi de bons effets de petites doses d'ipécacuanha, jointes à une opiate, tel que deux grains de cette poudre avec quinze de *Philonium Londinense*, pris deux fois par jour. D'autres ont reçu du soulagement de l'ipécacuanha seul. Le docteur Huck remarqua qu'un soldat, après que l'état inflammatoire fut passé, étoit réduit bien bas par une diarrhée d'une espece lientérique, & qu'après lui avoir donné plusieurs astringens sans effet, il avoit enfin réussi en lui faisant prendre six grains d'ipécacuanha en poudre, tous les matins à jeun. Ce remede le fit vomir les trois ou quatre premiers jours seulement, mais ensuite il le prenoit sans se sentir mal.

Pendant que les malades sont aux astringens, ils doivent être attentifs au régime, s'abstenir d'herbages, de fruits, de boissons où il y a de la drêche, & d'acides. Je leur permettois en cet état un peu de viande, & pour boisson, de l'eau où l'on avoit mis un peu de rhum ou d'eau-de-vie ; je donnois aux officiers un peu de vin, quand ils en avoient envie. Mais je me suis convaincu par un plus grand nombre d'expériences, que les cures seroient plus fréquentes & plus promptes, si l'on pouvoit engager les mala-

des à s'abstenir tout-à-fait de nourriture animale & de liqueurs vineuses & spiritueuses ; car dans les cas où les astringens ne réussissoient point, j'ai vu souvent guérir en ne prenant que du lait avec des farineux.

C'est pourquoi lorsque les astringens ne réussissent point, sur-tout si le pouls est vif & si le malade se plaint de chaleur interne, je commence par lui donner un vomitif d'ipécacuanha, & je le mets à ce régime jusqu'à ce que tous les symptômes aient cessé, & que les intestins aient repris leur ton. Pendant ce nouveau régime, je fais rarement usage de remedes, excepté du julep de craie, dont on a parlé plus haut ; je m'en sers pour corriger l'acide considérable, si ordinaire aux estomacs relâchés. Quelquefois j'ajoute une opiate, afin de procurer du repos pendant la nuit, mais quelques jours après je cesse l'un & l'autre, & je me borne à faire observer le régime avec l'exactitude la plus rigoureuse. Je donne cependant de tems en tems le vomitif, s'il survient quelque nouveau dérangement d'estomac, ou si les intestins deviennent plus relâchés.

Tant que le malade continue en cet état, je lui interdis toute nourriture animale, & ne lui permets que le lait avec le sagou & le salep. Dans les grands hôpitaux, on ne sauroit donner aux soldats du lait en assez grande quantité ; mais ils doivent se contenter d'une plus petite, & des choses qu'on vient de prescrire, sans manger ni fromage, ni œufs, ni autres choses pesantes & qui peuvent échauffer dans dans la position où ils se trouvent. Si le lait vient à s'aigrir sur l'estomac, il faut y ajouter un tiers d'eau de chaux. Quoiqu'il paroisse que les herbages & les fruits répondent assez bien au but, qui est de rafraîchir, cependant comme la plupart relâchent, j'ai cru qu'il n'étoit point à propos de s'en servir alors. Mais il est possible qu'en faisant un plus grand nombre d'expériences, on trouve quel-

que efpece de l'un & de l'autre qui contribue à la guérifon. Je fuis d'autant plus porté à adopter ce fentiment, que j'ai remarqué qu'un de mes derniers malades fe trouva mieux en buvant du lait de beurre, qui n'étoit pas, il eft vrai, des plus acides, qu'on n'auroit pu s'y attendre s'il eût pris du lait; quoiqu'on eût pu fuppofer que le lait de beurre auroit été contraire à cette maladie, à caufe de fon acidité qui reffemble à celle de quelques fruits.

Je ne permets dans ce régime ni liqueurs fermentées, ni liqueurs fpiritueufes. La principale boiffon confifte en décoction d'orge, de ris, ou de corne de cerf calcinée, de l'eau panée, ou du lait coupé avec de l'eau. Ayant remarqué dans mes vifites particulieres que quelques perfonnes s'étoient trouvées mieux pour avoir pris des eaux de Briftol, non-feulement à la fource, mais encore à une diftance confidérable, j'engageai un de mes malades qui ne faifoit que d'arriver de la Havanne, à obferver s'il trouveroit quelque différence entre l'eau de la Tamife & l'eau de puits de Londres. Il m'affura, après quelques effais, que fon flux étoit moins fujet à retour, lorfqu'il faifoit ufage de la derniere. Or, l'eau de Briftol & la plupart des eaux de puits à Londres, s'accordent à ne point diffoudre parfaiment le favon, c'eft-à-dire, qu'elles font parfaitement dures, quoique au goût elles paroiffent douces. Je ne voudrois pas conclure de cela que cette eau minérale n'a d'autre avantage que fa dureté, quand on la boit chaude à fa fource, vu qu'elle eft en vogue depuis très-long-tems pour fon efficacité dans les cas de cette efpece, & principalement quand il s'y joint des chaleurs hectiques.

La falubrité de l'air étant d'une fi grande conféquence dans cette maladie, un médecin ne peut guère fe promettre de fuccès dans des hôpitaux trop pleins, à moins que les falles ne foient ordinaire-

ment bien aérées. Le meilleur expédient, dans la saison où les dysenteries dominent, est de partager les malades, & de les mettre dans des églises, dans des granges & dans des maisons ruinées où l'on ne peut tenir l'air renfermé. Ce n'est pas que le froid ne soit nuisible, & qu'une transpiration libre & insensible ne contribue beaucoup à la guérison; mais lorsque la chaleur se trouve incompatible avec la pureté de l'air, on doit plutôt avoir égard à ce dernier point. Il faut avoir soin de faire couvrir tous les jours les privés d'une couche de terre, non-seulement dans le camp, mais aussi dans les hôpitaux, & il faut avoir attention, sur-tout en ce tems-là, de purifier l'air des salles avec des fumigations, & de les tenir propres. Des hommes qui avoient langui long-tems à l'hôpital d'une fievre hectique & d'un relâchement des intestins, se sont rétablis d'une maniere surprenante, lorsqu'on les eut cantonnés à la campagne, pour y prendre le lait & y respirer un air pur.

Enfin, il faut donner aux convalescens des camisoles, sur-tout quand le tems commence à devenir froid. Cela contribue à la guérison, & c'est un préservatif contre les rechûtes. Quelques officiers, sujets à des rechûtes, m'ont appris qu'ils avoient trouvé beaucoup davantage à porter une camisole de flanelle sur la peau (1).

---

(1) Je crois devoir apprendre à mes lecteurs que M. Small, chirurgien de Train, dans l'isle de Minorque, observateur exact & judicieux, m'a écrit une lettre datée du 30 octobre 1778, dans laquelle on lit ce qui suit: « J'ai eu le malheur d'avoir cet automne plusieurs malades affectés de diarrhées, sur-tout parmi les nouvelles recrues qui étoient venues nous joindre au printems. Nos soldats distinguent avec raison les diarrhées en blanches & en sanglantes; je me suis dirigé dans le traitement d'après les règles que vous avez données dans vos Observations sur les Maladies des Armées; j'ai tenté l'ipécacuanha à petites doses; mais il a produit des nausées longues & incommodes, & je pense que ses effets sont fort inférieurs à ceux qui résultent d'une forte dose, donnée en une seule fois, & mêlée

CHAPITRE V.

Obſervations ſur les obſtructions qui ſuivent les fièvres d'automne rémittentes & intermittentes, les fièvres des camps, & celles des pays marécageux.

LA longue durée de ces fièvres, ou les rechûtes fréquentes, cauſent des obſtructions dans les viſcères qui ſe terminent par une hydropiſie ou la jauniſſe.

L'hydropiſie eſt particulièrement cauſée par des obſtructions du foie & de la rate ; & dans ce cas, cette tumeur aqueuſe commence communément par les pieds, & monte peu à peu juſqu'au ventre.

Mais quand il n'y a que le ventre d'enflé, & que cela eſt arrivé tout-à-coup, pour s'être ſervi mal à-propos d'opiates dans la dyſenterie, ou de quinquina dans les fievres intermittentes, le colon eſt alors tendu par l'air, & la maladie eſt une véritable tympanite. Ces cas n'arrivoient pas fréquemment, mais quand ils ſe préſentoient, & qu'ils étoient récens, comme la plupart l'étoient, ils cédoient aux remedes ſuivans. S'il y avoit peu de fievre, je commençois par faire tirer du ſang, & je donnois du ſel d'abſinte raſſaſié avec du jus de citron, & j'y ajoutois un peu de rhubarbe pour tenir le ventre libre. S'il n'y avoit point de fievre, j'ordonnois quelques grains des eſpeces aromatiques, & le malade buvoit une infuſion de fleurs de camomille. Je faiſois prendre tous les ſoirs, à l'heure du coucher, juſqu'à ce que la tumeur vînt à diſparoître, quinze grains de rhubarbe, ou autant qu'il en falloit pour procurer une ou deux ſelles le jour ſuivant. Lorſque la tumeur cédoit, ſi le pouls étoit lent, & que le malade ne fut pas altéré, je tachois, ſans

omettre la rhubarbe, de fortifier les intestins, avec un électuaire de fleurs de camomille & de gingembre, & une foible dose de limaille d'acier.

Tous les remedes violens & les carminatifs qui ne relâchent pas, sont pernicieux.

Un homme qui avoit été incommodé pendant quelques semaines d'une tympanite, avec un peu de fievre, mourut subitement la nuit, la tumeur étant venue à s'affaisser tout-à-coup, après trois ou quatre selles abondantes, occasionnées par quelques pilules composées d'aromatiques & de squille. A l'ouverture du corps, on ne trouva point d'air, ni d'eau dans la cavité de l'abdomen; mais le colon étoit si grand & si relâché, qu'il paroissoit avoir renfermé assez de vents pour causer la tumeur. Cet événement montra la nécessité de se servir de bandages dans la tympanite, au moyen de quoi le malade peut toujours faire une compression proportionnée à la diminution de l'air renfermé dans les intestins.

L'*ascite* vient plus lentement; elle est communément accompagnée d'une anasarque; l'urine est fort épaisse & très-peu abondante. Quelquefois la fievre intermittente se dissipe lorsque la tumeur commence; d'autres fois elle continue, ou bien elle s'en va & revient d'une maniere irréguliere. J'ai observé qu'on ne pouvoit guérir ces hydropisies par des purgations seulement, ni par les mercuriels; mais principalement par des sels lixiviels, comme cendres de gênet, sel d'absinthe ou de tartre. Voici la méthode ordinaire de s'en servir. On faisoit dissoudre environ quarante grains de sel de tartre ou d'absinte, dans environ dix onces d'une infusion d'absinte, à laquelle on ajoutoit environ deux onces d'esprit de genievre hollandois; de cette mixture on faisoit trois doses qu'on réitéroit tous les jours. On ne donnoit

point d'autre remede au malade, excepté qu'on lui faisoit prendre une fois en quatre ou cinq jours pour le purger, un demi-gros de pilules de coloquinte avec l'aloës, & sur le déclin de la maladie, quelque préparation d'acier. Quelquefois on provoque l'urine en faisant avaler de l'ail ou de la graine de moutarde. Quand même l'ascite étoit accompagnée d'une tumeur dure, comme on l'a dit un peu plus haut (1), on ne faisoit rien de plus, sinon qu'on fomentoit quelquefois la partie, ou qu'on la couvroit d'un amplâtre chaud. On a souvent guéri, par les mêmes remedes, quelques fievres intermittentes irrégulieres & opiniâtres; ou si elles revenoient après la cure de l'hydropisie, on les traitoit avec beaucoup de succès avec le quinquina (2).

La jaunisse sans fievre se guérit pareillement avec les sels lixiviels & la même purgation; & j'ai remarqué que dans cette maladie & dans l'hydropisie, les vomitifs antimoniaux faisoient un très-bon effet.

CHAPITRE VI.

Observations sur la dysenterie des camps.

J'AI divisé les maladies d'automne des camps, en fievres & en flux de ventre (3). Ayant traité amplement des fievres, je passe maintenant aux flux

(1) Part. III. Chap. IV. §. 2.

(2) Depuis ce tems, quand j'ai soupçonné qu'il y avoit des obstructions dans les visceres, j'ai donné, dans les fievres intermittentes irrégulieres, la mixture suivante, pendant quelque tems, & je lui ai toujours vu faire un bon effet. Elle différe fort peu de celle qu'on a rapportée plus haut.

℞. *Florum Chamæmeli unc. sem. aquæ puræ bullientis unc. viij. macera per horæ dimidium & colaturæ admisce spiritus vini Gallici* ℥ ij. *solis absinthii* ʒ i. *Dentur quater, quotidie, cochlearia* IV.

(3) Part. II. Chap. I.

de ventre ; mais je me bornerai à l'eſpece qu'on appelle dyſenterie, parce qu'elle eſt moins hors des camps, & qu'elle y devient ſouvent générale & très funeſte. Je commencerai par en faire une deſcription ; je rapporterai enſuite ce qu'on a obſervé en diſſéquant des perſonnes mortes de cette maladie ; après quoi j'en rechercherai la nature & la cauſe, & enfin je propoſerai la méthode qui m'a le mieux réuſſi en la traitant.

§. I. *Deſcription de la dyſenterie des camps.*

Il paroît au commencement d'une campagne quelques dyſenteries ; mais elles ne ſont ni ſi dangereuſes, ni à beaucoup près auſſi fréquentes que vers la fin de l'été, ou au commencement de l'automne. En ce tems-là elles deviennent épidémiques & contagieuſes, dominent environ pendant ſix ſemaines ou deux mois, & ceſſent enſuite. Elles ſont toujours très-nombreuſes & plus dangereuſes après des étés exceſſivement chauds & étouffans, ſur-tout dans les camps fixes, ou lorſque les ſoldats ſe couchent tout mouillés après une marche par des tems chauds.

Les diagnoſtiques sûrs & certains de la dyſenterie, ſont, indépendamment des ſymptômes fiévreux, un mal d'eſtomac, des vents dans les inteſtins, des ſelles petites, mais fréquentes, d'une matiere gluante & écumeuſe, accompagnées de téneſme & de tranchées. Du ſang mêlé avec la matiere fécale, eſt un ſymptôme ordinaire, mais qui n'eſt pas inſéparable : car pluſieurs perſonnes ont, du moins dans les commencemens, toutes les autres marques de la dyſenterie, excepté celle-là ; & d'autres ont des ſelles ſanguinolentes, ſans dyſenterie, occaſionnées par d'autres cauſes. Mais comme cette maladie paroît la plupart du tems accom-

pagnée de ſang, on lui a donné par cette raiſon, le nom de flux de ſang.

On peut regarder ces ſymptômes comme des ſignes pathognomoniques, & comme tels ils peuvent ſuffire à diſtinguer cette maladie d'une diarrhée, d'un flux hémorrhoïdal, ou de tout autre. Sydenham & Willis ſe ſervent du terme dyſenterie, conformément à cette deſcription, & l'appliquent à tous les cas de ce flux de ventre qui fit beaucoup de ravage à Londres en 1670, quoique Sydenham diſe que quelques-uns de ſes malades ne rendirent point de ſang (1), & que Willis obſerve que la plupart des ſiens n'eurent que des ſelles aqueuſes (2). Ces deux auteurs célébres ne s'accordent guères dans la deſcription de cette maladie, que ſur le nom qu'ils lui donnent. Le ſavant Morgagni remarque à propos de ce mal, la propriété de l'application que fait Willis, du mot dyſenterie à un flux accompagné des ſymptômes dont on vient de parler, quoiqu'il n'y eut point de ſang; mais il voudroit qu'on l'appellât, pour plus grande clarté, *dyſenteria incruenta* (3).

On peut remarquer qu'en bornant ce nom à ces ſymptômes, je me ſuis écarté des anciens. On me trouvera peut-être en cela d'autant plus blâmable, qu'en une autre occaſion j'ai reproché à quelques auteurs la même liberté (4). Mais dans le cas de la paſſion iliaque, à quoi je fais alluſion, Sydenham avoit fait des changemens ſans aucune ſorte de néceſſité, & donné des noms différens à deux périodes de la même maladie; au lieu qu'ici les anciens ſe ſont ſervi d'un terme, ou dans un ſens ſi étendu,

(1) *Morb. Acut.* Sect. IV. Cap. iij.
(2) *Pharm. Rat.* Sect. III. Cap. iij.
(3) *De Sedib. & cauſ. Morb.* Ep. XXXI. §. 11 & 13.
(4) Part. III. Chap. II. §. 6.

qu'il renferme pluſieurs maladies d'une eſpece différente, ou dans une acception ſi bornée, qu'il ne peut comprendre toutes les variétés de la même maladie. Ces raiſons m'ont forcé à les abandonner, & à ſuivre la définition de ceux qui ont traité avec plus d'exactitude de cette maladie des inteſtins.

Auſſi le terme *dyſenterie* ſignifiant en grec, une affection des inteſtins en général, Hippocrate s'en ſert-il non-ſeulement pour ſignifier toutes les exulcérations des inteſtins, mais encore toutes les hémorrhagies de ces parties, celles même qui ſont critiques & ſalutaires, & pareillement toute eſpece de flux ſans ſang ou avec du ſang (1). Il paroît cependant, qu'après lui il y eut quelques auteurs Grecs, dont nous avons perdu les ouvrages, qui, s'appercevant de ce défaut de préciſion, bornerent la ſignification de ce terme à une ulcération des inteſtins, accompagnée de tranchées, de téneſme & de ſelles ſanguinolentes, avec des mucoſités. Celſe donne le nom de *Tormina* à cette maladie, & dit que c'eſt la dyſenterie des Grecs (2), & Cœlius Aurelianus (3) retient le nom grec, & décrit la dyſenterie à-peu-près de la même maniere que Celſe.

Cependant Galien revient à l'acception étendue de ce mot, en définiſſant la dyſenterie une exulcération des inteſtins, & en faiſant mention d'autres fois de quatre eſpeces de cette maladie, toutes avec

(1) *Dyſenteria eſt exulceratio inteſtinorum.... alii vero, inter quos ipſe Hippocrates eſt, Dyſenteriam interdum appellant non ipſam modo exulcerationem inteſtinorum, verum omnem etiam cruoris, per inteſtina vacuationem Gorræus in voce* δυσεντερία.

Ejus etiam dyſenteriæ, quæ plerumque morbos plurimos ſalutariter ac judicatoriè ſolvit, meminiſſe videtur Hippocrates (*Prorrh.* 2). δυσεντερίην *etiam pro quovis alvi pro fluvio capere videtur. Hippocratis* (*Lib. ij Epidem*). *Fœſii Œconom. Hippocr. in voce* δυσεντερίη

(2) *De Med.* Lib. IV. Cap. XV.

(3) *De Morb. Chron.* Lib. IV. Cap. VI.

des selles sanguinolentes, dont une seule s'accorde avec les *Tormina* de Celse, ou la dysenterie des modernes (1). Supposant que les autres Grecs suivoient Galien sur cet article, je n'ai consulté qu'Aretæus qui, bornant d'après Archigenes, ce terme à une ulcération des intestins, rend raison de tous les symptômes suivant la maniere dont est affecté tel intestin particulier, & les circonstances de l'ulcère, qui peut occasionner une hémorrhagie funeste (2), s'il est profond & qu'il corrode quelque gros vaisseau sanguin.

Il paroît par-là que ce terme dysenterie, ne présente dans Hippocrate & Galien, aucune notion précise d'une maladie, & qu'à moins que les symptômes, que j'ai appellés pathognomoniques, ne soient toujours joints à une ulcération des intestins, ce qui n'arrive pas toujours, on doit regarder la dysenterie de Celse, d'Aretæus & de Cœlius Aurelianus, comme une maladie différente de celle dont je traite actuellement. Ce n'est pas que les intestins ne soient sujets à s'ulcérer dans la vraie dysenterie, mais cette exulcération est accidentelle, & nullement essentielle à la maladie. Morgagni observe (3) que les intestins sont quelquefois ulcérés dans cette maladie, & que d'autres fois ils ne le sont pas; & dans un autre (4) endroit, il remarque que l'exulcération n'arrive que dans l'état plus avancé de cette maladie. Bien plus, en comparant les dissections de cet habile anatomiste avec celles qu'a rassemblées Bonnet, celles du docteur Cleghorn (5), & les miennes, on trouvera plus d'exemples où les intestins étoient sains à cet égard, que de ceux où ils ne l'étoient pas.

(1) *De causis symptom.* Lib III.... *De Loc. affect.* Lib. II.
(2) *De causis & sign. Diut. Morb.* Lib. II Cap. IX.
(3) *De Sedib. & caus. Morb.* Epist. XXXI. § 12, 13.
(4) Quelque part dans la même lettre.
(5) Observations on the Epidemical Diseases of Minorca. Ch. V.

L'opinion touchant l'ulcération constante des intestins, continua jusqu'à ce que Sydenham & Willis eussent considéré la dysenterie, comme une maladie indépendante d'aucun ulcére ; & il paroît que c'est d'après leur autorité que les médecins ont abandonné l'ancien systême. La relation de Sydenham est en tout si juste, que croyant inutile une énumération plus ample des symptômes, je renverrai le lecteur à cet habile médecin ; me bornant à un petit nombre d'observations, qui prouvent quelques points qu'il a laissés douteux ; & en ajoutant quelques autres, qui rendent plus complete l'histoire de cette maladie.

Sydenham a fait si peu de recherches sur la nature d'aucune espece de dysenterie, si l'on excepte celle dont il donne lui-même la description, qu'il doute s'il ne peut pas y avoir autant d'especes de cette maladie que de la petite vérole & des autres épidémies, qui, suivant lui, varient au point d'exiger un traitement différent en quelques points particuliers (1).

Sydenham, persuadé que la nature manifestoit le plus sa sagesse par sa variété, s'est vu amené par-là à cette opinion de la vérité des maladies épidémiques, quoiqu'elles parussent sous une même forme. » Nous ne devons point être surpris, dit-il, » de ces jeux de la nature, puisqu'il est universellement reconnu que plus nous pénétrons dans » ses ouvrages, & plus nous y remarquons l'immense diversité de ses opérations & de son mé» chanisme presque divin, qui surpassent de beau» coup notre intelligence. Ainsi tous ceux qui en-

(1) *Cum fieri quidem possit, ut variæ nascantur Dysenteriarum species, ut sunt variolarum, & epidemicorum aliorum, diversis constitutionibus propriæ, & quæ proinde medendi methodum in aliquibus diversam sibi suo jure vindicant. De Morb. Acut. Sect. IV. Cap. iij.*

» treprennent de comprendre toutes ces matieres, » & de ſuivre à la piſte la nature dans la multitu- » de immenſe de ſes opérations, ne peuvent man- » quer d'échouer (1) ».

Mais la nature manifeſte-t-elle plus ſa ſageſſe par la perplexité où elle jette les hommes en variant toutes les ſaiſons, les maladies, qu'en nous les pré- ſentant de nouveau, afin de nous inſtruire de leur nature & de leur traitement ? Nous trouvons, il eſt vrai, au commencement de nos recherches, beaucoup de variété & d'obſcurité; mais à meſure que nous pénétrons plus avant dans la nature, nous trouvons tant d'analogie dans ſes ouvrages, que nous ſommes forcés de reconnoître & de reſpecter ſa ſimplicité.

Pour ne point m'écarter de mon objet, j'oſe aſſu- rer que toutes les dyſenteries épidémiques que j'ai vues à l'armée, étoient de la même nature. Le doc- teur Huck & d'autres médecins, employés depuis la premiere guerre, non-ſeulement en Allemagne, mais à Minorque, en Amérique & aux Indes occi- dentales, m'ont aſſuré que cette maladie paroiſſoit dans des pays & des climats ſi différens, avec les mêmes ſymptômes, quoique plus ou moins violens, ſuivant la chaleur, & que dans tous ces pays elle cédoit aux mêmes remedes dont on avoit remarqué auparavant le plus de ſuccès dans les hôpitaux mili- taires. J'ajoute qu'en Ecoſſe & ici, toutes les fois que j'ai eu occaſion de traiter ces flux, je ne me ſuis jamais apperçu qu'ils exigeaſſent une méthode

---

(1) *Neque eſt, cur hos Naturæ luſus hac in re tantopere dimiremur; cum in confeſſo apud omnes ſit, quòd quò profundiùs in quæcumque Naturæ opera penetremus, eò luculentius ad fulgeat ingens illa varie- tas, & divinum penè artificium operationum ejus, quæ captum noſtrum longiſſimè ſuperant... Adeò quiſquis ille fuerit, qui in ſe receperit hæc omnia mente adſequi, & multifarias naturæ operationes κατὰ πόδας indagare, partim manis cauſis excidet.*

différente. Je ne vois pas non plus que Degner ait eu raison de considérer le flux qu'il décrit, comme d'une autre espece, qui peut se distinguer par sa nature contagieuse & bilieuse (1). En effet, je n'ai jamais vu de dysenterie épidémique en été ou en automne, saisons où les premieres voies sont très-sujettes à se déranger, & je n'ai jamais vu un certain nombre de personnes attaquées de cette maladie, sans apprendre que plusieurs se plaignoient de mal d'estomac & de vomissemens de bile. A l'égard de la violence des symptômes rapportés par cet auteur, j'avoue qu'elle l'emporte sur tout ce que j'en ai jamais vu au commencement de l'attaque. Mais lorsqu'un grand nombre de nos soldats, avec des cas même très-favorables, se sont trouvés, pour ainsi dire, entassés dans les hôpitaux d'armée, la dysenterie parut alors avec la même virulence qu'à Nimègue.

Sydenham observe, » qu'il en est de la dysente-
» rie comme de toutes les maladies épidémiques
» qui paroissent dans le commencement d'une na-
» ture plus subtile que dans leur état avancé. En
» effet, plus elle continue, & plus elle devient
» *humorale*. Par exemple, le premier automne,
» plusieurs *n'avoient point du tout de selles*; mais à
» l'égard de la vivacité des tranchées, de la vio-
» lence de la fievre, de l'abattement subit des
» forces, & des autres symptômes, elle surpas-
» soit de beaucoup les dysenteries des années sui-
» vantes (2) «. Nous avons ici, à ce qu'il paroît, une espece de dysenterie bien différente de la commune. Aucun auteur n'a fait, autant que je le puis savoir, avant & après Sydenham, une pareille observation. Mais indépendamment de cela, il faut

---

(1) *Hist. Medic. de Dysent.* Cap. I. §. 1

(2) Vid. *loco cit.*

remarquer que quoique nous approuvions qu'il considere la dysenterie comme une maladie où les selles peuvent être sanglantes ou non, cependant nous ne pouvons le justifier, lorsqu'il donne le nom de dysenterie à une maladie *où il n'y a point du tout de selles.*

S'il y a ici quelque méprise, elle est de peu de conséquence, quoique je n'en puisse dire autant de l'observation par où Sydenham termine son sujet. Il prétend » que quoiqu'on ne puisse se dispenser » de saigner & de purger avant de donner le lau» danum, dans les années où la dysenterie étoit » épidémique, que cependant dans tout autre état » de l'air, où il y avoit moins de disposition à » produire cette maladie, on pouvoit omettre avec » sûreté ces évacuations, & completter la cure » par une méthode plus courte, c'est-à-dire, par » le laudanum seul (1). «

Je ne puis m'empêcher d'être ici d'un avis contraire ; car quoiqu'on ne puisse douter, d'après l'autorité de Sydenham, qu'on n'ait guéri de cette maniere quelques dysenteries légères, cependant j'ai vu cette méthode suivie de si mauvais effets, à l'armée & ailleurs, que j'ose dire qu'on ne doit jamais traiter aaucun cas de la dysenterie avec le laudanum, avant que d'avoir parfaitement dégagé les premieres voies.

La dysenterie commence quelquefois, suivant l'observation de Sydenham, par un froid suivi de chaleur, mais plus souvent par des tranchées, sans aucune sensation de fievre. Cette derniere partie

---

(1) . . . . . *Quòd tametsi in his annis, quibus dysenteriæ adeò epidemicè grassarentur, evacuationes priùs memoratæ prorsus necessariæ erant, antequam ad usum laudani deventum fuisset, attamen in constitutions quâvis huic morbo minus faventi, istæ tuto omitti possunt, ac curatio compendiosori viâ, solo nempe usu laudani, absolvi eo, quem diximus, modo.* Loc. cit.

n'eſt peut-être pas vraie à la rigueur ; car quoique le malade ne faſſe aucune mention de ſymptômes fiévreux ; cependant en examinant les choſes de près, on trouvera que les viciſſitudes de chaud & de froid, la laſſitude, la perte de l'appétit & autres affections fiévreuſes, ont précédé plus ou moins cette maladie. La dyſenterie paroît ſouvent dans le commencement une fievre d'automne. En effet, le malade a de la fievre, avec un dérangement d'eſtomac & d'inteſtins, deux ou trois jours avant la diarrhée ; mais enſuite les ſymptômes fiévreux cédent d'une maniere ſenſible. D'autres fois la fatigue & le froid, dans la ſaiſon de la dyſenterie, donnent ſoudain le flux, mais rarement ſans peu de fievre. La diminution ſenſible de la fievre, lorſque le flux commence à paroître, paroît juſtifier l'expreſſion de Sydenham, qui appelle la dyſenterie » la fievre de la ſaiſon qui ſe jette ſur les » inteſtins (1) »

Le malade eſt ſujet à une fievre lente & plus dangereuſe, indépendamment de celle qui précede. J'ai remarqué la plupart du tems, qu'elle étoit cauſée parce qu'on avoit négligé cette maladie dans les commencemens, ou parce qu'on avoit donné des opiates, ou d'autres aſtringens, avant les évacuations convenables. J'ai vu quelquefois, quoique rarement, la même eſpece de fievre, accompagner le flux depuis le commencement, & aboutir à la mort, ſans avoir pu découvrir qu'on ſe fût trompé dans le régime ou dans les remedes.

Quoique la fievre d'hôpital ou de priſon ne ſoit pas eſſentielle à la dyſenterie des armées, cependant elle l'accompagne ſouvent & elle eſt très-funeſte. Cette fievre infecte en tout tems les ſal-

(1) *Loc. cit.*

les des hôpitaux, où beaucoup de perſonnes ſont preſſées les unes ſur les autres dans un air mal-ſain, mais jamais tant que lorſque ces perſonnes ſont attaquées d'une maladie putride. Cette fievre combinée avec le flux de ſang, eſt communément mortelle.

Les ſelles ſont ordinairement d'abord copieuſes, & les excrémens formés ; mais le jour ſuivant, ou bientôt après, elles deviennent petites, aqueuſes & viſqueuſes, & ſont accompagnées de tranchées & de téneſme. Depuis ce tems, juſqu'à ce que la maladie prenne une tournure favorable, rarement voit-on la matiere fécale dans ſon état naturel, à moins qu'une purgation, venant à opérer avec vivacité, ne l'emporte ; les tranchées ſont alors moins vives, le malade va moins ſouvent à la ſelle, & il a moins de téneſme.

Sydenham auroit bien dû parler d'une humeur aqueuſe, qui indépendamment de la mucoſité dans les ſelles, eſt toujours mêlée avec l'humeur viſqueuſe. Cette ſéroſité eſt peut être une cauſe de l'irritation, & vient de quelqu'une des parties plus élevées des inteſtins, au lieu que la mucoſité eſt la plupart du tems exprimée du *rectum*.

Des raies de ſang indiquent l'ouverture de quelques petits vaiſſeaux à l'extrêmité du *rectum* ; mais un mélange plus intime prouve que le ſang vient d'une ſource plus élevée. Cette hémorrhagie qui alarme le plus, eſt cependant le ſymptôme le moins à craindre. Car quand même cette évacuation ſeroit conſtante, la quantité de ſang qu'on perd dans le cours de la maladie, excepté dans un petit nombre de cas, eſt de peu de conſéquence. Morgagni obſerve que la plus grande partie du ſang vient des inteſtins, ſans aucune rupture des vaiſſeaux ſanguins, & ſeulement par leur grande dilatation. Ce ſentiment s'accorde très-bien avec ce

que j'ai remarqué dans les inteſtins à l'ouverture des corps.

Il ne faut pas s'alarmer non plus de la perte d'une auſſi grande quantité d'humeur ſéreuſe, qui n'eſt pas à beaucoup près ſi grande que dans une diarrhée ordinaire. La fréquence des mouvemens a donné une fauſſe indication pour l'uſage prématuré des aſtringens, tandis que dans le fait, le paſſage des inteſtins eſt déjà ſi fort bouché, que la partie la plus eſſentielle & la plus difficile de la cure, eſt de le rétablir & de le conſerver.

On remarque moins communément dans les ſelles quelques autres ſubſtances, dont ne parle point Sydenham; ſavoir des vers ronds, de petites boules d'excrémens durcis, & quelques corps encore plus petits, de la couleur & de la conſiſtance du ſuif.

On ne doit jamais regarder les vers comme la cauſe du flux, mais ils concourent, avec d'autres cauſes, à le rendre plus dangereux. Les efforts qu'ils font pour ſortir, dans cet état des inteſtins, augmentent l'irritation. Je les ai vu quelquefois s'ouvrir un paſſage par la bouche.

Les petites boules de matiere fécale durcies, ſortent en quelque-tems que ce ſoit de la maladie, mais je les ai remarquées principalement dans ſon état avancé, & lorſque je ſoupçonnois qu'on avoit trop long-tems négligé les purgations. Une purgation forte les emporte, & communément le téneſme & tous les autres ſymptômes s'en vont. Ces *ſcybala* ſont ſi ronds & d'un tiſſu ſi ferme, qu'ils ont été formés, à ce qu'il paroît, dans les cellules du colon, & qu'ils y ont ſéjourné depuis le commencement de la maladie. On ne peut guère ſuppoſer en effet, que ces boules aient acquis depuis cette figure & cette conſiſtance, pendant une irritation continuelle des inteſtins, & la diète rigoureuſe à laquelle on aſſujettit les malades.

A l'égard des ſubſtances blanches que j'ai compa-

rées à du suif, je ne sais point si elles ne sont pas les mêmes qu'Hippocrate appelle Σαρκὲς, *des chairs* ; mais Arétée & Cœlius Aurelianus en font une description claire, & des écrivains postérieurs en ont parlé sous le nom de *corpora pinguia*, quoiqu'ils ne soient pas d'accord ensemble. Quoique je les eusse vus souvent, j'avois cependant toujours négligé de les examiner, jusqu'en 1762. Le docteur Huck & moi, visitant pendant l'automne de cette année un marchand de cette ville attaqué de la dysenterie, qui rendoit de telles substances, nous en conservâmes une que nous considérâmes à loisir. Nous trouvâmes que ce n'étoit qu'un morceau de fromage ; quoique le malade nous assurât dans la suite qu'il n'en avoit pas mangé depuis le commencement de sa maladie, c'est-à-dire, depuis quinze jours. Soit que ce fromage fût un composé de particules plus petites, qui avoient passé de l'estomac dans le colon avant sa maladie, ou soit qu'il fût formé par le lait dont il avoit toujours fait usage, & qui pouvoit s'être caillé dans son estomac, c'est ce que nous ne pûmes déterminer ; mais nous fûmes pleinement convaincus tous les deux, que de quelque maniere que fût produite cette substance, elle devoit être de la même nature que tous ces *corpora pinguia*, que nous avions vus si souvent dans la dysenterie.

A l'égard de l'abrasion de la membrane villeuse, & des autres substances qu'on dit avoir remarquées dans les selles, je n'en puis rien dire, ne les ayant jamais vues. Je ne les révoque pas cependant en doute, puisque d'autres auteurs (1) en font si sou-

(1) *Hæc sunt ramenta ξύσματα dicta Hippocrati, quæ merito damnavit.... Testatur Galenus se multos vidisse, & sæpe, quibus, cum morbis gravibus & diuturnis conflictatis, maxima intestinorum pars sic corrumpebatur, ut cumpleribus in locis tota interior tunica esset destructa, imprimis in morbis dysentericis. Van Swiet. Comm. in Aphor. Boer.* §. 721.

vent mention. Une recherche auſſi dégoûtante, & même auſſi dangereuſe, me paroît une excuſe ſuffiſante pour ne l'avoir pas pouſſée plus loin.

Les ſelles ont pendant toute la maladie une certaine odeur différente de celle des excrémens ordinaires. Elle eſt foible dans les commencemens & peu déſagréable ; mais vers la fin, quand les inteſtins commencent à ſe mortifier, la puanteur devient cadavéreuſe & inſupportable. C'eſt le tems où elles ſont probablement le plus infectes. J'ai remarqué autre part, que dans l'état naturel l'odeur fétide de la matiere fécale, vient d'un mêlange de matiere putride avec un acide, & que cette combinaiſon donne à la matiere fécale une odeur particuliere, plus forte qu'elle ne l'auroit ſans cela, & la rend moins ſujette à répandre l'infection (1). Mais dans cette maladie, on diroit que les ſpaſmes empêchent l'acide, qui s'engendre dans l'eſtomac & les inteſtins grêles, de paſſer dans les gros inteſtins, & que la matiere fécale eſt par-là privée de ce qui peut la corriger.

Les vents ſont un autre ſymptôme qu'omet Sydenham. Ils proviennent en partie des alimens qui, dans ce dérangement de l'eſtomac, fermentent trop fort & engendrent cet air & un acide, comme il paroît par les expériences jointes à cet ouvrage (2). Ils peuvent venir auſſi du ſang & des autres humeurs qui croupiſſent & ſe putréfient dans les gros inteſtins ; car toutes les ſubſtances animales & végétales donnent, comme on le ſait, beaucoup d'air, quand elles ſe putréfient. D'ailleurs la maſſe du ſang ayant acquis une diſpoſition plus que naturelle à la putréfaction, en abſorbant la matiere corrompue des inteſtins, peut être plus diſpoſée par cette

(1) Mémoires ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques. Mém. VII. Expér. XLIII.

(2) *Ibid.* Mém. V & VI.

cauſe

cause à se séparer de l'air qu'elle contient, & à le jetter sur les premieres voies. Quoi qu'il en soit, il est clair que l'air qui abonde en ce tems-là dans les premieres voies, occasionne souvent un sentiment d'oppression, ou augmente les tranchées suivant le lieu où il est rassemblé, soit que ce soit l'estomac, les intestins grêles ou les gros, & à proportion des spasmes qui le tiennent emprisonné. J'ai vu plus d'une tympanite ou distension immodérée du colon par l'air, occasionnée par l'usage prématuré des opiates & des astringens dans la dysenterie. Les selles sont de bonne heure écumeuses comme l'écume de bière ; mais ce n'est que de la mucosité dans son état naturel mêlée avec de l'air, au sortir des glandes. Car en piquant la tunique interne des intestins d'un animal vivant, comme l'a éprouvé M. de Haller, cette sorte de matiere écumeuse s'exprime des orifices de tous les vaisseaux excrétoires qui environnent la partie irritée (1).

Il seroit utile de savoir quel intestin est en particulier affecté, lorsque les tranchées se font sentir avec plus de vivacité : mais on ne peut rien assurer quand on vient à considérer combien le mouvement péristaltique peut faire changer de place aux intestins (2), combien leur situation peut varier en différentes personnes, & combien il est aisé de confondre la douleur du colon avec celle des intestins grêles qui l'environnent. En général, l'irritation de l'estomac & des intestins plus élevés, est moins accompagnée de tranchées que d'indisposition. Aussi quand les tranchées sont les plus aiguës, il est probable que le spasme est dans les intestins intérieurs. Lorsque la douleur se fait sentir vers le milieu du ventre, nous pouvons présumer que le spasme est

---

(1) *Opera minora*, pag. 394 & seq.
(2) *Ibid.* page 301 & suiv.

dans les intestins grêles; mais nous ne pouvons rien assurer, puisqu'on a trouvé en quelques sujets le pli supérieur du colon aussi bas que la région ombilicale. On peut attribuer au colon les douleurs aux côtés, dans le dos, & la région des reins; mais si les douleurs se font sentir vers l'*os sacrum*, nous pouvons alors soupçonner que la partie supérieure du rectum est affectée. Car, la douleur provenant de l'irritation de cet intestin, peut se rapporter également au dos & à la partie inférieure du ventre, comme une pierre qui descend de l'urètre, se fait sentir derriere aussi-bien que devant. Quand l'extrêmité inférieure du rectum est irritée, il paroît que le spasme produit alors moins de douleur qu'un violent *nisus*, qui tire & réunit les muscles de cette partie, aussi-bien que les autres dont l'action est d'évacuer la matiere fécale.

Les selles sont toujours précédées par des tranchées vives, & suivies d'un peu de répit; mais les mouvemens étant si fréquens, le malade n'a pas de soulagement considérable, à moins qu'on ne détourne les spasmes par des opiates, en fomentant le ventre, en excitant une sueur, en évacuant par une purgation la matiere âcre & irritante. Quand les intestins commencent à se mortifier, quoique le malade ne puisse reposer, il sent peu de douleur ou de ténesme; j'en ai même connu qui n'éprouverent point ces derniers symptômes, non-seulement quelques heures; mais quelques jours avant leur mort. Ils avoient alors quelque peu de délire; j'en ai cependant vu plusieurs qui conserverent leur raison jusqu'au dernier moment.

On peut remarquer que Sydenham ne parle du ténesme que lorsque le malade est en convalescence, quoique ce soit un des premiers symptômes qui caractérise la dysenterie. Ce n'est cependant point une omission de cet excellent auteur. Car ce que d'autres entendent par ténesme, & ce que j'ai voulu

dire par ce terme, en traitant des ſymptômes pathognomoniques, Sydenham l'exprime par ces mots : *inteſtinorum depreſſio cum dolore* ; & par ceux-ci : *moleſtiſſimus viſcerum omnium quaſi deſcenſus.* A ſtrictement parler, on ne peut admettre l'obſervation qu'il fait, que les inteſtins ſont affectés ſucceſſivement de haut en bas, juſqu'à ce qu'à la fin la maladie ſoit portée au rectum, où elle aboutit à un téneſme. En effet, quoique le rectum ſoit en général la derniere partie qui ſe rétablit, & que le colon ſoit plus long tems affecté que les inteſtins grêles, cependant je n'ai point remarqué la progreſſion décrite par Sydenham. Dès le commencement de la maladie, le corps entier des inteſtins eſt affecté à la fois, & le téneſme eſt de très-bonne heure auſſi violent que dans tout autre tems de la maladie. Il paroît que le téneſme cauſe quelquefois la mort par ſon obſtination ; car l'irritation conſtante mortifie à la fin le rectum. Dans les corps que j'ai diſſéqués, j'ai remarqué que les apparences de la gangrène étoient toujours plus grandes, à meſure qu'elle approchoit de l'extrêmité du rectum.

Sydenham obſerve que le téneſme qui ſubſiſte à la fin du flux, ne doit point s'attribuer à une ulcération du rectum. Suivant lui, » à meſure que les » inteſtins recouvrent leur ton, ils dépoſent le reſte » de la matiere morbifique dans cet inteſtin, qui, » étant continuellement irrité par cette matiere, » vuide à chaque ſelle partie de la mucoſité qui » couvre naturellement les inteſtins » Mais ne paroît-il pas plus naturel d'attribuer ce reſte de téneſme à l'ulcération d'une partie qui a été fort enflammée & excoriée dans le cours de la maladie, & dont l'irritation conſtante l'empêche de ſe rétablir ? Ajoutez à cela l'obſervation ſi ſouvent faite, que le téneſme diſparoît lorſque le malade vient à évacuer des excrémens durcis, tels que ceux dont on

a parlé plus haut, qui sont la principale cause de l'irritation. Morgagni soutient que le ténesme qui succède à la dysenterie est quelquefois occasionné par un ulcère ; mais il n'en rapporte qu'un seul exemple qu'il a vu à l'ouverture des corps.

Sydenham ne fait mention ni de la chûte du fondement, ni de la suppression de l'urine, que j'ai vu arriver dans des cas fâcheux de la dysenterie. Le premier symptôme vient de la violence des épreintes, & l'autre de l'inflammation qui s'étend depuis le rectum jusqu'au col de la vessie.

Sydenham ne fait aucune attention à la contagion de cette maladie. Willis dit expressément que celle dont il donne la description, & qui étoit la même que celle de Sydenham, n'étoit point contagieuse. Tout ce qu'on peut inférer, c'est que la dysenterie qu'ils ont examinée, étoit d'une nature plus douce qu'on ne le voit communément, quand elle devient générale ; ou que cette circonstance leur a échappé. Il est vrai que ce mal ne se communique pas aussi aisément que la plupart des autres maladies contagieuses. Mais quand elle a été épidémique, je l'ai toujours vue quelque peu contagieuse, sur-tout dans les hôpitaux militaires & dans les maisons des pauvres, qui n'ont pas les moyens de se tenir propres.

La durée & l'issue de la dysenterie sont incertains. Ils dépendent beaucoup des remèdes, du bon air, des soins qu'on prend du malade & de ceux qu'il prend lui-même. S'il ne manque de rien, & que ce flux soit récent, on le guérit en général. Mais ces circonstances favorables ne se rencontrent que parmi les officiers. Ce cas se trouve bien différent parmi les simples soldats ; ils n'ont recours au médecin que fort tard ; dans le camp ils sont exposés au froid ; à l'hôpital à un air infect, ce qui est encore plus fâcheux.

Les signes d'une dysenterie dangereuse sont lors-

que la premiere purgation & le premier vomitif n'apportent aucun ſoulagement ; lorſque la fievre hectique augmente ; lorſque le dérangement d'eſtomac eſt opiniâtre ; quand la contenance s'altère conſidérablement ; quand le pouls s'abat & devient intermittent ; enfin quand le malade ſent des inquiétudes ſans éprouver des tranchées. Dans les commencemens le hoquet eſt peu dangereux, mais lorſque la maladie ſe trouve avancée & le malade fort bas, s'il eſt obſtiné, c'eſt ordinairement un ſigne de mortification. La maladie, quand elle eſt mortelle, finit par un abattement total des forces, un ulcère à la gorge, ou des aphthes & des ſelles involontaires & cadavéreuſes. Quelquefois avant la mort, lorſqu'une diſſolution putride fait ceſſer les ſpaſmes, les alimens paſſent comme dans une lienterie, dans les inteſtins, ſans être beaucup altérés.

Dans les cas les plus favorables, les hommes qu'on a envoyés à l'hôpital, ne peuvent rendre que peu de ſervice le reſte de la campagne ; parce qu'il n'y a point de maladie ſi ſujette à retour, ſi on manque à un certain régime, ou ſi on s'expoſe au froid. Ce n'eſt point que ces retours ſoient autant de rechûtes & de vraies dyſenteries ; mais ce ſont des diarrhées avec un plus grand nombre de ſymptômes dyſentériques, qu'on n'en voit communément dans le cours de ventre ordinaire. Cette maladie a beau prendre une tournure favorable, cependant la diſpoſition au flux continue, parce que les inteſtins ſont trop délicats pour ſoutenir le ſtimulus naturel de la bile & des autres ſecrétions, ſans en être irrités.

Telles ſont les obſervations que les occaſions fréquentes que j'ai eues de voir cette maladie ſous toutes ſes formes, m'ont mis à portée d'ajouter à celles de Sydenham.

§. II. *Des dissections.*

Après avoir fait une description de la dysenterie, je vais rapporter les changemens que je remarquai dans les corps de ceux qui en moururent, & qui furent ouverts. Cela fait une partie de l'histoire de cette maladie, qu'ont omise Sydenham & Degner.

I. Pendant l'automne de 1744, un soldat qui avoit été incommodé environ trois semaines d'un flux de sang, fut envoyé de Tournay, avec d'autres malades, à l'hôpital de Bruxelles. Il avoit un pouls foible, les forces abattues, des tranchées & un ténesme continuel, les selles de couleur *ichoreuse* : changement qui vient souvent de la corruption du sang. Le troisieme jour après son arrivée, les douleurs diminuerent, son pouls tomba, les extrêmités devinrent froides, un délire léger succéda, & le quatrieme jour il mourut.

Je trouvai à l'ouverture du corps les gros intestins noirs & putrides, les membranes prodigieusement épaisses, (marque d'une inflammation précédente) & fort ulcérées en dedans, sur-tout dans le rectum & à la partie inférieure du colon, où la membrane villeuse étoit tout à-fait emportée, ou changée en une substance gluante & putride, d'une couleur verdâtre. Le cœcum & son appendice se trouvoient moins corrompus ; les intestins grêles & l'estomac n'étoient ni mortifiés ni décolorés, mais seulement tendus & enflés par l'air qui y étoit renfermé. La graisse de l'épiploon étoit pareillement verdâtre. Mais ni le foie ni la rate ne paroissoient gâtés ; la bile seulement se trouvoit épaisse, visqueuse & d'une couleur brune. La partie de la veine cave qui est sur les vertèbres des lombes, étoit extrêmement tendre. Les poumons adhéroient un peu au côté gauche, mais d'ailleurs fort sains. On trouva le sang caillé dans le ventricule droit; mais dans

les vaiſſeaux plus grands, le ſang étoit plus fluide & d'une couleur noirâtre.

II. Environ le même-tems, un ſoldat d'artillerie, après avoir été guéri d'un cours de ventre ordinaire, fut attaqué de la dyſenterie pour avoir bu, étant en marche & ayant fort chaud, une grande quantité d'eau. Trois jours après on l'amena à l'hôpital fort malade, & outre les ſymptômes ordinaires, il ſe plaignoit des hémorrhoïdes & de la gravelle. Cet homme ne pouvoit point ſe tenir couché; mais il ſe ſoutenoit continuellement ſur ſes genoux & ſur ſes mains, appuyant ſa tête ſur le traverſin juſqu'à ce qu'il mourût, ce qui arriva trois ou quatre jours après qu'il eut été admis à l'hôpital.

Je remarquai à l'ouverture de l'abdomen, que la plus grande partie de l'épiploon ſe trouvoit du côté gauche, deſſous les inteſtins grêles, & qu'il étoit grand & plein de graiſſe. Le foie étoit petit & ſain; mais la véſicule du fiel étoit d'une grandeur extraordinaire & pleine de bile de couleur brune, partie fluide, partie caillée. Je n'apperçus aucune obſtruction dans les vaiſſeaux biliaires; le pancréas ſe trouvoit dans ſon état naturel. La rate, quoique d'une figure ordinaire, étoit d'un volume prodigieux, & guère moins groſſe que le foie; elle peſoit trois livres onze onces. Elle ſe trouva d'ailleurs ſaine, ſans aucune dentelure, ayant ſeulement du côté des vaiſſeaux ſanguins une petite protubérance, ſemblable aux portes du foie. Les reins étoient petits & flaſques, & leurs baſſinets, ſur-tout celui du côté gauche, étoient plus grands qu'à l'ordinaire. Ils contenoient, auſſi bien que la veſſie qui étoit dans un état de putréfaction, un peu d'urine; mais ni pierre ni gravelle. Le rectum ſe trouva exceſſivement putride, & de-là la gangrène paroiſſoit avoir gagné juſqu'au colon, qui étoit évidemment mortifié, ſur-tout vers l'extrêmité. La membrane villeuſe étoit en partie conſumée, & ce qui en reſtoit

paroissoit noirâtre, mou, & se séparoit aisément. La membrane vasculaire ressembloit à une préparation bien injectée avec de la cire rouge. Les ligamens qui resserrent le colon & qui forment les cellules, étoient à moitié corrompus, & ne tenoient que foiblement à la tunique extérieure. On trouva pareillement une partie du cœcum mortifié; mais le reste, aussi-bien que les intestins grêles, étoit d'une contexture plus ferme, & seulement enflammés; ces parties se trouverent pleines d'air, ainsi que l'estomac. Il est étonnant que malgré ce mauvais état des intestins, il ne s'en trouvât aucune partie d'ulcérée. La cavité de la poitrine étoit extraordinairement petite; car la partie convexe du diaphragme s'étendoit jusqu'à l'endroit où la troisieme côte s'insere dans le sternum. Les poumons se trouverent néanmoins sains. Le cœur étoit grand & renfermoit dans le ventricule droit du sang caillé d'une consistance très-ferme, qui n'étoit pas adhérent aux côtes, mais mêlé parmi les fibres tendineuses des valvules sémilunaires. Les sinus étoient pleins de sang, partie dans un état de congélation, partie fluide & très-noir.

III. On envoya à l'hôpital, dans la même saison, un fantassin qu'on croyoit incommodé d'une hydropisie. Son ventre paroissoit fort tendu; mais la tumeur étoit plus considérable au-dessus du nombril. Il se plaignoit d'une difficulté de respirer. Il avoit les chevilles des pieds un peu enflées; mais il urinoit aisément. Il avoit les joues vermeilles & le reste du visage fort pâle. Suivant son rapport, il s'étoit trouvé incommodé environ trois semaines auparavant d'un flux de sang, qui ayant été arrêté subitement par quelque drogue qu'on lui avoit donnée dans le camp, (je présume que c'étoit de l'opium) son ventre commença alors à s'enfler.

Cet homme fut attaqué bientôt après qu'on l'eut reçu à l'hôpital, d'une fievre inflammatoire dont il

guérit. On lui fit enſuite prendre de la ſquille avec les aromatiques pour le guérir de la tympanite ; mais tandis qu'il uſoit de ces remedes, un cours de ventre étant ſurvenu tout-à-coup, ſon ventre s'affaiſſa tout-à-fait en même-tems, & il mourut avant la matinée.

On ouvrit le corps environ trente heures après ſa mort ; mais pendant cet intervalle, il s'y étoit engendré de nouveau tant d'air, que le ventre s'étoit renflé, quoique pas auſſi conſidérablement qu'auparavant. Il ne ſe trouva point d'air, & à peine deux cuillerées d'eau dans la cavité de l'abdomen ; mais tous les inteſtins étoient fort gonflés, excepté le colon, qui, quoique flaſque alors, étoit cependant aſſez grand pour enfermer tout l'air qui avoit cauſé la premiere tumeur. Les ligamens de cet inteſtin ſe trouverent détruits, ou tellement relâchés, que les diviſions des cellules étoient effacées ; mais les inteſtins ne parurent nulle part mortifiés ou enflammés. Le foie étoit d'une groſſeur extraordinaire ; il s'étendoit preſque juſqu'au nombril & à la rate, & peſoit environ dix livres. Sa ſubſtance étoit molle, & dans la partie poſtérieure, près du diaphragme, on trouva un grand abcès. La véſicule du fiel étoit d'une grandeur médiocre & pleine d'une bile fluide & brune. Les poumons étoient ſains. Nous ne trouvâmes point d'eau, ou du moins très-peu dans la poitrine ; mais plus de féroſité qu'à l'ordinaire dans le péricarpe. Le cœur étoit petit ſans aucun grumeau de ſang, ou même ſans qu'il y en eût preſque une goutte dans les ventricules.

IV. Quelque-tems plus tard, dans la même ſaiſon, on reçut un ſoldat dans l'hôpital, environ le vingtieme jour d'une fievre hectique qui vint à la ſuite d'une dyſenterie. Il avoit alors le pouls foible, la langue deſſéchée & les joues vermeilles, quoique fort maigre. Il ſe plaignoit d'une grande foibleſſe, de douleurs dans les inteſtins, d'un cours

de ventre & d'efforts pour vomir. Quelques jours après, il fut attaqué d'un hoquet & mourut.

Quoiqu'on ouvrît le corps le jour suivant, il exhaloit déjà une odeur insupportable. Les intestins paroissoient mortifiés. La membrane extérieure du foie se trouva pareillement putride ; dans la substance de ce viscere, on apperçut plusieurs abcès qui renfermoient une matiere purulente ou ichoreuse. La rate étoit aussi corrompue ; mais les reins, le cœur & les poumons parurent sains.

Je fis ces dissections durant la premiere guerre, & depuis il ne s'est présenté aucune occasion de faire des recherches plus amples que dans l'automne de l'année 1762, où la dysenterie fut fréquente à Londres, après un été extraordinairement chaud & sec.

V. Une jeune femme de 17 ans, tomba malade au commencement d'octobre, avec quelques-uns des symptômes les plus fâcheux de cette maladie. Le pouls étoit abattu ; les forces manquerent de bonne heure, les selles étoient continuelles, visqueuses, aqueuses & sanglantes ; toutes les fois que les tranchées lui donnoient du relâche, elle se plaignoit de mal d'estomac ; rien ne put la soulager, & elle mourut le onzieme jour. Environ quinze jours après, le pere, qui avoit été fort affecté de la mort de sa fille, & qui depuis avoit eu quelque indisposition, fut attaqué de la même maladie. Il étoit dans sa quarante-sixieme année, d'un tempérament sanguin, & avoit aimé les plaisirs. Il avoit été sujet à de fréquens retours de fievre, excepté depuis trois ou quatre ans avant cette maladie ; mais depuis ce tems, une dartre ayant paru sur plusieurs parties du corps, il fut délivré de tous ses maux, excepté les boutons & les croûtes occasionnés par cette éruption. La dysenterie commença par une chaleur & un mal d'estomac, avec des tranchées, un ténesme & un cours de ventre. En un

ou deux jours les ſelles devinrent fréquentes, viſqueuſes & ſanglantes. Je fus appellé de bonne heure dans cette maladie, & croyant qu'à l'égard de ſa fille, on n'avoit pas fait les évacuations aſſez à tems, je commençai par faire tirer une quantité conſidérable de ſang; mais comme le malade n'en fut point ſoulagé, que le ſang n'étoit pas coëneux, & que ſon pouls ne fut jamais ni dur ni plein, je ne fis pas recommencer la ſaignée.

Je ne m'étendrai pas ſur un plus grand nombre de particularités; j'obſerverai ſeulement que quoiqu'on eut eſſayé différens remèdes, tels que les évacuans, les antiſeptiques & les anodyns, il n'y en eut aucun qui apportât un ſoulagement ſenſible, ſi l'on en excepte une décoction de ſerpentaire avec de la thériaque, que je lui fis donner lorſque le pouls commença à s'affaiſſer & à devenir intermittent. Il mourut vingt jours après qu'on m'eut appellé. Quelques jours avant ſa mort, ſa phyſionomie s'altéra, la fievre hectique augmenta, & quoique les tranchées & le téneſme euſſent ceſſé, cependant les ſelles étoient plus fréquentes, plus aqueuſes & plus ſanglantes que jamais. Dès le commencement il eut de la fievre, des inquiétudes, un mal d'eſtomac, que tout ce qu'il mangeoit ou buvoit, ne faiſoit qu'augmenter. Vers la fin de la maladie il eut le hoquet, il ne put retenir de clyſtères, & ſes ſelles étoient infectes. Il eut quelquefois un léger délire; mais on ne peut aſſurer ſi ce ſymptôme provenoit de la fievre ou des opiates. Le jour après ſa mort, M. Hewſon, chirurgien & anatomiſte, l'ouvrit, le D. Huck & moi préſens.

A l'ouverture de l'abdomen, nous trouvâmes la tunique adipeuſe d'une épaiſſeur conſidérable, malgré la longueur de la maladie. L'eſtomac & les inteſtins grêles étoient enflés, d'ailleurs dans un état naturel, excepté à l'extrêmité où l'ileum ſe joint au cœcum. En cet endroit, les tuniques de cet in-

testin étoient plus épaisses & plus molles qu'elles ne l'auroient dû être, & dans l'intérieur, nous remarquâmes cette couleur luisante, qu'on a regardée comme un signe d'inflammation.

Les gros intestins, depuis le cœcum jusqu'à l'extrêmité du rectum, n'étoient point tendus; le rectum étoit même plus resserré que dans son état naturel. La couleur à l'extérieur, étoit noir-pourpre, & cette apparence de gangrène alloit peu à-peu en augmentant depuis le cœcum jusqu'à l'extrêmité du rectum. En les ouvrant on trouva les tuniques épaisses, le dedans aussi noir que la partie qui est sous le coagulum du sang, & toute la surface plus ou moins couverte de mucosité sanglante & de couleur brune. Le rectum étoit dans un état plus fâcheux. Il ne paroissoit pas que le sang fût venu de la rupture de quelque vaisseau, il y en avoit trop peu par-tout pour le penser; mais il étoit sorti peu-à-peu par une multitude de petits pores, & avoit pénétré dans la cavité des intestins. L'odeur de ces parties étoit extrêmement désagréable.

A la premiere vue, la membrane villeuse paroissoit dissoute, & n'être plus que la mucosité dont on vient de parler. Cependant en l'examinant de plus près, nous jugeâmes qu'il étoit plus probable que cette membrane, quoique endommagée, n'étoit point séparée dans le cœcum & le colon, quelque fût l'état où elle pût être dans le rectum, qui étoit trop putride pour être examiné de près.

M. Hewson ayant nettoyé le sang & la mucosité de l'intérieur du cœcum & du colon, & de la partie supérieure du rectum, il nous fit remarquer de certaines protubérances d'une couleur plus légère que le reste de la surface. Elles étoient d'une figure tirant sur le rond, à-peu-près égales en hauteur, qui pouvoit être d'environ une ligne, mais d'une largeur inégale. Nous convînmes tous que nous n'avions jamais rien vu qui ressemblât davantage à une petite

vérole d'une eſpece plate, quand elle eſt à ſon plus haut période. Ces éruptions étoient en auſſi grande quantité ſur cette partie des inteſtins, que les puſtules varioleuſes ſur la peau, lorſqu'elles ſont nombreuſes. Elles en différoient cependant, en ce qu'elles étoient, autant que nous pûmes l'examiner, d'une conſiſtance ferme & ſans aucune cavité. M. Hewſon nous dit qu'il croyoit qu'elles tiroient leur origine de la membrane cellulaire, qui eſt immédiatement au-deſſus de la tunique villeuſe. Quelques jours auparavant, ayant ouvert une perſonne morte de la même maladie, il avoit trouvé les apparences à-peu-près les mêmes que dans ce ſujet, & particuliérement à l'égard de ces tubercules, qu'il avoit examinés plus à loiſir. Il ajouta qu'il avoit conſervé une partie du colon dans de l'eſprit-de-vin, qu'il nous la feroit voir une autre fois. On ne trouva ces tubercules que dans les gros inteſtins, & nous ne remarquâmes rien de ſemblable à l'ouverture des grêles.

Nous ne vîmes nulle part dans les inteſtins, ni vers, ni ſcybala, ni matiere fécale formée, quoique la garde nous dit qu'un jour avant ſa mort, il avoit évacué quelques ſubſtances dures & tirant ſur le rond.

Le méſentère étoit chargé de graiſſe d'une couleur & d'une conſiſtance naturelles, de même que le méſocolon, juſqu'au procès appartenant au rectum, qui, de tous les inteſtins, ſe trouva le plus putride. La veſſie étoit entiérement reſſerrée; la partie près de la cavité de l'abdomen ſe trouva ſaine; l'autre ne fut pas examinée. J'aurois dû faire obſerver que le malade pouvoit retenir ſon urine, juſqu'au dernier moment, quoiqu'au commencement de la maladie il ſe fût plaint d'une ſtrangurie. On n'examina pas les reins.

Le foie étoit ſain, non-ſeulement à l'extérieur, mais encore dans l'intérieur de ſa ſubſtance. On ne

trouva point de bile dans la véſicule du fiel, ſeulement un peu d'air. La rate parut à l'ordinaire. Le pancréas étoit petit, un peu dur, ſans être ſquirreux, & M. Hewſon douta ſi l'on ne pouvoit pas le regarder comme quelque peu gangréné. Les cartilages des côtes ſe trouverent entiérement oſſifiés. On ne put ouvrir la poitrine qu'avec une ſcie; mais comme nous n'en avions point, nous coupâmes, & nous remarquâmes que les poumons étoient ſains. Nous ne trouvâmes point d'eau, ni dans cette cavité ni dans l'abdomen, & nous n'apperçûmes point d'ulcère ou de matiere purulente, ni dans l'un ni dans l'autre.

Quelque-tems après, M. Hewſon me fit voir cette partie du colon qu'il avoit coupée de l'autre corps, & qu'il avoit conſervée dans de l'eſprit-de-vin. Il me dit qu'autant qu'il pouvoit ſe le rappeller, il l'avoit priſe de l'extrêmité inférieure de l'inteſtin. Je remarquai aiſément la reſſemblance de cette préparation, avec ce que j'avois vu dans le ſujet récent; quoique les tubercules fuſſent dans la préparation en plus grand nombre & plus élevées que dans l'autre. Le docteur Hunter, qui étoit préſent, ne ſe rappella point d'avoir rien vu de pareil, mais il fut pleinement aſſuré que la membrane villeuſe n'étoit point ſéparée, quoiqu'on eût pu remarquer en ouvrant l'inteſtin, qu'elle avoit été emportée en quelques endroits.

Ce ſont-là les ſeules diſſections que j'ai vues de perſonnes mortes de la dyſenterie. Quoiqu'il ſe préſentât quelque variété dans chaque cas particulier, cependant ils s'accorderent tous dans l'état fâcheux des gros inteſtins. La couleur & l'odeur étoient une preuve de la putréfaction du ſang dans ces parties, & les tuniques qui étoient molles, faiſoient voir qu'elles tendoient toutes à la mortification. Dans une gangrène extérieure, nous remarquons ordinairement des véſicules d'air dans la membrane

cellulaire; comme on ne les vit point ici, on peut douter que la mortification des inteſtins ait été complete ſans cette circonſtance.

On auroit pu regarder comme une ſingularité, les tubercules qu'on apperçut dans les gros inteſtins du dernier corps, ſi l'anatomiſte n'en eût point obſervé de pareils dans celui qu'il avoit diſſéqué auparavant. Je puis ſuppoſer avec raiſon, que je les aurois remarqués dans les autres ſujets, ſi je les euſſe examinés plus attentivement. Je penche d'autant plus volontiers pour cette opinion, que je trouve en deux auteurs des remarques qui tendent à cet objet. Linnæus, en parlant du flux de ſang, dit (1) : *Dyſenteria epidemica ſcabies eſt inteſtinorum interna, ut patet ex diſſectionibus cadaverum dyſenteriâ defunctorum.* Ce ſavant auteur ne nous apprend pas ſur quel fondement il ſe ſert du mot *ſcabies;* mais j'en conclus qu'il avoit vu lui-même ces éruptions, ou que des perſonnes, ſur le témoignage de qui il pouvoit compter, lui en avoient parlé. M. Cleghorn, qui eut à Minorque de fréquentes occaſions de voir la dyſenterie épidémique, obſerve (2) » qu'à l'ouverture des corps, » il trouva les gros inteſtins ou entiérement mor» tifiés, ou partie enflammés & partie mortifiés; » le rectum principalement affecté; & en beaucoup » de perſonnes des tubercules ſquirrheux rétréciſ» ſant en pluſieurs endroits la cavité du colon ». Quoique les tubercules que j'ai décrits fuſſent trop plats pour remarquer qu'ils rétréciſſoient la cavité, cependant dans la partie du colon préparée par M. Hewſon, ils étoient peut-être aſſez conſidérables pour faire cet effet.

On doit remarquer d'un autre côté que (3) Bonet

(1) *Amœnit. Academ.* Vol. 5, Differt. 85, pag 97.
(2) Obſervations on the Epidemic. Diſeaſes of Minorca.
(3) *Sepulcretum, Lib.* 3, *Sect.* 11, *Additam. Obſerv.* 5.

& (1) Morgagni en font à peine mention. Le ſilence de ces deux auteurs ne prouve peut-être pas que ces tubercules n'exiſtent pas fréquemment. Dans Bonet, il n'y a que peu de cas de perſonnes mortes d'une dyſenterie épidémique, encore n'en donne-t-il qu'une deſcription imparfaite, & dans Morgagni, il n'y en a aucun de cette eſpece. Quoique cet habile anatomiſte ait fait, ſuivant ſa maniere ordinaire, d'excellentes remarques ſur cette maladie, & qu'il ait ajouté quelques diſſections qu'il a faites; cependant, comme il paroît que les cas dont il parle ſont tous d'une eſpece ſporadique, il faut les conſidérer comme quelque peu différens de ceux dont je parle ici. Morgagni nous apprend (2), il eſt vrai, qu'en général il n'a point ouvert les corps de ceux qui étoient morts de quelque maladie contagieuſe.

J'ai dit dans la deſcription des premieres diſſections, que la membrane villeuſe avoit été emportée, & peut-être aurois-je fait la même obſervation dans les dernieres, ſi M. Hewſon & le docteur Hunter n'euſſent été portés à penſer différemment. Ce dernier, à la vue de la préparation ci-deſſus, fut d'avis que la membrane villeuſe n'avoit point été ſéparée dans cette portion de l'inteſtin, quoiqu'elle fût peut-être fendue, & un peu emportée vers le ſommet de quelques-uns des tubercules. Il penſa auſſi, d'après la deſcription que nous lui fîmes, M. Hewſon & moi, du dernier ſujet, que l'abraſion n'avoit pas été plus conſidérable dans ces inteſtins, que dans la portion de l'inteſtin qu'il avoit ſous les yeux.

---

(1) *De Sed. & Cauſis Morb. Epiſt.* 31. *Supplem.*
(2) Ibid. *Epiſt.* 49. §. 32.

§. III.

§. III. *Des causes de la dysenterie.*

Il paroît que la chaleur & l'humidité de l'air ne sont pas moins les principales causes éloignées & externes de la dysenterie, que des fievres rémittentes & intermittentes de l'automne (1). Aussi toutes autres circonstances d'ailleurs égales, elle prévaut généralement dans le camp vers la fin de l'été ou en automne, après de grandes chaleurs continuelles (2), qui sont toujours accompagnées, comme on l'a fait voir ci-dessus, d'un atmosphère chargé de vapeurs. On trouvera ce principe suffisamment vérifié, si l'on compare la relation de la dysenterie qui parut à chaque campagne, avec la description que d'autres auteurs ont faite de la même maladie. Sydenham ne parle point, il est vrai, de la saison, dans l'histoire de la dysenterie épidémique de son tems, parce qu'il part d'un principe faux, savoir, que la constitution morbifique d'une saison, n'a aucune sorte de connexion avec les qualités sensibles de l'air. Willis supplée à ce défaut. Il observe qu'il fit extraordinairement chaud pendant l'été de 1670, qui précéda l'automne où cette maladie fut à son plus haut période (3). En 1762, les chaleurs & la sécheresse de l'été, durérent plus long-tems que je ne me rappelle de les avoir vues en ce pays. Aussi la dysenterie fut-elle si fréquente à Londres, que quoiqu'à proprement parler, on ne put pas lui donner le nom d'épidémique, cependant je crois qu'il s'est trouvé en cette saison plus de personnes attaquées de cette

---

(1) Part III. Chap IV. §. 3.
(2) Part. I. Chap. III. & VII. Part II Chap. II. §. 1.
(3) *Post æstatem impense calidam & siccam.* Willis Pharmac. Rat. Sect. III. Cap. III.

maladie, que je n'en avois vu pendant les seize années précédentes. Je ne regarde pas cela cependant comme une regle sans exception. Car la dysenterie épidémique, qui fit tant de ravages à Nimègue dans l'automne de 1736, vint après un été dont les chaleurs n'eurent rien d'extraordinaire; & les villes voisines n'en furent attaquées qu'en communiquant avec la place infectée. Quand il est question de la cause éloignée, on entend toujours que quelque dominante qu'elle puisse être, elle ne suffit pas pour produire un effet sans la concurrence des causes les plus immédiates, & que lorsque celles ci sont fortes, elles produiront l'effet, indépendamment des autres.

Après la cause éloignée externe, vient la cause interne prédisposante, je veux dire une disposition du sang à la putréfaction plus grande qu'à l'ordinaire, provenant d'une exposition continuelle au soleil, dans la saison la plus chaude. Il faut pareillement observer que nos soldats mangent peu de végétaux, & que ne pouvant acheter des liqueurs fermentées, ils seroient privés dans ces circonstances de deux antiseptiques considérables. On peut en effet remarquer en général que cette maladie, toutes choses d'ailleurs égales, se fait sur-tout sentir aux personnes d'un tempérament scorbutique, c'est-à-dire, putride, ou au bas peuple qui, à cause de l'air mal-sain de la mauvaise nourriture & de la mal-propreté, se trouve très-sujet aux maladies putrides. C'est aussi une ancienne observation que les saisons où l'on voit plus de mouches, de chenilles & d'autres insectes, sont pareillement plus abondantes en dysenterie, parce que l'accroissement de ces animaux dépend beaucoup de la chaleur, de l'humidité, & par conséquent de la corruption.

Nous avons vu jusqu'ici combien ont de ressemblance les causes des fievres rémittentes & intermittentes & celles des flux de sang. Cette affinité va

plus loin, elle s'étend aux causes même occasionnelles ou excitantes. En effet, vers la fin de l'été, ou en automne, lorsqu'un certain nombre d'hommes est exposé à l'humidité & aux brouillards de la nuit, sur-tout après un jour chaud; lorsqu'ils se couchent sur la terre mouillée ou avec des habits mouillés, ils seront attaqués, une partie de cette espece de fievre, & une partie de ce flux, & peut-être quelques-uns auront-ils une maladie composée des deux. Ajoutez à cela que ces fievres commencent à être fort fréquentes dans les camps, tandis que la dysenterie y subsiste encore; que les premiers symptômes se ressemblent souvent, tels que le frisson, le mal d'estomac; que les fievres rémittentes & intermittentes d'une mauvaise espece, finissent quelquefois par un flux de sang (1); que les pays les plus sujets à ces fievres d'automne, le sont pareillement à la dysenterie; enfin que l'analogie continue même à l'égard du traitement, au point que la principale partie de la curation dans l'une & dans l'autre, consiste à nettoyer les premieres voies. Après tout, ces deux maladies se ressemblent tellement par leur nature, qu'au premier coup-d'œil, il paroît que Sydenham s'est exprimé avec justesse, en appellant ce flux; » la fievre de la saison, qui » s'est jettée sur les intestins «. Mais en examinant ce sentiment de plus près, nous le trouverons plus ingénieux que solide, puisque sa qualité contagieuse prouve que la dysenterie est essentiellement différente de ces fievres. Degner présente de bonnes raisons de croire que la dysenterie si funeste à Nimègue, fut occasionnée par l'infection que communiqua une personne attaquée de ce mal (2); si les étrangers, & les Juifs (3) en particulier, en

(1) *Th. Barthol Hist. Anatom. Cent. 2. Hist. 56.*
(2) *Hist. Dysent. Bilioso-contag. Cap. 2. Sect. 46. & seq.*
(3) Ibid. *Cap. 1. Sect. 35.*

souffrirent peu, nous pouvons l'attribuer au peu de communication qu'ils eurent avec les habitans de cette place.

Dans les camps, la contagion passe du malade à ses camarades sous la même tente, & de là peut-être à la tente suivante.

La paille pourrie devient infecte ; mais la grande source de l'infection vient des privés, après qu'ils ont reçu les excrémens dysenteriques de ceux qui tombent malades les premiers. Les hôpitaux la répandent pareillement ; ceux qu'on y admet avec la dysenterie, la communiquent non-seulement au reste des malades, mais encore aux gardes & aux autres personnes qui en prennent soin.

En général la contagion ne se répand pas tout à coup ; car des camps & des villes ne sont pas entierement saisis à la fois, par l'infection de l'atmosphere. Elle se communique de l'un à l'autre par les émanations, les habits & les couvertures du lit de la personne attaquée comme cela se voit dans la peste, la petite vérole & la rougeole. Les miasmes de la dysenterie sont d'une nature moins contagieuse que ceux de ces maladies. Aussi la contagion est-elle peu de chose, & on n'y fait aucune attention lorsque cette épidémie est plus bénigne, comme celle dont Sydenham & Willis nous ont donné la description & dont j'ai parlé ci-dessus (1).

Mais de quelle nature est cet infection ? Dans les premieres éditions de cet ouvrage, je regardai les exhalaisons putrides des humeurs de ceux qui sont d'abord attaqués de ce mal, comme la cause de sa communication ; je concevois que ces miasmes, venant à être admis dans le sang, agissoient comme un ferment sur la masse entiere, & la dif-

(1) Pages 211 212.

posoient à la putréfaction. Je suis actuellement persuadé de l'insuffisance de cette hypothese, à moins qu'on ne puisse faire voir en même tems la loi de l'économie animale par laquelle la partie viciée du sang, se jette particulierement sur les intestins lorsqu'il vient à se corrompre. Je me confirmai dans cette idée d'un ferment putride, par l'événement suivant. Une personne fut attaquée d'une véritable dysenterie, quoique légere, accompagnée de selles sanguinolentes, en faisant des expériences sur du sang humain, devenu putride, pour être resté quelques mois dans une phiole bouchée. Cet exemple me parut d'autant plus décisif, qu'il arriva dans un tems où l'on n'entendoit point parler de cette maladie, & que la personne atteinte de ce mal, étoit en parfaite santé, & avoit eu soin précédemment de beaucoup de gens malades de la dysenterie, sans prendre l'infection.

Ces raisons me déterminerent à attribuer la principale cause interne de la maladie à ce ferment putride; mais ayant lu depuis ce tems-là une dissertation curieuse de Linnæus, en faveur du système de Kircher sur la contagion par le moyen des animalcules, je crois raisonnable de suspendre toutes sortes d'hypothèses, jusqu'à ce qu'on ait fait des plus amples recherches sur ce sujet (1).

---

(1) *Amœnit. Acad. Vol. V. Dissert. 82.*

Cette dissertation, intitulée *Exanthemata vita*, est, aussi bien que le reste de cet ouvrage, une thèse académique proposée par un étudiant; mais le tout ayant été publié par Linnæus, on peut la regarder comme son sentiment. Comme cet ouvrage peut fort bien ne pas être entre les mains de tous ceux qui me liront, je vais transcrire ce que dit cet ingénieux auteur sur la contagion de la dysenterie.

Hanc (scilicet dysenteriam) per secessus & cloacas communes propagari, ne ullus quidem medicinæ peritus ambigit. Medicum Danum,

On peut remarquer que dans le compte que je rends de la dysenterie, je ne l'attribue ni aux fruits, ni à la bile, quoique presque tous les auteurs en accusent ou l'un ou l'autre, quelquefois tous les deux. Il faut cependant en excepter Sydenham. Comme j'ai présenté en d'autres parties de cet ouvrage plusieurs raisons de croire que les fruits ne contribuoient en aucune maniere

---

priori seculo Helsingburgi, dysenteriâ sæpius correptum, excreta sua alvina observasse vivis referta, vix observabili motu se agitantibus, insectis Bartholinus narrat. Quo loco non nobis est prætereunda observatio rem maxime illustrans. Quatuor abhinc annis Dom. Rolander, in ædibus N. Dom. Præsidiis enutritus, dysenteriâ infestabatur; rhabarbarinis & paregoricis, more recepto curabatur. Octiduo adhinc in eundem incidit morbum, similiterque sanatur; octo vero aliis diebus præteritis dysenteriâ tertium corripitur: in causam omni studio inquisitur, non verò invenitur, quam æger eâdem mensâ, vitæque genere cum cohabitantibus sanis frueretur. Itaque Nost. Dom. Præses ægro, Entomologiæ præcipuè studioso, excreta suadet scrutari, quo certiùs adpareret, utrùm allata Bartholini observatio obtineret, nec ne. Hoc facto, in hisce myriades animalculorum se vidisse, quæque accuratè descripta, esse acaros, & acaris quidem farinæ similes, æger dixit. Causam vèrò non nemo in potum nocturnum conjiciebat; sed neque hæc aliis videbatur sufficiens. Inter edendum bibere insuetus erat: noctu igitur siti pressus è poculo, ex ligno juniperino confecto, potum sæpe hauriebat tenuissimum. Vas hocce introspiciens, lineolam quasi albicantem, occulis nudis vix conspicuam, inter costarum rimas reperiebat; armatis vero observavit, omne hoc albidum non aliud esse quam innumeros acaros, & ejusdem quidem speciei cum illis quos in excretis observaverat. Potu in vas infuso, non mutabantur; eos vero relictis sedibus, mediâ nocte, potûs superficiem petere, ubi ad horam usque decimam ante meridiem pastum quærebant, dum priora loca repererebant, crebrâ tandem investigatione invenit. Exemptis acaris orbiculo humectato impositis, quàm parum, variis adfusis liquoribus, irritarentur, & quòd per oleum ipsum salvi transirent, animadverit. A spiritu vini lædebantur, maximè vero à tincturâ rhabarbari, quod imprimis notatu dignum; cum autem rhabarbarum dysenteriæ sit specificum, lapathumque acutum ei valde cognatum, & quotidiana scabiei medicina, affinitatem invenimus & analogiam. Vasi, ter licet aquâ calida abluto, adhærebant Illos in aliis etiam locis quærebat, inque vasis potûs acidi, & sub doliorum obturamentis sæpius reperiebat. Dysenteria, quæ Scaniæ territorium Gyinge quotannis fere, tempore messis, vexat, æque ac ea, quæ in castris est vulgaris, ex iisdem acaris, in potu acido latentibus, qui inde per secessus propagantur, & contagium generant, originem suam fortassis traxerit, &c.

à produire la dysenterie ; & même aucune des maladies militaires, il est inutile de les répéter ici. Mais à l'égard de la bile, plusieurs personnes ayant regardé la dysenterie comme une des maladies bilieuses, on doit s'attendre que j'ai eu quelque raison pour ne point parler de cette humeur en cette occasion. On peut se rappeller que je me suis toujours servi du terme *bilieux*, plus par complaisance pour les anciens, afin de distinguer une certaine classe de maladies, que parce que je les croyois réellement occasionnés par la bile. C'est sous ce point de vue que je considere les fievres rémittentes & intermittentes d'automne, qu'on a si souvent appellées fievres bilieuses. J'observerai à l'égard de la dysenterie, que si dans les commencemens, les maux d'estomac & les vomissemens peuvent faire conjecturer que la bile y a quelque part, cependant dans son état avancé, on ne doit en aucune maniere la lui attribuer. En effet, à l'ouverture des corps, on a généralement trouvé le foie & les intestins grêles dans un état naturel, quoique ces parties soient les plus sujettes à être affectées par les maladies de la bile. A l'égard de la bile elle-meme, quelquefois elle est abondante, quelquefois elle ne l'est pas, quelquefois d'une couleur & quelquefois d'une autre ; tantôt elle est fluide, & d'autres fois dans son état naturel. Si cette humeur causoit cette maladie, ou servoit à la maintenir, ne paroîtroit-elle pas d'une maniere plus uniforme ? Bien plus, j'ai imaginé que les remedes qui procurent une secrétion plus abondante de la bile, peuvent souvent être très-utiles, ayant remarqué en général que le malade étoit la plupart du tems soulagé, quand un évacuant agissoit de maniere à emporter beaucoup de cette humeur.

§. IV. *Du traitement de la dysenterie.*

Il y a peu de maladies aiguës moins redevables à la nature, quant à la guérison, & qui soient accompagnées d'indications plus trompeuses. L'hémorrhagie paroît exiger des saignées réitérées ; le flux de ventre, des astringens violens, & les douleurs dans les intestins, des opiates continuels. Cependant si l'on ne se sert de ces remedes avec la derniere précaution, ils tendent plutôt à maintenir la maladie qu'à la guérir. D'un autre côté, on condamnoit tout-à-fait les émétiques & les purgations, ou bien on s'en servit trop peu ; cependant les dernieres expériences font voir qu'ils composent la principale partie du traitement de cette maladie. Mais mettant à part toutes les indications que notre connoissance imparfaite de l'économie animale nous met rarement à portée de former, je vais continuer à présenter le résultat de mon expérience, & j'ajouterai quelques observations faites par des personnes sur qui je puis compter, & qui se sont rendu la dysenterie très-familiere. Cette lumiere répandra un plus grand jour sur la nature de cette maladie, éclairera les lecteurs, & les conduira peut-être à quelque méthode plus simple & plus sûre pour la traiter.

Pour procéder avec plus de clarté, je distinguerai la dysenterie en trois états ; le premier, quand elle est récente, ou tandis que le malade peut aisément supporter les évacuations ; le second quand la maladie est d'une espece fâcheuse, ou qu'elle a continué long-tems & qu'elle a beaucoup diminué les forces, qu'elle a enflammé les intestins & causé une fievre hectique. Le troisieme enfin, lorsque le malade, quoique se rétablissant, est toujours bas, à cause du ténesme, ou de quelques autres restes de la maladie, ou qu'il est sujet à des cours de ventre fréquens, provenans de la foiblesse des intestins.

Dans le premier état, je commence par une saignée modérée, quoiqu'il puiſſe être vrai que la dyſenterie n'exige pas d'elle-même cette évacuation, (1) Mais comme cette maladie eſt en partie inflammatoire, & ſouvent accompagnée d'une pléthore, la ſaignée devient quelquefois indiſpenſable, & en général elle contribue à la guériſon. Cependant à moins que la fievre ne ſoit entretenue par quelque inflammation qui n'appartient point à cette maladie, comme cela arrive ſouvent en hiver ou au printems, il eſt inutile & même dangereux de la réitérer, comme on peut l'obſerver dans la plupart des maladies qui viennent d'une cauſe putride. J'omets entièrement cette évacuation dans les tempéramens foibles, & quand il y a peu de ſymptomes de fievre

Le ſoir du même jour je donne un émétique. Au commencement que j'étois à l'armée, je faiſois uſage du verre ciré d'antimoine, *vitrum ciratum antimonii.* J'avois remarqué précédemment que c'étoit le meilleur remède qu'on pût donner dans ce cas, pour ſoulager l'eſtomac & les inteſtins. Mais comme on a fait connoître amplement (2) les vertus de cette préparation antimoniale, je n'en dirai rien ici. Je me contenterai ſeulement d'obſerver que quoique je ſois convaincu de l'efficacité de ce remede, en le voyant ſouvent réuſſir où d'autres n'avoient rien fait, cependant la violence avec laquelle il opere, & les préjugés contre le verre d'antimoine, conſidéré comme remede, ayant détourné quelques médecins de l'armée & quelques chirurgiens des régimens de s'en ſervir, je m'en déſiſtai pareillement, & je

---

(1) *Dyſenteria qua dyſenteria venæ ſectionem numquam indicat.* Barbette Prax. Lib. IV. Cap. V.

(2) Eſſais & obſervations de médecine de la ſociété d'Edimbourg, Tome V, page 241. Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1745.

cherchai à m'aſſurer de quelque méthode efficace ; qui fût moins ſujette à des reproches. Au lieu donc de cette préparation, j'ordonnois un ſcrupule d'ipécacuanha, & j'ajoutois ordinairement un grain ou deux de tartre émétique. Soit que je donnaſſe le premier de ces émétiques, ou le plus fort, je remarquois qu'il réuſſiſſoit mieux quand il opéroit par les ſelles. Cet effet étoit plus certain, quand au lieu de la doſe ordinaire d'ipécacuanha, on donnoit ſeulement cinq grains à la fois, & qu'on répétoit la même doſe deux ou trois fois à une heure de diſtance l'une de l'autre, juſqu'à ce qu'on vînt à être purgé, ce qui arrivoit communément bientôt après la troiſieme doſe. Quinze grains donné de cette maniere, ſuffiſoient communément. Piſon (1), qui le premier a décrit cette racine, & l'a recommandée dans la dyſenterie, paroît compter principalement ſur ſa vertu purgative, quoiqu'il ajoute que ſon effet eſt meilleur lorſqu'elle évacue auſſi par le haut. Quand l'eſtomac étoit principalement affecté ; je donnois vingt grains d'ipécacuanha, ou ſeul, ou joint au tartre

---

(1) Cette racine eſt peut-être plus cathartique lorſqu'elle eſt fraiche, que lorſqu'on l'a conſervée long-temps, & en décoction, ou en infuſion qu'en ſubſtance. Nous pouvons pareillement obſerver que Piſon recommande la ſeconde & la troiſieme décoction pour les malades foibles, comme étant moins cathartiques & plus aſtringentes. J'ajouterai ſeulement ici un des principaux paſſages de cet auteur, qui a rapport à l'uſage de ce ſpécifique. *Dehinc ad radicem ipecacuanha tanquam ad ſacram anchoram confugiendum, qua nullum præſtantius aut tutius, cum in hoc, tum in pleriſque aliis, cum, vel ſine ſanguine, fluxibus compeſcendis, natura excogitavit remedium. Quippe præterquam quòd tutò, & efficaciter tenaciſſimos quoſque humores per ipſam alvum, ſæpiſſime autem per vomitum ejiciat, & à parte affecta derivet, vim quoque aſtrictivam poſt ſe relinquit. .. Illud verò hoc modo perficitur Drachmæ duæ radicis ipecacuanha in ℥ IV. liquoris appropriati coctæ, vel per noctem maceratæ, cujus infuſum cum, vel ſine oxymellis ℥ I. exhibetur. Poſtridie ſemel atque iterum pro re nata, ſecunda imo tertia ejus decoctio repetenda ; tam quòd ægri debiliores eam faciliùs ferant, quàm quòd aſtrictoria ejus vis tunc magis efficax appareat.* Gul. Piſon. Hiſt. Nat. & Med. Indiæ Occident. Lib. II. Cap. IX.

émétique ; mais lorfque le malade avoit plus de tranchées que de mal d'eftomac, je partageois cette racine comme ci-deffus, dans la vue de diriger plus furement fon opération fur les inteftins. Le premier jour que je vois le malade, je lui fais prendre l'émétique fous l'une ou l'autre de ces formes, foit qu'il eût été faigné ou non. Si on donnoit la dofe entiere, on en aidoit l'effet de la manière ordinaire, en prenant de tems en tems une infufion de fleurs de camomille. Mais fi on fe fervoit de petites dofes, on ne buvoit point que la médecine n'eût commencé à opérer par bas, & alors on pouvoit prendre de l'eau de gruau pour aider fon effet.

Quand les felles étoient abondantes, & le malade fatigué de l'opération, je ne lui donnois pas de médecine le jour fuivant. Mais s'il avoit pris l'émétique tout à la fois, de façon que l'eftomac feul étoit nettoyé, ou fi la poudre partagée en différentes dofes n'avoit opéré que foiblement par les felles, j'ordonnois une purgation la matinée fuivante ; favoir, cinq grains de mercure doux avec vingt-cinq ou trente grains de rhubarbe ; ce qui, dans les tempéramens ordinaires, eft une dofe modérée, ou plutôt petite. Je donnois ordinairement dans les commencemens, environ un demi-gros de rhubarbe fans mercure doux ; mais enfuite je trouvai néceffaire de doubler cette dofe, ou de joindre le mercure doux à trente grains de rhubarbe, afin de fe procurer une évacuation plus abondante. J'ai remarqué dans les premieres éditions de cet ouvrage, » que nous devions faire moins attention à » la dofe qu'aux effets, dont on ne devoit jamais » juger par le nombre des felles ; mais par l'abondance des matieres, & par le foulagement » des tranchées & du ténefme après l'opération ; » & que fi d'un côté le médecin doit éviter les » remèdes forts & irritans, il ne doit pas d'un autre épargner les purgatifs doux, & fur-tout la

» rhubarbe , dont on donne communément des » doſes trop foibles ». Je ſuis toujours de ce ſentiment , excepté dans ce qui regarde la rhubarbe , que je n'ai jamais vu mieux réuſſir dans cette maladie , que lorſqu'elle eſt combinée avec du mercure doux , bien préparé , au moyen de quoi elle devient plus douce , & ſon opération plus aiſée.

Le ſoir , après la purgation , je donne ordinairement pour la première fois , une opiate , c'eſt-à-dire , dix grains de pilules ſaponacées , avec deux ou quelquefois trois grains d'ipécacuanha , ſoit en bol ou en potion. Car depuis que je me fus apperçu que quelques-unes des pilules ordinaires de ſavon avoient paſſé ſans ſe diſſoudre , j'abandonnai cette forme dans toutes les foibleſſes des inteſtins. Je joignois autrefois à l'opiate une petite doſe de verre ciré d'antimoine , afin d'exciter la tranſpiration ; mais quand j'abandonnai ce remede , comme émétique , pour les raiſons rapportées ci-deſſus , je le diſcontinuai pareillement ici , & j'y ſubſtituai la racine indienne.

A l'égard de l'uſage des opiates dans la dyſenterie , il eſt bon d'obſerver qu'il voudroit mieux peut être ne s'en point ſervir du tout , que de les donner avant que les premières voies ſoient débarraſſées. Car quoique dès les commencemens elles donnent immédiatement quelque peu de ſoulagement , cependant en tenant renfermés les vents & les humeurs corrompues , elles fixent la cauſe , & rendent la maladie plus obſtinée ſur la fin. Tel eſt le réſultat de mon expérience ; je ſuis fâché de ne la point trouver exactement d'accord avec celle de Sydenham. En effet , quoique cet habile médecin n'omît point les purgations , lorſque la dyſenterie fut très épidémique , cependant il paroît que d'autres fois il mettoit ſa confiance dans le ſeul laudanum. Mais quelle que fût la nature des dy-

fenteries qu'il a eu à traiter, je fuis affuré que celles qui arrivent dans les armées, font d'une nature moins traitable, & ne peuvent en général fe guérir fans des évacuations réitérées. Je n'ai point fait d'obfervation particuliere à l'égard de la meilleure efpece d'opiate, & par conféquent fi j'ai fpécifié ici les pilules faponacées, c'eft qu'avec cette compofition on court moins de rifque de fe tromper pour le poids qu'en prenant le fimple extrait thébaïque. Tout le monde fait que dix grains de ces pilules équivalent à un grain d'opium pur.

Si l'on a employé les deux premiers jours de la maniere que je viens de décrire, je n'o donnois point de médecine le troifième, à moins que le malade ne fentît toujours des tranchées; en ce cas-là, je réitérois l'opiate le foir. Mais le quatrième jour, s'il reftoit quelque fymptome fâcheux, je faifois prendre de nouveau l'ipécacuanha, partagé en plufieurs dofes. Si le malade témoignoit beaucoup de répugnance pour un remède qui l'avoit rendu malade auparavant, je réitérois la purgation, & je la rendois plus forte en augmentant la dofe, fi la première n'avoit pas opéré fuffifamment. La plus forte dofe dont je me fuis fervi en pareil cas, confiftoit en trente grains de rhubarbe avec huit grains de mercure doux.

La plupart des fymptomes dyfentériques difparoiffoient alors, ou même plutôt. Mais s'il reftoit encore quelque chofe qui fomentât le mal, ou fi le malade avoit commis quelque faute dans le régime, ou s'il s'étoit expofé au froid de maniere à avoir une rechûte, j'avois recours aux mêmes remedes, c'eft-à-dire, ou à la purgation ou à l'ipécacuanha, fuivant qu'il s'étoit bien trouvé auparavant ou de l'un ou de l'autre. Enfin ces évacuans étoient les principaux remedes auxquels j'avois confiance dans ce période de la maladie.

Les autres médecins de l'armée ont suivi à-peu-près cette méthode dans la derniere guerre, & le docteur Huck en particulier, qui, ayant toujours été employé dans l'Amérique septentrionale, ou aux Indes occidentales, a eu les occasions les plus favorables de voir la dysenterie sous toutes ses formes. Il m'a appris que malgré la différence des climats, lorsque la maladie étoit épidémique dans l'armée, elle paroissoit par-tout avec les mêmes symptomes, (avec cette différence seulement, qu'elle étoit plus violente à proportion que la chaleur du pays étoit plus forte), & que lorsqu'elle pouvoit guérir, la cure se faisoit par les mêmes remedes. Je joins ici un abrégé de la méthode de ce savant, tel qu'il me l'a donné lui-même, me flattant qu'il feroit plaisir à mes lecteurs.

» Si le malade a de la fievre, ou s'il est pléthori-» que, je commence toujours par la saignée. Si les » douleurs fixes & la fievre paroissent indiquer une » inflammation considérable, je la réitere. J'ai pen-» sé que la meilleure méthode pour nettoyer les » premieres voies étoit de prendre quatre ou cinq » grains d'ipécacuanha avec un grain de tartre émé-» tique, sans boire après cette dose, & de la lais-» ser travailler. On la réitère en deux heures, & » le malade prend alors une infusion de fleurs de » camomille pour laver l'estomac. Le mal d'esto-« mac, la bouche mauvaise, les étourdissemens, » les chaleurs d'entrailles & les tranchées, sont des » raisons pour réitérer le vomitif quelqu'un des jours » suivans. Si après cela l'estomac ne paroissoit pas » beaucoup dérangé, j'avois coutume de purger » avec deux onces de manne & une once de sel de » Glauber, dissous dans une pinte d'eau, dont on » boit un poisson de demi-heure en demi-heure, jus-» qu'à ce que cela ait procuré deux ou trois selles » abondantes. Je préférois cette purgation à la

» rhubarbe, ou à tout autre cathartique, ſur tout
» dans le commencement, la réitérant tous les trois
» ou quatre jours, juſqu'à ce que les tranchées fuſ-
» ſent diſſipées ; & je donne une opiate tous les
» ſoirs, après la première ou la ſeconde doſe de la
» médecine. Mais je n'ai jamais vu réſulter aucun
» bien des opiates, tandis que la fievre, la ſoif,
» les tranchées & le téneſme étoient conſidérables.
» Les aſtringens ne peuvent être utiles que dans le
» cas où les inteſtins n'ont point encore repris leur
» ancien ton ».

Nous voyons par ce récit que le docteur Huck partageoit non-ſeulement l'ipécacuanha, mais qu'à chaque doſe il ajoutoit du tartre émétique. En comparant ſes effets, je trouve que cela donne à ce remède un degré de perfection de plus. Je préférai dorénavant cette méthode, parce que j'ai raiſon de croire, d'après mes propres obſervations ſur les fievres d'automne, que cette préparation antimoniale peut être utile, pour écarter quelques ſpaſmes fiévreux, qui ne ſont point, il eſt vrai, la cauſe primitive de la maladie, mais qui concourent avec cette cauſe à l'entretenir

Je remarque pareillement que le docteur Huck regardoit les ſels & la manne, comme une meilleure purgation que la rhubarbe au commencement de la dyſenterie ; mais en m'entretenant avec lui ſur ce ſujet, je trouvai que quoiqu'il eut ſouvent donné la rhubarbe à part, il n'y avoit jamais joint le mercure doux, & par conſéquent, il ne pouvoit point décider lequel de ſon remède ou du mien étoit le meilleur dans ce période de la maladie.

J'ai appris pareillement que la plupart des médecins employés en Allemagne pendant la dernière guerre, préféroient à la rhubarbe ſeule les ſels & la manne, à quoi ils ajoutoient ſouvent quelque huile ; & qu'après la ſaignée & un vomitif, ils purgeoient,

du moins dans les commencemens, avec ce remede (1).

Il peut se faire qu'il y ait une meilleure méthode de donner la rhubarbe qu'avec le mercure doux. Degner fait l'éloge d'une teinture de rhubarbe dans un menstrue aqueux, dont il donnoit de petites doses, mais souvent réitérées ; mais comme je n'ai vu son ouvrage qu'après la premiere guerre, j'ai trouvé depuis ce tems-là trop peu de cas rebelles pour m'engager à comparer sa préparation avec les remédes dont je faisois auparavant usage avec assez de succès (2).

Après avoir débarassé les premieres voies de la maniere dont on l'a dit, je tâche en général d'achever la guérison, en combinant les purgations avec les opiates, de maniere à tenir le ventre libre & à appaiser en même tems les tranchées. Mais je n'ai pas toujours réussi. En 1760, la bri-

(1) Le docteur Monro, un des médecins employés en Allemagne, me dit que dans la dysenterie il donnoit communément le remède suivant :

℞. *Mannæ* ℥ ß. *Vitelli ovi* ʒ I *contritis simul, in mortario lapideo, admisce paulatim olei olivarum* ʒ VI. *salis cathartici amari* (*aquæ puræ* ℥ iij *soluti*) ℥ i.

Cette dose etoit pour les tempéramens robustes ; mais il en donnoit une plus petite aux personnes foibles. Le docteur Armstrong & le docteur Turner m'ont aussi appris qu'ils faisoient usage de ce remède à-peu-près semblable.

(2) Il peut paroître étonnant que les auteurs ne conviennent point encore sur la purgation convenable dans la dysenterie ; mais il faut considérer que la diversité des tempéramens exige des remèdes différens. Un médecin qui commence à exercer, s'il ne fait pas attention à cela, & qu'il trouve un homme attaqué de la dysenterie, à qui la rhubarbe, par exemple, convient, & qui ne sauroit souffrir les sels & le séné, il sera porté à approuver le premier de ces remèdes & à condamner l'autre, *& vice versâ.* Mais comme sur l'usage des remèdes convenables à cette maladie, & la manière de les employer dans l'occasion, suivant la différence des tempéramens, nous avons les réflexions judicieuses du docteur Young, dans son Traité sur l'Opium (Section de la Dysenterie), je n'insisterai pas davantage sur ce sujet, & je me contenterai d'y renvoyer les lecteurs.

gade,

CHAPITRE VII.

Observations sur la fievre d'hôpital ou de prison.

JE viens maintenant à la derniere des maladies funestes aux armées, je veux dire la fievre d'hôpital. En la traitant, je parlerai; 1°. de son origine & de la maniere dont l'infection se répand; 2°. de ses symptômes; 3. des pronostics; 4°. des dissections de quelques-uns de ceux qui sont morts; 5°. je donnerai la méthode avec laquelle on doit la traiter. Enfin, je me servirai de ces matériaux & de quelques autres, pour rechercher la nature & les causes de ces fievres.

§. I. *De l'origine de la fievre de prison ou d'hôpital, & de la maniere dont l'infection se répand.*

Quand les hôpitaux d'une armée sont trop pleins, quand les maladies sont d'une nature putride, ou bien lorsqu'en quelque-tems que ce soit, mais surtout pendant les chaleurs, l'air est resserré & renfermé, il en résulte une fievre d'une espece particuliere, & souvent mortelle (1). J'ai remarqué la même sorte de fievre dans des casernes trop plei-

avec le tartre émétique : je me suis servi avec avantage du calomel avec la rhubarbe, & du sel d'epsom avec l'huile. Mes malades aimoient beaucoup l'émulsioin cirée; j'en ai fait usage dans tout le cours de la maladie, en y ajoutant le soir un narcotique : j'ai particulièrement compté sur les vomitifs; j'ai donné d'ordinaire douze grains d'ipécacuanha, uni avec deux grains de tartre émétique. Ce mêlange, quoique réitéré trois ou quatre fois, comme il m'est souvent arrivé, a toujours fait rendre une grande quantité de matière glaireuse. Les tranchées étant dissipées, si les selles restoient encore liquides, je donnois de grand matin dix grains de rhubarbe avec deux grains d'ipécacuanha; ce qui suffisoit en général pour terminer la guérison en peu de jours. Le riz étoit la principale nourriture des malades ».

(1) Part. I. Chap. II, III, IV, VIII. Part. II. Chap. II, §. 3.

nes ; dans des vaiſſeaux de tranſport trop chargés de monde, & retenus long-tems en mer par des vents contraires, ou bien lorſque dans des tems orageux les hommes ſont preſſés les uns ſur les autres, & que les écoutilles ſont fermées. Les vaiſſeaux qui ſervent d'hôpitaux dans les expéditions de long cours, ont toujours été funeſtes aux malades & à ceux qui en prennent ſoin.

Auſſi-tôt que je commençai à connoître cette fievre dans les hôpitaux d'armée, je ſoupçonnai que c'étoit la même que celle qu'on appelle ici maladie de priſon, que je n'avois jamais vue. Un accident dont j'ai fait mention (1) dans la premiere partie de ces obſervations, m'ayant donné occaſion de les comparer enſemble, je fus confirmé dans mon ſentiment.

Cette maladie arrive par conſéquent dans tous les endroits qui ne ſont pas bien aérés & qu'on ne tient point aſſez propres, c'eſt-à-dire, qui ſont expoſés aux émanations putrides & animales qu'exhalent les corps corrompus ou malades. Il eſt aiſé de voir par cette deſcription, que les priſons & les hôpitaux militaires doivent être fort ſujets à cette eſpece d'infection peſtilentielle, puiſque les premiers ſont continuellement mal-propres, & les autres extrêmement pleins d'émanations vénéneuſes de plaies, de mortifications & d'excrémens dyſentériques & putrides. J'ai été témoin qu'elle avoit commencé dans une ſalle, quoiqu'on ne pût l'attribuer à aucune autre cauſe qu'aux exhalaiſons putrides d'un homme qui avoit un membre mortifié. Il eſt même à craindre, lorſque quelqu'un tombe malade d'une maladie putride, telle que la petite vérole, la dyſenterie, &c. que la maladie ne ſe change en cette fievre maligne, ſi on le met dans un appartement

(1) *Voyez* page 40.

petit & sans air. C'est ce que j'ai vu arriver dans le camp, lorsqu'on tenoit trop fermée la tente d'une personne attaquée d'une pareille maladie. Mais si l'on excepte un petit nombre de cas semblables, cette fievre n'est pas, à proprement parler, une maladie des camps, quoiqu'on la regarde universellement comme telle ; parce que paroissant fréquemment dans les hôpitaux militaires, on suppose par cette raison, à tort, qu'elle tire son origine des camps.

J'ai quelquefois remarqué qu'elle étoit extraordinairement contagieuse ; mais l'infection ne se communique que lentement, & il n'y a guères que ceux qui se trouvent continuellement renfermés dans le mauvais air, qui y soient sujets, tels que les malades des hôpitaux, leurs gardes, & les prisonniers qui sont dans les prisons. Lorsque la matiere infecte n'est pas considérable, ou quand on n'a pas respiré long-tems dans ces émanations dangereuses, ou lorsqu'elles ne sont point particulierement virulentes, l'on échappera, ou bien les symptômes viendront si lentement, qu'on aura le tems d'arrêter la fievre avant qu'elle soit tout-à-fait formée. Cela dépend aussi beaucoup du tempérament ; quelquefois la maladie est en suspens quelques jours avant qu'elle force à garder le lit ; quelques-uns se plaignent pendant des semaines entieres des mêmes symptômes, sans avoir de fievre réguliere ; & quelques autres après avoir quitté les lieux où est l'infection sans avoir de fievre, s'en trouvent souvent attaqués par la suite (1).

§. II. *Des symptômes.*

Lorsque la maladie vient lentement, les premieres choses dont on se plaint, sont de petites vicissi-

(2) *Voyez* Part. I. Chap. VI.

tudes de chaud & de froid, un tremblement dans les mains, quelquefois un engourdissement dans les bras, une foiblesse des membres, la perte de l'appétit; & le mal augmentant pendant la nuit, on se sent une chaleur excessive, le sommeil devient interrompu & n'apporte aucun soulagement. On éprouve la plupart du tems avec ces symptômes une pesanteur, ou bien une douleur de tête. Le pouls est dans les commencemens un peu plus vîte qu'à l'ordinaire, la langue se trouve blanche, mais la sécheresse peu considérable. Dans ce premier période, on ne se porte pas assez bien pour vaquer à ses affaires, ni assez mal pour garder le lit. Un vomitif, le changement d'air, ou quelquefois une sueur, suffisent pour éloigner la maladie. J'ai fait sur moi-même l'expérience de ces deux méthodes.

Il n'est pas aisé dans les commencemens de distinguer cette maladie d'avec une fievre ordinaire (1). J'ai remarqué que le tremblement des mains étoit un des signes des plus constans; mais il faut faire attention à d'autres circonstances, pour en tirer les diagnostiques. Il faut par conséquent examiner si la personne en question a été exposée aux causes ordinaires des fievres, ou bien à un air corrompu & infect, & si, ayant été saignée, cette évacuation lui a procuré du soulagement: parce que dans les fievres inflammatoires, la saignée modere en général les symptomes, au lieu que dans celle-ci, elle a rarement cet effet.

Lorsque la fievre fait des progrès rapides, les symptomes dont on a parlé ci-dessus, deviennent plus violens; il s'y joint une grande

---

(1) *Febres malignas in principio statim cognoscere difficile est, cùm malignitas sæpe diu lateat, & non, nisi ubi vires sumpsit, se se prodat.* Sennert. Epit. de Febrib. Lib. IV. Cap. X.

laſſitude, des nauſées, des douleurs dans le dos, une peſanteur ou bien une douleur de tête plus continue, & beaucoup d'abattement. Le pouls n'eſt jamais abattu alors, mais il eſt très-vif & varie ſouvent le même jour quant à la force & à la plénitude. Une ſeule ſaignée, ſi elle eſt modérée, affecte fort peu le pouls; mais ſi l'évacuation eſt ample, & ſur-tout ſi on la réitère afin d'obvier à la fauſſe indication de l'inflammation, le pouls devenant plus fréquent, perd de ſa force, & ſouvent ſans pouvoir ſe ranimer, pendant que le malade tombe en délire. Mais il faut d'ailleurs obſerver que dans tous les cas, indépendamment des évacuations, le pouls s'abat plutôt ou plus tard, & donne alors des indications ſûres & certaines de la nature de la maladie.

Le ſang varie beaucoup: car quoique l'altération ſoit communément fort légère, on l'a cependant trouvé coëneux, non ſeulement au commencement de l'attaque, mais encore après que la fievre eſt formée. La plus mauvaiſe eſpece, eſt lorſque le *coagulum* eſt dans un état de diſſolution, quoique cela n'arrive que lorſque la maladie eſt avancée; mais comme on tire alors rarement du ſang, je ne ſaurois dire ſi cela ſe rencontre fréquemment.

L'urine varie auſſi beaucoup: quelquefois elle eſt rougeâtre ou couleur de flamme, qu'elle conſerve fort long-tems; mais elle paroît plus ſouvent pâle, & la couleur auſſi bien que ſa crudité varient de tems en tems, étant quelquefois claire & quelquefois nébuleuſe. Vers la fin, lorſqu'il ſurvient une criſe favorable, elle s'épaiſſit, mais elle ne dépoſe pas toujours du ſédiment.

Si les malades ſont chaudement, & s'ils n'ont point eu auparavant de cours de ventre, ils ſe trouvent généralement conſtipés; mais s'ils ne ſont pas tenus chaudement, comme cela n'arrive que

trop souvent dans les hôpitaux des camps ; les pores étant fermés, la diarrhée devient un symptome commun, mais elle n'est pas critique. Dans les cas plus dangereux, le flux de ventre paroît dans le dernier période ; alors les selles sont involontaires, colliquatives, ichoreuses ou sanguinolentes, & d'un odeur cadavéreuse, effets d'une mortification dans les intestins & indications d'une mort prochaine. Lorsque les hôpitaux sont pleins de dysenteries, quelques-unes des gardes se trouveront seulement attaqués du cours de ventre ; & d'autres de cette fievre, qui se terminent par des selles sanguinolentes & gangréneuses.

Au commencement la chaleur est modérée, & même lorsque la maladie se trouve avancée, en ne faisant que toucher la peau, elle ne paroit point considérable ; mais en tâtant le pouls pendant quelque tems ; je me suis apperçu d'une ardeur extraordinaire, qui quelques minutes après, me laissoit aux doigts une légere sensation de douleur (1). La premiere fois que je fis cette observation je l'attribuai à la force de l'imagination ; mais des expériences réitérées, & le témoignage de personnes qui sans connoître mon observation avoient fait la même remarque, m'assurerent de sa réalité. Un jour ou deux avant la mort, les extrémités deviennent tout à fait froides, si l'on ne prend soin de l'empêcher ; & à peine sent-on le pouls.

La peau est ordinairement seche, quoiqu'il y ait quelquefois ; sur tout dans les commencemens,

---

(1) Galien fait la même remarque au sujet de la chaleur, dans la description des fievres qu'il appelle putrides : ce que Lacuna exprime de cette maniere : *Febrium quæ à putredine oriuntur, maximum indicium est mordacitas & acrimonia caloris, quæ perinde ac fumus, nares & oculos, sic ipsa erodere tactum videtur, non statim ea qualitas, admotâ manu, discernitur, at per moram prædicta caliditatis species effertur ex petitionibus partibus.* Ep. Galen. de Differ. Febr. Lib. I. Cap. VII.

des ſueurs d'une durée plus longue ou plus courte. Celles que les remedes produiſent ne ſont utiles qu'à la premiere attaque ; ſouvent elles emportent alors la fievre ; mais celles que la nature ſeule opere, ne deviennent jamais critiques, que la maladie ne commence à baiſſer. Ces ſueurs ſe trouvent rarement abondantes comme dans les autres fievres, mais douces, continues & repandues également par tout le corps, & quelquefois la maladie ſe termine par une moiteur preſque imperceptible de la peau. Elles exhalent ordinairement une odeur fétide & quelquefois inſupportable au malade même.

La langue eſt la plupart du tems ſeche ; & ſans une attention continuelle de la part de la garde, elle devient dure, noire, avec de gerçures profondes. Ce ſymptome paroît commun à la plupart des fievres La langue ſe trouve quelquefois, quoique rarement, douce & moite juſqu'à la fin, mais avec un mélange de couleur verdâtre ou jaunâtre. La ſoif eſt quelquefois grande, plus ſouvent modérée ; & lorſque la maladie eſt avancée, l'haleine ſe trouve toujours mauvaiſe, il s'amaſſe autour de la racine des dents, une matiere noirâtre.

Quelques malades ne tombent jamais en délire ; mais tous ſont ſujets à une grande ſtupeur ; fort peu conſervent l'uſage de leurs ſens juſqu'à la mort ; un grand nombre les perdent de bonne heure, & cela provient de deux cauſes ou des ſaignées immodérées, ou bien de l'uſage prématuré des remedes chauds & ſpiritueux. Ils dorment rarement, & à moins qu'ils ne ſoient dans le délire, ils ont plus l'air abattu & rêveur que cela ne ſe voit communément en d'autres fievres. Le viſage eſt le dernier à prendre une figure hideuſe & moribonde : les yeux paroiſſent cependant toujours troubles, & le blanc de l'œil

eſt communément d'une couleur rougeâtre, comme s'il étoit enflammé. Cet embarras de la tête ſe change ſouvent en délire, ſur-tout pendant la nuit, mais rarement en tranſports & en ces efforts d'imagination ſi fréquens dans les autres fievres, à moins qu'on ait ſuivi un régime trop chaud & qui ne ſoit pas convenable. Lorſque le délire parvient à ce point, le viſage eſt enflammé, les yeux ſont très rouges, la voix devient précipitée, & le malade fait des efforts pour ſe lever ; mais quand ce délire eſt occaſionné par d'amples ſaignées, ou ſeulement par l'état avancé de la maladie, le viſage paroît décharné, les paupieres ne ſont qu'à demi fermées pendant un ſommeil interrompu, & la voix, qui eſt communément lente & baſſe, s'affoiblit tellement qu'à peine peut-on l'entendre. Dès les commencemens, il y a généralement un grand affoibliſſement d'eſprit & manque de forces.

On éprouve plus communément un tremblement des mains, qu'un ſoubreſaut des tendons, & ſi ce ſymptome ſe préſente, il eſt beaucoup plus foible que dans pluſieurs autres fievres. Dans chaque période de la maladie, à meſure que le pouls s'abat, le délire & le tremblement augmentent, & à proportion qu'il ſe releve, la tête ſe rétablit dans ſon état. Le malade a ſouvent l'ouie dure dès les commencemens, & à la fin il devient preſque ſourd.

Quand la fievre continue avec une voix lente ou baſſe, les malades ſouhaitent ardemment quelque choſe de cordial, & rien ne leur fait plus de plaiſir, & n'eſt en même temps plus cordial que du vin. Ils ne déſirent point d'alimens, cependant ils prennent volontiers une petite panade, ſi l'on y joint du vin. Ceux dont le délire eſt accompagné d'une voix précipitée, d'un regard égaré, d'un ſautillement des tendons ; & d'actions violen-

tes, quoique le pouls soit abattu ; ceux-là, dis-je, ne supportent ni les remèdes chauds, ni le vin, ni les cordiaux ordinaires.

Quoique les vomissemens, la pesanteur & le mal d'estomac soient des symptomes ordinaires à cette maladie, ils ne s'y rencontrent pas cependant essentiellement ; & l'on ne doit pas non plus tant attribuer à cette fievre les points de côté, la difficulté de respirer, & les douleurs qui changent souvent de place, qu'au tempérament du malade ; ou à un rhume précédent.

Il y a de certaines éruptions fréquentes dans cette fievre, mais qui n'en sont pas inséparables ; c'est ce qu'on nomme *Petechiæ* (1). Ces taches paroissent quelquefois d'un rouge plus pâle ou plus brillant, & d'autres fois d'une couleur livide ; mais elles ne s'élèvent jamais au-dessus de la peau (2). Elles sont petites ; mais généralement en si grand nombre, qu'à une petite distance la peau paroît seulement un peu plus rouge qu'à l'ordinaire, & comme si la couleur étoit uniforme par-tout ; mais en regardant de plus près, on appercoit les interstices. Ces taches sont la plupart du tems si peu remarquables,

(1) Il est douteux que les anciens aient connu ces taches, & la fievre qu'elles accompagnent. Fracastor est, autant que je le puis savoir, le premier d'entre les modernes qui les ait décrites, sous les noms de *Lenticulæ*, *Puncticula* ou *Peticulæ* ; car tels étoient les noms qu'on donnoit communément de son tems à cette fievre & à ses taches. *Sunt & aliæ febres, quæ mediæ quodammodo sunt inter verè pestilentes & non pestilentes.... quales illæ fuere quæ annis 1505 & 1528, in Italiâ primùm apparuere, ætate nostrâ non priùs notæ, certis vero regionibus familiares, ut Cypro & vicinis insulis, majoribus etiam nostris cognitæ, vulgus Lenticulas, aut Puncticula appellat, quod maculas proferant, lenticulis aut puncturis pulicum similes. Quidam mutatis litteris Peticulas dicunt.* Fracastor. De Morb. Contag. Lib. II. Cap. VI.

(2) On ne doit pas par cette raison les rapporter à ce que les anciens appelloient *ecthymata*, qui dénotent des pustules ou éruptions plus élevées que la peau, comme dans les fievres milliaires, avec lesquelles on ne doit pas confondre cette fievre.

qu'à moins qu'on ne les examine avec beaucoup d'attention, elles peuvent échapper à la vue. Elles ſont plus nombreuſes ſur la poitrine & ſur le dos; il s'en trouve moins ſur les jambes & ſur les bras, & je ne me rappelle pas d'en avoir jamais vu au viſage. Elles paroiſſent quelquefois dès le quatrième ou le cinquieme jour, & d'autres fois pas plutôt que le quatorzieme. Elles ne ſont jamais critiques, & l'on ne doit pas les mettre au nombre des ſignes mortels elles concourent ſeulement, avec d'autres ſignes, à conſtater la nature de la maladie. Plus elles approchent d'une couleur pourprée, plus elles indiquent de danger. J'ai remarqué dans un petit nombre de cas, au lieu de taches, des raies pourprées, & des puſtules qui ſont peut-être plus à craindre. Les taches pétéchiales ne paroiſſent quelquefois qu'après la (1) mort : il arriva dans l'hôpital qu'en ſaignant un malade, les taches pétéchiales parurent ſur ſon bras au deſſous de la ligature, & nulle part ailleurs.

Quoique cette fievre ſoit d'une eſpece continue, elle a généralement des redoublemens ſenſibles pendant la nuit, avec une rémiſſion & ſouvent des ſueurs partielles le jour, & après avoir continué long-temps, elle eſt ſujette à ſe changer en hectique, ou à prendre une forme intermittente.

La durée de cette fievre eſt incertaine; je l'ai vu finir par la mort ou par le rétabliſſement de la ſanté, en ſept jours, à compter du tems que le malade gardoit le lit; mais dans les hôpitaux, elle continuoit généralement depuis quatorze juſqu'à vingt jours (2); & quelques-uns moururent, &

(2) Cette circonſtance, ainſi que pluſieurs autres qui ſe rencontrent dans cette fievre, ſont communes à la peſte. *Voyez* Diemerbroek. *de Peſte*, *Lib. IV. Hiſt. V.*

(1) Le docteur Clephane, un des médecins de l'armée, a remarqué que les changemens les plus ſenſibles en un état meilleur, étoit

d'autres se sont rétablis après quatre semaines de maladie. Depuis le temps que le pouls s'abat jusqu'à la mort, ou jusqu'à une crise favorable, on apperçoit peut-être moins de changement d'un jour à un autre dans cette fievre que dans la plupart des autres. Quand elle est d'une longue durée, elle se termine souvent par des suppurations des parotides (1), ou des glandes maxillaires ; lorsqu'elles ne paroissent point, il devient probable que la fievre est entretenue par quelque abcès qui se forme intérieurement. Plusieurs se plaignent, après la crise, de douleurs dans les membres & de privation de repos, & presque tous, d'une grande foiblesse, d'un étourdissement d'un vertige, & d'un grand bruit dans les oreilles.

Après avoir rapporté les marques qui caractérisent d'avantage cette fievre, j'ajouterai seulement qu'il y en a quelquefois de foibles degrés, qu'on a peine à définir, & qu'on ne peut découvrir dans les hôpitaux qui sont pleins, qu'en observant les malades dans un état languissant, quoique la nature de la maladie pour laquelle on les avoit admis, parût susceptible d'une plus prompte guérison. Dans ce cas, les seuls diagnostics sont de légers maux de tête, la langue blanchâtre, manque d'appétit,

---

généralement le dix-septieme jour depuis que le malade se trouvoit assez mal pour garder le lit. On doit faire d'autant plus d'attention au cours ordinaire de cette fievre, qu'on ne doit pas espérer de procurer une crise convenable avant ce tems, excepté dans une rechûte, dont le cours est ordinairement moins long.

(1) Les parotides ne suppurent pas d'elles-mêmes, mais seulement quelques-unes des glandes lymphatiques qui sont au-dessus. Je me rappelle un exemple d'une tumeur de cette espèce, des deux côtés, sans aucune indisposition précédente ; la personne n'en soupçonnant pas la cause, & y ayant appliqué un cataplasme résolutif, fut saisie sur le champ, tandis que les tumeurs s'affaissoient de la fievre d'hôpital. Cela est arrivé à M. Duncan Forbes, chirurgien de la seconde brigade des gardes à cheval, qui étoit aide-chirurgien dans l'hôpital, tandis que cette fievre y étoit très fréquente.

& d'autres ſymptomes fievreux très-peu conſidérables.

§. III. *Des Pronoſtiques.*

Les perſonnes déjà affoiblies par d'autres maladies, ou par d'autres accidens, (celles, par exemple, qui ont éprouvé la ſalivation), ſont plus ſuſceptibles de l'infection que les perſonnes fortes & vigoureuſes, & courent plus de riſque. Ceux qu'on admet dans des hôpitaux trop chargés de monde, & qui ont la petite vérole, quoiqu'elle ſoit d'une eſpèce favorable, tombent promptement dans cette fievre, & ils courent plus de riſque que d'autres d'en mourir. Une perſonne qui s'eſt rétablie, devient auſſi ſujette à une rechûte, qu'elle l'étoit d'abord à cette maladie ; mais l'on n'a pas obſervé ſi ceux qui ont eu des abcès ſont auſſi expoſés à retomber que les autres. La ſeconde fievre ſe trouve accompagnée d'un double danger, parce que la premiere a beaucoup affoibli le malade. La marque évidente de la corruption de l'air dans un hôpital, c'eſt lorſque beaucoup de gardes tombent malades.

On ne doit point tirer d'aucun ſigne ſeul quelque pronoſtique ; & tous ces ſignes réunis ſont peut-être plus trompeurs dans cette fievre que dans les autres. Les ſuivans paroiſſent communément favorables ; un petit délire, les forces peu diminuées, l'urine trouble ſur le déclin de la maladie, & dans le même tems une ſueur douce ou une moiteur répandue par tout le corps ; ou même la peau douce & la langue moite ; ou bien des ſelles liquides ſuccédées d'une ſueur ; un pouls à qui le vin & les cordiaux donnent de la force, avec une diminution de la ſtupeur, du tremblement & des autres affections du cerveau. Il paroît que dans cette fievre, la ſurdité eſt un ſigne favorable. Du ſédiment dans l'urine, ſans aucun autre changement favorable, n'eſt

pas un ſigne sûr de rétabliſſement, & quelques perſonnes ont guéri ſans cela.

Les ſignes défavorables ſont un ſoubreſaut des tendons, des yeux fort enflammés & égarés, la parole prompte & le ſon de la voix altéré, un délire violent, des inſomnies continuelles, des vomiſſemens, des ſelles fréquentes, avec un pouls qui s'abat & une augmentation du mal de tête, les extrémités froides & un tremblement de la langue. On a remarqué qu'un des plus mauvais ſignes eſt lorſque le malade ſe plaint de la perte de la vue; qu'il avale avec peine, qu'il ne ſauroit tirer la langue quand on le lui dit; quand il ne peut ſe tenir couché que ſur le dos & qu'il ſe tient les genoux élevés, ou lorſqu'étant inſenſible, il fait des efforts pour ſe découvrir la poitrine, ou qu'il eſſaie ſouvent de ſortir du lit, ſans en donner aucune raiſon. S'il ſe joint à quelques-uns de ces ſignes des ſelles ichoreuſes, cadavéreuſes & involontaires, elles indiquent une mortification dans les inteſtins & une mort prochaine.

On ne ſera pas ſurpris de trouver la plupart de ces pronoſtiques communs aux autres fievres, lorſqu'elles ſont avancées, ſi l'on vient à conſidérer que quelle que ſoit la cauſe qui produit une fievre, ſi cette fievre dure long-temps, elle corrompt les humeurs, affecte le cerveau & les nerfs à-peu-près de la même maniere que celles qui tirent leur origine de l'infection.

§. IV. *Des Diſſections.*

Les diſſections de ceux qui moururent de la fievre d'hôpital commune, & de ceux du régiment de Houghton, dont la maladie leur vint des priſons, montèrent en tout à dix. Dans quelques uns on ouvrit toutes les cavités; & dans les autres on n'examina que le cerveau ou les inteſtins. J'ai jugé à pro-

pos de faire mention de ces imperfections dans cette partie, afin que, s'il est possible d'apprendre quelque chose de plus par le moyen des dissections, on ne regarde point ce que nous avons fait comme quelque chose de complet, & que cela ne détourne point les autres de pousser plus loin leurs recherches.

Le phénomène qu'on s'attendoit le moins à trouver après la mort, ce fut des abcès dans le cerveau; c'est pour cela que j'en ferai mention plus particulierement. Ce fut à Gand que je les remarquai pour la premiere fois. Le soldat en qui j'en trouvai un, n'ayant été admis à l'hôpital que deux jous avant sa mort, je conjecturai seulement par les symptomes & par le détail imparfait qu'on me fit de sa maladie, que sa mort avoit été causée par une fievre de cette espèce, après avoir langui près d'un mois. Je trouvai environ trois onces de matiere purulente dans les ventricules du cerveau, & je remarquai que toute la substance corticale & médullaire étoit extrêmement flasque & molle. Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est que je découvris de la même matiere sur la partie supérieure du cervelet; & cependant ce malade, avec une stupeur & une surdité, ne laissa pas jusqu'à la nuit qui précéda sa mort, de conserver sa raison si entière, qu'il répondoit distinctement à tout ce qu'on lui demandoit; mais vers ce temps-là les muscles de la face commencerent à devenir convulsifs.

De deux soldats qui moururent indubitablement de cette fievre, dans l'un le cerveau avoit suppuré, & dans l'autre le cervelet. Dans le premier cas, le malade eut une stupeur & une surdité dès le commencement, mais il ne tomba point en délire, & ne perdit pas tout-à-fait la raison. Son pouls s'affaissa de bonne heure. Environ dix jours avant sa mort, la tête commença à lui enfler, &

elle continua à être fort groſſe, juſqu'à ce qu'elle diminuât un peu deux jours avant ſa mort. Pluſieurs jours avant qu'il mourût, il ne vouloit prendre que de l'eau froide. Pendant ſa maladie, il ſe tenoit continuellement couché ſur le côté droit. La tête ayant été ouverte, on trouva dans la ſubſtance de la partie antérieure de l'hémiſphere droit du cerveau, un abcès de la groſſeur d'un œuf, qui étoit plein d'une matière fluide ſemblable à du petit-lait. Cinq autres ſoldats, malades de la même fievre, eurent pareillement la tête enflée; mais ils en revinrent (1). Je n'avois jamais remarqué auparavant ce ſymptome extraordinaire, & je ne l'ai pas trouvé depuis. Dans l'autre cas, l'abcès du cervelet étoit environ de la groſſeur d'un petit œuf de pigeon, & il renfermoit pareillement une matiere fluide & ichoreuſe. Ce malade n'avoit pas non plus tellement perdu l'uſage de la raiſon, qu'il ne répondît ſenſément aux queſtions qu'on lui faiſoit. Deux jours avant ſa mort, ſon urine devint fort pâle. Ces deux cadavres furent ouverts par M. Breach, alors aide-d'hôpital, maintenant apothicaire dans le fauxbourg de Souch-wark.

Les ſuppurations dans le cerveau ne furent pas conſtantes; car un autre ſoldat qui mourut environ ce même tems, & qui avoit été malade à-peu-près le même nombre de jours, avec des ſymptomes ſemblables, excepté la pâleur de l'urine, n'eut point d'abcès ni dans le cerveau ni dans le cervelet. On ouvrit par la ſuite deux autres ſoldats; la ſubſtance corticale du cerveau parut enflammée; mais on ne trouva point de ſuppuration. Dans l'un, les gros inteſtins étoient dejà corrompus, & les grêles fort enflammés. Un dévoiement l'emporta,

---

(1) Cela eſt arrivé à Inverneſſ, & preſque tous les ſoldats dont il eſt ici queſtion, étoient du régiment d'Hougton. *Voyez* page 29.

& un inſtant avant qu'il mourût, il lui ſortit par le nez de la matiere ichoreuſe. Dans l'hôpital militaire d'Ipſwich, un ſoldat étant mort de cette fievre lorſqu'on s'y attendoit le moins, après avoir été près de ſe rétablir, on ne lui trouva aucune ſuppuration dans le cerveau. Le docteur Cléphane me dit à-peu-près dans le même temps, qu'il avoit fait ouvrir la tête d'une perſonne qui mourut après la formation d'un abcès dans chacun des orbites, & qu'il avoit trouvé le cerveau très flaſque, & environ deux onces de féroſité fluide dans les ventricules. Mais on n'examina pas davantage ces deux corps.

Je n'entreprendrai point de décrire les autres particularités que j'ai remarquées dans ces diſſections; car quoique je les aie écrites au long, ce qu'on vient de dire ſuffit ici pour tirer les concluſions ſuivantes.

Comme la tendance à la putréfaction, pendant tout le cours de la maladie; eſt très-grande, auſſi ſe termine-t-elle généralement, quand elle devient fatale, ſoit par une mortification actuelle de quelque partie, ou par un abcès du cerveau, ſouvent ichoreux. Les inteſtins ſont plus particulierement ſujets à ſe mortifier, puiſqu'il y a peu de ces malades qui meurent ſans des ſelles cadavereuſes & involontaires; & d'après l'obſervation que nous avons faite, que les tâches pétéchiales ne paroiſſent qu'après la mort; il paroît raiſonnable de conclure qu'elles ſont toujours cauſées par une diſſolution & une corruption du ſang. Les ſueurs putrides & l'odeur infecte qu'exhale le corps peu avant la mort, peuvent ſervir de nouvelle preuve de ce qui a été avancé. A l'égard des abcès, ſi ſouvent trouvés dans le cerveau, on peut regarder ceux qui contiennent une matiere ichoreuſe, comme une ſorte de mortification particuliere aux parties de cette contexture. Et par les cas précédens, il eſt na-

turel

turel de conclure que ces abcès ne ſont point rares dans cette fievre (1).

De ce que le cerveau paroît enflammé ſans ſuppuration, on peut rendre par-là de ce que les mêmes remedes ont quelquefois dans cette fievre des effets oppoſés. Car quoique le vin & les cordiaux ſoient ſouvent les meilleurs remedes lorſqu'elle eſt avancée, cependant il ſe trouve des malades qui ne les ſauroient prendre ſans augmenter le délire : ceux-là par conſéquent ont probablement dans le cerveau quelque inflammation plus conſidérable qu'à l'ordinaire.

La derniere obſervation que je ferai à l'égard des diſſections, eſt que la grande diſpoſition de cette fievre à la putréfaction, la réduit au rang des maladies peſtilentielles, dont toutes les eſpeces ſont remarquables par l'abattement des forces, l'affaiſſement du pouls, la déjection des eſprits, par des ſueurs & des ſelles putrides, des taches petéchiales, & autres ſymptomes de corruption.

Telles ſont les concluſions que nous pouvons tirer raiſonnablement de la diſſection des corps; mais vouloir déterminer par ce moyen la premiere cauſe morbifique, tandis qu'on n'en voit que les effets, & vouloir par-là rendre raiſon de toutes les variétés de cette fievre, c'eſt une entrepriſe trop grande. Il ne ſeroit pas juſte non plus de propoſer la méthode que je donne pour traitement, comme ſi je l'avois tirée de l'inſpection des corps morts, puiſque celle qui m'a le mieux réuſſi eſt fondée ſur l'expérience des autres, ou

(1) Il paroît par les nombreuſes diſſections qu'on fit de ceux qui moururent de la dernière peſte à Marſeille, qu'il y avoit toujours quelque viſcère d'enflammé & de mortifié, & que le cerveau & les poumons étoient le plus ſouvent affectés de cette manière. *Voyez* le Traité de la peſte, Part. I.

ſur les eſſais que j'ai faits moi-même avant la plupart des diſſections.

§. V. *Du traitement*

Dans le traitement de cette fievre, de même que dans celui de toutes les autres, il faut varier ſa méthode ſuivant l'état de la maladie. Je la diſtinguerai par conſéquent en trois périodes, & dans chacun je propoſerai les remedes que j'ai par expérience trouvé les meilleurs. Suppoſons que le premier dure tant que la perſonne peut faire ſes fonctions; que le ſecond période commence quand elle garde le lit; que la fievre paroît, que la tête eſt quelque peu affectée, mais le pouls toujours plein; & le troiſieme période, lorſque le pouls s'abat, & que la ſtupeur vient avec les autres ſymptomes déjà décrits.

Dans le premier période, de même que dans les autres, on doit principalement avoir attentention d'éloigner les malades du mauvais air, & ſi l'on ne peut le faire, on doit s'attacher à leur procurer une ſucceſſion continuelle d'air frais par le moyen du feu, ou en tenant les portes & les fenêtres ouvertes; ou bien purifier la chambre en y répandant du vinaigre ou autres choſes ſemblables. Car quelque remede qu'on donne, tant que l'air perſiſte dans cet état de corruption & que même elle augmente à cauſe de la tranſpiration des malades, il y a fort peu d'eſpérance de guériſon. C'eſt pourquoi dans toutes les périodes de la maladie, quand même le malade ne reſpireroit d'autre air infect que celui de ſon atmoſphere, il n'en feroit pas moins néceſſaire de tenir les rideaux ouverts, de lui procurer par toutes ſortes de moyens une ſucceſſion d'air frais. C'eſt de l'exactitude à obſerver cette

regle, que dépend en grande partie la guérison de cette fievre.

Après cette précaution, je donne un vomitif, & après l'opération un demi-gros de thériaque, avec dix grains de sel de corne de cerf & quelques verrées de petit-lait fait avec le vinaigre, & je réitere la même chose le soir suivant, sans y joindre le vomitif. Quelquefois je ne me sers que de sudorifiques, & par le moyen de ces deux méthodes, je détourne communément les symptomes qui sont les avant-coureurs de cette fievre reçue par contagion.

Il ne faut pas omettre une circonstance qui paroîtra peut être minutieuse, comme non-seulement dans les commencemens, mais encore par la suite, la guérison dépend beaucoup d'une sueur libre, il est fort utile, sur-tout pour ceux qui sont moins propres, d'avoir les pieds & les mains lavés avec de l'eau & du vinaigre chauds. S'il faut que le malade reste après la sueur dans le mauvais air, je me sers pour préservatif d'une décoction de quinquina & de serpentaire, dont je parlerai dans la suite.

II Mais dans le second période, lorsque la fievre se manifeste, si le pouls est plein, je fais ordinairement tirer un peu de sang, si on ne l'a pas fait plutôt. Lorsque les symptômes sont violens, ils semblent indiquer une évacuation abondante; cependant les grandes saignées deviennent communément funestes, par ce qu'elles abattent le pouls & qu'elles affectent la tête. On ne doit même réitérer une saignée modérée qu'avec les plus grandes précautions; car comme on rencontre ici plusieurs circonstances différentes de celles des fievres ordinaires, l'expérience fait voir pareillement que ceux même dont le sang est coëneux, se trouvent communément plus mal après une seconde saignée, à moins que les poumons ne

soient enflammés. Si l'on se sent seulement mal à la tête, il vaut mieux appliquer les sangsues aux tempes que d'ouvrir la veine du bras. Mais dans le délire, accompagné d'un pouls abattu, les sangsues ne font aucun bien, & j'ai tout lieu de penser qu'elles font quelquefois du mal; on n'a point par conséquent essayé la saignée. Grand nombre de malades ont été guéris sans saignées, & parmi ceux à qui on a tiré beaucoup de sang, très-peu se sont rétablis.

On doit aussi employer les vomitifs avec précaution. Avant la formation de la maladie on peut en prendre un pour la prévenir; & même si l'estomac est chargé de matières corrompues, comme cela arrive assez ordinairement en automne, on croit qu'un émétique convient aussi au commencement du second période, afin de soulager l'estomac & de disposer à la transpiration.

Quand nos troupes revinrent dans l'automne de 1752, de l'expédition à la rade de Basque, on amena à l'hôpital de Portsmouth plusieurs soldats attaqués d'une maladie composée d'une fievre d'automne & d'une fievre d'hôpital. La fievre ordinaire à cette saison, prit bientôt une forme maligne dans les endroits du vaisseau trop chargés de monde où on les mit. Tous ceux qui n'étoient pas fort abattus, & qui ne se plaignoient que d'un grand mal de tête, de constipation & de mal d'estomac, je les faisois d'abord saigner & ensuite purger; après cela procédant de la maniere dont j'ai parlé dans le traitement des fievres d'automne (1), je leur donnois deux fois par jour un grain de tartre émétique, qui non-seulement faisoit aller par haut & par bas, mais encore amenoit une sueur. Tous ceux qu'on traita de cette maniere se rétablirent.

---

(1) Page 180 & suiv.

Mais dans l'état avancé de la fievre d'hôpital, lorsque le malade s'est continuellement plaint de nausées, je juge l'émétique dangereux, d'après deux exemples, où après avoir donné l'ipécacuanha dans ces circonstances, la maladie prit soudain une tournure plus fâcheuse. Je ne trouve même pour ce symptome aucune méthode dont l'expérience m'ait montré suffisamment l'efficacité. Mais en d'autres fievres, que j'ai traitées depuis, & qui, par les nausées continuelles, paroissoient en approcher beaucoup, je suis souvent venu à bout de détruire ce symptome, en donnant la potion saline de Riviere (1) dans le temps de l'effervescence; mais je la réitérois plus souvent qu'on ne le fait communément : voici ma formule.

---

(1) *Huic symptomati (scilicet vomitui) gravissimo statim medetur, quasi miraculo, sal absinthii ad ʒ i in succi limonum recentis cochleari exhibitum, ut experientia didici. River. in Cap. de Febr. Pestilent.* On peut déduire la maniere dont ce remede opère de l'expérience 44, Mémoires sur les substances septiques & anti-septiques. Les deux éditions originales de Riviere, portent dans la mixture précédente, une dragme de sel; je crois que c'est une faute d'impression, & qu'il faut un scrupule, si l'auteur a eu intention de ne donner qu'autant de sel qu'il en faut pour rassasier l'acide, & si le sel dont il faisoit usage étoit de la même force que le nôtre. On peut douter de la derniere circonstance, si l'on considère qu'autrefois on préparoit souvent le sel d'absinthe avec le soufre, & par le moyen de l'acide qu'il renferme, il devenoit un alcali beaucoup plus foible que celui qu'on trouve actuellement chez nos apothicaires. On avoit, en ce tems-là, recours à ce sel, en différentes maladies de l'estomac, parce qu'on lui croyoit toutes les vertus de la plante originale. L'acide n'y fut ajouté, à ce qu'il paroît, que pour le rendre plus agréable à l'estomac. Mais maintenant nous trouvons que le sel lixiviel de toutes les plantes réussit aussi bien que celui d'absinthe, & que le suc de limon, ou quelqu'autre acide, est nécessaire pour produire une effervescence & le développement de quelque air fixe, d'où dépend la vertu de ce remede utile. *Voyez* Mémoires sur les substances septiques & antiseptiques. Expér. 44.

Depuis que ceci est imprimé, j'ai trouvé dans les observations de Riviere (Cent. 1. Obs. [illegible]) que la proportion ordinaire du sel d'absinthe étoit d'un scrupule sur une cuillerée de jus de limon; ce qui prouve qu'il y a réellement, comme je le soupçonnois, une faute d'impression dans le chapitre *de Febr. pestil.*

℞. *Salis abſinthii* ℈iv. *ſachari albi* ʒij. *ſolve ex aquæ puræ* ℥iv. *& admiſce aquæ cinnamoni ſimplicis* ℥ ij.

Dentur omni horâ cochlearia iij, *cum cochleari uno ſucci limonum, donec æger nauſeare deſierit.*

Avant ce remede, je fais prendre quelquefois au malade une infuſion de fleurs de camomille, pour lui nettoyer l'eſtomac ; d'autres fois j'omettois cette infuſion ; mais s'il étoit reſſerré, je lui ordonnois toujours un lavement laxatif, que je faiſois réitérer tous les jours, ou fréquemment, ſi le malade n'alloit point autrement à la ſelle.

Le ſoin qu'on doit prendre enſuite, eſt d'exciter la ſueur ; mais dans ce période de la fievre, on ne doit faire uſage que de ſudorifiques doux, & l'on ſe ſervoit pour cet effet du *ſpiritus Mindereri.* Mais il arrive communément que la cauſe morbifique ſe trouve alors trop enracinée pour que les ſueurs l'emportent. A moins qu'elles ne viennent aiſément, & qu'elles n'apportent du ſoulagement au malade, il ne faut point inſiſter deſſus. Bien plus, ſi elles viennent d'elles-mêmes & qu'elles ſoient abondantes avec un pouls petit & fréquent, on doit les arrêter. La fievre commence alors à éluder toute la force des véſicatoires, des alexipharmaques, & des ſudorifiques, juſqu'au tems ordinaire de ſon déclin. Entre pluſieurs exemples dont j'ai été témoin, je me contenterai d'en rapporter un ſeul. M. Anneſly, un des aides de l'hôpital, fut attaqué de la fievre d'hôpital, & après avoir gardé le lit quatre ou cinq jours, & avoir eu les véſicatoires appliqués, il prit pluſieurs doſes de muſc, chacune de vingt-cinq grains, qui ranimerent le pouls & occaſionnerent une ſueur abondante. La fievre continua cependant juſqu'au dix-ſeptieme jour, qu'elle ſe diſſipa avec une moiteur de la peau & des urines troubles.

C'eſt pourquoi, dès que la maladie ſe confirme, il eſt à propos de ne donner d'autres remedes que ceux

qu'on a recommandés auparavant dans le traitement des fievres inflammatoires (1), savoir la poudre de contrayerva, avec le nitre, le camphre, & l'eau d'orge acidulée avec du vinaigre.

Quoiqu'on prévint la constipation par des clysteres émolliens, de peur que la matiere fécale venant à s'accumuler, ne servît à entretenir la corruption, il ne faut pas cependant encourager un dévoiement, à cause de la grande foiblesse qui accompagne cette maladie.

Je me suis servi vers ce tems-là des vésicatoires; mais sans aucun succès. Bien plus, à la premiere attaque, on appliqua les vésicatoires sur toute la tête, & l'on entretint la plaie pendant quelques jours; mais sans apporter aucun soulagement, ou sans même prévenir aucun des symptômes ordinaires.

III. Nous voici maintenant arrivés au troisieme période, qui est le plus long. Dans cet état le pouls s'affaisse, la stupeur est grande, on est menacé du délire, & il survient souvent des taches pétéchiales. Ce changement commence dans les trois ou quatre jours après la formation de la fievre, souvent plus tard, suivant les circonstances & la maniere dont on l'a traitée. Mais il est bon d'observer, que si l'on a saigné le malade une fois ou deux abondamment dès qu'il s'est plaint, il ne passera pas communément par le second période; & d'un état fort peu éloigné de la santé, son pouls sera disposé à s'abattre, & tout d'un coup il tombera en délire. Soit que cette altération arrive par la mauvaise conduite, ou par le cours de la maladie, nous devons varier la méthode, & regarder comme la partie la plus essentielle, l'entretien du principe de vie, surtout vers le déclin de la fievre; mais on ne sauroit le faire sans employer des remedes plus chauds que

(1) Part. III. Chap. I.

ceux qu'on a proposés jusqu'ici. C'est pourquoi dès que le pouls commence à être languissant & l'urine à devenir pâle, nous devons omettre le nitre dans les poudres diaphorétiques (1), & le remplacer par dix grains de serpentaire de Virginie.

J'ai quelquefois donné une décoction simple de cette racine, y ajoutant quelque liqueur spiritueuse en petite quantité. J'ai prescrit d'autres fois le même remede en substance, depuis deux scrupules jusqu'à un gros par jour, ce qui fut suivi de bons effets. Mais le hazard me fit naître à la derniere campagne l'idée d'y ajouter du quinquina. Un homme, malade de cette fievre, avec des taches pétéchiales, ayant eu un vésicatoire appliqué au dos, cette partie commença à se mortifier ; mais lui ayant donné une forte décoction de quinquina, avec un peu de la teinture de cette substance, qu'il continua pendant quelques jours avec les cordiaux ordinaires, la plaie commença à suppurer & à prendre un tour si favorable, qu'on ne doutoit point que le malade ne se rétablit. Ayant pris ensuite du dégoût pour ce remede, il le discontinua ; sur quoi la gangrène revint & il mourut. C'est-là toutefois ce qui m'a engagé à joindre le quinquina à la serpentaire, dans l'état avancé de cette fievre. Les neuf premiers qui prirent ce remede composé, recouvrerent la santé ; quoiqu'il y en eut quatre qui eussent des taches pétéchiales. De trente-neuf malades dont je pris soin pendant cette saison, je n'en perdis que quatre. Mais il faut ajouter que les endroits où les malades se trouvoient, étoient parfaitement bien aérés, & que la fievre n'étoit pas accompagnée de symptômes aussi fâcheux que je lui en ai vu quelques autres fois. Car, à Ipswich, où elle étoit plus maligne, & où l'air d'hôpital devint tellement infect que

(1) Part. III. Chap. I.

presque toutes les gardes furent attaquées de cette maladie, aussi bien que ceux qu'on admettoit pour d'autres cas, je crois en avoir perdu environ le double proportionnellement ; car je n'en ai point tenu de registre exact.

La premiere fois que je joignis le quinquina à la serpentaire dans les cas ordinaires, je commençai par une quantité beaucoup plus petite que celle que je donnois dans la gangrène, dans l'intention de l'augmenter peu à-peu, mais trouvant que la foible dose réussissoit si bien, je la changeai rarement. Voici la recette dont je fais actuellement usage.

℞. *Corticis Peruviani in pulverem contriti* ʒiij, *coque ex aquæ fontanæ* ℥xvj *ad* ℥viij. *adjectis sub finem coctionis radicis serpentariæ Virginianæ contusæ* ʒij *stent per horam*, *dein colaturæ admisce aquæ alexiteriæ spirituosæ cum aceto* ℥ij *sacchari albi* ℥ß.

La dose ordinaire étoit quatre cuillerées toutes les six heures ; si cela échauffoit le malade, je ne lui en faisois prendre que trois. Mais s'il étoit plus bas qu'à l'ordinaire, je donnois quatre cuillerées toutes les quatre heures, diminuant la dose ou la donnant à de plus longs intervalles suivant les circonstances. J'ai quelquefois diminué la dose de la serpentaire & de la liqueur spiritueuse, quand j'ai imaginé qu'elles échauffoient trop.

Il y eut un cas où la fievre finit par la suppuration d'une des parotides ; elle fut ouverte & guérie pendant qu'on faisoit usage de ce même remede.

Outre ce remede, il est quelquefois à propos de donner un cordial volatil, de cette maniere :

℞. *Aquæ fontanæ* ℥vj. *aquæ nucis moschatæ* ℥j. *confectionis cardiacæ* ʒiß. *salis cornu cervi* ℈ß. *syrupi croci* ℥ß. *misce.*

Dentur subinde in languoribus cochlearia ij *vel* iij.

On consomme communément cette dose en vingt-quatre heures. Mais hors des hôpitaux, & par-tout où l'on peut se procurer le vin en abondance, je

ne faisois point usage de ce cordial, ou je m'en servois beaucoup moins. En général, il convient bien dans l'état bas de ces fievres, & c'est la meilleure ressource, après le vin, dans les grands abattements occasionnés par des saignées faites mal-à-propos, ou par une longue diète. Mais en fait de cordial agréable & efficace dans ce période de la maladie, il n'y en a point qu'on puisse comparer au vin. On accordoit par jour aux simples soldats, depuis un poisson jusqu'à un demi-septier d'un vin fort, converti en petit-lait, ou mêlé avec la panade qui étoit leur seule nourriture. Mais à ceux qui n'étoient pas dans l'hôpital, je prescrivois communément du vin du Rhin, ou du petit vin de France. Quelques-uns en buvoient près d'une chopine par jour & une partie sans eau. La vertu du vin est en effet si puissante dans ce période de la fievre que j'ai vû plusieurs personnes réduites extrêmement bas, & refusant la décoction à cause de son goût, en réchapper en ne prenant qu'un peu de panade avec du vin & de la mixture volatile, toutes les deux ou trois heures alternativement. Et peut-être n'y a-t-il aucune regle plus importante dans cet état, que de recommander à ceux qui ont soin des malades, de ne les jamais laisser longtems, lorsqu'ils sont foibles, sans prendre quelque chose de cordial & de nourrissant. J'ai vu des personnes dans un état qui donnoit des espérances, abattues à n'en pouvoir revenir, pour avoir passé une nuit entiere, & vers le tems de la crise, sans rien prendre qui pût les soutenir. Les malades ne peuvent être plus bas que dans l'état avancé de cette fievre; c'est par cette raison qu'Hoffman conseille de les tenir continuellement au lit, & qu'il ne leur permet pas même de se lever sur leur séant. Dans le dernier période de cette maladie, aussi-bien que dans le scorbut de mer, on diroit que la force du cœur est trop petite pour porter le sang au cer-

veau, à moins qu'on ne soit dans une situation horisontale (1).

Mais quelque nécessaires que soient le vin & la décoction ci-dessus, dans le bas état de la fievre, on doit se ressouvenir que pendant tout ce long période, il ne faut donner ces remedes que comme anti-septiques & pour soutenir le principe de vie; sans avoir pour but de relever entiérement le pouls, de soulager totalement la tête, ou de forcer les sueurs avant que la nature ne se détermine de ce côté-là: ce qui arrive rarement avant le quatorzieme jour. Car, quoique les saignées immodérées dans les commencemens, & dans la suite l'usage trop fréquent des médicamens chauds, puissent occasionner la mort avant ce période, cependant, autant que j'ai pu l'observer, ces remedes, dont j'ai fait jusqu'à présent usage, ne sont pas assez puissant pour amener plutôt une crise favorable.

Nous avons vu que la stupeur se trouvoit inséparable de cette fievre, particulièrement dans son état d'abattement, & que sur le soir elle étoit sujette à se changer en un léger délire. S'il n'y a rien autre chose, comme ce symptôme est dans l'ordre naturel, il ne faut rien faire. Mais si le délire augmente par l'usage du vin, si les yeux paroissent égarés & que la voix devienne plus vive, c'est une forte présomption d'une véritable phrénésie. J'ai observé qu'alors tous les remedes internes échauffans, ne faisoient qu'aggraver les symptômes, tandis que les vésicatoires, qui étoient inutiles auparavant, devenoient extrêmement avantageux. On doit par conséquent en faire usage dans ces conjonctures, de même que dans les fievres inflammatoires. Je n'ai point eu occasion d'essayer, dans le

---

(1) *Voyez* la Description du scorbut de mer, dans les voyages de mylord Anson.

délire de cette maladie, les fomentations aux pieds avec de l'eau chaude & du vinaigre, que j'ai trouvé depuis la guerre si efficaces en d'autres fievres (1). Je suis assez porté à croire que dans ce cas-ci, elles réussiroient mieux que les sinapismes & les vésicatoires, pourvu qu'on les appliquât assez souvent & assez long-tems. Dans les fievres inflammatoires, l'effet en est peu sensible la premiere heure, & cependant elles réussissent dans la suite. Pour remede interne, j'omettois pendant quelque tems la décoction, mais je continuois la boisson acide (2), & je donnois le camphre avec la poudre de contrayerva composée, & le nitre, comme auparavant. Si le délire se trouvoit accompagné d'une voix lente & sans violentes agitations, on continuoit la décoction & le vin, sans aucun autre remède. Je ne connois point d'exemple où ce symptôme ait disparu tout-à-fait avant le tems ordinaire de la crise. Ayant remarqué que le délire provenoit de deux fautes tout-à-fait contraires, les saignées copieuses & réitérées, & le vin & les cordiaux donnés de trop bonne heure, il s'ensuit que les principes, par rapport au traitement, sont très-délicats. Ainsi ni le régime chaud, ni le rafraîchissant, ne conviennent pas à tous les malades, ni dans tous les différens périodes de la maladie.

S'il survient une diarrhée dans le déclin de la fievre, il ne faut point l'arrêter, mais la modérer, en ajoutant quelques gouttes de la teinture thébaïque, au total de la décoction alexipharmaque ; ou bien en donnant quelques cuillerées de julep de craie avec l'opium, dont on a fait mention ci-dessus (3). Car, quoiqu'on puisse regarder le cours de

---

(1) Part. III. Chap. II. §. 1.
(2) L'eau d'orge acidulée avec du vinaigre.
(3) Page 187, &c. Note.

ventre comme critique, cependant les malades étant trop abattus pour ſupporter de grandes évacuations, on doit le reſtreindre un peu : & j'ai ſouvent remarqué que lorſqu'on l'a traité de la forte, vers le tems ordinaire de la criſe, le malade tombe dans une ſueur douce qui emporte la maladie. Dans les eſpeces les plus fâcheuſes de cette fievre, & ſur-tout lorſqu'elle ſe rencontre avec la dyſenterie, les ſelles ſont fréquemment ſanguinolentes. Dans ce cas dangereux, ſi l'on peut attendre quelque ſecours des remedes, ce ne peut être que que de ceux-là. Il faut ſe ſervir avec beaucoup de précaution, des opiates & des aſtringens, à proportion de la nature putride des ſelles.

Nous allons maintenant conſidérer l'état du malade après que la fievre eſt paſſée, ou lorſqu'elle a changé de forme. Si la maladie ſe termine par une ſuppuration au-deſſus d'une des parotides, (car la glande elle-même ne ſuppure point) il eſt néceſſaire d'ouvrir de bonne heure l'abcès, ſans attendre la fluctuation ou que la tumeur s'amolliſſe, ce qui peut fort bien ne jamais arriver, le pus étant ſi viſqueux, que lorſqu'il eſt à ſon point de maturité, la partie paroît preſque auſſi dure au tact, que ſi la ſuppuration n'eût pas commencé (1).

Preſque tous les malades ſe plaignent, lorſque la fievre eſt paſſée, d'une inſomnie, de fréquens

---

Pour arrêter ſûrement la diarrhée, je préfére maintenant un bol de thériaque avec l'ipécacuanha. *Voyez* la Note *ibid.*

(1) C'eſt ſans doute par cette raiſon que l'on n'a pas toujours trouvé ces tumeurs critiques. Riviere ſe vit obligé de faire des évacuations après la tumeur des parotides, peut-être pour ne les avoir pas ouvertes à propos. *Vid. Cap. de Feb. peſtilent.*

M. Girle, ci devant chirurgien à l'hôpital Saint-Thomas, m'a dit depuis, qu'il avoit toujours remarqué que ces tumeurs critiques, après ces fievres, n'étoient point amenées à maturité par des cataplaſmes de mie de pain & de lait, qui en ſe refroidiſſant, ſont plus propres à répercuter le mal en dedans, mais par des emplâtres chauds où il entre des gommes.

vertiges ou embarras dans la tête, d'une continuation de surdité, & autres symptômes nerveux. On doit alors prendre le soir un opiat avec des remedes corroboratifs, tels que le quinquina & l'elixir de vitriol. J'ai remarqué que le quinquina est non-seulement le meilleur remede pour fortifier, mais encore le préservatif le plus sûr contre les rechûtes. dans cette derniere intention, il est nécessaire que le convalescent en prenne environ trois gros par jour, pendant six ou sept jours consécutifs, & ensuite tous les jours une dose plus petite; s'il reste plus long-tems à l'hôpital. Lorsque le pouls est lent, quelques grains d'*assa fœtida*, pris deux fois par jour, font un bon effet. Mais s'il y a quelque apparence d'une fievre hétique en conséquence d'un abcès intérieur, on doit traiter ce cas en conséquence. En comparant quelques-uns des symptômes qui resterent aux personnes qui recouvrerent la santé, avec l'état où se trouva le cerveau dans celles qui moururent, je suis porté à croire que quelque partie de cette substance pourroit suppurer sans empêcher le malade de guérir.

Quelquefois on tombe dans une fievre intermittente irréguliere, qui, si ce n'est point une fievre hétique causée par un abcès interne, vient d'avoir négligé de nettoyer les premieres voies. Car, il est aisé de concevoir qu'après une longue fievre d'une nature si putride, souvent accompagnée d'un affoiblissement des intestins, la matiere fécale s'accumule & se corrompt quelquefois au point qu'elle occasionne diverses maladies. Mais en ce cas, après avoir fait les évacuations convenables par bas, le quinquina est presque infaillible.

* *
*

§. VI. *De la nature & des causes de la fievre de prison ou d'hôpital, & des fievres pestilentielles en général.*

Il est évident, par la relation précédente, que cette maladie est d'une nature véritablement pestilentielle ; cela ne paroît que trop par la maniere dont la tête se trouve affectée, par l'abattement des esprits ; la débilité, le pouls affaissé, la suppuration des glandes lymphatiques, les sueurs putrides, les taches pétéchiales, la gangrène & la contagion. Car, quoique tous ces symptômes ne se rencontrent pas en même tems dans la même personne, ils sont cependant communs à la maladie ; & l'on n'ignore point que dans la peste même, les symptômes varient suivant le degré de virulence & le tempérament de la personne qui en est attaquée. Je ne parlerai point ici de la distinction qu'on doit faire entre la fievre pestilentielle & la vraie peste. Les anciens ne sont point assez clairs sur ce sujet, & ceux d'entre les modernes qui prétendent qu'il y a une différence réelle, n'ont point encore été en état de la prouver au point de la mettre hors de toute dispute.

Je me contenterai par conséquent de remarquer que quoique la fievre d'hôpital ou de prison puisse différer en espece de la véritable peste, on peut cependant la regarder comme une maladie du même genre, puisqu'elle provient d'une cause similiaire, & qu'elle est accompagnée de symptômes semblables. La fievre pestilentielle qui paroît tous les ans à Constantinople, & qui a tant de ressemblance avec celle de nos hôpitaux & de nos prisons, ne s'appelle peste, comme me l'a appris le docteur Mordach Makenzie, qui a résidé trente ans en cette ville, que lorsqu'elle est accompagnée de

bubons & de charbons ; & peut-être cela est-il la meilleure distinction qu'on puisse faire.

On donne généralement à ces fievres le nom de malignes, & j'ai fait souvent usage moi-même de ce terme, dans les premieres éditions de ces observations ; mais après de plus amples réflexions, j'ai jugé à-propos de l'omettre, parce qu'on a souvent abusé de cette expression, & qu'elle ne donne jamais aucune idée précise d'une maladie.

Les fievres pestilentielles varient suivant l'espece & la quantité des miasmes virulens, qui se mêlent dans la masse du sang ; mais toutes dépendent de quelques levains de corruption, soit internes, soit externes, qu'on peut attribuer à une affection scorbutique, ou aux exhalaisons putrides des substances animales ou végétales. Je vais commencer par les causes éloignées & externes : je parlerai ensuite des immédiates & internes.

I. On doit regarder la fievre d'hôpital & celle de prison comme la même maladie, & comme fort peu différentes, si tant est qu'elles le soient, de celle qui paroît après un combat, lorsqu'on laisse pourrir & se corrompre les morts sur le champ de bataille. Galien en fait mention comme d'une des causes des fievres (1) pestilentielles ; il est d'ailleurs appuyé par le témoignage d'autres auteurs, en particulier par celui de *Forestus*, qui fut témoin oculaire d'une maladie de cette espece, qu'il appelle en effet peste. Elle fut occasionnée par la même cause, se trouva accompagnée de bubons & contagieuse à un point considérable (2). Le même auteur parle aussi d'une fievre maligne qui parut à Egmont dans le Nort-Hollande, & qui fut causée par la putréfaction

(1) *Epit. Galen. de Feb. Differ. Lib. I. Cap. IV.*
(2) *Observ. Lib. VI. Observ. 26.*

d'une

d'une baleine abandonnée ſur le rivage (1). Il y a une obſervation ſemblable de l'équipage d'un vaiſſeau françois qui fut attaqué d'une fievre, pour avoir laiſſé corrompre du bétail qu'ils avoient tué dans l'iſle de Névis aux Indes occidentales (2). Ils furent ſaiſis d'une douleur de tête & de reins, d'une grande foibleſſe & d'un grand mal d'eſtomac, accompagnés de fievre. Quelques-uns eurent des charbons, & quelques autres des taches pourprées après la mort.

Galien aſſigne deux cauſes aux fievres peſtilentielles : la premiere, la grande chaleur, lorſqu'il arrive aux humeurs de ſe trouver dans un état plus putreſcible qu'à l'ordinaire ; la ſeconde qui eſt très-fréquente, eſt l'état putride de l'air, occaſionné ou par un grand nombre de corps morts, qu'on laiſſe ſur le champ de bataille ſans les brûler, ou par les exhalaiſons des marais ou des lacs corrompus (3).

Diodore de Sicile (4) fait mention d'une maladie des plus remarquables qui ſoit arrivée à une armée. Elle ſe fit ſentir aux Carthaginois occupés au ſiege de Syracuſe en Sicile, & leur emporta beaucoup de monde. Cet auteur ne ſe contente pas de rapporter quelques-uns des ſymptômes les plus remarquables ; il raiſonne auſſi fort bien ſur la cauſe. Il raconte que les douleurs dans le dos & les éruptions (5) étoient communes ; que quelques-uns avoient des ſelles ſanguinolentes, & que d'autres ſe trouvoient ſaiſis tout-à-coup d'un délire, qui les faiſoit courir de côté & d'autre, & frapper tous ceux qui ſe ren-

(1) *Obſ. 9, Schol.* Paræus dit que de ſon temps la même choſe arriva ſur les côtes de Toſcane. *De peſte, Cap. 3.*

(2) Traité de la peſte.

(3) *De Feb. differ. Lib. 1. Cap. 4.*

(4) *Bibliothec. Hiſt. Lib. 14. Cap. 70 & 71.*

(5) L'original porte φλυκταιναι, *des puſtules.*

controient en leur chemin (1); que les médecins n'y connoissoient aucun remède; & que cette maladie fut d'autant plus funeste, qu'à cause de la contagion les malades se virent abondonnés de tout le monde. En parlant de sa cause, l'historien fait mention de la multitude de personnes enfermées dans un espace étroit; de la situation du camp sur un terrein bas & humide; des chaleurs excessives vers le milieu du jour, suivies de vapeurs froides & humides qui venoient des marais pendant la nuit (2). Il ajoute aussi les exhalaisons putrides qui s'élevoient d'abord des marais, & ensuite des corps morts qu'on n'enterroit point. Cette maladie paroît avoir été un mêlange de fievre des lieux maréca-geux & de fievre pestilentielle.

Nous avons remarqué que la relation qu'a donnée Fracastor des fievres pestilentielles, accompagnées de taches pétéchiales, est la premiere & la plus complete que nous ayons. En 1505, il y eut en Italie une de ces fievres; vingt-trois ans après, il en parut une autre dans le même pays. Cet auteur passe sous silence la cause de la premiere; mais il attribue la derniere à un débordement extraordinaire du Pô, qui étant arrivé au printems; forma des marais, qui par leur corruption infecterent l'air pendant tout l'été.

Forestus remarque, qu'à cause de la seule putréfaction des eaux, la ville de Delft où il pratiquoit, s'est à peine trouvée exempte dix ans de suite de la peste ou de quelque maladie pestilentielle (3).

---

(1) Cette circonstance d'un délire subit s'accorde avec ce que l'on a dit dans la description de la fievre des pays marécageux, dans les rétranchemens près de Bois-le-Duc. *Voyez* Part. III. Chap. IV. § 2.

(2) On prétend que ce fut-là la principale cause des maladies destructives des camps en Hongrie. *Voyez* page 170. Note.

(3) *Observ. Lib. 6.* Il ajoute que les magistrats firent élever sur ses représentations un moulin à vent pour agiter & pour rafraichir l'eau.

En 1694, une fievre parut à Rochefort, en France. On la prit d'abord pour la peste, à cause de ses symptômes extraordinaires & de la grande mortalité (1). Mais M. Chirac, qui fut envoyé par la Cour pour en examiner la nature, trouva qu'elle provenoit de quelques marais, formés par l'inondation de la mer. Il remarqua pareillement que ces vapeurs putrides, qui rendoient une odeur semblable à celle de la poudre à canon, étoient portées vers la ville par le vent qui souffloit depuis long-tems de ce côté-là. Les deux tiers environ de ceux qui tomberent malades en moururent (2). Cette fievre fit le plus de ravage dans les mois de juin, de juillet & d'août, & finit par une grande pluie qui putréfia l'air & rafraîchit l'eau croupie.

Je pourrois apporter plusieurs autres exemples de cette sorte de fievre, occasionnée par les émanations putrides des marais; mais comme ceux dont nous avons déjà fait mention, suffisent pour prouver ce qu'on a avancé, j'observerai sur le tout que les fievres rémittentes & intermittentes d'automne dans les pays bas & humides, peuvent être regardées, quand elles sont dans leur plus fâcheux état, comme une autre espece de fievre pestilentielle, puisqu'on les a vues avec tous les symptômes de virulence particuliers à cette espece de maladie (3).

On peut remarquer en général que la putréfaction des substances animales ou végétales dans un air sec, est fort sujette à produire une fievre fâ-

---

La Hollande étoit plus sujette alors aux inondations & à la stagnation des eaux qu'elle ne l'est à présent.

(1) *Voyez* Traité des fievres malignes : œuvres posthumes de M. Chirac : éloge de M. Chirac, par M. de Fontenelle.

(2) On trouva dans ceux qu'on ouvrit, le cerveau enflammé ou chargé de sang; les fibres du corps prodigieusement relachées, & intestins en suppuration ou bien gangrénés.

(3) Part. III. Chap. IV. §. 3.

cheuſe d'une forme plus continue ; au lieu que les émanations putrides dans une atmoſphère humide, ont plus de diſpoſition à cauſer des paroxyſmes & des rémiſſions. Mais les exhalaiſons du ſang corrompu paroiſſent diſpoſer davantage à un flux de ventre qu'à toute autre maladie. Car, quoiqu'il y ait des perſonnes à qui la contagion des ſelles ſanguinolentes donne la fievre d'hôpital, j'ai cependant remarqué que la plupart du tems cette infection cauſoit la dyſenterie (1).

Par ce que nous venons de dire ſur les cauſes de ces fievres, il eſt aiſé de concevoir que ces maladies doivent être fréquentes, non-ſeulement dans tous les pays marécageux après une ſaiſon chaude, mais encore dans toutes les villes fort peuplées, baſſes & mal aérées, dépourvues d'égoûts, où les rues ſont étroites & mal-propres, les maiſons petites & ſales; où l'eau fraîche eſt rare ; où les hôpitaux & les priſons ſont trop chargés de monde, ſans que l'air y ſoit renouvellé, & qui ne ſont point entretenus aſſez proprement ; lorſque dans les tems où les maladies régnent, les enterremens ſe font dans l'enceinte des villes (2), & que les cadavres ne ſont pas mis aſſez avant en terre ; lorſque les tueries ſont auſſi dans l'enceinte des villes ; ou quand on laiſſe pourrir des animaux dans les ruiſſeaux ou ſur du fumier ; lorſqu'il n'y a point d'écoulement pratiqué pour emporter les eaux corrompues ou croupiſſantes du voiſinage ; quand la viande fait la plus grande partie de la nourriture, ſans la mêlanger aſſez avec du pain, des herbages, du vin ou d'autres liqueurs fermentées ; quand on fait uſage de grain vieux & moiſi, ou qui a été endommagé par l'humidité de la ſaiſon ; mais par-deſſus tout, lorſqu'on n'a pas

---

(1) Part. III. Chap. VI. §. 3.
(2) *Screta de Feb. Caſtrenſ. Malig.*

eu soin de purifier suffisamment les maisons qui ont été une fois infectées. Je dis qu'à proportion du nombre de ces causes ou autres semblables, une ville sera plus ou moins sujette aux maladies pestilentielles, ou à recevoir le levain d'une véritable peste, lorsqu'il y est apporté par quelques marchandises. Je vais ajouter quelques exemples, pour appuyer ces observations.

Constantinople est non-seulement sujette aux retours fréquens de la véritable peste, mais encore à une fievre pestilentielle qui paroît tous les ans, & qu'on peut regarder comme la maladie épidémique de cette ville (1). Mais on ne doit l'attribuer ni à l'air ni au climat, puisqu'il paroît que l'un & l'autre étoient sains sous l'empire des Grecs & qu'on a remarqué que même à présent, ceux qui demeurent dans les fauxbourgs, qui se tiennent renfermés & qui s'éloignent de l'infection, ne courent aucun danger. On ne doit pas non plus l'attribuer seulement à la multitude des habitans, à la mal-propreté des rues & à leur peu de largeur; puisqu'il y a plusieurs villes aussi peuplées & moins propres, qui sont exemptes d'aucune maladie pestilentielle: ajoutez que les étrangers y sont moins sujets à cette maladie que les Turcs (2). Il faut par conséquent la rapporter à quelque chose de particulier à la religion de ce peuple; Car outre que les maladies pestilentielles sont fréquentes dans les toutes les villes du Levant, elles dominent en Egypte (3),

(1) *Voyez* la relation de la peste de Constantinople par Timoni, dans les Transact. Philos. N°. 364, & la relation du docteur Mackenzie. *Ibid.* Vol. 48, art 63 & 87.

(2) Quoique Timoni observe que les étrangers courent en général plus de risque que les citoyens, il ajoute cependant: *Armeni omnium nationum minime ad pestem sunt dispositi: observo illos paucissimis uti carnibus: cepis, porris, aliis, vinoque maxime utuntur.*

(3) Mackenzie, Transact. philosoph. Vol. 48, art. 63 & 87.

qui paroît en être la ſource, & où l'on ne doit pas en accuſer ſeulement les inondations, puiſque ce pays étoit beaucoup plus ſain avant qu'il devînt une province de l'Empire Ottoman. Dans le Sennar, où le mahométiſme eſt pareillement établi, les fievres peſtilentielles ſont fréquentes, quoiqu'elles attaquent rarement les peuples de l'Abyſſine qui confinent à ce royaume, & dont le climat eſt plus chaud, mais qui ſont chrétiens (1). A l'égard de cette différence, on peut en aſſigner les cauſes ſuivantes. Les Turcs s'abſtiennent de vin & de toutes liqueurs fermentées, qui ſont des antidotes ſouverains contre la putréfaction (2); ils prennent ſouvent des bains chauds (3), & ſoutiennent le principe du fataliſme, qui empêche le Peuple d'éviter l'infection, & l'Etat d'ordonner des quarantaines & de faire d'autres réglemens qui pourroient prévenir l'importation de la peſte, que leur apporte le commerce avec l'Egypte & les autres lieux infectés de ce mal. Le même principe, mal entendu, leur faiſant omettre de purifier leurs maiſons après une contagion, le germe de la maladie les expoſe à une nouvelle attaque, auſſi tôt que la ſaiſon & l'état de l'air commence à favoriſer ſon développement.

Dans la relation de la fievre maligne épidémique, arrivée en 1731 à Cork en Irlande, nous trouvons

(1) Lettres édifiantes & curieuſes; IV. Rec.

(2) Foreſtus fait à l'occaſion d'une fievre peſtilentielle qui fit beaucoup de ravages de ſon temps, l'obſervation ſuivante & remarquable. *Quicumque aquam ob ingentem calorem febrilem bibiſſent, (ut villicus quidam, ad quem curandum alio morbo affectum, accitus eſſem, mihi narravit), correpti intra duos dies moriebantur. Qui vero cereviſiam bibebant, utpote potum magis huic noſtræ regioni conſuetum, iis morbus protrahebatur* Le docteur Rogers remarque que ceux qui ne mangent que de la viande & ne boivent que de l'eau, ſont ſujets à des fievres putrides & lentes.

(3) Celſe défend le bain dans les temps de la peſte; c'eſt-à-dire, comme on l'a fait voir ci-deſſus, dans la ſaiſon où les fievres des lieux marécageux dominent. *De Med. Lib. 1. Cap. 10.*

que l'auteur (1) en attribue la cause au concours de ces circonstances ; l'humidité de l'air, l'impureté de l'eau, l'infection d'un nombre prodigieux de tueries, & les restes qu'on laissoit corrompre dans les rues. Joignez à cela la quantité immodérée de viande que le petit peuple mangeoit sans pain, ou sans liqueurs fermentées, pendant la saison qu'on avitailloit la flotte.

Forestus parle d'une fievre pestilentielle qui fit de son tems beaucoup de ravage à Venise, & qui fut causée par une espece de petit poisson, qui se putréfia dans cette partie de la mer Adratique (2). Le même auteur cite la description que fait *Montanus* de la fievre pestilentielle endémique, arrivée à Famagouste dans l'île de Chypre, provenant de la corruption d'un lac voisin pendant l'été. Fracastor parle de cette maladie, & l'on convient que c'est la même qu'il appelle *lenticulæ* ou *puncticula*, & qu'on a depuis connue sous le nom de fievre pétéchiale.

L'histoire est pleine d'exemples de fievres pestilentielles, qui augmentent les autres incommodités d'un siege : bien plus, à peine voit-on un seul exemple d'une ville investie depuis long tems, sans quelque maladie funeste de cette espece. Elle se trouve quelquefois causée par la mal-propreté de la ville, surchargée de personnes & de bétail qui viennent s'y mettre à couvert, comme cela est autrefois arrivé à Athènes (3) & à Rome (4), & quelques

---

(1) See Dr. Rogers's, Essay on epidemical diseases. On voit en cet ouvrage une curieuse description des progrès d'une fievre pétéchiale & de la petite vérole, qui provenoient d'une putréfaction de l'air particulière à la ville de Cork, depuis le mois d'août jusqu'à celui de janvier. Cette ville est remarquable par le grand nombre de bétail qu'on y tue tous les ans pour l'usage de la flotte, & qui monte, à ce qu'on prétend, à plus de 120000 bêtes.

(2) *Observat. Lib. 6, Obs. 9. schol.*

(3) *Diodor. Sicul. Bibl. Hist. Lib. 12, Cap. 45. & præcipue Thucyd. Lib. 2. §. 52.*

(4) *Grave tempus & forte annus pestilens erat urbi agrisque, nec*

autres fois elle est occasionnée par un grain corrompu (1), & par des viandes salées depuis long-tems, qui étoient devenues putrides.

Quoique la putréfaction des végétaux ne soit pas à beaucoup près aussi funeste que celle des animaux, elle n'est pas cependant sans danger : car les végétaux se pourrissant dans un air renfermé, exhalent une odeur cadavéreuse ; & nous avons des exemples de fievres occasionnées par les émanations de choux putrides (2), aussi-bien que par celles des plantes des marais. *Forestus* attribue la peste de Delft en 1557, au grain moisi, qui avoit été long-tems gardé dans le tems de la cherté (3), & dont les habitans se nourrirent. L'on a remarqué que dans cette isle, la dysenterie est très-fréquente parmi le peuple dans les endroits où l'on vit totalement de grain, lorsque la moisson précédente a été endommagée par les pluies, ou qu'on l'a gardée dans des greniers humides.

Les prisons ont souvent produit des fievres pestilentielles, & peut-être plus fréquemmeut en ce pays-ci qu'on n'y a fait attention. Le lord Bacon fait l'observation suivante : » La plus pernicieuse infection » après la peste, c'est l'odeur de la prison, lorsque » les prisonniers ont été détenus & serrés long-tems

---

hominibus magis, quam pecori ; & auxere vim morbi, terrore populationis pecoribus agrestibusque in urbem acceptis. Ea colluvio mixtorum omnis generis animantium & odore insolitò urbanos, & agrestem, confectum in arcta tecta, æstu ac vigiliis angebat, ministeriaque in vicem ac contagio ipsa vulgabant morbos. Tit. Liv. Lib. 3, §. 6. Anno 5. C. 291.

(1) *Gravi pestilentiâ conflictati, ex diutinâ conclusione, & mutatione victus (panico enim vetere, atque hordeo corrupto omnes alebantur ; quod ad hujusmodi casus antiquitus paratum in publicum contulerant).* Jul. Cæsar. de Bello Civili, Lib. 2. §. 22.

(2) See Dr. Rogers's, Essay on epidemical diseases. pag. 41.

(3) *Observat. Lib. 6. Observ.* 9. Fxemple remarquable qui devroit attirer toute l'attention des magistrats, dans les circonstances où se trouve actuellement la capitale.

» d'une maniere mal-propre, & nous en avons eu » deux ou trois fois l'expérience de notre tems ; les » juges, & un grand nombre d'autres personnes qui » se trouverent aux séances, tomberent malades & » en moururent. Il seroit de la prudence de donner » de l'air à la prison avant que d'amener les pri- » sonniers devant les juges (1) ». Il est probable que cet auteur avoit en vue ces assises fatales qui se tinrent à Oxford en 1577, & dont Stowe donne une description plus particuliere dans sa Chronique. » Les assises se tinrent à Oxford les quatre, » cinq & six juillet. Roland Jenkins y fut jugé & » condamné par des discours séditieux. Il s'éleva » en ce tems-là une vapeur si pernicieuse, qu'elle » étouffa presque tout le monde. Fort peu échap- » perent. Il mourut à Oxford trois cens personnes, » & plus de deux cens autres y tomberent mala- » des & allerent mourir en d'autres endroits (2) ».

Nous avons un exemple malheureux de cette infection, qui est si récent que je n'en parlerois point ici, si ce n'étoit pour en informer ceux qui sont éloignés du lieu de la scène ; ou pour l'apprendre à la postérité. Le 11 mai 1750, les sessions commencerent à Old-Bailey (3), & continuerent pendant quelques jours. Il s'y jugea beaucoup de criminel, & il s'y trouva un plus grand nombre de personnes qu'à l'ordinaire. La salle n'a pas plus de trente pieds en quarré. On ne sait si l'on doit attribuer la corruption de l'air à quelques (4) prisonniers alors infectés

(1) Histoire naturelle, Exp. 914.

(2) Cette relation est confirmée par Cambden. *Voyez* Annales d'Elizabeth.

(3) Old-Bailey. Cour criminelle où l'on examine huit fois l'année les coupables de la ville de Londres & de la province de Middlesex

(4) On a coutume quelques jours avant les sessions, de tirer tous les criminels des autres prisons pour les mettre à Newgate qui n'est déja que trop plein. Il y a quelquefois dans cet petit espace jusqu'à

de la maladie de prison, ou à la mal-propreté ordinaire à ces sortes de gens; mais il est probable que ces deux causes y concoururent. On peut aisément s'imaginer jusqu'à quel point l'air dut être vicié par les vapeurs putrides du Bail-Dock, & celles de deux chambres qui donnoient dans la salle des juges, & où les prisonniers furent resserrés pendant tout le jour, jusqu'à ce qu'on les en fît sortir pour être jugés (1). Il parut par la suite que ces chambres n'avoient pas été nettoyées depuis quelques années. La putréfaction étoit encore augmentée par l'air chaud & renfermé de la salle, & par la transpiration d'un grand nombre de personnes de toute espece, enfermées pendant la plus grande partie du jour, sans respirer un air libre & sans recevoir aucun rafraîchissement. Le tribunal étoit composé de six (2) per-

---

trois cens prisonniers; & l'on sait combien cette prison est malpropre.

(1) J'ai appris qu'à ces sessions il y eut environ cent personnes de jugées. On les garda dans ces chambres étroites tant que la Cour se tint. Chacune de ces chambres n'avoit pas plus de quatorze pieds de long sur onze de large & sept pieds de haut. Le Bail-Dock est aussi une petite chambre construite dans un des coins de la salle, & ouverte par en haut. Pendant le jugement on y mit des malfaiteurs, qui avoient été pareillement resserrés très-étroitement.

(2) Savoir le lord-maire, trois juges, un alderman & le greffier. Le chevalier Penant, lord-maire, le chevalier Abney & le baron Clarke, tous deux juges, & le chevalier Lambert Alderman moururent. Il est remarquable que le lord chef de justice & le greffier, qui étoient assis à main droite du lord-maire, échapperent, tandis que ceux qui étoient à sa gauche, & lui même, furent saisis de l'infection; & que les jurés de la province de Middlesex qui étoient du même côté, perdirent beaucoup de monde, tandis que les jurés pour la ville de Londres, qui étoient vis-à-vis, n'eurent aucun mal; & que de toute la multitude des spectateurs il n'y en eut qu'un ou deux, ou au plus un très-petit nombre de ceux qui étoient à la droite du lord-maire, qui se trouverent incommodés. Quelques personnes, faute de connoître la nature dangereuse des émanations putrides, ont attribué cet accident & la maladie en général au froid qui s'introduisit en ouvrant une fenêtre, au moyen de quoi le courant d'air fut porté vers le côté de la cour à main-gauche du lord-maire; mais on doit observer que la fenêtre étoit à l'extrémité de la chambre

ſonnes, dont quatre moururent. Deux ou trois avocats y périrent, auſſi-bien qu'un des ſous-sheriffs, pluſieurs jurés pour la province de Middleſex & quelques autres perſonnes qui s'y trouverent préſentes, de ſorte que le total monta à plus de quarante perſonnes, ſans cependant y comprendre ceux d'un rang inférieur dont on n'apprit point la mort, ni ceux qui ne tomberent point malades dans la quinzaine après les ſeſſions (1).

On a dit que cette fievre parut dabord inflammatoire (2); mais qu'après d'abondantes évacuations, le pouls s'abattit ſans que les véſicatoires & les cordiaux puſſent le relever, & que les malades tomboient bientôt dans le délire. Pluſieurs eurent des taches pétéchiales, & tous ceux qui furent attaqués de la fievre en moururent, excepté deux ou trois au plus. Quelques-uns échapperent ſans fievre, par un cours de ventre qui ſurvint & qu'on guérit aiſément. On ignore juſqu'à quel point cette maladie ſe répandit parmi les gardes & les autres perſonnes qui prirent ſoin des malades.

Nous voyons par les obſervations du docteur Huxham (3), que la même eſpece de fievre a été fort fréquente à Plymouth, du moins pendant la derniere guerre; ce qui fut occaſionné par le grand

& fort éloignée du tribunal, quoique ce fuſſent les juges qui en ſouffriſſent le plus. On ne peut attribuer au froid cette eſpece de fievre & la mortalité qui la ſuivit. Il eſt très-probable que l'air frais dirigea les vapeurs putrides vers cette partie de la ſalle dont on a fait mention. On doit, il eſt vrai, convenir que les particules ſeptiques paſſant dans le ſang, deviennent plus actives & plus fatales, ſi la perſonne infectée prend du froid, ou ſi quelqu'autre accident arrête la tranſpiration, ou toute autre voie par où les particules nuiſibles pourroient s'évacuer.

(1) Je tiens cette relation de M. Janſſen Alderman, alors un des sherifs, & qui en vertu de ſon office fut préſent à toutes ces ſéances.

(2) Pages 258.

(3) Eſſai ſur les fievres, Chap. 7 & 8.

nombre de priſonniers renfermés dans cette ville ; par les hôpitaux & autres endroits pleins de gens tirés des vaiſſeaux , & malades de cette fievre.

Il eſt remarquable combien la peſte , les fievres peſtilentielles , le ſcorbut putride & les dyſenteries , ont diminué en Europe dans ce dernier ſiécle ; bonheur que nous ne pouvons imputer à aucune autre cauſe ſeconde , qu'à une attention plus grande à perfectionner tout ce qui a rapport à la propreté & à un uſage plus général des anti-ſeptiques. *Felix Platerus* , médecin de Bale en Suiſſe , donne une deſcription de ſept différentes fievres peſtilentielles (il les appelle peſtes) qui affligerent cette ville dans l'eſpace de ſoixante & dix ans , & qui arriverent toutes de ſon tems (1). Thomas Bartholin fait mention de cinq maladies de cette nature , qui firent de ſon tems beaucoup de ravage en Danemarck ; elles furent toutes occaſionnées par quelque contagion étrange (2). D'autres auteurs leurs contemporains , répandus dans toute l'Europe , ſont pleins de pareilles obſervations. Foreſtus remarque que de ſon tems la peſte étoit très-fréquente à Cologne & à Paris , & il en attribue la cauſe à la multitude d'habitans & à la mal-propreté des rues (3) , au lieu qu'à préſent ces villes ſont en général ſalubres , & ne ſont pas particulièrement ſujettes à aucune

---

(2) *Fel. Plater. Obſervat. Lib. 2.*

(3) *Noſtra memoria quinquies in Dania peſtilentia graſſata eſt 1619 , 1625 , 1629 , 1637 , 1654 , ſemper aliunde tranſlata. Th. Barthol. de Medicina Danorum Domeſtica , diſſert. 4.*

(1) *Coloniæ & Lutetiæ Pariſiorum peſtis frequentiſſima eſt ob hominum frequentiam & ſorditiem platearum. Obſerv. Lib. 6. Obſ. 5. Schol.* Les rues n'étant pas alors pavées , il eſt aiſé de concevoir que des villes ſi grandes & ſi peuplées devoient être très-infectes. Il eſt à propos d'obſerver que Foreſtus confond communément la vraie peſte avec les fievres peſtilentielles ; il eſt par conſéquent probable qu'il ne veut parler ici que des dernières , puiſque ces deux villes , étant ſituées au milieu des terres , ſont peu ſujettes à la maladie connue ſous le nom de *Peſte*.

maladie putride. Timoni remarque qu'à Conſtantinople les maiſons qu'on tient plus propres ſont moins ſujettes à être infectées de la peſte que celles qui ne le ſont point (1).

A l'égard de la nourriture, on peut obſerver que la bière où il y a du houblon, le vin & les liqueurs vineuſes devenant d'un uſage plus général, ſervent beaucoup à empêcher les maladies putrides. Il ſe conſomme auſſi beaucoup plus d'herbages & de fruits (2); & l'on ne fait pas un ſi grand uſage de viandes ſalées qu'autrefois. Ajoutez à cela la conſommation plus générale de thé & de ſucre, qui

---

(1) *Tranſact. Philoſoph.* N°. 364. Abrégé des Tranſactions philoſophiques. Vol. 6. Part. 3. Chap. 2. §. 21.

(2) M'étant informé de M. Milet, garde du jardin botanique de Chelſea, quelle pouvoit être la proportion entre la quantité d'herbages & de fruits qui ſe conſomment actuellement, & celle qui ſe conſummoit il y a cent ans; il me répondit qu'il penſoit que dans ce tems-là, les artiſans & le bas peuple en faiſoient à peine uſage, & ceux d'un rang plus élevé, très-peu: il ajouta que de vieux jardiniers & autres perſonnes de ſa connoiſſance, l'avoient aſſuré, qu'il y a ſoixante ans, un chou qu'on a actuellement pour deux farthings (*), ſe vendoit alors trois ſous (**), & que la plupart des autres herbages & des fruits étoient chers à proportion. De ſorte que ceux qui ſe font ſervir des herbages tous les jours, n'en mangeoient alors que le dimanche. Il concluoit de cette circonſtance & de l'étendue du terrein, maintenant occupé par les jardins potagers qu'il ſe conſomme ſix fois plus de tout ce qui croît dans les jardins que vers le temps de la révolution. On ne doit pas croire que les herbages & les fruits fuſſent ſuppléés par une plus grande conſommation de farineux, en pain ou ſous une autre forme, puiſque le pain étoit alors en proportion à la viande plus cher qu'il ne l'eſt à préſent. D'où il eſt aiſé de conclure qu'il ſe mangeoit autrefois plus de viande que maintenant; & l'on ſait combien les viandes ſalées étoient alors en uſage. Il eſt bon de remarquer que les farineux ne réſiſtent pas à la putréfaction comme les herbages & les fruits; ainſi qu'il paroît par la cure du ſcorbut de mer, & par quelques expériences que j'ai faites ſur ce ſujet. *Voyez* le Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & antiſeptiques. Mém. III. Expériences XX, XXI.

(*) Environ un ſol de notre monnoie.

(**) Environ ſix ſols de notre monnoie.

sont des anti-septiques très-puissans (1), comme je le prouve ailleurs. Il n'est point ici question d'examiner jusqu'à quel point on peut abuser de ces choses, & comment elles peuvent produire d'autres maladies.

Londres est maintenant, malgré sa grandeur, une des villes les moins sujettes aux fievres pestilentielles, à la dysenterie, ou aux autres maladies putrides, auxquelles il paroît qu'elle ne l'étoit autrefois guère moins que les autres villes, malgré les avantages naturels qu'elle tire de sa situation. Son climat n'est sujet ni à de grandes chaleurs, ni à un air étouffé & qui ne circule point. Elle est bâtie sur un terrein graveleux & sur les bords d'une grande riviere, qui non-seulement fournit la ville d'eau fraîche, mais qui par le mouvement continuel des marées, sert aussi à renouveller l'air. Ajoutez à cela, que Londres est dans une large plaine ouverte de tous côtés. Depuis même le tems de Sydenham (2), il y a eu des changemens considérables, & tous en mieux. Car outre qu'il n'y a point eu de peste, nous n'avons vu aucune fievre pestilentielle épidémique, point de dysenterie funeste (3), & fort peu de fievres d'automne d'une mauvaise espece ; en un mot, aucune maladie contagieuse qu'on pût regarder comme générale, si l'on en excepte la petite vérole & la rougeole. Dans les quartiers les plus bas, les plus humides de la ville, & où les rues sont les plus étroites, & parmi le bas peuple, il se voit encore de tems en tems des fievres pétéchiales & des dysen-

---

(1) Traité sur les substances septiques & antiseptiques. Mém. IV. Expér. XXVI.

(2) Né en 1624, & mort en 1689.

(3) Pendant l'automne de 1762, quoique la dysenterie fût fréquente on ne put lui donner le nom d'épidémique. Elle domina principalement parmi le bas peuple, & en général elle fut d'une espèce bénigne. *Voyez* pages 225 & 226.

teries, dont on entend très-rarement parler parmi les perſonnes d'un rang ſupérieur, qui demeurent dans des rues plus aérées. Il n'eſt point douteux qu'on pourroit faire en ces endroits d'utiles réglemens ſur bien des choſes ; quoique les principaux points, tels que les privés, les égouts, & l'eau fraîche qui au moyen des canaux ſe diſtribue dans toutes les maiſons à certains jours marqués, ſoient en très-bon ordre, & que les habitans ſoient en général très-propres.

La boue des rues n'affecte peut-être pas tant la ſanté des habitans des grandes villes ; & quoique ſa partie la plus nuiſible puiſſe concourir avec d'autres cauſes à rendre l'air moins ſalubre, il paroît cependant qu'elle influe fort peu ſur la production des maladies peſtilentielles. L'urine corrompue abonde en ſel volatil alcali, qui réſiſte à la putréfaction (1) ; & les excrémens ordinaires ſont beaucoup moins nuiſibles, ſi tant eſt qu'ils le ſoient, à cauſe d'un violent acide combiné avec des parties qui ſont réellement corrompus (2). Le cas eſt bien différent dans les maladies putrides, & ſur-tout dans la dyſenterie, où la matiere fécale, comme nous l'avons déjà fait voir, ſe trouve dans un état de corruption & contagieuſe (3).

Je finis cette partie de mon ſujet, par obſerver que dans le même-tems que les grandes villes fourniſſent une infinité de choſes qui corrompent l'air, elles ſont d'un autre côté pourvues de deux antidotes conſidérables. Le premier vient de la circula-

---

(1) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques. Mém. I. Expér. 2. & 3.

(2) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques. Mém. 7. Expér. 43. Ajoutez les Expériences de M. Homberg ſur la matière fécale. Hiſtoire de l'Académ. royale des ſciences, année 1711. Fréd. Hoffmann, *Med. Rat. Syſt. tom.* 1, *lib.* 1, *ſect.* 2, *cap.* 7.

(3) Part. I. Chap. III. Part. II. § 3. Part. III, Chap. VI. §. 1.

tion de l'air produite par le feu & le mouvement continuel des habitans & des voitures. L'autre dépend de la grande quantité d'acide que produit la matiere dont on fait le feu, & qui résiste sur-tout à la putréfaction.

II. Les causes externes & éloignées des fievres d'hôpital & autres maladies pestilentielles, paroissent suffisamment prouvées. Mais de quelle maniere ces émanations putrides agissent & produisent dans le corps tous ces divers symptômes, c'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer; on ne doit par conséquent regarder ce qui va suivre, que comme des conjectures.

Je conçois que les miasmes ou ferment septique, composés des émanations des substances putrides, étant admis dans le sang, en peuvent corrompre la masse entiere (1). La dissolution du sang, & quelquefois même son odeur dans l'état avancé d'une fievre de prison, la mauvaise qualité des sueurs & des autres excrétions, les taches livides, les pustules & les mortifications qui sont si communes à cette maladie, servent de preuve de ce que l'on avance ici. Son acrimonie irrite les nerfs & occasionne différens spasmes, rend le pouls fréquent; d'abord il est élevé, mais ne recevant point du cœur une quantité suffisante du principe vital, ou les fibres de ce viscere étant relâchées par la putréfaction, il s'abat bientôt après. J'ai rapporté ailleurs des exemples d'une si prodigieuse dilatation du cœur dans une peste réelle, que par la force ordinaire du sang (2), il devient extraordinairement grand.

Si cependant la putréfaction étoit le seul change-

(1) Traité sur les substances septiques & anti-septiques. Mém. 7. Expér. 48.

(2) Traité sur les substances septiques & anti-septiques. Mém. 7. Expér. 46.

ment

ment qui s'opérât dans le corps par la contagion, il ſeroit aiſé de guérir ces fievres dans quelque période que ce fût, en faiſant uſage des acides & des autres anti-ſeptiques. Mais comme nous avons obſervé que la maladie étant une fois formée, elle ne peut ſe guérir de cette maniere ſeule, il paroît par conſéquent probable que quelques parties du cerveau, ou le ſyſtême nerveux s'enflamment de bonne heure, & que la fievre eſt entretenue par cette inflammation du cerveau (1); que c'eſt à cette circonſtance qu'il faut attribuer la plupart des ſymptômes; & que dans l'état avancé l'on ne doit pas attendre de guériſon que la matiere qui forme l'obſtruction n'ait été diſſipée par la ſuppuration ou putréfaction.

On peut tirer de la cure une autre préſomption en faveur du ferment ſeptique. Ainſi avant que l'inflammation ſoit fixée, on peut expulſer par les ſueurs & les autres excrétions, les particules ſeptiques, ce période étant paſſé, la méthode la plus efficace eſt de ſoutenir les forces, ſans cependant augmenter l'inflammation. Lorſqu'on eſt preſque à la fin du dernier période de la maladie, les humeurs étant réſolues par la putréfaction, l'obſtruction eſt probablement détruite; les anti-ſeptiques les plus efficaces & les cordiaux ont alors lieu, afin de corriger ce qu'il y a de vicié, & de mettre la nature en état de l'expulſer. Dans cet état les volatiles ont été quelquefois utiles pour ramener le pouls; le vin a été un excellent cordial, & non ſeulement cette liqueur, mais encore le camphre, la ſerpentaire & le quinquina, c'eſt-à-dire, les remèdes les plus efficaces en cette occaſion, ſont doués de qualités anti-ſeptiques très-conſidérables (2).

---

(3) *Voyez* les diſſections.

(1) Traité ſur les ſubſtances ſeptiques & anti-ſeptiques. Mém. 2. Ex. 11, 12, 13.

Telles ſont les remarques que j'ai faites ſur la nature, la cure & les cauſes des fievres peſtilentielles. Dans la deſcription que j'en ai donnée, j'ai tâché de les diſtinguer de toutes les autres autant que le pouvoient permettre des maladies dont les ſymptômes ſe reſſemblent ſi fort. Quelques fievres ſont accompagnées d'éruptions miliaires, qui n'ont aucune reſſemblance avec les taches pétéchiales dont j'ai parlé, & il ne m'eſt jamais arrivé d'appercevoir des éruptions miliaires dans les fievres de priſon & d'hôpital. Les fievres que dans ces dernieres années l'on a communément, quoique improprement appellées nerveuſes, paroiſſent appartenir quelquefois à la claſſe des maladies inflammatoires, & quelquefois à celles des maladies d'automne, quoiqu'elles attaquent particuliérement ceux dont le tempérament eſt foible & les fibres relâchées. Mais quelle que ſoit la cauſe de ces fiévres, ſi elles ſe terminent par des taches pétéchiales, des ſueurs putrides, ou bien ſi elles deviennent contagieuſes, on peut, ſans riſque, conclure de-là que les humeurs, par la longue durée de la maladie, ſont devenues putrides, ou, pour s'exprimer en d'autres termes, que ces fievres ſe ſont changées en une fievre d'une nature peſtilentielle, qui approche beaucoup de celle des hôpitaux & des priſons.

CHAPITRE VIII.

Obſervations ſur la gale.

NOUS avons placé la gale la derniere dans la diviſion des maladies les plus communes à une armée. Quoiqu'elle ſoit d'une nature contagieuſe, elle ne ſe communique cependant que par le contact de la perſonne infectée, de ſes habits, de ſon lit, &c. & jamais par les émanations du corps, comme

dans la dyſenterie & la fievre d'hôpital. Elle eſt bornée à la peau, & Leeuwenhoek, qui attribue cette maladie à de certains petits inſectes (1) qu'il a découverts dans les puſtules à l'aide du microſcope, paroît en avoir donné la meilleure raiſon. De ſorte qu'on ne doit point attribuer la fréquence de la gale dans les armées, au changement d'air ou de nourriture auquel les ſoldats ſont expoſés dans les expéditions militaires; mais à un petit nombre de ſoldats qui l'ayant avant que de partir, la communiquent à ceux qui ſe trouvent avec eux dans le même vaiſſeau, ſous la même tente, ou dans les mêmes caſernes (2). Mais de tous les endroits les plus ſujets à cette contagion, ce ſont les hôpitaux, parce qu'on y admet des malades de toute eſpece. Auſſi ai-je remarqué qu'après la criſe des fievres, la gale paroiſſoit communément, quoique le malade ne l'eût point en entrant à l'hôpital.

Quelqu'un qui ne connoîtroit point cette maladie, feroit fort ſujet à faire une mépriſe à la prendre pour une éruption miliaire, d'autant plus qu'elles ſe reſſemblent toutes deux plus qu'on ne pourroit l'attendre de deux choſes d'une nature ſi différente. Mais ceux qui ſavent combien les éruptions miliaires paroiſſent rarement dans les armées, & combien la gale y eſt fréquente, ſont moins ſujets à tomber dans cette erreur. On peut auſſi les diſtinguer l'une de l'autre par les marques ſuivantes. Quoi-

(1) Depuis la première édition de cet ouvrage, j'ai lu un Mémoire dans les Tranſactions pholoſophiques pour l'année 1730, qui porte pour titre : *Extrait d'une Lettre du docteur Bonomo à M. Redi, contenant quelques obſervations ſur les vers du corps humain, par le docteur Mead.* Je vois par ces obſervations, que le docteur Bonomo a le premier découvert ces animalcules, & qu'il a pareillement propoſé de guérir la gale par les remèdes externes ſeulement.

(2) Part. I. Chap. II.

que les éruptions miliaires ne soient point bornées au cou & à la poitrine, cependant elles sont plus nombreuses & plus sensibles sur ces parties; au lieu que la gale infecte principalement l'entre-deux des doigts, l'intérieur des poignets, les côtés du ventre & les jarrets. Les éruptions miliaires paroissent avant que la fievre soit passée, avec fort peu de démangeaison, & s'en vont d'elles-mêmes; au lieu que la gale ne s'apperçoit qu'après la crise, dans l'état de convalescence, & alors elle augmente tous les jours & devient fort incommode.

Quoiqu'on ne puisse détruire totalement la gale dans une armée, il est aisé de guérir chaque soldat en particulier; & l'on peut le faire plus certainement dans cette incommodité que dans toute autre. La méthode dont on se sert est si connue, qu'il est presque inutile d'en faire mention. J'ai remarqué qu'elle réussissoit mieux parmi les simples soldats, qui n'ayant point d'habillemens à changer portoient toujours les mêmes, qu'on purifioit en même temps qu'on les traitoit. Un officier au contraire qui gagnoit la gale, couroit risque de la garder plus long-temps, à cause de la circulation de l'infection entre son corps & ses habits.

Le soufre est le grand spécifique, & se trouve beaucoup plus sûr & plus efficace que le mercure. Car à moins qu'un onguent mercuriel ne touchât chaque partie de la peau, on ne pourroit pas y compter; au lieu que par un onguent sulphureux, on peut guérir en ne l'appliquant que sur quelques parties. Il semble que ces insectes, aussi-bien que tous les autres, soient tués par la vapeur du soufre, quoiqu'elle soit seulement élevée par la chaleur du corps. Quant à l'usage interne du mercure, que quelques-uns ont regardé comme spécifique, nous avons vu dans l'hôpital plusieurs exemples de personnes qui ont passé par les grands remèdes pour

la cure d'une maladie vénérienne, ſans cependant être guéris de la gale.

L'onguent dont je me ſuis ſervi principalement, ſe fait de cette maniere.

℞. *Sulphuris vivi præparati* ℥i. *radicis hellebori albi in pulverem ſubtiliſſimum contritæ* ʒij *axungiæ porcinæ* ℥iiſſ *miſce* (1)

Cette quantité peut ſervir à quatre frictions, & tous les ſoirs on frotte la perſonne incommodée. Pour prévenir quelque maladie, qui pourroit venir de ce qu'on bouche en même temps trop de pores, il ne faut frotter chaque fois que la quatrième partie du corps. Quelques-uns prétendent qu'on peut guérir la gale en ſe contentant de frotter les jambes, mais je ne l'ai point eſſayé, étant perſuadé que ce remede ſeroit plus efficace en couvrant une plus grand ſurface.

Quoiqu'on puiſſe guérir la gale par un ſeul pot d'onguent, il eſt cependant à propos d'en appliquer de nouveau, & de frotter quelques jours de plus les parties les plus affectées juſqu'à ce qu'une ſeconde ou troiſième quantité ſoient pareillement épuiſées. Dans les cas les plus invétérés, on eſt obligé de frotter pluſieurs ſoirs le corps entier, & l'on doit joindre l'uſage interne du ſoufre, non pas dans la vue de purifier le ſang, mais pour en répandre plus sûrement les vapeurs à travers la peau, y ayant grande raiſon de croire que les animalcules ſont quelquefois ſi profondément enracinés qu'on ne peut les détruire totalement par des frottemens externes.

---

(1) Comme le ſoufre vif que l'on trouve chez les apothicaires eſt communément falſifié, quoique ce ſoit le meilleur, il vaut ſouvent mieux ſe ſervir du ſoufre commun en bâton, choiſiſſant le plus caſſant, comme étant le plus pur. L'hellébore rend l'onguent plus efficace, & vaut mieux que le ſel ammoniac cru, que je ne donne que lorſque cette racine ne peut ſe trouver. La doſe eſt alors d'un gros.

Comme ces vapeurs peuvent échauffer le fang dans un temps où la tranfpiration eft arrêtée, il eft à propos que le malade prenne pour nourriture des chofes rafraîchiffantes, & qu'il fe tienne en garde contre le froid. S'il eft d'une complexion pléthorique ou difpofée à la fievre, il doit fe faire faigner & prendre médecine, autrement ces deux évacuations ne font pas néceffaires.

On s'eft fouvent mépris fur la nature de la gale; quelques-uns l'ont mife dans la claffe de la lépre, & d'autres dans celle du fcorbut; au lieu qu'elle paroît former une claffe à part; du moins eft-elle fort différente de ces deux maladies dont on vient de parler. On a fuppofé généralement que le *Pfora* des Grecs & le *Scabies* des Latins; n'étoient autre chofe que cette éruption. Mais cela eft fi peu évident, d'après la defcription que j'en ai lue dans leurs ouvrages (1), que j'en concluerois plutôt, que quoique d'autres maladies de la peau paroiffent avoir été autrefois non moins fréquentes qu'à préfent, cependant la gale étoit tout-à-fait inconnue, ou du moins très rare du temps des anciens médecins, puifqu'ils parlent d'une maniere particuliere des autres maladies cutanées, & qu'ils ne font, à mon avis, aucune mention de celle ci.

On peut remarquer de plus, que dans les contrées les plus marécageufes des Pays-bas, où le vrai fcorbut eft fi général & fi fâcheux, la gale y eft à peine connue: & quoique le fcorbut & la gale paroiffent en même temps fur les vaiffeaux, on doit cependant les confidérer comme deux maux très-diftincts; le premier provenant du mauvais air, de la mauvaife eau, & des provifions corrompues, & du manque de fruit & d'herbages; & l'autre tirant fon origine

(1) *Paulus Ægin. Lib. 4. cap. 2. Celfus lib. 5. cap. 28.*

de la contagion, & chacune de ces maladies exigeant un traitement différent.

On confond souvent en ce pays le *Scabies* & les diverses especes (1) d'*Impetigo* des anciens, sous l'appellation générale, mais impropre, de scorbut. Les véritables taches scorbutiques sont d'une couleur livide : elles ne forment pas communément de gales & de croûtes dessus la peau, & sont accompagnées de signes manifestes d'un relâchement des fibres, & de la corruption du sang : car le scorbut réel désigne une dissolution lente, mais générale, ou putréfaction de toute la machine ; au lieu que le *Scabies*, l'*Impetigo* ou lepre, affecte ceux d'une constitution bien différente. On distingue ces dernieres maladies principalement par la dureté de la peau, dans une ou plusieurs parties du corps, accompagnée d'une gale seche, quelquefois de dartres pleines de matiere ou de croûtes seches, & toujours d'un peu de démangeaison. Mais elles sont si éloignées d'être guéries par les remedes externes seulement, qu'il y a quelquefois du danger à le vouloir faire de cette maniere, il est en ce cas-ci nécessaire de changer les humeurs par une diete tenue, de fréquentes purgations avec des sels, des remedes mercuriels antimoniaux, ou autres, qui n'ont aucune efficacité, ou du moins bien peu pour la guérison de la gale, & qui augmenteroient plutôt le vrai scorbut, qu'ils ne contribueroient à sa guérison.

Après la première publication de ces observations, j'ai eu quelques cas de gale, où l'éruption parut continuer malgré les frictions réitérées ; mais je remarquai alors que quoique les nouvelles pustules ressemblassent beaucoup aux anciennes, elles étoient cependant d'une nature différente & occasionnées

---

(1) Il paroît que Celse entend par l'*impetigo* la lepre des Grecs. *Vid. loc. cit.*

seulement par l'onguent. En effet, en cessant de s'en servir, & en permettant au malade de se baigner pour se nettoyer la peau, & ensuite de sortir, elles disparurent d'elles-mêmes, & ne revinrent jamais.

Fin de la troisième Partie.

MÉMOIRES
SUR
LES SUBSTANCES SEPTIQUES
ET
ANTI-SEPTIQUES.

MÉMOIRE I. (1).

Expériences qui démontrent qu'on ne doit point appeller les substances putrides, Alcalines ; *que ni les sels alcalis volatils, ni les fixes, ne tendent naturellement à produire la putréfaction dans le corps humain, étant d'eux-mêmes anti-septiques. Que deux anti-septiques combinés peuvent en produire un troisieme plus foible que chacun d'eux. Expériences servant à comparer les vertus de quelques sels neutres pour résister à la putréfaction. Des qualités anti septiques de la myrrhe, du camphre, de la serpentaire, des fleurs de camomille & du quinquina.*

QUOIQU'ON ait regardé les recherches pour découvrir la maniere dont les corps se dissolvent par la putréfaction, & les moyens de l'accélérer

---

(1) Lu le 28 juin 1750, & imprimé avec quelques changemens.

ou de la prévenir comme curieux & utiles (1); nous voyons cependant qu'on a fait très-peu d'expériences à ce sujet, & l'on ne doit pas s'en étonner, puisque ces opérations sont si dangereuses. Mais comme la quantité prodigieuse de maladies putrides que j'ai traitées dans les hôpitaux de l'armée m'ont engagé à faire des expériences & des remarques sur ce sujet, je prends la liberté de présenter à la société ce que j'ai trouvé d'opposé aux sentimens communs, aussi-bien que quelques faits, dont, autant que je l'ai pu savoir, personne n'a parlé auparavant.

Ayant remarqué que suivant l'opinion reçue, les corps deviennent par la putréfaction très-alcalins, j'ai fait les expériences suivantes pour connoître jusqu'à quel point cela pouvoit être vrai.

Expérience première.

La sérosité du sang humain étant putréfiée, fit d'abord avec une dissolution de sublimé corrosif, un mélange trouble, & se précipita ensuite. C'est une épreuve pour connoître un alcali; mais qui doit à peine avoir lieu ici, puisqu'on a fait la même chose avec de l'urine récente d'une personne en santé, qu'on n'a jamais regardée comme alcaline. La même sérosité ne donna point une couleur verte au syrop de violette, & ne fit aucune effervescence lorsqu'on versa dessus de l'esprit de vitriol. J'ai réitéré deux fois cette expérience sur des portions de sérosité différente, toutes deux

---

(1) Mylord Bacon appelle les causes qui accélerent la putréfaction, un sujet d'une recherche très-universelle; il dit pareillement qu'il est d'une grande utilité d'examiner les moyens de prévenir ou de retarder la putréfaction, ce qui fait une partie considérable de la médecine & de la chirurgie. *Nat. Hist. Cent.* 4.

très putrides : & une fois sur de l'eau, dans laquelle on avoit laissé infuser pendant quelque temps de la viande corrompue. Tout ce que je pus remarquer c'est qu'ayant donné auparavant au syrop une couleur rougeâtre, par le moyen d'un acide, cette couleur devint plus foible, ce qui au fond n'arriva peut-être que par ce qu'elle avoit été delayée : mais elle ne fut point détruite par les humeurs putrides. A l'égard de l'effervescence, ayant versé quelques gouttes d'esprit de vitriol sur ces liqueurs, avant qu'elles fussent délayées avec de l'eau, & après qu'elles l'eurent été, le mêlange fut tranquille, il parut seulement quelques bulles d'air en agitant le verre. Après tout, quoiqu'il se rencontra quelques marques d'un alcali caché dans la sérosité putride, elles étoient si foibles qu'une quantité d'eau égale à celle des liqueurs putrides, c'est-à-dire, environ deux onces, sur laquelle on auroit seulement versé une goutte d'esprit de corne de cerf, étant mise à la même épreuve, paroissoit plus alcaline que l'une ou l'autre de celles dont nous venons de parler (1).

Expérience II.

On a regardé comme une maxime, que toutes les substances animales étant distilées après la putréfaction, donne dans la premiere eau une grande quantité de sel volatil ; mais M. Boyle a trouvé que cela n'étoit vrai que de l'urine, & que la distillation de la sérosité du sang humain putréfié, la premiere liqueur qu'on en retiroit, n'avoit que peu de force, soit quant au goût, & qu'elle

(1) La conclusion que je tirois de cette expérience, étoit trop générale, comme on le verra dans une remarque de M. Gaber. *Voyez* Réponse à M. de Haen & à M. Gaber, à la suite de ces mémoires.

ne fit d'abord aucune effervefcence avec un acide (1). On peut obſerver ici que les chymiſtes ont appliqué en général à toutes les humeurs indifféremment ces propriétés qu'ils ont découvertes dans l'urine, quoiqu'au fond il y ait une grande différence. Car quelques ſubſtances animales, telles que l'urine, la bile & la partie rouge du ſang ſe putréfient en peu de temps; la ſéroſité, la ſalive & le blanc d'œuf ne ſe corrompent que lentement. Cependant celles qui ſe putréfient le plutôt, n'arrivent pas toujours au plus haut degré de putréfaction. Ainſi la bile ſe corrompt fort vîte; mais l'infection qu'elle répand, eſt beaucoup moins conſidérable que celle de la viande; & le blanc d'œuf a non-ſeulement moins de diſpoſition à ſe putréfier que le jaune; mais quand il eſt corrompu, ſon odeur eſt bien différente & beaucoup moins fétide. Il paroît que l'urine gardée quelque temps contient un ſel alcali, qui, ſans être diſtillé, fait une forte effervefcence avec les acides. Au lieu que la plupart des autres humeurs animales étant putréfiées, quoiqu'elles répandent une puanteur plus inſupportable, elles contiennent cependant moins de ſel volatil, & ce ſel eſt moins aiſé à développer, & fait à peine effervefcence avec les acides. Mais ce qui rend encore plus ſpécifique la différence entre l'urine gardée & les autres ſubſtances putrides, c'eſt qu'elle n'a aucune qualité mal-faiſante par rapport à la ſanté; au lieu que les émanations des autres ſubſtances animales ont ſouvent cauſé des maladies peſtilentielles.

Or, puiſqu'on trouve dans l'urine une plus grande quantité de ſel volatil, que dans toute autre

(1) *Voyez* Hiſt. Nat. du ſang humain, vol. 4, pag. 178, édition in-folio.

humeur, & qu'il eſt plus aiſé de l'en ſéparer, & que l'urine gardée eſt de toutes les ſubſtances animales putrides la moins nuiſible ; bien loin donc de redouter l'alcali volatil, & de le regarder comme accélérant la putréfaction des corps, on doit plutôt conclure de cet exemple, qu'il en eſt comme le correctif.

Expérience III.

L'expérience journaliere fait voir que les ſels volatils ne font aucun mal, ſoit qu'on les ſente ou qu'on les prenne en ſubſtance. Mais il reſte toujours un préjugé, comme ſi ces ſels, parce qu'ils proviennent de la corruption, devoient, par cette raiſon, hâter la putréfaction, non-ſeulement dans les maladies où on les prend inconſidérément, mais auſſi dans les expériences qu'on fait hors du corps.

J'ai peu de choſe à dire ſur les effets de leur uſage interne, à moins qu'on ne détermine préciſément l'eſpece de maladie dont il s'agit. Car ſuppoſé qu'ils ſoient diſpoſés de leur nature à exciter la putréfaction ; cependant ſi elle eſt déjà commencée, & qu'elle tire ſa ſource d'une foibleſſe de circulation & de quelque obſtruction, les volatils peuvent alors, par leurs qualités irritantes & apéritives, arrêter ſes progrès. D'un autre côté, quand même ils feroient réellement anti-ſeptiques, ſi cependant les humeurs ſont diſpoſées à ſe corrompre par un excès de chaleur ou de mouvement, ces mêmes ſels en augmentant la cauſe, peuvent auſſi augmenter la maladie. De ſorte qu'après tout, la meilleure regle pour juger de la nature de ces volatils eſt d'examiner ſi hors des corps, ils accélerent ou retardent la putréfaction.

I. Pour décider cette queſtion, j'ai fait pluſieurs expériences réitérées. J'ai mêlé avec diverſes ſubſ-

tances animales de l'eſprit & du ſel de corne de cerf ; & j'ai toujours remarqué que bien loin de hâter la putréfaction, ils l'empêchoient évidemment, & cela avec une force proportionnée à leur quantité (1). On fit les eſſais avec la féroſité & avec la partie rouge du ſang, après qu'on l'eut déſſèchée à force de la garder. Je ſéparai une fois la croûte épaiſſe & inflammatoire d'un ſang pleurétique du reſte de la maſſe ; & l'ayant partagée j'en mis une partie dans du vinaigre diſtillé, & l'autre dans de l'eſprit de corne de cerf. Après avoir gardé ces infuſions plus d'un mois pendant les plus grandes chaleurs de l'été, je trouvai la portion qui étoit dans le ſel alcali auſſi ſaine que celle qui étoit dans l'acide.

II. Je mis une autre fois dans une phiole contenant quatre onces, environ une once & demie d'un mêlange égal de fiel de bœuf & d'eau, avec cent gouttes d'eſprit de corne de cerf, & dans une autre autant de fiel & d'eau ſans aucun eſprit. Les phioles étant bien bouchées, je les plaçai près du feu, de façon qu'elles puſſent recevoir une chaleur douce, du même dégré environ que celle du corps humain. En moins de deux jours le mélange ſans eſprit devint putride ; mais l'autre non-ſeulement ne l'étoit pas alors, mais même deux jours après, il ſe trouva ſans corruption.

III. Je mis infuſer enſuite deux gros de bœuf maigre, dans deux onces d'eau, & un demi-gros de ſel de corne de cerf. Je placai dans un autre vaſe autant de viande & d'eau, le double de ſel

---

(1) M. Boyle avoit déja obſervé, que de l'eſprit d'urine ajouté au ſang tandis qu'il eſt encore chaud au ſortir de la veine, le rendoit plus vermeil, l'entretenoit plus fluide & le garantiſſoit pendant long-tems de la putréfaction. Tranſactions philoſoph. N°. 29. Abrégé des Tranſact. philoſoph. vol 3. ch. 5. §. 7.

marin. Dans un troisieme il y avoit de la viande & de l'eau feulement, pour fervir de terme de comparaifon. On plaça ces phioles au fourneau de la lampe dans une chaleur entre quatre-vingt-quatorze & cent degrés fuivant le thermometre de Fahrenheit. Environ dix-huit heures après l'infufion, la viande de la phiole qui fervoit d'étalon, fentoit mauvais, & quelques heures après celle du fel marin devint auffi putride ; mais celle du fel alcali volatil étoit faine, & fe conferva de la forte après avoir été vingt-quatre heures de plus au même dégré de chaleur. Et afin que l'odeur de la corne de cerf ne pût induire en erreur, on lava ce morceau de viande, & on trouva qu'il ne fentoit point mauvais.

IV. Je pris environ le même temps trois morceaux de bœuf nouvellement tué, de même poids que ci-deffus. J'en mis deux dans des grands vafes; je couvris l'un avec de la fciure de bois, & l'autre avec du fon. Je faupoudrai le trofieme morceau avec du fel de corne de cerf réduit en poudre, & je le mis dans une phiole de quatre onces dont le bouchon étoit de verre. On plaça ces trois vafes en dehors fur une fenêtre expofée au foleil; le tems étant chaud, la viande des grands vafes commença à fentir le troifieme jour, elle fe trouva entierement putride. On examina le jour fuivant la phiole, & la viande étant lavée pour la dégager du fel, on ne lui remarqua aucune mauvaife odeur. On la fécha & on la fala de nouveau avec du fel de corne de cerf. On la garda quelques femaines de plus pendant les plus grandes chaleurs ; on regarda une feconde fois, & elle parut auffi faine qu'auparavant. La fubftance n'en étoit point du tout diffoute ; mais elle fe trouva d'une confiftance femblable à celle de toutes les viandes qu'on a tenues dans de la faumure ordinai-

re (1). Et de crainte qu'on puiſſe s'imaginer que la viande des grands vaſes étant plus expoſée à l'air que celle de la phiole, devînt par cette raiſon plutôt putride, j'enfermai de la viande dans une phiole pareille à celle dont je m'étois ſervi ci-devant, & j'obſervai que la viande ſe trouvant à l'étroit, cela ne ſervit qu'à hâter la putréfaction.

Ayant découvert par ces expériences, & un grand nombre d'autres de la même eſpece, que hors des corps les ſels alcalis volatils non-ſeulement ne diſpoſent point les ſubſtances animales à la putréfaction, mais qu'ils l'empêchent d'une maniere plus efficace que le ſel marin commun, il eſt à préſumer que les mêmes ſels pris en remedes, deviendront, (toutes choſes d'ailleurs égales) anti-ſeptiques. On ne ſauroit du moins ſuppoſer avec juſtice, qu'ils corrompent les humeurs plus que le vin ou les eſprits, qui, pris en trop grande quantité, peuvent exciter une fievre, & par accident occaſionner la corruption.

Expérience IV.

J'ai fait pareillement pluſieurs expériences avec des ſels alcalis fixes, & j'ai trouvé qu'ils n'avoient guere moins de vertus anti-ſeptiques que les volatils. Je fis les eſſais avec de la leſſive de tartre & du ſel d'abſynthe. Mais il ne faut pas confondre ici l'odeur déſagréable de ces mélanges, avec une odeur réellement putride, ni la vertu qu'ont les ſels lixiviels de diſſoudre quelques ſubſtances animales avec la putréfaction (2).

(1) On a gardé ce même morceau une année de plus, & il s'eſt maintenu ſans corruption & auſſi ferme qu'auparavant.

(2) J'ai remarqué dans les expériences ſur la viande, que quoique

EXPÉRIENCE V.

Il étoit naturel de conclure des expériences précédentes, que puisque les acides sont par eux-mêmes au nombre des anti-septiques les plus efficaces, & que les sels alcalis sont pareillement de cette classe, le mélange des deux jusqu'à saturation ne résisteroit guère moins à la putréfaction que l'acide seul. Mais dans les essais que j'ai fait avec de la viande, & le *spiritus Mindereri*, composé de vinaigre saoulé de sel de corne de cerf, & pareillement avec du jus de limon saoulé de sel d'absynthe, la vertu anti-septique étoit beaucoup moindre que lorsqu'on employoit séparément les acides ou les alcalis.

EXPÉRIENCE VI.

A l'égard des vertus comparées de ces sels sur la viande, j'ai éprouvé qu'une demi-once de jus de limon saoulée d'un scrupule de sel d'absynthe, résistoit à la putréfaction presque autant que quinze grains de nitre; mais lorsqu'on fit l'essai avec du fiel de bœuf, deux gros de ce mélange furent plus anti-septiques qu'un scrupule de ce même sel. De plus, le nitre comparé avec les sels neutres secs, poids pour poids, se trouva plus anti-septique, & préserva mieux la viande qu'aucun de ceux que j'avois éprouvé. Le sel ammoniac crud est celui qui approcha davantage du nitre, & même il le surpassa dans l'expérience avec du fiel de bœuf. Ceux

---

les sels alcalis fixes paroissent d'abord relâcher la contexture des parties fibreuses des substances animales; cependant après une infusion de quelques jours, non-seulement ces morceaux de viande ne se trouvoient point cirous, mais au contraire, plus fermes que ceux qu'on avoit mis simplement dans l'eau.

qui viennent ensuite, sont le sel diurétique, la dissolution du sel de tartre, & le tartre vitriolé, qui paroissent avoir à peu près les mêmes qualités anti-septiques.

EXPÉRIENCE VII.

J'ai jusqu'ici examiné les sels neutres communs qui, quoiqu'ils résistent d'une manière très-efficace à la putréfaction, sont cependant inférieurs à quelques substances résineuses, & même à quelques plantes que j'ai éprouvées. La myrrhe dans un menstrue aqueux, s'est trouvée au moins douze fois plus anti-septique que le sel marin. Deux grains de camphre mêlés avec de l'eau, conservent mieux la viande que soixante grains de sel marin; & je suis persuadé que si l'on pouvoit empêcher le camphre de s'évaporer ou de s'attacher aux parois de la phiole, un demi-grain, ou peut-être même une moindre quantité, auroit suffi. Une infusion de quelques grains de serpentaire de Virginie en poudre surpassa douze fois le même poids de sel marin. Les fleurs de camomille approchent beaucoup de cette vertu extraordinaire. Le quinquina est aussi anti-septique, & si je ne lui ai point trouvé cette vertu aussi forte que dans les deux dernieres substances dont je viens de parler, je ne l'impute qu'au défaut de dissolution de ses parties balsamiques que je ne pouvois extraire dans l'eau.

Les infusions des végétaux qui possedent cette vertu balsamique, sont préférables, en ce qu'étant communément exempts d'acrimonie, on peut les prendre en plus grande quantité que les esprits, les acides, les alcalis & même les sels neutres. Et comme dans la grande variété de substances anti-septiques, il peut s'y rencontrer quelques autres qualités utiles, il seroit fort à propos de revoir dans cette vue quelque partie de la matiere médicale.

Outre la vertu extraordinaire de conſerver les corps, j'ai découvert dans quelques-unes de ces ſubſtances la propriété de corriger la putréfaction après qu'elle eſt commencée. Mais je préſenterai une autre fois ces expériences à la ſociété royale, avec une table de différens dégrés d'efficacité des ſels comparés entre eux, & quelques remarques à ce ſujet.

MÉMOIRE II. (1).

Suite des expériences & des remarques ſur les ſubſtances anti-ſeptiques Table des vertus comparées des ſels pour réſiſter à la putréfaction. De la qualité anti-ſeptique de diverſes réſines, gomme, fleurs, racines & feuilles de végétaux, comparées avec le ſel commun. Tentatives pour corriger par le moyen des fleurs de camomille & du quinquina la corruption des ſubſtances animales. Conjectures ſur la cauſe des fievres intermittentes, & ſur l'action du quinquina dans leur cure.

N'AYANT fait qu'indiquer dans mon dernier mémoire les propriétés relatives de quelques ſels & ſubſtances qui réſiſtent à la putréfaction, je vais préſenter à la ſociété une relation particuliere de ces expériences & de quelques autres que j'ai faites depuis ſur le même ſujet.

EXPÉRIENCE VIII.

Je plaçai ſéparément dans des phioles dont l'embouchure étoit large, trois morceaux de bœuf frais & maigre, chacun du poids de deux gros. Je ver-

(1) Le 21 novembre 1750.

sai sur chacun deux onces d'eau de citerne. Je fis dissoudre dans l'une des phioles trente grains de sel marin (1); dans une autre soixante; mais la troisieme ne contenoit que la viande & l'eau. Ces bouteilles n'étoient guere plus pleines qu'à la moitié; & étant bien bouchées on les plaça au fourneau de lampe, à la chaleur du corps humain, ou de cent degrés du thermometre de Fahrenheit.

Environ dix ou douze heures après, la viande de la phiole où il n'y avoit point de sel, contracta une odeur foible, & trois ou quatre heures après elle se trouva putride. (2) La phiole avec les trente grains de sel, donna des signes de corruption une heure ou deux plus tard; mais celle qui en avoit soixante, conserva la viande en bon état pendant plus de trente heures. J'ai souvent réitéré cette expérience, & elle a toujours été suivie du même effet, à quelques variations près occasionnées par le degré de chaleur.

La grande utilité de cette expérience vient de ce qu'on a un terme de comparaison, suivant lequel on peut juger des vertus septiques & antiseptiques des diverses substances. Ainsi si l'eau avec quelque ingrédient conserve la viande mieux que lorsqu'il n'y en a point, ou que lorsqu'on y ajoute du sel, alors on peut dire que cet ingrédient résiste davantage à la putréfaction que l'eau seule, ou que trente ou soixante grains de sel marin. Mais si d'un autre côté l'eau, en y mêlant quelque chose, amene plutôt la corruption que lorsqu'elle est sans mélange, on doit regarder la substance qu'on y a ajoutée comme septique & comme produisant la putréfaction.

On a fait par cette raison les expériences suivan-

(1) Toutes ces expériences ont été faites avec du sel blanc ou bouilli, dont on se sert communément en Angleterre.

(2) Ces morceaux de viande étoient entiers; mais lorsqu'on les broie, si l'on y met la même quantité d'eau, la putréfaction commence en moins que la moitié de ce tems-là.

tes avec le même degré de chaleur & sur la même quantité de viande, d'eau & d'air, qu'on a spécifié ci-dessus, & avec les substances septiques & anti-septiques dont on parlera dans la suite, & qui ont été comparées avec ces étalons. Mais comme la plus petite quantité de sel ne conserva la viande guere plus de temps que l'eau seule, je comparai toujours les différentes substances anti-septiques avec la plus grande quantité : de sorte que lorsque je dis qu'une substance s'oppose à la putréfaction plus que le mêlange qui sert de terme de comparaison, j'entends plus que soixante grains de sel marin dissous dans deux onces d'eau.

EXPÉRIENCE IX.

J'examinai ensuite d'autres sels, & je les comparai en même quantité avec la dissolution de soixante grains de sel qui servoit d'étalon. Cette dissolution étant la plus foible, je la suppose égale à l'unité, & j'exprime la vertu proportionnelle des autres sels en nombres plus grands, comme dans la table suivante.

Table des vertus relatives des sels pour résister à la putréfaction.

Sel marin.	1.	
Sel gemme.	1.	†
Tartre vitriolé.	2.	
Spiritus Mindereri.	2.	
Tartre soluble.	2.	
Sel diurétique.	2.	†
Sel ammoniac.	3.	
Mixture saline.	3.	
Nitre.	4.	†
Sel de corne de cerf.	4.	†
Sel d'absynthe.	4.	†

Borax.	12.	†
Sel de ſuccin.	20.	†
Alun.	30.	†

J'ai marqué dans cette table les proportions en nombres entiers, étant difficile & peut-être même inutile d'y apporter plus d'exactitude. Je me ſuis contenté d'ajouter ce ſigne † à quelques-uns, pour faire voir que ces ſels ſont plus forts de quelques fractions que les nombres entiers de la table ; excepté dans les trois derniers exemples où le même ſigne ſignifie que le ſel peut être plus fort de quelques unités (1). Le tartre vitriolé eſt marqué 2, quoiqu'il fallût un peu plus de trente grains pour qu'il égalât l'étalon ; mais m'étant apperçu que tout n'étoit pas diſſous, j'ai fait en conſéquence une déduction. D'un autre côté, comme il s'évapore une partie de la corne de cerf, ſa vertu réelle doit être plus grande qu'elle ne le paroît par la table. Le ſel de ſuccin eſt peu volatil ; & comme trois grains de ce ſel ſe ſont trouvés conſerver davantage la viande que ſoixante grains de ſel marin, il doit par conſéquent être eſtimé vingt fois plus fort. Ce ſel eſt à la vérité acide, mais comme la partie acide eſt fort peu de choſe, on doit, à ce qu'il ſemble, attribuer à quelque autre principe ſa grande qualité anti-ſeptique. Le *Spiritus Mindereri* étoit fait avec du vinaigre commun & du ſel de corne de cerf ; & la mix-

(1) On a comparé cinq grains de borax avec les ſoixante grains de ſel marin ; mais comme il conſerva la viande beaucoup plus long-temps, je penſe que trois grains auroient pu ſuffire. On auroit dû, en ce cas, eſtimer la force de ce ſel à vingt. Exemple ſingulier de la force d'un ſel, qui bien loin d'être un acide, eſt plutôt un alcali, ſi nous en pouvons juger par ſon goût urineux. Un grain d'alun ſe trouva plus foible que ſoixante grains de ſel marin, mais deux grains étoient plus forts ; la vertu de l'alun eſt par conſéquent entre trente & ſoixante, plus près cependant du premier nombre, comme on l'a vu par l'expérience.

ture saline avec du sel d'absynthe saoulé de suc de limon (1). La partie alcaline de l'un ou de l'autre de ces mélanges avec de l'eau seule, auroit résisté avec une puissance de 4 +, de sorte que l'addition de l'acide rendoit ces sels moins anti-septiques ; savoir le *Spiritus Mindereri* de la moitié, & la mixture saline d'un quatrieme ; circonstance à laquelle on n'avoit pas lieu de s'attendre.

Expérience X.

I. Je passai de-là aux résines & aux gommes, & je commençai par la myrrhe. Comme une partie de cette substance se dissout dans l'eau, de huit grains on en fit une émulsion. Mais comme la plus grande partie alla au fond, je ne pus compter que sur la dissolution d'un ou deux grains : elle conserva cependant la viande plus long-tems que l'étalon ; de sorte qu'on peut regarder la partie dissoluble de la myrrhe comme trente fois ou environ plus forte que le sel marin.

II. L'aloës, l'assa-fœtida & le cachou, dissous de la même maniere que la myrrhe ; allerent pareillement au fond, & montrerent une égale vertu anti-septique ; mais la gomme ammoniaque & le sagapenum en firent voir fort peu ; soit qu'ils s'opposassent plus foiblement à la putréfaction, ou que le principe le plus anti-septique fut tombé au fond avec les parties les plus grossieres. Trois grains d'opium dissous dans l'eau ne se précipiterent point, & résisterent mieux à la putréfaction que la mesure commune : mais je remarquai qu'il s'y engendroit plus d'air qu'à l'ordinaire, & que la viande devenoit plus

(1) On compare l'esprit de *Mindererus* & la mixture saline qui sont liquides avec des sels secs, sur la quantité de sels alcalis qu'ils renferment.

tendre, qu'avec tout autre anti-septique des plus efficaces.

III. De toutes les substances résineuses le camphre résista davantage. Deux grains dissous dans une goutte d'esprit de vin, cinq grains de sucre & deux onces d'eau surpasserent l'étalon, quoique pendant l'infusion, la plus grande partie du camphre se fût évaporée, ait surnagé, ou se fut attachée aux parois de la phiole. Si nous supposons qu'il n'y en eût que la moitié de perdue, le restant se trouvera au moins soixante fois plus fort que le sel marin ; mais si, comme je le pense, il n'y en resta que la dixieme partie, le camphre sera alors trois cents fois plus antiseptique que le même sel. Afin qu'on ne pût rien attribuer à la petite quantité d'esprit dont on avoit fait usage dans l'expérience précédente, je fis une autre dissolution de camphre dans une goutte ou deux d'huile ; ce mêlange se trouva en effet moins parfait, mais cependant supérieur à l'étalon.

EXPÉRIENCE XI.

I. Je fis une forte infusion de fleurs de camomille & de serpentaire de Virginie, & remarquant qu'elles surpassoient de beaucoup en efficacité celle dont je me servois pour mesure commune, j'en diminuai peu à peu la dose, & je trouvai que cinq grains de l'une ou de l'autre donnoient encore à l'eau bouillante une vertu supérieure à l'étalon. Or, comme nous ne pouvons supposer que ces infusions contiennent un demi-grain des parties balsamiques de ces végétaux, il s'ensuit que cette substance doit être au moins cent vingt fois plus anti-septique que le sel commun.

II. Je fis aussi une forte décoction de quinquina, & je mis tremper un morceau de viande dans deux onces de cette décoction, après l'avoir passée. Cette viande ne se corrompit point ; quoiqu'elle eût resté

deux ou trois jours au fourneau après que celle de l'étalon fut putride. La décoction devint pendant ce temps-là limpide par dégrès, tandis que les parties les plus grossieres tomberent au fond. Il paroît par là qu'une très-petite quantité de quinquina, moindre peut-être que celle de la ferpentaire ou des fleurs de camomille intimement unie avec l'eau, est douée d'une vertu anti-feptique considérable.

III. Le poivre, le gingembre, le safran, la racine de contrayerva & les noix de galle, de chacun cinq grains, de même que dix grains de fauge feche, de rhubarbe & de racine de valériane fauvage (1), infusés séparément, surpasserent soixante grains de sel. La menthe, l'angélique, le lierre terrestre, le séné, le thé verd (2), les roses rouges, l'absynthe commune, la moutarde & le raifort, étant pareillement infusés séparément, mais en plus grande quantité, se trouverent plus anti-feptiques que l'étalon. Et comme on ne fauroit fuppofer qu'ils donnent dans l'eau plus d'un grain ou deux du principe balfamique, nous pouvons les regarder comme doués d'une vertu très-forte, pour résister à la putréfaction. J'ai fait de plus un essai d'une décoction de têtes de pavots blancs, & une autre avec du fuc de laitue tiré par expression, & je les ai trouvés tous les deux au-dessus de l'étalon.

Il est aisé de voir par ces essais combien les anti-feptiques sont étendus; puisqu'outre les sels, les esprits fermentés, les épices & les acides, que tout le monde fait avoir cette propriété, il y a beaucoup de résines, d'astringens & de rafraîchissans qui se trouvent de ce nombre; & même de ces plantes

(1) Quoiqu'on ait fait cette expérience avec dix grains feulement de cette racine réduite en poudre, si l'on considère cependant le temps que cette dose résista à la putréfaction, on doit compter la racine de valériane au nombre des anti-feptiques les plus forts.

(2) On n'essaya point le thé-beu.

qu'on appelle alcalescentes, & qui sont supposées hâter la putréfaction. Le raifort, qui est de cette classe, se trouve particulièrement anti-septique. Pour dire le vrai, après ces essais, je me suis attendu à trouver presque toutes les substances douées de quelques degrés de cette vertu, mais je m'apperçus avec le secours de l'expérience, que quelques substances ne résistoient point à la putréfaction, & que d'autres la produisoient. Mais avant que de traiter cette partie de mon sujet, il ne sera pas hors de propos de rapporter quelques autres expériences qui ont une connexion plus intime avec les précédentes.

EXPÉRIENCE XII.

Après avoir vu combien ces infusions étoient plus anti-septiques que la dissolution de sel marin, je voulus savoir si ces plantes manifesteroient aussi cette vertu sans être infusées. A cet effet, je saupoudrai trois petites tranches de bœuf maigre très-minces, l'une avec du quinquina en poudre, une autre avec de la serpentaire, & la troisième avec des fleurs de camomille pareillement en poudre. On étoit alors au fort de l'été, & cependant après avoir gardé cette viande plusieurs jours, je trouvai que celle où l'on avoit mis le quinquina commençoit seulement à sentir ; les deux autres n'avoient aucune odeur désagréable. La substance de ces trois tranches étoit ferme, & particulièrement celle de la camomille, qui se trouva si dure & si séche qu'elle paroissoit incorruptible. Si le quinquina n'a pas eu le même effet, je crois qu'il faut l'attribuer à sa contexture qui est plus serrée.

EXPÉRIENCE XIII.

Je fis quelques essais pour rétablir dans son premier état de la chair putréfiée, par le moyen des

substances douces, parce que les esprits distillés & les acides violens, les seules liqueurs auxquelles on connoît cette propriété, sont par leur nature trop âcres & trop irritans pour pouvoir être toujours employés toutes les fois qu'on a besoin d'un correctif. A l'égard des sels, sans compter leur acrimonie, personne n'ignore que la viande une fois corrompue ne prend plus le sel.

Deux gros de viande, qui par sa corruption étoit devenue mollasse, spongieuse, & spécifiquement plus légere que l'eau, ayant été, après l'expression de l'air qui y étoit contenu, enfoncés dans quelques onces d'infusion de fleurs de camomille, je renouvellai cette infusion deux ou trois fois dans autant de jours. M'étant apperçu que l'odeur fétide avoit disparu, je mis ce même morceau dans une bouteille nette, avec une infusion nouvelle; je le gardai pendant tout l'été, & je le conserve encore; il est frais & d'une contexture ferme (1). Je suis venu à bout de la même maniere de rétablir en leur premier état plusieurs petits morceaux de viande putrides, par des infusions réitérées d'une forte décoction de quinquina, & j'ai constamment remarqué que non-seulement l'odeur fétide se dissipoit, mais encore que cette infusion rendoit aux fibres leur fermeté naturelle.

Or, le quinquina communiquant à l'eau une si grande quantité de sa vertu, il est naturel de penser qu'il sera encore plus soluble dans le corps par le moyen de la salive & de la bile. D'où il suit que c'est en conséquence de cette vertu anti-septique qu'il agit principalement. En partant de ce principe on peut rendre raison du succès qu'il a

---

(1) Je gardai un an entier, après la lecture de ce mémoire à la société, ce même morceau de viande dans la même infusion, & je le trouvai alors encore ferme & sain.

dans la gangrène & dans le dernier période des fievres pestilentielles, lorsque les humeurs sont évidemment corrompues. A l'égard des fievres rémittentes & intermittentes pour lesquelles le quinquina se trouve si spécifique, si nous jugions de leur nature par les circonstances qui les accompagnent dans les climats & dans les saisons où l'on est le plus sujet à ces maladies, nous regarderions la putréfaction comme une des principales causes de ces fièvres. Ce sont les grandes maladies épidémiques de tous les pays marécageux, & elles font plus de ravages après des étés chauds, dans un air chargé de vapeurs & qui ne circule pas. Elles commencent vers la fin de l'été, & continuent pendant toute l'automne. Elles sont plus dangereuses lorsque l'atmosphere est plus chargée des émanations des eaux croupissantes, qui deviennent encore plus putrides par les substances végétales & animales qui s'y pourrissent. La viande se gâte alors fort aisément; & les dysenteries & d'autres maladies putrides se joignent fréquemment à ces fievres. Les chaleurs disposent les humeurs à devenir âcres; les émanations putrides attirées par les poumons servent de ferment (1), & les brouillards si communs dans ces climats occasionnent une fievre en bouchant les pores, ou en ne recevant point la

(1) Il est à propos de remarquer que lorsque je fais usage ici & dans mes observations sur les Maladies des Armées, du mot *ferment*, pour désigner la cause qui change les humeurs, j'entends seulement la puissance qu'ont toutes les substances putrides animales de s'assimiler & de corrompre celles qui ne le sont point, comme on l'expliquera plus amplement dans le mémoire suivant, à l'expérience dix-huitième. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, que je ferai voir dans un des mémoires suivans, que les substances putrides animales deviennent des fermens dans le sens le plus rigoureux; c'est-à-dire, qu'elles agissent comme le levain de la bierre, lorsqu'on le joint à quelque substance végétale capable d'une fermentation vineuse. *Voyez* l'expérience XXVIII., & la suivante.

matiere de la tranſpiration. Plus ces cauſes dominent, & plus il eſt aiſé de ſuivre pas à pas cette putréfaction. Les nauſées, la ſoif, l'amertume de la bouche & les évacuations fréquentes de bile putride, ſont des ſymptomes ordinaires, & qui ſervent de preuves de ce que l'on a avancé. Nous ajouterons que dans les pays humides & dans les mauvaiſes ſaiſons, les fievres intermittentes commencent non-ſeulement par des ſymptomes de putréfaction, mais encore que ſi on les traite mal, elles prennent aiſément une forme dangereuſe, avec des taches livides ou des puſtules ſur la peau, ou une mortification des inteſtins. Mais il faut en même temps reconnoître que le quinquina détruit ſi promptement ces fievres, que ſa qualité fébrifuge doit être quelque peu différente de ſa vertu anti-ſeptique. Nous pouvons cependant remarquer que tous les remedes qu'on a trouvés utiles dans la cure des fievres intermittentes, outre les évacuations & le quinquina, corrigent puiſſamment la putréfaction, autant que je le puis ſavoir : tels que la myrrhe, les fleurs de camomille, l'abſynthe, la teinture de roſes, l'alun avec la noix muſcade, les acides vitrioliques, ou d'autre forts acides minéraux, avec des aromatiques.

Mes expériences ont eu jusqu'ici pour objet la chair ou les parties fibreuſes des animaux ; je vais maintenant examiner les effets que les antiſeptiques ont ſur les humeurs. Car quoique nous puiſſions conclure par analogie, que tout ce qui regarde la corruption des ſolides, ou les rétablit après leur putréfaction, doive agir d'une maniere ſemblable ſur les fluides, cependant comme cela ne s'enſuit pas néceſſairement, j'ai jugé à propos de faire de nouveaux eſſais que je préſenterai à la ſociété dans une autre aſſemblée, avec des expériences ſur les ſubſtances qui favoriſent la putréfaction.

MÉMOIRE. III. (1).

Expériences sur les substances qui résistent à la putréfaction des liqueurs animales, avec leur usage en médecine. Les astringens sont toujours anti-septiques ; mais les antiseptiques n'ont pas toujours une vertu astringente manifeste. De l'utilité de la putréfaction en général, & particulièrement dans l'économie animale. Des différens moyens de produire la putréfaction. Quelques substances reputées septiques ont une vertu contraire. Les substances réellement septiques, sont celles-là même qu'on a le moins soupçonnées de l'être ; savoir, la craie, les testacées & le sel marin.

APRÈS avoir donné une description où détaillé de la maniere d'éprouver les substances anti-septiques sur les parties fibreuses des animaux, je me contenterai de rapporter quelques expériences que j'ai faites avec les mêmes substances sur (2) les liqueurs animales.

EXPÉRIENCE XIV.

Des décoctions d'absynthe & de quinquina, des infusions de fleurs de camomille & de serpentaire, conserverent des jaunes d'œuf non-seulement beaucoup plus long-temps que ne le fit l'eau seule, mais même plus qu'une dissolution de sel commun. J'éprouvai pareillement que le sel de corne de cerf

(1) Lu le 15 novembre 1750.

(2) Les expériences suivantes, soit qu'on les ait faites au fourneau de lampe ou au feu, étoient toutes dans un degré de chaleur égal à celle du sang humain ; savoir, à environ cent degrés du thermomètre de Fahrenheit.

conservoit mieux cette substance que quatre fois le même poids de sel marin.

EXPÉRIENCE XV.

On empêcha pendant quelque temps du fiel de bœuf de se putréfier, en y mettant de petites doses de lessive de tartre, d'esprit de corne de cerf, de sel ammoniac & de la mixture saline ; on l'en empêcha encore beaucoup plus long-temps au moyen d'une décoction d'absynthe, d'une infusion de fleurs de camomille & de serpentaire, par des dissolutions de myrrhe, de camphre & de sel de succin. On mêla toutes ces substances à part avec le fiel, & elles se trouverent plus anti-septiques que le sel marin, & en apparence proportionnellement à leurs effets sur la chair. Le nitre seul ne réussit point ; & quoique quatre fois plus efficace que le sel marin pour conserver la chair, il lui est cependant inférieur lorsqu'il s'agit du fiel, & beaucoup plus foible que le sel ammoniac qui n'a pas tout-à-fait autant de vertu que le nitre pour conserver la chair. Le nitre fut bientôt dissous par le fiel, & il en sortit une grande quantité d'air, comme d'une liqueur en fermentation, & lorsque cela arriva, le fiel avoit commencé à se putréfier (1). Mais la mixture saline n'engendra point d'air, & s'opposa davantage à la putréfaction du fiel qu'elle ne fit à celle de la chair.

EXPÉRIENCE XVI.

Mon dernier essai fut avec de sérosité du sang humain, qui se conserva, au moyen d'une décoction

(1) Ce peut être, autant que je l'ai pu remarquer, la raison pour laquelle le nitre ne sauroit s'accorder avec l'estomac & les intestins, dans les cas où la bile est putride.

de quinquina, & d'une infusion de serpentaire, avec non moins d'efficacité que la chair. Mais le safran & le camphre parurent en cette occasion environ le quart moins anti-septiques qu'auparavant, soit que leur vertu conservatrice ne soit pas assez puissante lorsqu'il s'agit de cette humeur ; ou que, comme je le soupçonne, ils n'ajent pas été assez bien mêlés. Le nitre agit à peu près avec toute sa force, étant environ quatre fois plus efficace que le sel marin. Il engendra un peu d'air ; mais beaucoup moins qu'il ne le fit avec le fiel. Nous pouvons conclure de ces essais & des expériences précédentes, que tout ce qui préserve la chair de la putréfaction est universellement anti-septique, quoique ce ne soit pas toujours avec une force égale.

EXPÉRIENCE XVII.

Comme j'ai déjà montré comment on pouvoit rétablir de la chair putride dans son premier état, je terminerai cette partie de mon sujet par un essai semblable sur un jaune d'œuf. Ayant délayé dans un peu d'eau une partie d'un jaune d'œuf, je l'y laissai jusqu'à ce qu'elle se putréfiât. J'en mis quelques gouttes dans une phiole avec deux onces d'eau pure, & j'en mêlai deux fois autant avec une forte infusion de fleurs de camomille. Les deux phioles répandirent d'abord quelque odeur putride ; mais ayant été bien bouchées, & tenues pendant quelques jours près du feu, le mélange, où il n'y avoit que de l'eau, contracta une odeur fétide très-forte, & l'autre ne sentoit que la camomille.

J'ai rapporté jusqu'ici les expériences que j'ai faites sur les substances anti-septiques ; & il paroît par-là, qu'outre les esprits, les acides & les sels, nous possédons un grand nombre de substances qui résistent à la putréfaction, & qui sont douées de qualités échauffantes, rafraîchissantes, volatiles,

astrigentes

aſtringentes & autres ſemblables ; ce qui en rend quelques-unes plus propres que d'autres à remplir certaines indications. On connoît déjà de très-bons correctifs dans quelques cas de putridité, mais il y en a d'autres où ils manquent tout-à-fait. Nous ne ſavons encore comment corriger la ſanie d'un ulcère caucéreux ; cependant il y a tout lieu d'eſpérer que dans une auſſi grande quantité d'anti-ſeptiques, il s'en trouvera quelqu'un de propre à cet effet.

Il eſt d'ailleurs à remarquer que de même que différentes maladies d'une eſpece putride exigent différens anti-ſeptiques, ainſi la même maladie ne céde pas toujours au même remède. Par exemple, le quinquina ne réuſſira point dans la gangrène ſi les vaiſſeaux ſont trop pleins, ou le ſang trop épais. Mais ſi les vaiſſeaux ſont relâchés, & le ſang dans un état de diſſolution, ou diſpoſé à la putréfaction, ſoit par une mauvaiſe conſtitution, ou pour avoir abſorbé quelque matiere putride, le quinquina eſt alors un ſpécifique ſouverain. On doit s'en ſervir avec de ſemblables précautions dans les plaies, ſur-tout s'il y a eu du pus abſorbé, ſi les humeurs en ſont infectées, & s'il en réſulte une fievre hétique. Mais lorſque les ſymptômes inflammatoires dominent, le même remède en augmentant la tenſion des fibres (état bien différent de l'autre), occaſionne tous les accidens fâcheux auxquels on doit s'attendre en pareil cas.

Il paroît par le ſuccès du quinquina dans les maladies putrides, que ſa qualité aſtringente n'a pas peu de part à la cure (1). En effet, la nature de la putréfaction conſiſte dans une ſéparation ou

(1) Tous les aſtringens paroiſſoient être de puiſſans anti-ſeptiques, & tous les anti-ſéptiques ont probablement quelque qualité aſtringente, quoiqu'elle ne ſoit pas toujours manifeſte.

défunion des parties. Mais comme il y a certains cas où les qualités aftringentes ne font pas fi néceffaires, on peut trouver dans la racine de contrayerva, la ferpentaire le camphre, & quelques autres fubftances, une vertu antifeptique très-forte, fans aucune qualité aftringente ; ou du moins avec fort peu. Plufieurs de ces remèdes étant d'ailleurs fudorifiques, ils opérent par cette raifon d'une maniere beaucoup plus sûre.

Je viens maintenant à la feconde chofe que je m'étois propofée, je veux dire mes obfervations fur les fubftances qui hâtent & accélèrent la putréfaction, objet qui n'eft pas moins utile ni moins digne de nos recherches que le premier. Car, mettant à part l'idée choquante qu'on attache communément à ce mot, nous devons regarder la *putréfaction* comme un des inftrumens dont la nature fe fert pour produire quelques changemens des plus importans & des plus falutaires. Par rapport à la médecine, nous favons que ni les fubftances animales, ni les végétales, ne peuvent devenir un aliment fans quelque degré de putréfaction. Plufieurs maladies tirent leur origine du défaut de cette action (1). La crife des fievres paroît dépendre en quelque forte de la pütréfaction (2), & même elle contribue à

---

(1) Quelques auteurs de grande réputation, entendent & expriment la même chofe par un défaut d'un degré convenable d'*alcalefcence* dans les humeurs. Mais j'ai fait voir dans le premier mémoire que ce terme étoit fujet à de grandes objections

(2) On doit remarquer qu'Hippocrate étoit de même fentiment, puifqu'il fait fi fouvent ufage du mot qui fignifie putréfier, comme d'un fynonyme pour le mot digérer. Ainfi, fuivant la remarque de Foëfius, σήπειν, *quod eft putrefacere, Hippocrati concoquere fignificat ; ut & σῆψις concoctionem.* Vid. *Œconom. Hippocrat. in voce.* σήπειν. Dans quelques-unes des premieres éditions de ces expériences, je citai par une méprife Gorræus au lieu de Foëfius, quoique Gorræus le jeune, dans fon édition des *Definitiones Medicæ*, fait à-peu-près la même remarque, fous l'article σηπτικὴ κοιλίη, où l'on voit cette expreffion : *Hippocrati libello* περὶ ἀνατομῆς *de ventriculo dicitur ubi*

produire la chaleur animale fuivant l'ingénieufe théorie du favant docteur Stevenfon (1).

Mais en fuivant ce fujet, je n'ai rencontré que fort peu de feptiques réels, & j'ai obfervé que plufieurs fubftances, qu'on remarquoit communément comme telles, étoient d'une nature tout-à-fait oppofée. Les moyens les plus généraux pour accélérer la putréfaction, font la chaleur, l'humidité & un air qui ne circule point; ce qui étant fuffifamment connu, j'ai paffé outre fans faire aucune nouvelle expérience à ce fujet. Le lord Bacon (2) & quelques chymiftes ont fait naître l'idée d'une fermention putride, analogue à celle qui arrive aux végétaux; & comme il y a une grande connexion entre cette fermentation & la contagion, j'ai fait l'expérience fuivante pour répandre plus de lumiere fur ce fujet.

---

fit concoctio, velut cibos concoquens aut putrefaciens. Il paroît propable que la coction, fuivant les anciens, eft une efpece de putréfaction, puifque dans cet état les humeurs font toujours beaucoup plus fluides, & plus propres à paffer dans les plus petits vaiffeaux où elles s'arrêtoient auparavant. Or, la réfolution ou l'atténuation eft un caractere inféparable de la putréfaction; & nous remarquons fouvent par la fétidité des fueurs & des autres excrétions qui fuivent une crife, des marques indubitables d'un haut degré de corruption. Le temps de la réfolution ou putréfaction dépend du degré de chaleur, du tempérament du malade, & de la partie où fe trouve l'obftruction. De-là vient cette variété dans différentes fievres, & cette uniformité dans celles du même genre. Enfin la réfolution différe de la fuppuration, en ce que celle-ci s'étend aux vaiffeaux mêmes, & que celle-là eft bornée aux humeurs. Cette maniere de parler eft hors d'ufage, à caufe du préjugé, que rien n'eft putride que ce qui répand une odeur fétide; au lieu que dans le fait, dès qu'une fibre devient plus lâche, & une humeur plus fluide, on peut les regarder comme commençant à devenir putrides; foit que ce changement tende à une meilleure fanté, ou à la deftruction de la machine, & qu'il foit agréable ou difgracieux aux fens.

(1) *Voyez* fon Effai fur la caufe de la chaleur animale, inféré dans les effais de médecine, vol. 5. Le lecteur trouvera dans ce traité plufieurs obfervations curieufes fur la putréfaction animale.

(2) Vid. *Nat. Hift. Cent. 4. Exper.* 330.

EXPÉRIENCE XVIII.

Un brin de fil ayant été trempé dans un jaune d'œuf déjà putride, on l'enferma dans une phiole avec la moitié d'un jaune d'œuf frais délayé dans un peu d'eau. On mit l'autre moitié avec la même quantité d'eau dans une autre phiole, & toutes deux étant bien bouchées, on les laissa près du feu pour se putréfier. Le fil infecta le jaune frais; car on apperçut plutôt la putréfaction dans la phiole qui contenoit le fil que dans l'autre. Mais on ne recommença pas cette expérience.

La viande se corrompt de la même maniere, beaucoup plus vîte dans un air renfermé que dans un air libre. Car les parties les plus putrides étant aussi les plus volatiles, elles sortent continuellement de la substance corruptible & se dispersent avec le vent; mais lorsque l'air croupit & ne circule point, elles restent autour du corps, & agissant comme un ferment, elles excitent & accélèrent la corruption (1).

---

(1) *Corpus in putredine existens, alii (corpori) à putredine libero facillime corruptionem conciliat; quia illud ipsum (corpus) quod in motu intestino jam positum est, alterum quiescens ad talem motum tamen proclive, in eundem motum intestinum facile abripere potest. Stahli. Fundam. Chymiæ, part. 2, tract. 1. sect. 1, cap. 5.*

C'est sous ce point de vue que Sthal & d'autres fameux chymistes ont considéré un *ferment putride*, & ils se servent communément de la même expression. Becher (*in Physic. subterran. lib. 10, sect. 5, cap. 1, n°. 34*,) en parlant d'une substance corrosive putride, prise par maniere d'aliment, dit *fermentum universo sanguini imprimit*. Et M. Boyle se sert indifféremment des mots *fermentation* & *putréfaction* du sang dans l'ouvrage qui a pour titre : *Observations & experiences sur le sang humain*. Ces auteurs ont néanmoins grand soin de ne point confondre la putréfaction avec la fermentation des végétaux, se contentant de regarder ces opérations comme analogues. C'est pourquoi ils emploient le même terme pour exprimer l'*agent* putréfiant & fermentant, parce qu'il ne se trouve pas de mots plus expressifs dans les langues dans lesquelles ils ont écrit. Il seroit à sou-

EXPÉRIENCE XIX.

A l'égard des autres ſubſtances ſeptiques, dont font mention divers auteurs, je n'en ai trouvé aucunes qui le fuſſent réellement. On a regardé les ſels alcalis comme les principaux promoteurs de la putréfaction; mais l'expérience prouve le contraire. On peut, il eſt vrai, remarquer, au ſujet des alcalis volatils, que quoiqu'ils préſervent de la corruption avec une vertu quatre fois plus grande que celle du ſel marin; cependant ces ſels en petite quantité dans une infuſion chaude, amolliſſent & relâchent les fibres plus que l'eau ſeule ne le pourroit faire. Ils empêchent auſſi la circulation du ſang, & lorſqu'on les prend comme remède, ils atténuent peut-être & diſſolvent le ſang; mais ils ne ſont pas pour cela ſeptiques. Car, ces ſels putréfient ou diſſolvent ſi peu les fibres, lorſqu'on les applique ſecs, que j'ai conſervé dans une phiole plus de cinq mois, à compter du commencement de juin, un petit morceau de viande avec du ſel de corne de cerf ſeulement; & bien loin de ſe gâter, il ſe trouva plus ſain & plus ferme qu'auparavant (1).

---

haiter que pour éviter l'ambiguité, nous euſſions deux mots différens pour déſigner la cauſe qui excite ces deux mouvemens inteſtins. Mais on doit d'autant moins s'y attendre, que toutes les ſubſtances putrides animales ont de la diſpoſition à exciter la putréfaction animale, & une fermentation vineuſe dans les végétaux, comme il paroîtra par la ſuite de ces expériences.

J'ai inſiſté ſur ce point, d'autant plus que j'appréhendois que le fréquent uſage que j'ai fait du terme *ferment* dans les obſervations ſur les Maladies des Armées, ne fit croire à quelques-uns de mes lecteurs, que je tâchois de faire revivre la doctrine de la fermentation du ſang, telle que celle qui a lieu parmi les ſubſtances végétales; ce qui ſeroit fort éloigné de mon intention.

(1) On a conſervé ce même morceau de viande plus d'un an & demi après la lecture de ce mémoire, ſans qu'il ſe ſoit corrompu. On ne l'a pas examiné depuis ce temps-là.

EXPÉRIENCE XX.

Il est pareillement probable, par les essais sur les plantes anti-scorbutiques, que, dans cette classe, il ne s'en trouveroit aucune qui fut septique. Le raifort, une des plus âcres, est un anti-septique très-puissant ; & quoiqu'on ait éprouvé les carottes, les navets, l'ail, les oignons, le céleri & les choux comme alcalescens, bien loin de hâter la putréfaction, ils la retarderent.

EXPÉRIENCE XXI.

Le cas se trouva quelque peu différent avec les végétaux farineux qui furent examinés ; savoir du pain blanc en infusion, des décoctions de fleur de farine, d'orge & d'avoine ; car en mettant de la viande dans ces infusions, ils ne s'opposérent nullement à la putréfaction ; mais lorsqu'elle fut un peu avancée, ils la réprimerent en s'aigrissant. En digérant long-tems l'acide devint si fort, qu'il surmonta la putridité de la viande, & engendra beaucoup d'air. Ces phioles représentoient alors assez bien l'état où se trouvent les intestins foibles, dans lesquels le pain & les grains les plus doux se convertissent en un acide assez violent pour prévenir une dissolution & une digestion parfaite de la nourriture animale (1).

(1) On doit remarquer qu'en faisant cette expérience, je ne fis point alors attention à une fermentation qui suivit & qui fut la cause de l'acidité. Cette espèce de fermentation entre les substances animales & les végétales, qu'on a jusqu'à présent négligée, fera le sujet du mémoire suivant.

EXPÉRIENCE XXII.

J'examinai les mouches cantharides, les vipères deſſéchées, & le caſtoreum de Ruſſie réduits en poudre, qui ſont des ſubſtances animales, & que je m'attendois par cette raiſon à trouver ſeptiques. J'éprouvai d'abord les mouches avec du bœuf frais & de la ſéroſité de ſang humain, les vipères avec du bœuf ſeulement; mais ni l'une ni l'autre de ces ſubſtances ne hâta la putréfaction. Quant au caſtoreum, bien loin de l'exciter, douze grains ſeulement en infuſion y réſiſterent plus que l'étalon.

EXPÉRIENCE XXIII.

N'ayant trouvé aucunes ſubſtances ſeptiques où l'on devoit principalement s'attendre à en trouver, j'en découvris quelques-unes qui ne paroiſſoient pas devoir l'être, tels que la craie, les teſtacées, & le ſel commun.

On mêla vingt grains d'yeux d'écreviſſes préparés, avec ſix gros de fiel de bœuf & autant d'eau, & l'on mit ſeulement dans une autre phiole même quantité de fiel & d'eau. Les deux phioles ayant été placées au fourneau, la putréfaction parut beaucoup plutôt dans celle où étoit la poudre abſorbante que dans l'autre. Je mis auſſi infuſer trente grains de craie préparée, que je plaçai au même fourneau, avec la quantité ordinaire de viande & d'eau (1); & ayant ſecoué la phiole de tems en tems, je remarquai que ce mêlange non-ſeulement ſe trouva plutôt corrompu, mais encore que cette putridité fut plus forte qu'à l'ordinaire; & ce qui n'étoit jamais arrivé auparavant, cette viande fut diſſoute en quelques

(1) Savoir de viande deux gros, & d'eau deux onces.

jours en un parfait mucilage. Je réitérai cette expérience, & elle fut ſuivie du même effet ; ce qui me parut ſi extraordinaire, que je ſoupçonnai que quelque ſubſtance corroſive s'étoit trouvée mêlée avec la poudre. Pour en avoir la preuve, je fis piler un morceau de craie, j'en eſſayai trente grains qui parurent auſſi ſeptiques que les premiers. Je comparai la même poudre avec une quantité égale de ſel d'abſynthe, & l'on prit ſoin de les mêler également. Mais après trois jours d'une digeſtion chaude, le ſel n'avoit ni gâté, ni amolli la viande, tandis que la craie l'avoit pourrie & conſumée. Les effets des teſtacées en poudre de la pharmacopée, ne furent pas moindres. Mais les coques d'œuf parurent réſiſter dans l'eau à la putréfaction, & conſerver la viande plus long-tems que l'eau ſeule ne le faiſoit (1).

EXPÉRIENCE XXIV.

Pour eſſayer ſi les teſtacées diſſoudroient auſſi les végétaux, je les mêlai avec de l'orge & de l'eau ; & je comparai ce mêlange avec un autre mêlange d'orge & d'eau ſeulement. Après une longue macération au feu, l'eau ſeule fit gonfler l'orge, il devint mucilagineux & s'aigrit. Mais celle où on avoit joint des teſtacées réduits en poudre, conſerva le grain dans ſon état naturel, & quoiqu'elle l'amollit, il ne parut aucun mucilage & l'orge ne s'aigrit point.

EXPÉRIENCE XXV.

Rien ne pouvoit être plus imprévu, que de trouver que le ſel marin avoit la propriété de hâter la

(1) Cette expérience ſe fit avec des coques d'œuf réduites poudre groſſiere, & on ne la réitéra point.

putréfaction ; mais le fait est tel. Un gros de sel conserve deux gros de bœuf frais environ trente heures sans se corrompre, dans deux onces d'eau, & à une chaleur égale à celle du corps humain ; ou bien, ce qui revient au même, cette quantité de sel conserve la viande dans sa fraîcheur vingt heures de plus que l'eau seule ne le pourroit faire ; mais un demi-gros n'arrête la pourriture que deux heures au-delà de l'eau seule. On a déjà fait mention de cette expérience. Vingt-cinq grains ne l'avancent ni ne le retardent ; dix, quinze, ou même vingt grains la hâtent manifestement & l'augmentent (1). On doit encore observer que dans des infusions chaudes avec ces petites doses, le sel, au lieu de durcir la chair, comme cela arrive quand il est sec, dans une saumure, ou même dans une dissolution telle que celle que nous avons prise pour regle ; au lieu, dis-je, d'affermir la chair, il l'amollit & en relâche la contexture plus que l'eau seule ne le pourroit faire, quoique moins que ne l'eussent fait l'eau avec la craie, & l'eau avec les testacées réduits en poudre. Il résulte de tout ceci plusieurs conclusions ; je me borne à une seule.

On a supposé que le sel, assaisonnement indispensable de la nourriture animale, agissoit par une qualité anti-septique, & qu'il corrigeoit la trop grande disposition des viandes à la putréfaction. Mais puisqu'on ne le prend jamais dans les alimens au-delà de la quantité septique de notre expérience ; il paroît par-là que le sel aide à la digestion, principalement par une vertu septique, c'est-à-dire, en amollissant & en dissolvant les viandes ; action

(1) J'ai tâché de déterminer la quantité de sel la plus septique avec cette proportion de chair & d'eau ; mais je n'ai point été en état de le faire avec quelque exactitude.

bien différente de celle qu'on lui attribue communément (1).

MÉMOIRE IV (2).

Suite des expériences sur les substances septiques. Conjectures sur les causes du déclin des maladies putrides. De la différence entre les effets des testacées & ceux de l'eau de chaux. De la vertu que les substances putrides animales ont d'exciter une fermentation vineuse dans les végétaux, & de quel usage est la salive dans cette opération, avec une application de ces expériences à la théorie de la digestion.

LE sentiment commun est que le sel résiste à la putréfaction proportionnellement à sa quantité. Trouvant cette opinion si bien établie; je ne crus point par cette raison devoir m'en rapporter à mes premieres épreuves; mais je réitérai souvent les expériences que nous avons vues ci-dessus. Elles réus-

(1) Beccher est, autant que je le puis savoir, le seul auteur qui donne à entendre la qualité dissolvante du sel marin, & sa nature corrosive & putréfiante, quand on en fait un trop grand usage dans les alimens. *Et si carnes quoque & pisces sale condiantur, & longo tempore à putredine defendantur, tamen in statu suo mutantur, ob admistum salem, cujus acrimonia mortificantur ac corrosiva fiunt.... Hæc est ratio, quod soleamus in quotidiano usu salem edere, ut nempe crassiora digerantur & resolvantur; sed cum nimium eo utimur, necessario salis acrimonia mixti animalis compagem solvit & corrumpit, imo hoc in passu, si humiditas superveniat in horrendam putredinem ducit. Physic. Subterran. lib. 1. sect. 5, cap. 1, n°. 34.*

Cette qualité putréfiante du sel a été suffisamment confirmée par quelques expériences faites depuis sur la lumière que répand la mer, & qui provient de la putréfaction *Transact. philos. vol. 59, pag. 466.* Cette note a été ajoutée en 1770.

On doit observer qu'on a fait toutes les expériences ci-dessus avec du sel blanc ou bouilli, dont on se sert en Angleterre pour les usages ordinaires.

(2) Lu le 25 avril 1751.

firent de même qu'auparavant, & j'ai toujours remarqué que deux gros de bœuf frais avec du fel marin, depuis cinq jufqu'à vingt grains & deux onces d'eau, fe putréfioient plutôt que la même quantité de viande avec de l'eau feule.

EXPÉRIENCE XXVI.

I. Je fis enfuite des recherches pour découvrir fi de petites dofes d'autres fels neutres ou alcalis étoient pareillement feptiques; mais en examinant le fel ammoniac, le nitre, le tartre vitriolé, le fel diurétique, le fel de corne de cerf & le fel d'abfynthe, je ne m'apperçus point qu'ils le fuffent; quoiqu'une foible diffolution de ces fels amollît la viande, le fel de corne de cerf produifant cet effet davantage, & le nitre le moins de tous.

II. Le fucre ne hâte en aucune maniere la putréfaction. On a prétendu qu'un fyrop feul confervoit la viande mieux qu'aucune faumure; les effais que que j'ai faits me le font croire. Et j'ai remarqué par ces mêmes épreuves, qu'une foible diffolution de fucre eft anti-feptique proportionnellement à fa quantité. Mais ce qu'il y a de plus remarquable, c'eft que quoiqu'une foible diffolution foit bientôt furmontée par la putréfaction de la viande, cependant dès que le fucre en fermentant a produit un acide, il retarde de beaucoup cette difpofition à la putréfaction, ou même il la détruit entiérement. Ainfi les effets des fels & des farineux paroiffent être réunis dans le fucre. Car, en tant que fel, il s'oppofe d'abord à la putréfaction, ce que ne font point les farineux, & de même que les farineux, il réprime la putréfaction, lorfque la fermentation commence.

C'eft à cette qualité anti-feptique qui fe trouve dans le fucre, & à la grande confommation qui s'en fait aujourd'hui avec les alimens acides, que nous

devons peut-être attribuer en partie le déclin général des maladies putrides. Car, il est maintenant fort rare d'entendre parler de lépres (1), de scorbut putride, de dysenteries, de fievres pestilentielles & autres semblables maladies si fréquentes autrefois, & auxquelles se trouvoient particuliérement sujets ceux qui faisoient des excès en nourriture animale, sur-tout en viande salée (2). Il n'est pas moins douteux que plusieurs autres causes concourent pareillement à éloigner ces maladies; mais il seroit fort étranger à mon sujet d'en vouloir faire le dénombrement, ou de parler des inconvéniens qui d'un autre côté peuvent naître d'un usage immodéré des substances qui s'opposent trop à la putréfaction.

III. J'ai aussi réitéré les expériences avec les testacées, & en particulier sur le sang humain, & j'ai trouvé que les yeux d'écrevisse hâtoient la putréfaction du coagulum, & aussi celle de la sérosité; mais pas tout-à-fait si vîte.

EXPÉRIENCE XXVII.

I. Ayant dessein de voir l'action des testacées combinés avec les anti-septiques, j'infusai un demi-gros de la poudre composée de racine de contrayerva, avec la quantité ordinaire de chair & d'eau. Je remarquai que la partie testacée de cette composition affoiblit d'une maniere sensible cette racine, qui est un des plus forts anti septiques. Car, quoique après tout la poudre résistât à la putréfaction, ce fut cependant avec beaucoup moins d'efficacité que si on ne se fût servi que de la petite dose de

(1) Savoir la lepre des Arabes.

(2) Ajoutez ce qu'on a dit dans les observations, Part. III. Chap. VI. §. 6.

cette racine qui entre dans la compofition (1).

II. A ces recherches fur la craie & fur les teftacées, on a ajouté quelques expériences fur l'eau de chaux faite avec de la chaux de craie & de la chaux d'écaille d'huitre, car la chaux de pierre n'eft point en ufage ici. J'ai remarqué que quoique la chair de l'une ou de l'autre de ces infufions donnât fur le champ une odeur défagréable, comme celle d'une leffive ordinaire, elle ne devint pas cependant putride auffi-tôt que l'étalon. De forte que dans cet effai l'eau de chaux fit quelque petite réfiftance à la putréfaction, quoique la craie & les écailles d'huitre dont elle étoit compofée, fuffent deux fubftances feptiques. J'ai néanmoins remarqué que lorfque la putréfaction commence, elle ne devient guère moins défagréable dans cette compofition que dans

---

(1) La grande opinion qu'avoient quelques médecins du dernier fiècle des teftacées & de l'étendue de leur ufage étoit fondée fur l'hypotèfe que la plupart des maladies proviennent d'un acide, fans en excepter même les fievres Quoique cette théorie foit à préfent fort bornée, la même pratique eft cependant toujours en ufage, du moins dans les maladies aiguës; quelques-uns fe fervent de ces poudres par habitude, & d'autres dans la vue de rendre neutres les acides qu'on donne alors, afin qu'ils deviennent plus propres à entrer dans les veines lactées & à exciter une fueur. Autrement on ne voit pas trop comment ces abforbans pourroient corriger quelque acrimonie dans les premières voies ou dans le fang. Mais quelles que foient les difputes qui fe font élevées au fujet de leur manière d'opérer, prefque tous s'accordent à les croire incapables de nuire, quoique ces expériences puiffent faire douter qu'elles le foient toujours Je ne voudrois pas toutefois conclure de-là qu'on ne doit donner les teftacées que lorfqu'on veut détruire un acide; puifque pour guérir quelques maladies, il devient quelquefois néceffaire d'atténuer les humeurs & de relâcher les fibres par quelque degré de putréfaction. Hippocrate obferve qu'il y a des maladies dont une fievre eft le meilleur remede. Les principaux effets des remedes mercuriels confiftent dans une efpèce de diffolution feptique des fibres & des humeurs On peut par conféquent hâter la crife de quelques fievres, ou la rendre complette par le moyen des teftacées, quoique j'imagine qu'ils font plutôt de peu de conféquence dans la cure.

l'eau commune (1). Quoique d'autres aient observé que l'eau de chaux de pierre soit en quelque degré constamment anti-septique, je crois cependant probable que les vertus de ce remede ne consistent pas tant à prévenir la putréfaction, qu'à réprimer les acidités & les concrétions immodérées qui peuvent être cause de plusieurs maladies chroniques.

J'ai rapporté jusqu'à présent les expériences que j'ai faites sur les substances qui résistent à la putréfaction, & sur celles qui la favorisent. Il paroît delà que les premieres sont en grand nombre, & qu'il s'en trouve fort peu des secondes, quoiqu'il y en ait peut-être beaucoup plus qu'on n'en a découvert. J'ai borné dans cette derniere partie mes recherches aux substances qui causent la putréfaction hors du corps. Car, à l'égard du mercure & de certains poisons qui, pris dans l'estomac, ou absorbés par les veines, font le même effet que les septiques, je les ai omis à dessein, le sujet étant trop vaste pour que je pusse l'embrasser. Mais j'ajouterai à ce que j'ai déjà présenté à la société, quelques autres observations sur la corruption des substances animales, qui ont un rapport prochain avec les premieres, & qui peuvent être de quelque utilité en médecine.

EXPÉRIENCE XXVIII.

Je fis plusieurs mêlanges, chacun composé de deux gros de bœuf crud : de quantité égale de pain

(1) Le docteur Hales ayant fait depuis quelques expériences sur l'eau de chaux, confirme ce que je dis ici du peu de qualité anti-septique de la chaux de craie & de celle d'écaille d'huître : quoiqu'il ne fasse pas mention qu'il ait jamais remarqué qu'elle agit comme septique, il ne laisse pas de présenter à la Société royale mes raisons pour prouver comment cela peut arriver ; savoir, lorsque la craie ou les écailles ne sont pas suffisamment calcinées. *Voyez* les Transact. philosoph. vol. 48, n°. 103.

& d'une once d'eau. Le tout étant bien battu & broyé, on le mit dans des phioles bien bouchées, qui pouvoient contenir trois ou quatre onces, & on les plaça au fourneau de lampe, à la chaleur du corps humain, ou de cent degrés du thermomètre de Fahrenheit. Mais dans cette expérience & dans quelques-unes des ſuivantes, on laiſſoit tous les ſoirs refroidir le fourneau quelques heures.

I. Au bout de quelques heures tous ces mélanges commencerent à fermenter, & continuerent dans cette action environ deux jours (1). La fermentation fur la plupart du tems ſi violente, ſur-tout quand la chaleur fut quelques degrés au-deſſus de celle de l'étalon, que ſi les bouchons n'euſſent point quelquefois cédé, les phioles ſe ſeroient néceſſairement briſées. Le pain & la viande, qui dans les commencemens étoient au fond, s'éleverent bientôt, & à meſure que l'air s'échappoit, ils laiſſoient tomber quelques particules qui avoient ſurnagé dans le fluide. Il ſe forma ainſi un ſédiment reſſemblant à de la lie, tandis que les parties les plus légères, ou les fleurs, reſterent ſur la ſurface. Mais la fermentation continuant, elles allerent pareillement au fond; le goût & l'odeur acides des liqueurs, après la fin de l'action, pouvoient ſervir d'une nouvelle preuve de la fermentation précédente. Ce changement parut d'autant plus extraordinaire, que lorſque le mouvement commença, ces mêlanges tendoient à la putréfaction, & ils répandirent en effet, quelques heures après, une odeur déſagréable. Mais cette odeur putride diminua le jour ſuivant, & diſparut tout-à-fait avant la fin de la fermentation.

(1) J'ai remarqué par la ſuite que lorſque les phioles n'étoient pas bouchées, ou qu'elles l'étoient de façon que l'air pouvoit aiſément s'échapper, la fermentation ſe faiſoit en moins de la moitié de ce temps.

II. Je retirai souvent cette expérience avec le même succès. Et pour déterminer la part que la substance animale pouvoit avoir dans la production de ces effets, je fis des mêlanges de pain & d'eau seulement, qui resterent plusieurs jours au fourneau sans donner aucun signe de fermentation.

III. J'ajoutai à deux gros de viande fraîche le double de pain, & de l'eau à proportion, & ayant mis ce mêlange au fourneau, je remarquai que la fermentation eut lieu comme auparavant, & qu'elle n'eut d'autre effet que de produire un acide plus pur.

IV. On ajouta à la même quantité de viande & à une once d'eau, un demi-gros de pain seulement. La fermentation se fit néanmoins, & la liqueur devint acide au goût; mais son odeur étoit comme celle de vieux fromage.

V. On fit une autre combinaison avec de la viande & du gruau d'avoine au lieu de pain. La fermentation ne fut différente qu'en ce qu'elle se trouva plus forte, à cause que ce gruau n'avoit pas subi auparavant cette opération.

VI. J'essayai si le gruau d'avoine & l'eau fermenteroient seuls; mais quoiqu'ils le fissent, l'action ne fut pas, à beaucoup près, aussi forte que lorsqu'on y joignoit une substance animale.

VII. On fit aussi des expériences avec du pain & de la viande rôtie, qui eurent un effet semblable. Car, quoique la putréfaction se fit à peine sentir, & que la génération de l'air fut beaucoup moindre que dans la premiere expérience, la fermentation fut cependant complete, & les mêlanges devinrent acides.

VIII. Je variai la quantité, & je pris de la viande rôtie & du pain, de chacun une once, avec environ deux onces d'eau. Ce mêlange ayant été mis dans une phiole qui fut bien bouchée, on le laissa dans une chambre échauffée, où le thermomètre ne s'élevoit pas au-delà de soixante-cinq degrés. La fermentation commença tard & procéda avec lenteur;

teur ; mais ce qu'il y eut de plus remarquable, c'eſt qu'elle ne commença pas plutôt que le mêlange, ſans être devenu putride, acquit une odeur vineuſe, telle que celle des autres liqueurs qui fermentent ; l'odeur & le goût acide ordinaires en pareil cas, parurent enſuite vers la fin.

IX. Je mêlai une demi-once de pain, avec une once & demie d'eau, & une petite quantité de *coagulum* de ſang humain déjà putride. Après avoir mis ce mêlange au forneau dans une phiole bouchée, j'y remarquai quelques heures après une fermentation très-violente.

X. Je découvris la même qualité dans du fiel de mouton. Car ayant mis deux gros de pain avec une demi-once de cette liqueur dans une phiole, & l'ayant expoſée au fourneau de lampe, je m'apperçus que ce mêlange engendra de l'air le jour ſuivant, de même que dans les expériences précédentes. La fermentation continua pendant deux jours. Le fiel commença à ſe putréfier pendant ce tems-là ; mais il ſe rétablit par la ſuite, de ſorte que ſans être devenu acide, il paroiſſoit en auſſi bon état le ſixieme jour que le premier.

Il paroît par toutes ces expériences, que toutes les ſubſtances animales putrides, ou qui tendent à la putréfaction, ſont douées de la vertu d'exciter une fermentation dans les farineux, & même de la renouveller dans ceux qui ont fermenté auparavant.

XI. Après que ces mêlanges ſe ſont aigris, ils ne reviennent jamais à un état putride ; mais au contraire, ils deviennent de plus en plus acides. Ils le deviennent à un tel point, que deux mêlanges, l'un compoſé de deux gros de viande crue, d'autant de pain & d'une once d'eau ; l'autre égal en tout, mais auquel on avoit ajouté, dans le commencement, dix gouttes d'eſprit de vitriol, ayant été tous les deux expoſés pendant pluſieurs jours au fourneau de lampe, on les trouva tous deux égale-

ment acides. Pour rendre raiſon de cela, il eſt à propos d'obſerver que l'addition de l'eſprit prévenant la fermentation, le dernier mêlange n'eut d'autre acidité que celle que lui communiqua d'abord l'eſprit de vitriol.

XII. J'ai pareillement remarqué que l'acide qui provient de cette fermentation, a un goût auſtère & un peu ſalé, mais ſans aucune odeur déſagréable, à moins qu'on n'ait tenu les phioles bouchées pendant la fermentation. En ce cas, l'odeur reſſemble à celle du lait aigri, ou du fromage maigre.

Si l'on conſidere maintenant combien ces mêlanges engendrent d'air, & juſqu'à quel point ils s'aigriſſent par la fermentation, il doit paroître ſurprenant que ces mêmes choſes priſes comme alimens, cauſent ſi peu de dérangement dans le corps; & la difficulté ſeroit encore plus grande ſi la ſalive excitoit la putréfaction & la fermentation, comme quelques-uns le ſuppoſent (1).

EXPÉRIENCE XXIX.

Pour déterminer les effets de la ſalive dans la digeſtion, j'en mis un peu avec du bœuf crud réduit en pulpe, & je remarquai que ce mêlange, expoſé à la chaleur ordinaire, ſe putréfia beaucoup plus lentement qu'un autre où il n'y avoit point de ſalive.

---

(1) Le célebre Sthal met la ſalive au nombre des ſubſtances propres à exciter une fermentation végétale. *Vid. Fundam. Chymiæ. Part.* 1, *tract.* 1, *ſect.* 1, *cap.* 5. Ce ſentiment eſt devenu dominant, je crois, par la circonſtance ſuivante. Un voyageur, en racontant la méthode en uſage parmi quelques peuples Indiens pour faire une liqueur vineuſe, dit qu'ils mâchent d'abord le fruit ou le grain, avant que de le laiſſer fermenter. Mais tout ce qu'on en pourroit conclure, c'eſt que la ſalive, ſans accélérer la fermentation, la peut rendre plus égale & plus modérée, quand elle eſt une fois commencée, comme dans nos expériences; ce qui peut être néceſſaire dans un climat brûlant.

EXPÉRIENCE XXX.

I. Je pris deux gros de viande fraîche, même quantité de pain & une once d'eau, & j'y ajoutai autant de falive que j'en crus néceffaire pour opérer la digeftion. Ce mêlange ayant été battu dans un mortier, on le mit dans une phiole bouchée, expofée au fourneau de lampe, où il refta environ deux jours fans prefque aucune marque vifible de fermentation ; mais le troifieme jour elle devint très-fenfible. Je trouvai alors le pain & la viande élevée au-deffus de l'eau ; il fe forma cependant un fédiment, & il s'élevoit continuellement des bulles d'air ; en un mot, la fermentation fut complete, & fe manifefta pareillement par une odeur vineufe, de même que dans les liqueurs ordinaires qui travaillent. Cette action continua prefque deux fois autant que fi l'on n'eût point fait ufage de falive ; elle fut beaucoup plus modérée & engendra de l'air avec beaucoup moins de bruit. Lorfque la fermentation eut entiérement ceffé, le mélange avoit un goût purement acide, quoique plus foible que celui des premieres expériences, & je remarquai qu'il n'avoit point répandu dans les commencemens d'odeur putride.

II. Je variai pareillement cette expérience, comme j'avois fait la premiere, & je me fervis de viande rôtie au lieu de crue, & quelquefois de gruau d'avoine à la place de pain ; mais le réfultat fut toujours le même. Il y a une circonftance qui paroît mériter une attention particuliere. Une once de pain, autant de viande rôtie, environ deux onces d'eau & une petite quantité de falive étant battus enfemble, on le laiffa fermenter à une chaleur de foixante-cinq degrés. Ayant enfuite examiné la phiole avec un thermomètre, je trouvai

qu'elle étoit de trois degrés plus chaude que l'extérieur (1).

Il paroît par ces dernieres expériences, que si la salive est bien préparée, que s'il y en a une quantité suffisante, & que si elle est bien mélangé avec les alimens, elle retarde la putréfaction, prévient la fermentation immodérée, les vents & l'acidité dans les premieres voies. Mais si la salive manque, si elle est viciée, ou si elle ne se trouve pas bien mêlée avec les alimens, ces derniers se putréfient d'abord, deviennent ensuite acides, fermentent violemment & engendrent beaucoup d'air dans l'estomac & les intestins.

---

(1) Il est probable que dans une fermentation de cette espèce, la chaleur augmente beaucoup à proportion de la quantité du mêlange. Je doute fort que les substances animales ou végétales en aussi petite quantité, fermentant chacune séparément, pussent exciter quelque degré perceptible de chaleur; quoique les végétaux soient eux seuls capables d'acquérir une grande chaleur, assez forte même pour s'enflammer, s'ils sont entassés, pressés & humides. Mais dans ce cas, la putréfaction étant commencée, la fermentation se fait entre les parties septiques & les acides exactement comme dans les expériences précédentes.

MÉMOIRE V. (1)

Expériences & remarques sur la fermentation des végétaux par le moyen des substances animales putrides. Acide austère produit par ces fermentations. Probabilité que la plupart des végétaux peuvent fermenter sans en excepter ceux qu'on range parmi les âcres, les anti-scorbutiques & les alcalescens. De la fermentation du lait. Jusqu'à quel point les alimens fermentent dans l'estomac. De l'utilité de la salive dans la fermentation alimentaire. De différentes causes des indigestions. De la cause & de la cure de la chaleur d'entrailles, & d'où procédent les aigreurs d'estomac.

JE détaillai dans mon dernier mémoire quelques observations que j'ai faites sur la fermentation des farineux, par le moyen des substances animales; mais n'ayant point alors achevé tout ce que j'avois à dire sur ce sujet, je vais présenter à la société quelques autres expériences qui y ont rapport.

EXPÉRIENCE XXXI.

Après avoir vu les effets de la salive fraîche pour entretenir & pour modérer la fermentation, il me restoit à connoître ses qualités quand elle est putride. En ayant rassemblé à ce dessein une quantité suffisante, je la gardai environ trois jours au fourneau de lampe (2). J'en pris la quantité accoutumée, que

(1) Lu le 20 juin 1751.

(2) Ce fourneau étoit tiéde, ou environ au centième degré de thermomètre de Fahrenheit; & l'on doit toujours entendre qu'on a fait usage de ce même degré de chaleur dans les autres expériences, à moins qu'on n'avertisse du contraire.

Le docteur Alston ne faisant point attention à cette note, qui se

j'ajoutai aux mêlanges ordinaires de pain, de viande & d'eau; ce qui non-seulement accéléra la fermentation, mais la rendit encore plus violente, & engendra beaucoup plus d'air qu'il n'y en eût eu sans la salive. La corruption de la viande fut plus forte qu'à l'ordinaire; mais l'acide engendré par la fermentation la corrigea; de sorte que vers le tems où elle cessa de fermenter, le contenu de la phiole avoit une odeur & un goût acides, sans aucun reste de putréfaction.

Cette expérience sert encore à rendre plus probable que les substances animales ont la force d'exciter, proportionnellement à leur degré de corruption, une fermentation dans les farineux ordinaires.

EXPÉRIENCE XXXII.

Je pris deux gros d'un maquereau frais dépouillé de sa peau, avec une égale quantité de pain, & les ayant réduits à une consistance ordinaire, avec une once d'eau, je les mis au fourneau de lampe. J'y plaçai pareillement une autre phiole qui renfermoit le même mêlange, mais on y avoit ajouté de la salive fraîche; on y en mit aussi une troisieme avec même quantité de bœuf frais, de pain & d'eau seulement; qui devoit servir de terme de comparaison pour les deux autres. En moins de cinq heures après l'infusion, ce qui étoit enfermé dans les trois phioles commença à s'élever, à flotter sur l'eau, & à fermenter. Pendant cette action

---

trouve dans toutes les éditions de cet ouvrage, contredit, dans sa première dissertation sur la chaux vive, le résultat de mes expériences, d'après une qu'il avoit faite lui-même à une chaleur qui ne surpassoit pas celle de l'air à Edimbourg, sur la fin d'avril & au commencement de mai; & il allègue que je n'ai point spécifié le degré dont j'ai fait usage dans mes expériences sur la même substance.

je n'apperçus aucune différence entre la fermentation occaſionnée par le poiſſon, & celle qui fut produite par la viande, ſi l'on en excepte que la phiole du poiſſon conſerva plus long-tems l'odeur putride. Mais le jour ſuivant, la fermentation continuant, l'acide ſe manifeſta dans toutes les phioles, & le quatrieme jour (les bouchons ayant été ôtés la nuit d'auparavant) à peine pus-je appercevoir quelque différence entre la premiere & la troiſieme phiole qui ſervoit d'étalon, ni au goût, ni à l'odeur, & toutes deux étoient fort acides. La liqueur de la ſeconde phiole n'étoit pas auſſi acide & répandoit une odeur vineuſe, pareille à celle qu'on avoit remarquée auparavant, lorſqu'on mît de la ſalive fraîche avec le mêlange ordinaire de bœuf (1).

Ayant donc découvert, dans cet exemple, un rapport ſi exact dans la faculté qu'ont le poiſſon & la viande de cauſer la fermentation, & ſuppoſant que toutes ſortes de poiſſons avoient plus ou moins la même qualité, je ne réitérai point cette expérience avec aucun autre. Car, quoique je fuſſe perſuadé que pour établir des regles ſûres de régime, & pour mieux connoître les divers effets de la chair des animaux différens, priſe comme alimens, il ſeroit néceſſaire d'examiner de cette maniere pluſieurs eſpeces différentes, & de remarquer celles qui ſont plus ou moins propres à exciter la fermentation, & à engendrer plus ou moins d'acide; cependant comme ces recherches me meneroient trop loin, je les réſerve pour une autre occaſion, & me borne pour le préſent à continuer à examiner combien cette faculté d'exciter la fermentation ſe trouve étendue parmi d'autres ſubſtances animales.

---

(1) Expérience 30.

EXPÉRIENCE XXXIII.

Je fis par cette raison un essai avec des jaunes d'œuf frais. J'en mêlai un avec deux gros de pain blanc, & une once d'eau, & un autre avec la même proportion de pain & d'eau, auquel j'ajoutai de la salive. Mais quoique ces deux phioles eussent été quatre jours au fourneau de lampe, je n'apperçus aucun signe de fermentation, ni la moindre disposition à la putréfaction dans l'une ni dans l'autre. Me rappellant là-dessus l'observation de M. de Réaumur au sujet de la lente putréfaction des œufs non fécondés, je conclus que ces deux œufs étoient tels, & que c'étoit par cette raison qu'ils résistoient si long-tems à la putréfaction; ou bien qu'ils s'étoient conservés sains & exempts de corruption, & par conséquent de fermentation par quelque acidité du pain; ce qui est plus vraisemblable. De sorte qu'on ne doit pas regarder cette expérience comme une exception au principe général, que toutes les substances animales en se putréfiant deviennent un ferment à l'égard des farineux.

EXPÉRIENCE XXXIV.

Ayant remarqué que la liqueur produite par toutes les fermentations avoit un goût non-seulement acide, mais austère, afin d'être assuré que cela ne provenoit point de l'alun qu'on accuse les boulangers de mêler avec leur pain, je fis un semblable essai avec du biscuit de mer qui donna la même espece d'acide astringent que l'autre; & je me rappelle que le gruau d'avoine avoit un acide fort peu différent du reste.

Nous avons vu jusqu'à quel point quelques farineux sont capables de fermenter par le moyen des substances animales putrides, & combien il est pro-

bable que les autres végétaux de cette claſſe ont la même qualité que ceux qui ont ſervi pour les eſſais ; nous allons maintenant rapporter quelques expériences faites ſur des végétaux d'une eſpece différente.

EXPÉRIENCE XXXV.

Je mis dans une phiole deux gros de bœuf frais, avec une poignée d'épinards nouvellement coupés & deux onces d'eau. Je mis dans une autre même quantité de viande, une demi-once d'épinards bouillis & deux à trois onces d'eau. Dans une troiſieme, même poids de viande, une demi-once d'aſperges fraîches & deux onces d'eau. Dans une quatrieme, un pareil mêlange ; mais les aſperges étoient cuites. La cinquieme contenoit même quantité de bœuf avec une poignée de *cochlearia* des jardins & deux onces d'eau. La ſixieme & derniere phiole ſervoit d'étalon, & contenoit le mêlange ordinaire de bœuf, de pain, & d'eau ſeulement. Toutes ces ſubſtances avoient été broyées à l'ordinaire.

En moins de cinq heures après que j'eus placé ces phioles au fourneau, je trouvai dans un état de fermentation, non-ſeulement l'étalon, mais encore les deux phioles aux aſperges ; le mouvement étoit ſurtout extrêmement vif dans celle des aſperges crues ; mais dans toutes les deux la fermentation alla beaucoup plus haut & engendra plus d'air que l'étalon. L'action fut la même à d'autres égards. Car la viande acquit d'abord une odeur putride, & la perdit enſuite. Le jour ſuivant, ou environ trente heures après l'infuſion, l'acide prévalut, & quoique beaucoup plus foible que celui de l'étalon, il étoit cependant aſſez fort pour faire cailler le lait. Mais la grande différence entre la fermentation des aſperges & celle du pain, conſiſtoit en ce qu'après que le mêlange de pain ſe fût aigri, il reſta en cet état ;

au lieu que l'acidité dans la phiole aux aſperges ; étoit ſi foible que deux ou trois jours après elle céda aux progrès de la pourriture.

L'action des épinards fut fort peu différente ; ils fermenterent environ une heure plus tard que l'étalon , & les cruds un peu plus tard que les cuits. Leur fermentation fut plus modérée que celle des aſperges ou du pain , il s'y engendra beaucoup moins d'air , & d'une maniere moins tumultueuſe. En même-tems que l'étalon devint acide , on put diſtinguer le même changement dans les phioles d'épinards , par le lait qu'ils caillerent ; mais après ce période , les deux mêlanges d'épinards devinrent putrides comme on l'avoit remarqué des aſperges.

Le *cochlearia* fermenta d'auſſi bonne heure que l'étalon , mais plus modérément & ſans engendrer tant d'air. On s'aſſura de ſon acide de même que dans les expériences précédentes , c'eſt-à-dire , en faiſant cailler du lait ; mais ce mêlange différa en ce qu'après ce changement il continua à préſerver plus long-tems la viande de la corruption. Il paroît par-là , que quoique cette plante ſoit ſans aucun acide manifeſte , elle réſiſte néanmoins aſſez bien à la putréfaction.

Je fis d'autant plus d'attention à la fermentation du cochlearia , qu'on le range dans la claſſe des végétaux qui ne fermentent point, & par cette raiſon je réitérai l'expérience, qui fut toujours ſuivie du même ſuccès. Puiſque ces eſſais s'accordent avec les vertus qu'on a remarquées conſtamment dans cette plante au ſujet du ſcorbut de mer & de celui des pays marécageux , il paroît par conſéquent que c'eſt à tort qu'on l'a miſe au rang de ces remedes qui corrigent les acides & qui excitent la putréfaction (1). A l'égard des aſperges & des épinards ,

---

(1) Le ſcorbut de mer & celui des pays marécageux , ſeules &

quoiqu'ils ne renferment qu'un acide très-foible, cependant puiſqu'ils peuvent fermenter & qu'ils réſiſtent un peu à la putréfaction, on ne doit point les regarder comme ſeptiques, mais au plus comme des végétaux qui ſe corrompent aiſément. La promptitude avec laquelle les aſperges fermentent, paroît s'accorder avec la facilité qu'elles ont à ſe digérer dans l'eſtomac. Car, je ſuis porté à croire par toutes les expériences que j'ai faites, que les végétaux qui fermentent plus promptement à un fourneau dont la chaleur n'excéde pas celle du ſang humain, ſont d'une digeſtion plus facile.

Je n'ai fait d'expérience que ſur les plantes alimentaires dont on vient de parler, depuis que j'ai découvert la propriété qu'elles avoient de fermenter avec la viande putride. Mais je me reſſouviens qu'ayant fait une fois, dans une autre vue, un mêlange de viande, d'eau & de navets, & l'ayant laiſſé au fourneau pendant deux ou trois jours ſans y ſonger, la liqueur acquit alors un goût aigre; ce qui ne pouvoit être arrivé, à ce que je préſume, ſans une fermentation antérieure. Je conjecture delà, que toutes les plantes alimentaires qui ne ſont point trop amères ou aromatiques, fermentent à-peu-près de la même maniere que celles dont on vient de parler; & l'expérience ſuivante me confirme encore davantage dans ce ſentiment.

Expérience XXXVI.

I. On ajouta à une once de lait nouvellement tiré, quelques gouttes de coagulum de ſang humain, diſſout par ſa putréfaction. La phiole où

---

véritables eſpèces de cette maladie, paroiſſent venir évidemment d'une acrimonie putride. Les puſtules livides, la puanteur de l'haleine & la diſſolution du ſang & des fibres le ſont aſſez voir.

l'on avoit mis ce mêlange étant exposée à la chaleur ordinaire de cent degrés, au bout de quelques heures elle fermenta. Le mouvement intestin fut considérable, il se sépara beaucoup d'air, il s'engendra un acide qui fit cailler le lait & corrigea l'odeur putride.

II. Je réitérai l'expérience avec quatre onces de lait environ deux gros de sang corrompu ; & après une infusion tranquille de six ou sept heures, il s'ensuivit une violente fermentation, qui fit sauter le bouchon de verre, & l'écume se répandit pardessus, quoique la bouteille ne fût guère plus d'à moitié pleine. Mais puisqu'on peut considérer le lait comme le suc de plusieurs sortes de végétaux un peu assimilé en une substance animale, on peut juger par-là combien tous les végétaux ont de disposition à fermenter avec quelque chose de putride.

Or, comme il y a une si grande conformité entre le contenu de ces phioles, dans la plupart de ces expériences, & les alimens, on ne peut guère douter que la fermentation ne commence dans l'estomac dès qu'il s'y trouve quelque substance animale qui agit comme un levain & des végétaux disposés à fermenter.

Quelques anciens ont cru, aussi bien que les modernes, que les alimens fermentoient dans l'estomac ; mais comme jusqu'à présent on avoit ignoré la part qu'ont dans cette action les substances animales qui commencent à se putréfier, & qu'un mêlange de nourriture animale & végétale fermente de lui-même, il n'est pas étonnant que leur théorie ait été totalement rejettée par quelques auteurs, tandis que d'autres l'ont admise avec un grand nombre de restrictions. Nous ne concluerons pas de toutes les expériences que nous avons faites, que cette fermentation soit universelle & nécessaire, puisqu'il se trouve des personnes qui vivent mieux avec des végétaux qu'avec une nourriture animale. Quoi-

qu'en ce cas-là on puiſſe dire que les végétaux fermentent avec la ſalive, il eſt cependant certain que cette action doit être très-foible, & fort au deſſous de celle qui réſulte d'un mêlange de nourriture animale. Mais nous pouvons obſerver que les végétaux ſeuls ſans lait, ne fourniſſent qu'une nourriture foible, & que ceux qui joignent le lait aux végétaux, y trouvent un ſuc animal qui eſt déjà un peu préparé. On peut encore remarquer que les perſonnes auxquelles une nourriture végétale eſt plus néceſſaire, ſont celles d'une conſtitution hectique ou ſcorbutique. La ſalive étant alors dans un état de putréfaction, peut produire le même effet que la corruption de la nourriture animale opéreroit dans l'eſtomac, ſi l'on ſe portoit mieux. Sans ces circonſtances, la nourriture végétale convient mieux à ceux qui par de violens exercices, ou de rudes travaux, peuvent vaincre la viſcoſité du chyle qui n'a point fermenté. Tel eſt le cas du peuple dans les pays pauvres. Il ne fait uſage que de farineux, & ne mange point de viande. Lorſque l'âge ou les infirmités les empêchent de travailler, ils éprouvent de fréquentes indigeſtions; & après tout, ils ne paroiſſent pas ſe porter auſſi-bien, & vivent beaucoup moins de tems que ceux qui ſe nourriſſent d'un mêlange de ſubſtances animales & végétales.

On a remarqué que la fermentation commence dans les phioles, quatre ou cinq heures après l'infuſion; mais il faut entendre cela d'une fermentation ſenſible. Car on doit convenir que ces mêlanges commencent à travailler inſenſiblement beaucoup plutôt, & probablement dès qu'on les a mis au fourneau. Conformément à cette notion, il eſt à préſumer qu'après nos repas la fermentation commence, & ſe continue dans les premieres voies au point qu'avant que le chyle pénétre dans les veines lactées, les parties des alimens ſe trouvent auſſi diſſoutes & l'air auſſi dégagé qu'on l'obſerve dans les

phioles, lorsque le pain & la viande commencent à perdre de leur pesanteur spécifique, & à flotter dans l'eau. Mais nous ne prétendons point que dans l'état naturel cette fermentation soit assez poussée pour devenir vineuse ou acide, puisque le chyle est admis dans le sang avant que de souffrir une altération si considérable.

Nous avons vu l'usage de la salive pour modérer la fermentation, pour la continuer plus long tems, & pour réprimer la trop grande disposition qu'ont les substances animales à la putréfaction, & les végétales à l'acidité. Lorsque la salive est saine & en quantité suffisante, que l'aliment est bien préparé & qu'il n'y en a pas trop, la fermentation passe sans aucun tumulte & engendre très-peu d'air. Mais lorsque l'estomac est trop chargé, ou qu'on avale sans mâcher suffisamment; lorsque les viandes sont fermes ou grasses, ou lorsqu'on y joint des substances farineuses qui n'ont point fermentés; ou bien si la salive est viciée par quelque accident, si elle n'est pas en assez grande quantité, ou si elle n'est pas intimément mêlée avec les alimens, la fermentation devient tumultueuse, l'estomac se remplit de vents, & ce trouble extraordinaire étant accompagné d'une grande chaleur, occasionne cette incommodité, qu'on appelle chaleur d'entrailles. Et comme dans les expériences on a vu qu'une certaine quantité de salive étoit nécessaire pour modérer la fermentation, aussi trouvons-nous dans la pratique, que tout ce qui provoque une plus grande sécrétion de cette humeur, ou qui aide à la mêler avec nos alimens, est le meilleur remède pour de pareilles indigestions.

III. Si l'on ajoute au mêlange commun une substance huileuse, il en résulte une fermentation plus violente que la proportion ordinaire de salive ne sauroit modérer qu'on n'y ait ajouté quelque sel alcali fixe, comme je l'ai éprouvé. Comme j'ai pareil-

lement obſervé que ces ſels, ſans ſalive, arrêtent tout-à-coup non-ſeulement la fermentation violente dans les phioles, mais la ſuppriment auſſi pendant quelque-tems, il n'eſt point étonnant qu'ils ſoient un remède ſi sûr & ſi prompt dans la chaleur d'entrailles dont nous parlons, en ce qu'ils rendent non-ſeulement la ſalive plus ſavonneuſe, mais encore en ce qu'ils ſuſpendent la fermentation juſqu'à ce qu'une plus grande ſecrétion de cette humeur ait eu le tems de ſe faire & de ſe mêler avec les alimens.

La théorie qui réſulte de ces expériences, peut ſervir à rendre raiſon de pluſieurs autres incommodités de l'eſtomac ; mais je me borne à une ſeule pour le préſent. C'eſt l'aigreur de l'eſtomac occaſionnée par une liqueur tellement acide, qu'elle excorie le goſier & agace les dents. Pour découvrir la cauſe de cette acidité extraordinaire, j'ai fait diverſes expériences ſur nos alimens, & entre autres pluſieurs infuſions de pain dans de l'eau en proportion différente. Ces infuſions ayant été gardées quelques jours à une chaleur égale à celle du corps humain, elles devinrent très-peu acides, & beaucoup moins lorſqu'on y eut ajouté de la ſalive. Et à l'égard de la viande, elle eſt ſi éloignée de s'aigrir quand elle eſt ſeule avec de l'eau, que ſa corruption paroît directement oppoſée à l'acidité. Il eſt néanmoins certain que beaucoup de perſonnes ſont fort incommodées d'aigreurs, quoiqu'elles vivent de viande, de pain & d'eau ſeulement. Or, on peut à peine rendre raiſon de cela par les idées ordinaires de la digeſtion, & on le fait aiſément par le principe de la fermentation. Car, nous voyons par là que ce mêlange peut produire non-ſeulement un acide fort, mais auſtère, auſſi ſouvent que l'eſtomac eſt relâché, ou qu'il ne peut faire paſſer les alimens entiers dans les inteſtins : car ce qui en reſte, ayant le tems de fermenter d'une maniere

complete, ſe change par-là en une eſpece de vinaigre très-fort.

MÉMOIRE VI. (1)

Expériences ſur les ſubſtances qui hâtent, qui retardent, qui augmentent & qui diminuent la fermentation des alimens, avec des remarques ſur leur uſage pour expliquer l'action de la digeſtion, & comment, ſuivant les circonſtances, on peut l'aider par des acides, des amers; des aromatiques, du vin, &c. Quelles ſubſtances approchent davantage de la qualité digeſtive de la ſalive, & comment on doit les varier conformément au tempérament. De la différence entre l'action de la bile & celle des amers ordinaires. Le ſel marin hâte ou retarde la fermentation alimentaire ſuivant ſa quantité; mais les autres ſeptiques accélérent toujours cette action. En quoi les teſtacées, l'eau de chaux, & les ſels alcalis fixes s'accordent, & en quoi ils différent. Des alimens qui ſont les plus aiſés à digérer, & de ceux qui ſont les plus difficiles.

J'Ai fait part à la ſociété dans les deux mémoires précédens, de quelques expériences qui prouvent la fermentation générale des végétaux alimentaires par le moyen des ſubſtances animales tendantes à la putréfaction, ou déjà putrides; je vais mettre la derniere main à cette partie de mon ſujet, en rapportant quelques obſervations faites ſur les corps qui hâtent ou retardent, augmentent ou diminuent cette action; & je tâcherai comme auparavant de faire l'application de ces expériences à la médecine.

---

(1) Lu le 31 octobre 1751.

Expérience XXXVII.

I. J'ajoutai à deux gros de bœuf frais & à la même quantité de pain, une demi-once de vin rouge d'Oporto & autant d'eau. Je mis dans une autre phiole une once de petite bière commune, avec même quantité de pain & de viande. On délaya dans une troifieme phiole le pain & la viande avec une once d'eau, que l'on rendit un peu acide par le moyen de quelques gouttes d'efprit de vitriol. Et dans une quatrieme, je renfermai un femblable mêlange, avec la feule différence, qu'au lieu d'efprit de vitriol, je mis deux gros d'acide provenant d'une fermentation de pain, de viande & d'eau. Tous ces mêlanges ayant été réduits à la confiftance ordinaire, on les plaça au fourneau de lampe, où ils refterent trois jours fans engendrer d'air & fans donner aucun figne de fermentation. Mais deux cuillerées à thé de rhum ayant été ajoutées au mêlange ordinaire, ne retarderent la fermentation que de quelques heures, quoique le double ou le triple l'eût probablement fupprimée.

II. On fit infufer dans un des mêlanges ordinaires cinq grains des efpeces aromatiques de la Pharmacopée de Londres, dans un autre dix grains de graine de cumin, dans un troifieme un demi gros de fciure de faffafras. On mit à un quatrieme cinq grains de fafran, à un cinquieme cinq grains de mirrhe, & à un fixieme cinq grains d'aloës. Dans les deux derniers mêlanges, ces fubftances étoient diffoutes; mais dans les autres, on les fit infufer dans de l'eau bouillante, & lorfqu'elles furent réfroidies, on les verfa fur le pain & la viande broyés, comme dans les expériences précédentes. Outre cela, on prépara une autre phiole avec le mêlange commun, pour fervir d'étalon, afin de connoître par comparaifon leur maniere de fer-

menter, & le tems & le degré de la fermentation. Les chofes ayant été difpofés de la forte, & les phioles placées au fourneau de lampe, je remarquai que fi l'on excepte la phiole au faffafras, la fermentation commença dans toutes les autres beaucoup plus tard que dans celle qui fervoit d'étalon. Il y eut auffi cette différence, que les mêlanges aromatiques, fur-tout celui du faffafras, fermenterent violemment & engendrerent plus d'air que l'étalon, tandis que ceux du fafran, de la myrrhe & de l'aloës, fermenterent plus lentement & engendrerent moins d'air.

III. J'examinai de la même maniere l'abfynthe, la petite centaurée, les fleurs de camomille, la racine de gentiane & le thé vert. Je fis de chacun une infufion modérée; mais celle du thé fut très-forte. Je m'apperçus qu'ils retarderent confidérablement la fermentation, les fleurs de camomille & l'abfynthe fur-tout; & que tous, de même que les amers précédens, modérérent la fermentation; mais pas, à beaucoup près, autant que la falive.

IV. Je remarquai le même effet dans les décoctions de racine de valériane fauvage & de quinquina paffées au couloir. Mais lorfqu'on ne paffoit pas la décoction du dernier, c'eft-à-dire, lorfqu'il s'y trouvoit davantage de la fubftance, la fermentation devenoit beaucoup plus grande que dans l'étalon. Me rappellant alors une fermentation femblable dans le faffafras, & ce qu'on dit de celle dont eft douée l'eau de la Tamife, lorfqu'on la conferve dans des tonneaux de chêne (1), j'attribuai ces

(1) La grande difpofition qu'a l'eau de la Tamife à fermenter, & enfuite à fe purifier dans les voyages de long cours, eft affez connue. Il eft probable que cette qualité vient de la quantité extraordinaire de matière putride dont elle eft imprégnée à l'endroit où les matelots la prennent, c'eft-à-dire, un peu au-deffous du pont de Londres. Et comme je n'ai jamais entendu parler que cette eau ou toute autre fermentât ailleurs que dans des vaiffeaux de bois, ce

commotions plus violentes à la difpofition qu'ont toutes les efpeces de bois à augmenter la fermentation, quand on y fait infufer quelque chofe de putride. Mais quoi qu'il en foit, il eft très-vraifemblable que la vertu qu'a le quinquina de fermenter, peut bien être la caufe qu'un eftomac foible ne s'en accommode point quand on le prend en fubftance & que la dofe eft confidérable.

V. J'examinai de la même maniere le raifort, la graine de moutarde & le *cochlearia* des jardins, comme propres à fervir d'exemple pour les plantes chaudes alcalefcentes. Je remarquai que le raifort fufpendit long tems la fermentation, de même que les amers, la moutarde fort peu, & le *cochlearia* en aucune maniere. J'obfervai auffi que ces mêlanges, non-feulement fermenterent plus modérément que l'étalon, mais encore qu'aucune des fubftances dont on a fait mention ci-deffus; & en cela ils approcherent bien plus de la nature de la falive que tout ce que j'avois effayé jufques-là. Enfin, je remarquai dans les plantes âcres & amères qu'après une fermentation complete, l'acide qui en provenoit étoit beaucoup plus doux que celui de l'étalon.

Il paroît évident par ces expériences que les efprits, les acides, les amers, les aromatiques & les plantes anti-fcorbutiques chaudes retardent la fermentation, par la qualité qu'ils ont de corriger la putréfaction; & puifque la putréfaction & la fermentation font fi néceffaires dans la digeftion, tout ce qui s'oppofe à ces deux chofes, lui doit être totalement contraire. Mais lorfque les alimens féjournent trop long-tems dans l'eftomac & y fermentent trop, foit à caufe de fa foibleffe, foit

peut en conclure que le bois doit néceffairement renfermer quelque fuc végétal. Les tonneaux de chêne font fur-tout remarquables pour exciter la fermentation des liqueurs vineufes ordinaires.

parce que la salive manque ou qu'elle est putride; les acides, les amers, les aromatiques, le vin, &c. ont alors leurs diverses utilités ; les uns arrêtant la fermentation immodérée, & les autres fortifiant l'estomac & le mettant en état de se débarrasser à propos de ce qu'il contient.

Comme la petite bière, le vin & les acides supprimerent totalement la fermentation dans les phioles, on en pourroit conclure que cette action n'a pas lieu dans l'estomac lorsqu'on fait usage de ces liqueurs. Mais il faut remarquer qu'on avoit fait ces expériences sans salive ; car lorsqu'on fit de nouveaux essais avec une quantité suffisante de cette humeur, les mêmes mêlanges fermenterent alors très-bien, & seulement un peu plus tard que l'étalon. De plus, quand on fit usage de salive putride, les acides étoient si éloignés de n'être d'aucun service, qu'ils furent très-utiles pour prévenir les fermentations plus violentes que cette humeur corrompue auroit pu produire sans cela. Mais toutes les fois que l'acide l'emportoit sur la salive récente, il falloit alors exciter la fermentation en corrigeant cet acide par un sel alcali, ou par les poudres testacées.

Ces faits ne correspondent-ils point avec la digestion? Car les alimens les plus nourrissans & qui se digerent le mieux pour les personnes qui sont en santé, consistent dans un juste mêlange de substances animales & végétales avec de l'eau. Les tempéramens scorbutiques ou putrides exigent des acides, du vin, ou d'autres anti-septiques. Un acide surabondant dans l'estomac se corrige par des absorbans ; & dans un défaut de chaleur naturelle & une débilité d'estomac, le vin, les amers, les substances chaudes & acides deviennent nécessaires pour fortifier & ranimer les fibres.

Puisqu'un des grands usages de la salive est de modérer la fermentation, il est probable que les

ſubſtances qui approchent davantage de cette qualité, ſont les meilleurs ſtomachiques quand cette humeur manque. Les acides, les eſprits & les amers ſon de cette claſſe ; mais comme non-ſeulement ils moderent la fermentation, mais auſſi qu'ils la retarderent beaucoup, ils conviennent ſouvent moins que quelques anti-ſcorbutiques, qui retardent fort peu la fermentation, comme nous l'avons obſervé, & la tiennent cependant dans de juſtes bornes (1). A l'égard des aromatiques, quoiqu'ils aident la digeſtion par leur chaleur & leur *ſtimulus*, ils annoncent moins de vertu carminative que les amers & les anti-ſcorbutiques; parce qu'ils ont plus de diſpoſition à augmenter qu'à modérer la fermentation, & par conſéquent à engendrer de l'air qu'à le ſupprimer.

EXPÉRIENCE XXXVIII.

Ayant deſſein de comparer les effets de la bile avec ceux des plantes amères, je fis des épreuves ſur du fiel récent de mouton ; mais le réſultat ſe trouva fort différent de l'opinion commune, qui veut qu'il y ait de la conformité entre un amer animal & un végétal. Car, ayant ajouté une certaine quantité de fiel à de la viande, du pain & de l'eau, & ayant fait un ſemblable mêlange ſans fiel pour ſervir de terme de comparaiſon, je m'apperçus que la fermentation commença dans tous les deux, à-peu-près dans le même-tems, mais elle fut plus violente & plus tumultueuſe dans la premiere phiole que dans la derniere. Et même le fiel étoit ſi peu diſpoſé à empêcher la fermentation, que ſans y ajouter d'autre ſubſtance animale, il fermentoit

(1) Tels que la moutarde & le cochlearia des jardins. *Voyez ci-deſſus.*

avec le pain & l'eau, comme on a fait mention dans un mémoire antérieur. Or, puisque les amers végétaux sont anti-septiques, qu'ils retardent & modérent la fermentation, ils doivent par conséquent influer sur la digestion d'une maniere fort différente de la bile qui posséde toutes les qualités opposées. On ne sauroit donc être surpris de ce que les amers qu'on donne communément dans la jaunisse, pour suppléer au défaut de bile, aident si peu la digestion. Il se trouve néanmoins une qualité dans laquelle s'accordent les substances amères végétales, je veux dire, celle de corriger l'acidité. Car, je remarquai que quoique les mêlanges bilieux eussent perdu l'odeur putride ordinaire qu'ils avoient acquise au commencement de la fermentation; cependant ils n'eurent, par la suite, ni goût, ni odeur acide.

EXPÉRIENCE XXXIX.

En ajoutant du sel marin au mêlange commun, j'observai que la même quantité qui étoit septique dans les expériences précédentes, fit commencer la fermentation plutôt que dans l'étalon, & qu'une plus grande quantité la retarda. Ainsi deux gros de pain avec autant de viande, deux onces d'eau & dix grains de sel marin, fermenterent un peu plutôt qu'un semblable mêlange sans sel; mais lorsqu'on augmenta le sel jusqu'à un demi gros, la fermentation parut plus tard qu'à l'ordinaire.

Le sel d'absynthe & la lessive de tartre retarderent toujours la fermentation, & cela à proportion de leur quantité. Je ne fis aucun essai sur d'autres sels, persuadé qu'étant tous entiérement anti-septiques, ils résisteroient à la fermentation dans une certaine proportion.

EXPÉRIENCE XL.

Quelques grains d'yeux d'écréviſſes préparés, étant ajoutés au mêlange commun, amenerent la fermentation plus d'une demi-heure avant l'étalon, & la rendirent plus forte. La viande devint auſſi plus putride qu'à l'ordinaire ; cependant l'acide que cette action produiſit la corrigea. Mais en mettant vingt ou trente grains de cette poudre, la fermentation parut toujours plutôt & fut plus violente, & la viande, devenant une fois putride, ne ſe corrigea plus.

Les effets de l'eau de chaux différerent en ce qu'elle ne hâta point la fermentation, & en ce qu'elle ne la rendit pas ſi violente que ci-deſſus. L'action fut cependant vive, & lorſqu'elle eut ceſſé, il en réſulta une liqueur ni acide putride, mais d'une odeur agréable & ſemblable à celle du pain frais.

Ainſi les teſtacées, l'eau de chaux, & les ſels alcalis fixes s'accordent en quelque choſe & different en d'autres. Car les ſels réſiſtent à la putréfaction & à la fermentation, au lieu que les teſtacées l'excitent ; l'eau de chaux ne retarde point la fermentation comme les ſels lixiviels ; elle ne la hâte point non plus, & ne la rend pas ſi violente que le font les teſtacées ; cette eau étant en même-tems un peu aſtringente, elle eſt un excellent remède pour ceux qui ont l'eſtomac foible, avec un acide dominant ; comme l'ont expérimenté pluſieurs perſonnes ſujettes à la goutte, à la gravelle & d'autres maladies chroniques, qui paroiſſent dépendre de cette cauſe.

EXPÉRIENCE XLI.

Les ſubſtances animales qui ſervent d'aliment, tendant à la putréfaction, excitent toutes, autant

que mes recherches me l'ont fait voir pareillement la fermentation. Ainſi quand on conſerve la viande juſqu'à ce qu'elle devienne tendre, quoique toujours bonne, elle fermente plus promptement que la même eſpece employée plus fraîche. Mais quoique la fermentation vienne par ce moyen plutôt, cela ne la rend pas plus violente. La viande broyée dans un mortier, fermente plus vîte & avec moins d'impétuoſité que la même viande en morceau, ou qui n'eſt pas broyée ſuffiſamment; la viande crue fermente avec plus de violence que celle qu'on a fait rôtir. Toutes ces circonſtances ſe trouvent conformes à l'expérience, qui nous apprend que les viandes gardées juſqu'à ce qu'elles ſoient tendres, lorſqu'elles ſont cuites à propos & ſuffiſamment mâchées, ſe digerent le mieux, & que tout ce qui eſt lent à ſe corrompre, eſt auſſi très-peſant ſur l'eſtomac, toutes choſes d'ailleurs égales.

De toutes les ſubſtances animales, les œufs ſont les plus lents à ſe corrompre, & par conſéquent du nombre de celles qui ſont les plus lentes à exciter la fermentation. De-là vient qu'un œuf doit être, eu égard à ſon volume, la plus peſante de toutes les ſubſtances animales tendres. Quelques auteurs cependant conſidérant l'œuf ſous un autre point de vue, & ne faiſant attention qu'à la nutrition du poulet, l'ont regardé comme l'aliment le plus léger.

MÉMOIRE VII. (1).

Expériences & remarques sur la putréfaction du sang & d'autres substances animales. De la nature de la croûte inflammatoire, ou de la partie coëneuse du sang. De l'acide des excrémens. Avantages qu'on retire de l'observation des couleurs du sang corrompu. de la nature de la matiere purulente. La dissolution du sang, le relâchement des fibres & de l'émission de l'air sont des conséquences de la putréfaction. On rend par-là raison des divers symptômes des maladies putrides. La moëlle est lente à se corrompre. Le sang peut devenir réellement putride tandis que l'animal vit. Des effets différens des sels alcalis & des substances putrides sur les nerfs. Il n'y a, à proprement parler, qu'une seule espece de véritable scorbut, & elle provient d'une cause putride.

J'AI terminé dans mon dernier mémoire la partie qui a rapport à la fermentation vineuse des végétaux, excitée par un ferment putride ; je finirai par quelques expériences faites sur la putréfaction du sang & des parties plus solides du corps, dans la vue d'éclaircir quelques autres difficultés qui se rencontrent dans la théorie de la médecine.

Expérience XLII.

I. Le sang d'un homme attaqué d'une pleurésie fut divisé en trois parties. La croûte (2) épaisse inflammatoire fut mise dans une phiole, le *coagu-*

(1) Lu le 13 février 1752.

(2) Je veux dire cette partie du sang que M. de Senac appelle *la matière blanche qui se coagule d'elle-même.* Structure du cœur, Tom. 2, page 91.

lum dans une autre, & la ſéroſité dans une troiſieme. Ces phioles étant plus grandes qu'à l'ordinaire, elles contenoient beaucoup d'air. Après qu'on les eut bien bouchées, on les plaça au fourneau de lampe, dont la chaleur étoit de cent degrés, ſuivant le thermomètre de Fahrenheit. La croûte commença à ſe corrompre au bout de douze ou quatorze heures, la partie rouge ſuivit quelques heures plus tard; mais la ſéreuſe réſiſta près de quatre fois plus long-tems, ſans donner aucun ſigne évident de putréfaction. On réitéra cette expérience avec du ſang récent d'une autre perſonne pareillement attaquée d'une pleuréſie, & elle réuſſit de la même maniere.

II. M'étant une autrefois procuré du ſang avec une croûte épaiſſe inflammatoire, je ſéparai cette partie du reſte, & la diviſant en deux, j'en expoſai une à l'air dans une chambre, & je gardai l'autre dans une ſoucoupe que je couvris de ſa taſſe. Je fis cette expérience en été, & je remarquai que la premiere partie qui d'abord peſoit deux gros, avoit en vingt-quatre heures perdu la moitié de ſon poids par l'évaporation ſeulement; & deux jours après le tout ſe trouva réduit à une pellicule mince; mais la partie que j'avois couverte devint en peu de jours fluide par défaillance; au lieu qu'une partie du coagulum qu'on avoit laiſſé évaporer ſur une fenêtre en dehors, ſe forma en un gâteau épais, & le reſte de cette ſubſtance qu'on avoit conſervé dans une phiole bien bouchée, retint encore un degré conſidérable de cohéſion, quelques ſemaines après.

La croûte inflammatoire étant par conſéquent ſi ſoluble, ſi volatile & ſi corruptible, ne peut-on point conclure qu'elle contient une plus grande quantité de particules ſeptiques que toute autre partie du ſang? Je vais maintenant tâcher d'expliquer comment cela ſe fait.

On a fouvent agité la queftion, fi les fievres inflammatoires font d'abord occafionnées par un défaut de tranfpiration ou par quelque autre caufe, quoiqu'on n'ait guère douté que ce défaut ne fût au moins une fuite de ces fievres. Il s'enfuit par conféquent, que dans l'un ou dans l'autre cas, les particules les plus corrompues font retenues dans un tems où à caufe d'un degré de chaleur plus confidérable, les humeurs ont plus de difpofition à la putréfaction. Mais lorfqu'après la faignée, on laiffe repofer le fang jufqu'à ce que les parties homogènes aient eu le tems de s'unir, la matiere perfpirable & feptique fe fépare fur le champ de la férofité, comme étant la moins tenace, s'attache au coagulum, & s'embarraffe de plus en plus dans la partie coëneufe du fang qui s'éleve à la furface.

EXPÉRIENCE XLIII.

Les acides minéraux étant des anti-feptiques très-puiffans, je fus curieux de voir leurs effets fur des fubftances déjà putrides. Je verfai pour cela quelques gouttes d'efprit de vitriol fur un morceau de bœuf corrompu, & fur du coagulum de fang humain auffi putride, & je remarquai que cet acide au lieu d'adoucir la puanteur ne fit que l'augmenter, & par ce moyen elle devint ftercoracée, ou fe changea en une odeur femblable à celle qui fe fait fentir pendant la précipitation du foufre par un acide dans un menftrue lixiviel (1).

Ayant réitéré cette expérience avec de l'efprit de fel marin & avec du vinaigre, & le même ef-

(1) *Sciendum vero fulphur folutum alcalicis, dein mifto acido, præcipitari, albefcere*, fœtorem ingratiffimum putrefactorum excrementorum *exhibere.... fi tincturæ aureæ fulphuris acetum inftillas, mox* fœtor *prodit* ftercoreus *ex præcipitato fulphure.* Boerhaave, Element. Chem. Tom. 2. Proc. 159.

ſet en réſultant, on peut conclure de là que les émanations qui s'échappent des ſubſtances corrompues, conſiſtent principalement en *phlogiſtique* (1), ou principe ſulphureux, puiſque ces émanations s'uniſſent ſi aiſément avec les acides & qu'elles les volatiliſent; comme il paroît par l'augmentation & le changement particulier de l'odeur. Mais il eſt à propos d'obſerver que le *phlogiſtique* ne s'éleve pas ſeul d'une ſimple ſubſtance putride, mais qu'il ſe trouve combiné avec les parties ſalines du corps. Car, ce principe ſulphureux étant ſeul, n'eſt peut-être point ſenſible à l'odorat, & lorſqu'il eſt dépouillé de ces ſels, il n'eſt jamais peſtilentiel, autant que je le puis ſavoir. De ſorte que les particules nuiſibles des ſubſtances putrides paroiſſent conſiſter dans une certaine combinaiſon du principe ſulphureux avec le ſalin, leſquels étant unis irritent non-ſeulement les nerfs, mais excitent la corruption des humeurs en agiſſant ſur elles comme un ferment.

Il paroît auſſi par la même expérience que les déjections fécales avec leſquelles ce mêlange (celui d'une ſubſtance putride & d'un acide) a tant de rapport, contiennent ſans doute quelque acide violent combiné avec la matiere corrompue. On peut rendre raiſon par-là, pourquoi dans l'état naturel elles ſont ſi peu infectes; ce qui ne pourroit arriver ſi elles étoient totalement putrides (2).

EXPÉRIENCE XLIV.

Après avoir ajouté l'acide de la maniere qu'on l'a

(1) *Materiam & principium ignis, non ipſum ignem, ego* Phlogiſton *appellare cœpi; nempe primum igneſcibile, inflammabile, directe atque eminenter ad calorem ſuſcipiendum atque ſavendum habile principium. Stahlii Fundam. Theor. Beccherian.*

(2) *Voyez* les Obſervations ſur les maladies des armées, Vol. 2, page 171 & 172.

exposé dans la derniere expérience, j'essayai de rétablir ces substances dans leur état primitif de putridité par l'addition d'un sel alcali; mais en y versant de la lessive de tartre (ce qui fut suivi de l'effervescence ordinaire), je m'apperçus que le mêlange devint par-là d'une odeur beaucoup moins désagréable que la substance putride toute seule, ou jointe à un acide; circonstance à laquelle je ne m'attendois nullement. On peut sans doute rendre raison par-là des vertus des potions salines de Rivière, prises dans l'état d'effervescence, & que cet auteur recommande très-fort dans les vomissemens auxquels on est sujet dans les fievres pestilentielles (1).

EXPÉRIENCE XLV.

Afin de pouvoir examiner la couleur des différentes parties du sang corrompu, je m'en procurai une certaine quantité sans aucune croûte inflammatoire; je le divisai en coagulum, en sérosité mêlée avec quelques globules rouges qui tomberent au fond & en pure sérosité. On plaça au fourneau de lampe les vaisseaux qui renfermoient ces différentes liqueurs, & elles y resterent plusieurs jours, jusqu'à ce qu'elles fussent devenues parfaitement putrides.

Le coagulum d'un cramoisi foncé se changea en une couleur livide obscure, de sorte qu'en en délayant un peu dans l'eau, elle parut de couleur tannée. La sérosité dans laquelle les globules rouges avoient été dissous, parurent de la même couleur; mais la sérosité pure, après être devenue trouble, déposa un sédiment blanc & purulent, & se changea en une odeur verdâtre.

On peut apprendre par cette expérience, que la

(1) *Vid. Riv. Cap. de Febr. Pestilent.*

sanie des ulcères & celle du flux de ventre dysentérique est composée de sérosité teinte avec une légère quantité de sang rouge putréfié ; & que lorsque les vaisseaux séreux sont de couleur tannée, on ne doit pas toujours attribuer cette couleur à une inflammation, mais à une dissolution de quelques globules rouges mêlés avec la sérosité. La couleur du blanc de l'œil dans le scorbut putride, & dans l'état avancé de la fievre d'hôpital, en est un exemple. Pour lors, non-seulement la sérosité du sang tiré de la veine, & celle qui est attiré par les vésicatoires, mais encore la salive & la sueur seront teintes de la même maniere (1).

On ajouta quelques gouttes de ce coagulum putride à de l'urine récente d'une personne en santé. Elle devint sur le champ de couleur de feu, ce qui arrive si communément dans les fievres & dans le scorbut de mer. Après qu'elle eut reposé une heure ou deux, il s'y forma un nuage, ressemblant à celui qui s'observe dans l'urine crue dans les maladies aiguës ; & je remarquai aussi sur la surface une tache ou deux d'une substance huileuse, assez semblable à cette écume qu'on apperçoit dans le scorbut putride.

A l'égard de la sérosité verte, elle ne se rencontre peut-être jamais dans les vaisseaux d'un corps vivant ; puisque dans toutes les maladies les globules rouges étant dissous entrent dans les vaisseaux séreux, & lorsque la sérosité est ainsi teinte, elle ne peut jamais devenir verte. D'ailleurs comme cette humeur étant hors du corps est très-long-tems à acquérir cette couleur, on ne peut supposer qu'une personne survécût à une si grande altération dans le sang. Mais cette espece de sérosité se distingue dans les corps morts par la cou-

---

(1) *Voyez* les observations précédentes, page 178.

leur verte que la chair acquiert en se corrompant. Dans les viandes salées on attribue communément cette couleur à la saumure, mais à tort ; car elle n'a point la faculté de la communiquer, mais seulement de donner du goût & de corriger quelque peu les mauvais effets des alimens corrompus. Cette couleur verte dans les corps morts, s'apperçoit plutôt dans les intestins & les parties voisines, à cause de l'air des premieres voies, ce qui hâte la putréfaction.

Dans les ulcères malins & autres où on laisse croupir long-tems la sérosité, la matiere se trouve pareillement de cette couleur ; elle est toujours alors fort âcre. Mais les effets d'une sérosité verdâtre ne sont nulle part si à craindre que dans les cas d'un ascite où il s'en rassemble une si grande quantité. La société en a vu, il y a quelques années, un exemple frappant. M. Cox, chirurgien à Peterborough, faisant la ponction à une femme, quelques heures seulement après sa mort, fut tellement affecté par la vapeur empoisonnée de la sérosité verte, qu'il fut peu de tems après attaqué d'une fievre pestilentielle ; dont il ne réchappa qu'avec beaucoup de peine (1).

J'ai déjà remarqué que la sérosité du sang humain placée pendant quelque-tems seulement au fourneau de lampe, devient trouble long-tems avant que d'être fétide, & dépose peu à peu un sédiment qui ressemble à de la matiere bien dirigée. Je réitérai souvent cette expérience avec le même succès ; & j'ai pareillement remarqué que cette matiere ne change jamais de couleur, & ne se mêle plus avec la sérosité. Je conjecture par toutes ces circonstances que c'est une terre élémentaire destinée à la

(1) Transanct. philosoph. N°. 454, page 168. Abrégé des Transactions philosophiques. Vol. 9, Part. 3, Chap. 5, Art. 8, page 212.

nourriture ou à la réparation des solides. Je suis d'autant plus porté à suivre ce sentiment, que j'ai découvert un pareil sédiment dans de l'urine de personnes en parfaite santé, après qu'on l'eut laissée long-tems reposer. Je regarde ce dernier sédiment comme une surabondance de la matiere nutritive, ou qui avoit eu son application, mais qui cessoit alors d'être d'aucune utilité.

Ne pouvons-nous point conclure de-là, que la sérosité coule perpétuellement dans tous les ulcères; mais qu'à cause de la chaleur de la partie, & de la volatilité naturelle à nos fluides, elle est entiérement absorbée, ou s'évapore fort vîte, à l'exception de ce sédiment qui reste dans la plaie en forme de pus, & qui est si nécessaire pour la guérison? N'est-ce point par cette raison que les grands abcès affoiblissent beaucoup, le sang devant fournir autant de sérosité qu'il est nécessaire pour que cette substance reste en quantité suffisante? N'est-ce point par la même raison que les cautères font de plus puissantes diversions qu'on ne le croiroit, à en juger par la quantité de l'évacuation? Une once de sérosité ayant reposé pendant quelques jours, ne fournit pas davantage de cette matiere, autant que je l'ai pu conjecturer, que ce qui peut sortir tous les jours d'un cautère ordinaire ou d'un séton.

EXPÉRIENCE XLVI.

De même que la putréfaction atténue toutes les humeurs, elle relâche aussi, ou rend plus tendres les parties solides ou fibreuses des corps animaux. Cette observation est si commune & si peu disputée, qu'il est inutile de faire de nouvelles expériences pour la confirmer. Je me contenterai seulement de remarquer que cet état paroît être un des accidens des plus clairs des maladies qui dépendent de la foiblesse & du relâchement des fibres; comme il

il paroît dans toutes les fievres pestilentielles, & dans le vrai scorbut de mer & des pays maréca-geux, qui proviennent certainement d'une cause putride.

On peut par cette circonstance rendre raison de la grosseur monstrueuse du cœur, du foie & de la rate si commune dans ces maladies. Car supposé que la croissance naturelle de ces parties cesse lorsque les fibres sont devenues assez rigides pour balancer l'effort que fait le sang pour les étendre ; si la corruption relâche de nouveau ces fibres, il est naturel que ces mêmes parties recommencent à croître (1). Les personnes qui moururent de la derniere peste, à Marseille, nous fournissent plusieurs exemples remarquables de ce fait. Ils ont été communiqués à la société par M. Didier, un des médecins du roi de France, & publié de nouveau avec (2) un grand nombre d'autres de la même espece, dans une collection de mémoires sur cette funeste maladie (3). Il est à remarquer que de neuf dissections qu'on y rapporte, il est fait mention dans toutes de l'accroissement extraordinaire du cœur, & dans sept de celui du foie. Ainsi l'auteur observe dans la premiere, *que le cœur étoit d'une grosseur extraordinaire, & que le foie étoit le double de sa grandeur naturelle.* Second cas. *Le cœur se trouva d'une grosseur prodigieuse, & le foie beaucoup augmenté.* Troisieme cas. *Le cœur, le double de sa grosseur naturelle.* Quatrieme cas. *Le cœur fort gros, & le foie plus grand & plus dur qu'à l'ordinaire.* Cinquieme cas. *Nous trouvâmes le cœur d'une grosseur prodi-*

(1) Je tiens cette conjecture du savant & ingénieux docteur Thomas Simson, professeur en médecine à l'université de Saint-André.

(2) Transact. Philosoph. N°. 370. Abrégé des Transactions philosophiques, Vol. 6, Part. 3, Chap. 2.

(3) Traité de la peste.

gieuse. Sixieme cas. *Le cœur étoit plus grand que dans son état naturel, le foie se trouva aussi fort grand.* Septieme cas. *Le cœur étoit d'une grosseur prodigieuse, aussi-bien que le foie.* Huitieme cas. *Nous trouvâmes le cœur beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire, & le foie d'une grosseur prodigieuse.* Neuvieme cas. *Le cœur se trouva le double de sa grosseur naturelle, & le foie aussi plus gros qu'à l'ordinaire.*

A l'égard du scorbut, Eugaleous, auteur, qui s'est rendu célebre sur ce sujet, remarque que le foie & la rate grossissent souvent à un tel point, qu'on peut appercevoir la tumeur à l'extérieur (1). M. Poupart, qui a ouvert un grand nombre de personnes qui moururent de cette maladie, remarque qu'il a trouvé dans tous ceux qui moururent subitement, les oreillettes du cœur aussi grandes que le poing d'un homme, & pleines de sang coagulé (2).

Par rapport à la corruption des corps morts, un très-habile anatomiste qui a fait un nombre prodigieux de dissections (3), m'a appris que » de » toutes les partis du corps les visceres & les mus- » cles de l'abdomen se corrompent le plutôt après » la mort. C'est par cette raison que les anatomis- » tes ont pour regle de commencer leurs dissec- » tions & leurs démonstrations par ces parties qui » se gâtent le plus aisément. Cette prompte pu- » tréfaction peut s'attribuer à l'air renfermé dans » les intestins, ou aux vapeurs putrides de la ma- » tiere fécale, sur-tout dans l'état de maladie. » De-là vient aussi la prompte corruption du *psoas*,

(1) *Lib. de Morbo Scorbuto. Art. 31. Conf. Mead. Mon. & præc. Med. Cap. 16.*

(2) Mém. de l'Acad. royale des sciences, année 1699.

(3) Le docteur Hunter, qui m'a communiqué ce détail, m'a dit que n'ayant jamais fait d'observations exactes sur ce sujet, il ne me l'offroit que tel qu'il se présentoit dans sa mémoire.

» & de l'iliaque interne, en comparaiſon des muſ-
» cles des extrêmités. Les poumons ſe corrom-
» pent communément le plus vîte, après les viſ-
» cères de l'abdomen & les parties adjacentes; ſoit
» à cauſe de l'air qui croupit dans les véſicules
» bronchiales, ou de quelque reſte de la matiere
» de la tranſpiration qui peut agir comme un fer-
» ment & hâter la putréfaction. Car, lorſqu'on
» comprime le *thorax* d'une perſonne morte de-
» puis quelque-tems, on s'apperçoit de l'état pu-
» tride des poumons par la puanteur de l'air qu'on
» en fait ſortir. Le cerveau ſe diſſeque communé-
» ment auſſi-tôt qu'on peut le faire commodément
» après la mort; parce que lorſqu'il eſt dans ſon
» état le plus ferme, il n'eſt pas facile de le diſ-
» ſéquer & lorſqu'il eſt diſſous par la putréfac-
» tion, il n'eſt plus en état de l'être. Mais le doc-
» teur Hunter l'a trouvé, en différens cas, beau-
» coup plus ferme qu'il ne s'y attendoit, & auſſi
» ſain qu'aucune autre partie du corps, quoique
» gardé pendant quelque tems. Enfin, il ſe trouve
» une différence entre le cerveau & les autres
» parties du corps qu'il eſt bon d'obſerver; c'eſt
» que lorſqu'on les garde en plein air, il paroît
» que cela retarde plutôt la putréfaction, & il ſe
» couvre à l'extérieur d'une peau ſéche & luiſan-
» te; au lieu que toutes les autres parties du corps
» étant expoſées à l'air, ſe corrompent manifeſte-
» ment plus vîte, & toute leur ſurface ſe couvre
» d'un *mucus* putride ».

EXPÉRIENCE XLVII.

On regarde communément la moëlle comme la ſubſtance qui affecte le plus l'odorat quand elle eſt corrompue; peut-être par la ſeule raiſon que les os cariés ſont plus fétides que les autres ulcères. Mais quoi qu'il en ſoit, je ſuis porté à croire par l'expé-

rience ſuivante, que la moëlle en général doit ſe putréfier très-lentement.

Je mis une égale, mais petite quantité de moëlle de bœuf dans deux grandes phioles; j'ajoutai à l'une des yeux d'écréviſſe préparés. Ces phioles étant bien bouchées, je les plaçai auprès d'un feu entretenu pendant tout le jour dans une chaleur ſuffiſante pour fondre la moëlle, c'eſt-à-dire, au-deſſus de cent degrés du thermomètre de Fahrenheit, & je les y laiſſai près de cinq ſemaines. Cependant au bout de ce tems, je ne m'apperçus d'aucune odeur déſagréable dans la phiole où il n'y avoit que de la moëlle, & l'autre avoit une légère odeur rance.

Je conjecture d'après cette expérience, qu'on ne doit point attribuer à la moëlle l'odeur fétide d'un os carié, puiſque la corruption de cette ſubſtance tend plutôt à une odeur rance qu'à une odeur cadavéreuſe. Je ſuis par cette raiſon tenté de rapporter cette odeur forte à l'une des deux cauſes ſuivantes, ou à leur combinaiſon. La premiere peut venir de la poroſité de l'os qui retient la matiere corrompue plus long-tems qu'un ulcère ordinaire; la ſeconde vient de l'écoulement conſtant des vaiſſeaux, qui portent la partie rouge du ſang, qui une fois rompus dans une ſubſtance oſſeuſe, ne ſe reſſerrent pas auſſi aiſément que dans un ulcère ordinaire, & nous avons vu que la partie rouge du ſang eſt ſuſceptible d'un degré de corruption plus fort que la ſéreuſe.

Expérience XLVIII.

On ſait que la chair & le ſang ſont ſpécifiquement plus peſans que l'eau; cependant les cadavres, après avoir reſté quelque-tems au fond de l'eau, flottent ſur la ſurface, à cauſe de l'air que la putréfaction engendre dans les inteſtins. Ayant broyé dans un mortier & réduit en pâte un mor-

ceau de viande, & l'ayant mis dans une phiole avec de l'eau, que je plaçai au fourneau de lampe comme dans les expériences précédentes, je remarquai qu'après avoir refté quelques heures au fond, il furnagea avant que de donner aucune odeur fétide; quoique la corruption fe fit bientôt fentir après qu'il fe fut élevé à la furface. Il eft probable que les particules d'air incorporées avec la fubftance animale (1) commencent par fe dégager, & que fe trouvant raffemblées elles foulevent la chair, quoiqu'alors on n'apperçoive que très-peu de bulles d'air qui y foient adhérentes.

Bien plus, j'ai obfervé que le coagulum & la férofité du fang humain, ont donné de l'air après avoir refté quelque-tems au fourneau de lampe, & avant qu'on s'apperçût de la putréfaction. On pouvoit le difcerner aifément par l'air qui s'accumuloit dans les phioles. Car, l'air renfermé dans ce degré de chaleur, lorfqu'il ne s'y trouve aucune fubftance animale, fe dilate d'une maniere peu fenfible.

Lorfque la putréfaction des fubftances animales eft entiere, il s'engendre une quantité d'air confidérable. Ce fait eft tellement connu, que je me contenterai d'ajouter que j'ai toujours remarqué que la chair engendre beaucoup plus d'air que le fang; ce qui eft pareillement conforme aux expériences du favant docteur Hales (2).

Or, comme j'étois bien sûr que le fang & les autres fubftances animales ne fe trouvoient pas, dans le temps qu'elles commencent à donner de l'air, auffi putréfiées qu'on l'obferve dans quelques maladies putrides, je fus porté à croire qu'on pouvoit peut-être attribuer divers fymptomes du véritable

(1) Statique des végétaux, par Holes, chap. 6.
(2) *Vid. loc. citat.*

ſcorbut (1), à l'action de l'air contenu dans les vaiſſeaux, ſoit qu'il ſe trouve totalement détaché des humeurs, ou qu'il n'y ſoit incorporé qu'imparfaitement. Je n'ignore pas cependant qu'on peut m'objecter d'après l'expérience, qu'en injectant de l'air dans les veines d'un animal, il meurt ſur le champ avec des convulſions. Tout ce qu'on en peut conclure, c'eſt qu'on a plus introduit d'air que la circulation ne le pouvoit permettre ; & que ſi on y en eût moins introduit, cet animal auroit pu ſurvivre, quoique peut-être non ſans quelque mouvement irrégulier du ſang, des ſyncopes, des paralyſies, ou autres affections des nerfs plus légeres, ſuivant la quantité d'air injecté. Nous trouvons en effet quelques-uns des plus habiles naturaliſtes qui conviennent d'après l'expérience qu'on peut introduire de l'air dans les veines ſans tuer l'animal, pourvu que ce ſoit en petite quantité & peu à peu (2). Ceci ſe confirme encore par toutes les expériences qui ſe font ſur les animaux qu'on a mis ſous un récipient dont on a pompé l'air. Dès qu'on a fait ſortir l'air, ils commencent à s'enfler par tout le corps, & ils tombent en convulſion ; mais ſi on le leur rend à propos, ils en reviennent (3).

Les ſymptomes du ſcorbut invétéré, n'ont-ils

(1) J'entends toujours par le ſcorbut, la maladie des matelots, ou de ceux qui vivent dans un air humide, mangent des proviſions ſalées, & peu de lait & d'herbages, & ne boivent point de liqueurs fermentées.

(2) *Vena nempe jugularis vivi canis inflatur, protinus coagulatur ſanguis, & cita mors ſequitur liberum aeris per ſanguinem iter. Sed & pauco aere injecto, neque necatis animalibus, pulſus intermittens fit. (Redi, vol. 6, pag. 223.) reſpondit dudum Bergerus, poſſe bullas magnas aeris frigore ſuo coagulare ſanguinem, & immeabilitate obſtruere vias ; neque ideo aeris minimas particulas, ſenſim & parce admiſſas eadem mala facturas. Haller. Not. in Boerh. Prælect. Phyſiolog. vol. 2, p. 208.*

(3) Boyle Phyſico-Mechan. Exp. Mém. de l'Académie royale des ſciences, années 1700, 1707. Muſſchenbroek, Inſt. Phyſic. §. 1388.

pas quelque similitude avec ce que souffrent ces animaux ? Ceux qui ont eu occasion d'en voir les cas les plus dangereux, nous apprennent que les malades souffrent des douleurs vagues & cruelles, qui paroissent & disparoissent subitement, & que la saignée rend encore plus fâcheuses (1); ils ont aussi des tumeurs dans plusieurs parties du corps, différentes de toutes les autres (2) : ils sont sujets à des engourdissemens des membres subits & momentanés, à des convulsions & à des paralysies d'une espèce extraordinaire (3). Ajoutons à cela les effets des variations subites dans le poids de l'atmosphere, qui étant plus remarquables dans un tempérament de cette nature que dans tout autre, paroissent confirmer ma conjecture au sujet de la cohérence moins forte de l'air avec le sang dans les tempéramens scorbutiques.

Enfin il est à propos de résoudre les difficultés de ceux qui soutiennent qu'un animal ne peut vivre quand son sang est réellement putride, & qu'on ne peut par conséquent admettre tout au plus qu'une disposition à la putréfaction. Je réponds à cela, qu'indépendamment de la corruption de toutes les secrétion, aussi-bien que de toutes les excrétions qu'on a remarquées dans une infinité de cas, nous avons eu des exemples fréquens de la couleur tannée de la sérosité, de la dissolution du coagulum, même l'on s'est apperçu d'une odeur putride dans

---

(1) *Eugalen. de Morb. scorbut. Art.* 12. *& seq. Art.* 30.

(2) *Id. ibid. Art.* 18. M. Poupart remarque aussi qu'un grand nombre de malades ayant été admis à l'hôtel-dieu avec quelques symptomes alarmans, il avoit trouvé, en examinant la nature de leur mal, que c'étoit le scorbut dans un degré plus considérable que l'ordinaire. On observa entre autres choses des tumeurs par tout le corps, & les extrêmités paroissoient comme si elles étoient enflées. Mémoires de l'Académie royale des sciences, année 1699.

(3) *Eugalen. Art.* 11, 26, 27.

du sang nouvellement tiré (1). Si nous réfléchissons en effet que le sang qui se putréfie est à un degré de chaleur égale à celui du corps humain, nous serons convaincus que la transpiration par les poumons & les pores de la peau n'est pas plutôt arrêtée, ou même toute autre excrétion des parties les plus volatiles ou les plus putrides, qu'une dissolution commence dans toute la masse du sang, & si on ne la prévient pas à propos, elle occasionne infailliblement quelque maladie putride (2).

Si l'acrimonie est considérable, & que les nerfs en soient subitement affectés, il s'ensuit une fievre avec des symptomes putrides, un vomissement ou un flux de ventre; mais si elle s'accumule si lentement que les nerfs contractent une sorte d'habitude avec la putréfaction, il en résulte alors un scorbut.

---

(1) *Vapor, ex sanguine exhalans, est mitis, blandus, neque nares neque oculos afficiens; in statu tamen præternaturali plane eodem modo, & sudor morbificus & vapor ex ulcere manans atque evaporans, aut nares atque oculos ferit.* Schwencke Hæmatolog. pag. 90.

In morbis putridis, dissolutio cruoris quoque advertitur, præsertim pestis specie, in quibus non coagulatur sanguis (Scil. e venâ emissus) sed gangrænosus & putridus reperitur; quod etiam in eo sanguine observatur, qui post protractam inediam putridus & alcalinus factus est. &c. Id. ibid. pag. 129.

Sanguis qui per febres putridas detrahitur, sæpe animadvertitur non solum fœtidus & graveolens, sed & putridus; adeo ut nec sibi cohærere nec concrescere queat, omnibus scilicet ejus fibris putredine consumptis. Fernel. de Febrib. Cap. 5.

Denique notatu dignissimum est quod mihi nuperrime videre contigit, sanguis fœminæ cujusdam febre malignâ laborantis, per phlebotomiam detractus adeo fœtebat, ut ex ejus tetro odore tam Chirurgus quàm adstantes in animi plane deliquium inciderint. Morton. Pyretolog. Part. I.

(2) Quelques physiologistes pensent que le mouvement seul empêche le sang de se corrompre; mais ils ne peuvent en apporter d'autre raison, sinon que l'eau courante des rivières, & que celle de la mer que les vents & la marée mettent dans un mouvement continuel, se trouvent beaucoup plus fraîche que les mêmes eaux lorsqu'elles croupissent. Mais le mouvement n'est ici qu'une cause accidentelle, & donne seulement à l'eau la facilité d'exhaler les parties les plus corrompues. Ainsi la circulation du sang met seulement le sang en état de rejetter la matiere, qui ne manqueroit pas de le rendre putride, si elle séjournoit trop long-temps dans les vaisseaux.

C'eſt ce qui arrive non-ſeulement aux matelots, mais encore à toutes les autres perſonnes qui ne ſe nourriſſent ni de lait, ni d'herbages, ni de liqueurs fermentées, & dont la plus grande partie de la nourriture conſiſte en viandes ſalées depuis long-temps, qui ſont réellement putrides, quoique le ſel empêche de le diſtinguer au goût. Tous les accidens, qui dans ces circonſtances tendent à arrêter la tranſpiration, ſont ſujets à augmenter la maladie, ſurtout ſi l'humidité de l'air concourt avec des alimens auſſi mal-ſains (1).

Des exemples de cette eſpèce ſont ſi communs, qu'il paroît étrange qu'on ait jamais pu contredire la corruption des humeurs; & en effet, je n'en puis donner que la raiſon ſuivante. On confondit, par quelque mépriſe des chymiſtes, l'idée du principe putréfiant dans les ſubſtances animales, avec celle d'un ſel alcali. Ce ſel étant regardé comme corroſif, on conclut qu'aucun ſel alcali ne pouvant entrer ſous cette forme dans les vaiſſeaux ſans les détruire, auſſi-bien que les nerfs, le ſang ne pouvoit par conſéquent jamais être ſuppoſé alcalin ou putride, tant que la perſonne étoit en vie. Mais il réſulte de pluſieurs expériences que nous avons préſentées à la Société, que les ſubſtances putrides ſont très-différentes des alcalines. J'ai donné fréquemment un gros de ſel de corne de cerf par jour, pendant un certain temps; ſans avoir remarqué aucun effet ſeptique. Depuis l'introduction du remède de madame Stevens, pour la pierre, nous voyons quelle quantité prodigieuſe de ces âlcalis fixes peuvent paſſer dans le ſang ſans cauſer aucun mal. Ces ſels ſont par conſéquent ſi différens de la matiere putride, que de tous les remedes ſtimulans ils ſont peut-être les moins nuiſibles aux nerfs & aux vaiſſeaux ſanguins; au lieu que toute ſubſtance animale corrompue,

---

(1) Expér. 45. & les Obſervations ſur les maladies des armées, Part III, Chap. VII.

est non-seulement désagréable aux sens extérieurs ; mais attaque encore les nerfs & les fibres, comme il est évident par les nausées, les spasmes, les palpitations, les tremblemens, l'abattement des esprits ; & par les autres symptomes qui viennent à la suite de quelque ferment septique admis dans le sang.

Il paroît par ces mémoires & par mes observations, que je considère le scorbut comme provenant seulement d'une cause putride, sans examiner si cette putréfaction est occasionnée par les alimens corrompus dont on se nourrit sur mer, ou par le défaut d'un régime convenable dans les pays marécageux. Car faute de donner de pareilles bornes au scorbut, des écrivains du premier rang ont confondu différentes maladies sous ce nom ; quoiqu'elles fussent fort différentes dans leur cause, leurs symptomes & leur traitement. Je ne saurois, par exemple, voir le rapport qu'ont différentes sortes de dartres, qui sont des espèces de lèpres, avec la maladie des matelots ; ou comment ceux qui regardent la putréfaction comme une cause du scorbut, peuvent reconnoître une acrimonie acide pour une autre cause. Il paroît qu'ils ont été conduit à cette inconséquence en observant que le raifort sauvage, le cochlearia & autres plantes pareilles, contribuoient beaucoup à la guérison. Car toutes ces plantes étant alors regardées comme alcalines, ou d'une nature putréfiante, on imagina une espece acide de scorbut, pour rendre raison de leurs vertus. Mais d'après les expériences que j'ai présentées à la Société, il paroît que ces végétaux sont des anti-seqtiques réels (1), & par conséquent doués de qualités bien différentes de celles que leurs supposoient ces auteurs célèbres, qui considéroient leurs parties alcalines, comme septiques ; & leur dissolution comme tendant seulement à la putréfaction, & non à la fermentation.

---

(1) Expér. 5, 11, 20, 25, 38.

RÉPONSE
A MM. DE HAEN ET GABER,

Contenant des remarques sur l'Ouvrage précédent.

TANDIS que la troisieme édition de mes observations étoit sous presse, il m'est tombé entre les mains un traité des fievres (1) par M. le Docteur de Haen, professeur en médecine en l'université de Vienne. J'ai été un peu surpris, à la lecture de cet ouvrage, que l'auteur, après avoir déclaré dans la section *de Febre miliari*, son opinion là-dessus, & avoir trouvé beaucoup à redire aux sentimens & à la pratique du Docteur Huxham par rapport aux fievres miliaires pétéchiales & nerveuses, ajoutât que si on lui opposoit quelque chose de mes écrits qui ne s'accordât point avec ce qu'il avançoit, les mêmes raisons qu'il avoit apportées contre le docteur Huxham devoient me tenir lieu de reponse (2).

Si nous nous fussions mutuellement copiés le doc-

---

(1) *Theses sistentes Febrium divisiones*, &c.

(2) *Sane me cogit veritatis amor, ut acerbe conquerar, virum hunc (Huxham) & Hippocratium & Syndenhamianum, toties præceptorum utriusque oblivisci. Quæ vero causa hujus ? Proprii amor systematis, quo id ratum habuit, quod maligni quidquam pluribus in febribus subdelitesceret, calidioribus attenuandum, movendumque, sudoribus demum expellendum. Utique plerisque in epidemiis sudori tum symptomatico, tum vi coacto nimium tribuens, fidensque, miliaris ac petechialis eruptionis incantus extitit, nec ullo modo imitandus, admirator.... Doleo profecto me hic cogi tanti viri in praxi revelare errores; sed ante me doctrinam, qualem, Huxham his tradidit, condemnavit Cel. Gilchrist, in Actis Edinburg. ubi de his ipsis nervosis Huxhami febribus differens, omnem in iisdem condemnat sudorum provocationem.... Si quid forte simile ex egregio Pringle objiceretur, quod ex Huxhamo, simile esto responsum.* Thes. Sistent. &c. Sect. de Feb. Mil.

teur Huxham & moi, ou si véritablement il y avoit entre nous une conformité exacte, cette remarque auroit pu suffire. Mais aucune de ces circonstances ne se trouvant juste, j'espere que le savant auteur de ce traité me permettra d'indiquer ici quelques-unes des méprises où il est tombé en cette occasion : car à l'égard du Docteur Huxham, étant convaincu qu'il est bien en état de repousser l'attaque du Docteur de Haen, je lui laisse la liberté d'y répondre comme il le jugera à propos.

Quand à ce qui me regarde, j'ai été tellement éloigné de proposer aucune opinion sur la nature de la fievre miliaire, ou la méthode de la traiter, que je n'ai jamais parlé qu'en passant de cette maladie ; une fois pour distinguer les pustules qui lui sont particulieres de celles de la gale (1) ; dans un autre endroit, pour distinguer ces pustules des taches pétéchiales, où j'ai expressement ajouté qu'il ne falloit point confondre la fievre miliaire avec la fievre d'hôpital (2) ; ailleurs, quand j'observe que je n'ai jamais vu la fievre d'hôpital accompagnée de pustules miliaires (3) ; & enfin quand je dis que la fievre miliaire se rencontre rarement dans les hôpitaux d'armées (4), il s'ensuit de-là que je n'ai jamais regardé la fievre d'hôpital ou de prison, & la fievre miliaire, comme une même maladie. J'ose en effet assurer que comme les symptomes de ces deux especes de fievre se ressemblent si peu, on doit les traiter comme différentes *in specie*, & conséquemment on ne peut tirer de l'une par analogie aucune regle qui ait lieu pour la théorie & le traitement de l'autre. Mais le Docteur de Haen insiste sur un rapport intime entre la

---

(1) Observations sur les maladies des armées, page 307.
(2) Ibid. page 265, dans la note.
(3) Ibid. page 306.
(4) Ibid. page 307.

fievre miliaire & la pétéchiale (1), & comme il prétend que la maladie que j'appelle fievre d'hôpital ou de prifon, eft la même que fa fievre pétéchiale, il juge à propos dans fa fection fur la fievre miliaire, & d'après de principes qui n'ont rapport qu'à cette maladie, de réfléchir vaguement fur ma méthode dans une fievre d'une efpèce très différente.

On ne peut donner proprement le nom de fievre pétéchiale à la fievre d'hôpital ou de prifon. J'ai remarqué en effet, que quoique les éruptions que j'appelle pétéchies, paroiffent fouvent dans la fievre que j'ai vue, elles ne l'accompagnent point conftamment; & par conféquent elles ne peuvent pas plus caractérifer cette maladie que la pefte, dont elles font auffi un fymptome fréquent. Cette diftinction entre une fievre pétéchiale & une fievre quelquefois accompagnée de taches pétéchiales, que n'a point faifi le docteur de Haen, l'avoit été parfaitement bien par Sennert, dans fa relation de la maladie de Hongrie, qui étoit, comme j'en ai fait la remarque ailleurs, une fievre de camp d'une nature vraiment peftilentielle. Voici fes paroles: *Non nulli morbum Hungaricum & febrem petechialem planè pro eodem morbo habent: fed, mihi quidem videtur non fatis rectè. Etfi enim petechiæ & maculæ illæ quandoque etiam in morbo Hungarico confpiciantur, tamen non femper id accidit, & poteft hic morbus effe fine maculis. Contra verò maculæ in febre petechiali omni ieveniuntur, unde & nomen hæc febris habet* (2).

J'ai par conféquent confidéré par-tout la fievre

---

(1) Vers la fin de la fection *de Febre Petechiali*, il dit: *multa de petechiis dicenda fuperfunt; maximè de iifdem tum præveniendis, antequam fiant: tum, cum adfint, curandis. Verùm cùm hæc quoque ad* miliarium eruptionem *pertineant, ipfaque* miliarium *hiftoria eam* petechiarum *elucidet, atque explanet, una fidelia hunc utrumque parietem dealbabo, &c.*

(2) *De Febrib. lib.* 4, *cap.* 14.

d'hôpital ou de prison, (par rapport aux autres qui se rencontrent communément dans ces pays) comme une fievre particuliere, au moins bien différente de la fievre pourprée, de la miliaire ou de toutes autres fievres accompagnées d'éruptions qui sont connues ici. Je n'ai en effet jamais vu cette maladie que dans les occasions dont j'ai parlé dans mon traité; & je crois que les habiles médecins, employés à la place de ceux qui avoient été attaqués de la maladie de prison, qui se fit sentir aux sessions à Old Bailey en 1750, eurent, d'après la mortalité qui l'accompagna, de bonnes raisons pour penser qu'on ne devoit pas traiter cette maladie comme la fievre miliaire, ou comme toute autre fievre qui leur fut connue auparavant (1).

La principale cause de la méprise du Docteur de Haen, & de la maniere confuse dont ces fievres ont été traitées par d'autres auteurs, vient du sens indéterminé du mot *pétéchies*. L'ambiguité est telle en effet, que je suis fâché de m'être servi de ce terme, & de ne m'être point contenté de décrire tout simplement l'éruption sans lui donner de nom. Les termes *Lenticulæ*, *Puncticula*, que leur donne Fracastor, ne présentent point une idée juste des taches que j'ai vues constamment. Si nous l'appellons avec le Docteur de Haen & d'autres écrivains, *morbus pulicaris*, il ne s'y trouvera de ressemblance avec les piquures de puces que dans la couleur de ces taches, encore celles-ci sont-elles toujours moins rouges. Le terme de *fievre pourprée* conviendroit encore moins, parce que je me suis rarement apperçu de la couleur pourprée, & encore n'étoit-ce que lorsqu'il y avoit sur la peau de grandes pustules ou de raies d'une longueur considérable. Diemer-

(1) Voyez-en la relation dans les Observations sur les maladies des armées. Part. III, Chap. VII. §. 6.

broeck, sur la peste, dit que la mortification, dans les pétéchies, s'étend depuis la peau jusqu'au périoste. Il est clair qu'il ne peut entendre que des taches couleur de pourpre telle qu'on en apperçoit çà & là dans une petite vérole d'une mauvaise espèce, & non ces ébullitions qui paroissent dans la fievre d'hôpital ou de prison, qui couvrent souvent le tronc, les bras & les jambes d'une maniere si serrée, qu'à une petite distance on peut à peine distinguer les interstices. Le docteur de Haen dit qu'on appelle les pétéchies en allemand *Pfefferkorn* (grain de poivre), à cause de leur figure ronde (1); & dans un autre endroit (2), il les définit *Punctula rubra, aut cinerea, aut purpurea, aut livida, aut nigra.* Je n'ai jamais remarqué à ces petites taches de figure réguliere dans la fievre d'hôpital ou de prison; ni de couleur cendrée, si du moins il entend par-là la couleur des cendres de bois. Je ne les ai jamais vues noires, ou d'un pourpre véritable, quoique les larges raies en aient le coup-d'œil. Peut-être que les appartemens à poële, & ceux dont l'air n'est pas renouvellé, qui sont si communs en Allemagne, peuvent, avec un régime trop chaud, que le Docteur de Haen condamne avec raison, produire dans les fievres communes ces taches qui ressemblent à des morsures de puces, & qu'il appele pétéchies; tandis que ne s'étant jamais trouvé dans le cas de visiter les malades dans les prisons, ni dans les hôpitaux mal-propres & trop pleins des armées, il n'a point eu occasion de voir l'éruption que je nomme pétéchiale, ni la fievre de prison ou fievre pestilentielle, qu'accompagne si souvent cette éruption. Je n'ai point trouvé non plus qu'aucun auteur ait défini cette éruption de

(1) Page 27.
(2) Page 31.

maniere à me faire croire qu'elle est la même que celle que je décris.

Le Docteur Huxham, qui, pendant la derniere guerre, eut de fréquentes occasions de voir à Plimouth cette maladie, tandis que les prisons de cette ville étoient pleines de prisonniers François, & les hôpitaux remplis de nos matelots, observe dans un chapitre sur les fievres putrides, malignes & pétéchiales, « que la peau paroissoit quelquefois, pour » ainsi dire, marbrée & variée d'une couleur ap» prochant de celle de la rougeole, mais plus » livide ». C'est, à peu de chose près, ce que j'ai remarqué. Cependant comme ce savant fait également mention des pétéchies, comme d'un symptome de la même fievre, je puis seulement conjecturer qu'il veut parler de la même éruption & qu'il appelle éruption pétéchiale, quand les taches sont seules, & qu'on peut aisément les distinguer.

Je considere ces taches, que j'ai appellées pétéchies, comme des effussions de la sérosité teinte par quelques globules rouges, qui étant dissous par la putréfaction, entrent dans les vaisseaux séreux; que ces effusions se font dans les cryptes, ou cellules de la peau. Ces cellules sont plus petites, mais semblables à celles de la menbrane cellulaire qui forme la peau, suivant les meilleurs anatomistes (1), & peut-être n'est-ce qu'au tissu plus serré de la peau du visage, qu'il faut attribuer que ces effusions s'y font si rarement remarquer. A l'égard des raies d'une couleur plus pourprée, je les soupçonne causées par des semblables extravasions, dans les endroits où le malade s'étant par hasard gratté, les petits vaisseaux de la peau, devenus par la putréfaction plus flasques, ont cédé. Car j'ai quelquefois remarqué que ces

(1) *Haller. Prim. lin. Physiol.* 424.

raies

raies étoient tellement parallèles les unes aux autres, que je ne puis m'enpêcher de penser qu'elles sont produites par l'impression des doigts (1).

Le docteur de Haen convient, sur l'autorité de Sydenham & de quelques auteurs, » qu'on peut » considérer les pétéchies comme critiques dans la » fievre pestilentielle » ; mais il ajoute » qu'il croit » que cette éruption arriveroit rarement dans la pes- » te même, si l'on suivoit strictement la méthode » antiphlogistique de Botallus & de Sydenham (2). » Cela posé, que doit-il penser des pétéchies, dans les tems qui ne sont pas pestilentiels, tels que le nôtre ? L'auteur nous dit ensuite ce qu'il pense là-dessus, en appliquant aux médecins qui exercent actuellement cette profession en Allemagne, la censure que passe Sydenham sur ses contemporains, à cause qu'ils changent par un régime trop chaud des fievres communes en fievres pétéchiales & en miliaires (3). A l'égard des dernieres en particulier,

---

(1) Le docteur de Haen dit : (*Theses sistentes*, *pag.* 33) *nec sola macularum sedes cuticula est*, *&c.* & il ne fait pas mention en cet endroit que la peau soit le siége des pétéchies, mais l'épiderme ; ce qui m'étonne, vu que l'épiderme n'ayant, autant qu'on peut le savoir, ni cellules ni vaisseaux, n'est point susceptible de couleur inflammatoire, & les effusions ne peuvent se faire entre la peau & l'épiderme, qu'il ne se forme des pustules, ou quelque élevation de la derniere ; ce que je n'ai jamais remarqué dans cette éruption. De plus, j'observe que le docteur de Haen se joint aux auteurs qui prétendent que la base des pétéchies est dans la graisse & la chair, & qu'il ne s'éloigne pas de Diemerbroek qui pensoit pouvoir les suivre depuis le perioste, où elles avoient leur base qui alloit toujours en diminuant vers la peau. Si Diemerbroek a trouvé ces substances pyramidales mortifiées, quelle doit doit être à plus forte raison la mortification du corps à la racine de nos pétéchies, quand leurs points couvrent presque entièrement la peau ? Cependant le malade peut même alors recouvrer non-seulement la santé, mais encore n'être point sujet à aucune séparation des parties, comme dans une véritable gangrène. Il s'ensuit donc que Diemerbroek s'est trompé, ou que ses pétéchies étoient très-différentes de celles dont j'ai donné la description.

(2) *Theses*, *&c.* pag. 33.

(3) Ibid. pag. 35, 36.

quoiqu'il dise avec justice, d'après Sydenham, *miliaria exanthemata frequentiùs mala arte progigni, sponte longè rariùs* (1); cependant il insinue assez fortement en un autre endroit, que si on traitoit la maladie d'une maniere convenable, on ne s'appercevroit jamais de cette éruption, comme on peut s'en convaincre par le passage suivant : *Liceatne id addere, quod & Medici complures & ego in Nosocomio, sive in vigore morborum, sive eorumdem in fine, nunquam nostris in agris, quibus à principio affueramus arbitri, miliaria deteximus* (2). Quoique la fièvre miliaire ne fasse point, comme je l'ai dit, partie de mon sujet, cependant je dois observer ici en passant qu'à quelque excès que l'on ait porté le régime chaud du tems de Sydenham, (& je suis persuadé qu'il étoit considérable) ou quels que puissent être encore les sentimens particuliers de quelques médecins parmi nous, la meilleure méthode, & même la générale est à présent très-différente. Au commencement de toutes les fievres nous saignons, nous tenons le ventre libre, nous recommandons un air libre, nous donnons les acides, des liqueurs délayantes & des diaphorétiques d'une espèce rafraîchissante ; cependant en de certaines saisons les éruptions miliaires paroissent, & quelquefois elles soulagent le malade & donnent une tournure favorable à la maladie.

A l'égard de la fievre de prison ou d'hôpital, je soutiens avec encore plus de confiance que les pétéchies qui l'accompagnent ne sont point l'effet d'un régime chaud, & qu'au contraire ces exanthêmes n'étoient jamais si sujets à paroître que lorsque le malade avoit été saigné copieusement au commencement de la maladie, & que dans son état avancé il n'avoit point pris de cordiaux. Cela n'est point

(1) Ibid. pag. 68.
(2) Ibid. pag. 66, 67.

en effet étonnant ; ces taches étant les effets de la putréfaction, elles sont bien promptement produites quand les facultés vitales sont à leur plus bas point. Ainsi ces taches ne paroissent quelquefois qu'aux approches de la mort, ou même après : au lieu que la petite vérole, la rougeole, le pourpre, les érysipèles & les pustules miliaires, étant toutes d'une nature inflammatoire & accompagnées d'un peu de tumeur, sont plus sensibles quand la circulation est forte, & d'un autre côté elles s'affaissent constamment ou disparoissent même tout-à-fait quand le malade est près de sa fin. N'est-ce point une preuve qu'il y a une différence spécifique entre la fievre d'hôpital ou de prison & la fievre miliaire ?

Le docteur de Haen ne prête pas non plus une attention suffisante à ce que dit Sydenham au sujet de pétéchies. Car quoique ce savant les attribue la plupart du tems à un régime trop chaud, il reconnoît cependant qu'elles viennent d'elles-mêmes dans la peste & la petite vérole confluente (1) Or, j'ai tâché de prouver que la fièvre de prison ou d'hôpital appartenoit à la classe des maladies pestilentielles. Sydenham croit véritablement que les pétéchies qu'il décrit, ne viennent que d'un haut degré d'inflammation ; mais il l'avance sans le prouver : je trouve beaucoup plus probable qu'elles sont, comme je l'ai observé, des effets d'un sang dissous par la putréfaction ; principe dont ce savant ne paroît point instruit. Quant à ce que les taches sont rarement critiques, je vais au-delà de Sydenham & du docteur de Haen, & j'ose dire que, même dans la peste, je doute beaucoup que les pétéchies soient plus critiques que dans la fievre de prison ou d'hôpital, où véritablement elles ne le sont jamais ;

(1) *Rarò sponte suâ efflor- scunt, præterquàm sub adventu pestis ipsius, atque in initio variolarum istarum confluentium, quæ summæ inflammationis participes sunt. Sydenh. Schedul. Monitor.*

comme je l'ai dit expressement dans les observations sur les maladies des armées (1).

Enfin, à l'égard du régime chaud dans la fievre miliaire & dans la pétéchiale, que le docteur de Haen nous reproche au docteur de Huxham & à moi, il est évident que l'accusation qu'il m'intente est injuste, puisque je ne dis rien de ma méthode de traiter les fièvres miliaires, & qu'il paroît que sa fievre pétéchiale est bien différente de celle de notre hôpital. Mais supposé qu'elles fussent la même, cet auteur auroit dû faire quelque distinction,

(1) Après avoir publié ce que l'on vient de voir, relativement à la distinction que j'imaginois qu'on pourroit faire entre les pétéchies du docteur de Haen & les miennes, j'ai été confirmé dans mon sentiment par le docteur Huck. Ce savant étant en 1763 à Vienne, on lui permit l'entrée des hôpitaux de cette ville, & il eut en particulier la satisfaction d'accompagner le docteur de Haen lui-même, & de voir, avec ce célebre médecin, quelques malades qui avoient la fievre qu'il appelle pétéchiale. Le docteur Huck examina ces taches en présence du docteur de Haen, & m'assura qu'elles n'avoient presque aucune ressemblance avec celles que j'ai appellées taches pétéchiales, & qu'il a vues lui-même si souvent dans les hôpitaux des armées ; mais qu'elles ressembloient tellement à des piquures de puces, qu'il étoit disposé à croire qu'on pouvoit prendre aisément l'une pour l'autre. Le docteur Huck ajouta qu'il avoit vu plusieurs cas de ces fievres en d'autres hôpitaux de Vienne, mais qu'il n'avoit remarqué aucune de ces taches d'un pourpre foncé, qui paroissent dans une petite vérole d'une fâcheuse espèce ; & par conséquent qu'il croyoit qu'on devoit les considérer comme non moins spécifiquement différentes des *maculæ purpureæ variolarum*, que de celles qui accompagnent la fievre d'hôpital ou de prison. Il finissoit par observer que ces taches pétéchiales des hôpitaux de Vienne se rencontroient la plupart du temps dans une espèce de fievre plus légere ; & il expliquoit par-là les succès extraordinaires qu'eut le docteur de Haen en guérissant un si grand nombre de ces fievres pétéchiales, dont ce savant fait mention, page 86 de ses Thèses. Sans cette différence, comment pourroit-il arriver que cinq cents soldats, ou environ, étant admis dans un hôpital avec des fievres pétéchiales, il n'en mourût que douze dont la maladie étoit trop avancée ? Depuis cette relation, j'ai vu en cette ville, avec le docteur Huck, trois différens cas des pétéchies, qu'a décrit le docteur de Haen, & j'ai trouvé que non-seulement ces taches, mais encore les symptomes de la maladie étoient très-différens de ceux de la fievre d'hôpital ou de prison.

& obſerver que le régime que je preſcris eſt bien éloigné d'être abſolument chaud. Lorſque les premiers ſymptomes paroiſſent, je conſeille, de même que Sydenham dans la peſte, de faire ſuer, afin de prévenir la fievre. Mais ces ſueurs même ne doivent être provoquées que par des ſudorifiques doux. Une demi-drachme de thériaque avec dix grains de ſel de corne de cerf délayés dans du petit-lait fait avec le vinaigre, & donnés une fois en vingt-quatre heures, n'eſt pas, pour un ſoldat couché dans un lit ſans rideaux & ſouvent dans une ſalle froide, un remede bien échauffant. Comme je ſuis perſuadé que je me ſuis garanti par les ſueurs plus d'une fois de cette fievre, lorſque j'avois tout lieu de croire que j'avois pris l'infection, je recommande aux autres une pratique qui m'a été perſonnellement ſi utile. Mais je conviens que ſuant aiſément, mon ſudorifique n'étoit que de l'eſprit de corne de cerf avec du petit-lait fait avec le vinaigre ou du *Spiritus Mindereri* dans quelque liqueur délayante. La fievre une fois formée, le malade prenoit les mêmes remedes que dans les cas inflammatoires, & je ne le mettois jamais au régime chaud ſi tant eſt qu'on puiſſe lui donner ce nom, que le pouls ne fût abatu & que les forces ne lui manquaſſent; ayant toujours attention de modérer ce nouveau régime qui conſiſtoit principalement en vin, de façon à ne point augmenter la chaleur fievreuſe, à plus forte raiſon, à ne point forcer les ſueurs, ou à hâter quelqu'autre criſe avant la période naturelle à cette maladie. » Ayant remarqué, » ai-je dit expreſſement dans toutes les éditions » précédentes, auſſi bien que dans celle-ci, que le » délire provenoit de deux fautes tout-à-fait con- » traires, les ſaignées abondantes & réitérées, & » le vin & les cordiaux donnés de trop bonne » heure; il s'enſuit de-là que les principes concer- » nant le traitement, ſont fort délicats. Ainſi un

» régime chaud & un rafraîchissant ne conviennent
» pas à tous les malades, ni dans tous les différens
» périodes de la maladie (1) ».

Le docteur de Haen auroit pu également faire attention avec quel soin je recommande une libre circulation de l'air ; ce qu'aucun de ses élèves ne croira peut-être, après avoir lu les exclamations suivantes. *Quam sapiebant præ nobis antiqui! Videte apud Cœlium Aurelianum methodicos, calidis in morbis, in id præcipuè intentos, ut cubiculum & amplum, & aere benè perflatum & subfrigidum esset* (2), *&c.* Je souhaiterois qu'il eût pris garde au passage suivant, & qu'il m'eût rendu justice auprès de ses élèves, qui, d'après ses insinuations contre ma méthode dans cette maladie, ne s'attendent guère à trouver, dans mon chapitre sur la fievre d'hôpital ou de prison, cet avertissement simple & cependant presque aussi fort qu'aucun de ceux des anciens sur ce sujet, qu'on trouve dans toutes les éditions de mon ouvra-
» ge. Dans le premier période *de la fievre d'hôpital*
» même que dans les autres, la partie fondamen-
» tale de la cure consiste à éloigner les malades
» du mauvais air ; si on ne peut le faire, on doit
» s'attacher à leur procurer une succession conti-
» nuelle d'air frais par le moyen du feu ; ou en
» tenant les portes & les fenêtres ouvertes, ou
» bien purifier la chambre en y répandant du vi-
» naigre, ou autres choses semblables. Car quel-
» que remede que l'on donne, tant que l'air reste
» dans cet état de corruption, & que même elle
» augmente à cause de la transpiration des mala-
» des, il y a fort peu d'espérance de guérison.
» C'est, pourquoi, dans tous les périodes de la
» maladie, quand même le malade ne respireroit

(1) Observations sur les maladies des armées, pag. 288.
(2) *Theses*, *&c.* pag. 61.

» d'autre air infect que celui de son atmosphere, il
» n'en seroit pas moins nécessaire de tenir les rideaux ouverts, & de lui procurer par toutes sortes de moyens une succession d'air frais. C'est de l'exactitude à observer cette regle, que dépend en grande partie la guérison de cette fievre (1) ».
A l'égard de la précaution de ne point accabler un malade de couvertures, j'avoue n'en avoir point parlé, parce qu'il n'y a point de médecin en ce pays-ci qui suppose qu'un malade, quelle que soit sa fievre, doive être plus chaudement au lit que lorsqu'il se porte le mieux. On peut observer que je joins à ce régime rafraîchissant l'usage des acides & la diete la plus tenue. Par conséquent il n'y a point jusqu'ici à craindre de ce régime aucun symptome inflammatoire. Le peu de racine de contrayerva qui entre dans la poudre composée de la pharmacopée de Londres, à la dose (2) que je spécifie, ne peut occasionner de chaleur sensible; & même alors elle étoit jointe au nitre. Le camphre, à une dose aussi petite, ne peut échauffer que par accident, c'est-à-dire, lorsqu'il ne s'accorde pas avec l'estomac, & alors on en discontinuoit l'usage.

Ce n'étoit donc que dans l'état avancé & bas de cette fievre, que je commençois à soutenir les forces du malade par des cordiaux, dont l'effet étoit plutôt de diminuer l'ardeur que de l'augmenter. J'ose assurer qu'avec ces remedes, & principalement le vin, j'ai souvent vu tous les symptomes se changer en mieux; c'est-à-dire, la tête devenir plus libre, la peau plus fraîche & la soif de beaucoup diminuée.

---

(1) Observations sur les maladies des armées. Partie III, Chap. VII §. 5.

(2) Dans un scrupule de ce remede, qui étoit la dose que je donnois ordinairement une fois en six heures, il n'y entre environ que cinq grains de racine de contrayerva; le reste de la composition n'est qu'une poudre testacée.

nuée. Il n'y a pas ſujet de s'en étonner, quand on vient à conſidérer combien il eſt probable que la putréfaction gagne de terrein par l'abattement du principe de vie, & qu'elle occaſionne cette chaleur pleine d'acrimonie ſi remarquable en cette maladie. Je ne donnois ici le ſel de corne de cerf que par occaſion dans de grands abattemens; & même en d'autres cas, je ne me ſuis jamais apperçu qu'il excitât une chaleur inflammatoire ou fixe, mais ſeulement une momentanée. J'employois conſtamment pour médecine ce que j'ai appellé *décoction alexipharmaque*. Elle conſiſtoit en quinquina, ſerpentaire & en une boſe légere d'*aqua alexeteria ſpirituoſa cum aceto*. Il faut eſpérer que quoiqu'on ai ſouvent abuſé des alexipharmaques à l'égard du choix, de la doſe & des cas où il eſt à propos de les donner, ce nom n'offenſera perſonne. Quatre cuillerées de cette décoction une fois en quatre ou ſix heures à un ſoldat dont le pouls eſt abattu, & qui eſt dans un lit ſans rideaux, occaſionnoit rarement une chaleur extraordinaire. Si cela arrivoit, ou j'en ordonnois une plus petite doſe, ou croyant que le temps propre à adminiſtrer les remedes chauds ou fortifians n'étoit pas encore venu; j'en ſuſpendois l'uſage pendant un jour ou deux. La diſgrace des alexipharmaques ſe doit principalement attribuer à ce que l'on y a joint les opiates, comme dans la thériaque, le diaſcordium, &c. Mais on ne s'en eſt jamais ſervi dans la fievre d'hôpital, à moins que ce n'ait été pour réprimer un cours de ventre trop abondant, ou vers le temps de la criſe, quand le malade dépériſſoit faute de repos; & j'ai remarqué que les opiates faiſoient alors un très-bon effet (1).

---

(1) On s'imagineroit difficilement, par ce que dit le docteur de Haen de l'uſage qu'il a fait lui-même des cordiaux dans l'état bas des fievres miliaires, pétéchiales & nerveuſes, afin d'amener une criſe; on auroit, dis-je, de la peine à s'imaginer qu'il pût trouver à blamer cette partie de ma méthode dans cette fievre peſtilentielle que

Enfin le docteur de Haen peut compter que le régime que j'ai proposé pour cette fievre, n'a d'abord eu d'autre fondement que l'expérience, & que je ne m'y suis déterminé qu'après avoir remarqué les mauvais effets d'une méthode contraire, soit par des saignées trop copieuses ou trop fréquentes dans les commencemens, ou en donnant de trop bonne heure des choses chaudes, afin de relever le pouls quand il commence à s'abattre, ou pour forcer une crise avant la période ordinaire à cette maladie. Quelques-unes des médecines sont peut-être superflues, mais je suis bien sûr qu'il n'y en a aucune de nuisible. J'ai pensé qu'on auroit pu omettre la première, je veux dire, les poudres diaphorétiques consistantes en poudre de contrayerva composée, *pulvis contrayervæ compositus*, camphre & nitre, puisque je ne me suis jamais apperçu qu'elle eût diminué la fievre, ou affoibli quelques-uns des symptômes. Mais m'étant fait une fois une méthode qui a produit autant de guérisons qu'on pouvoit l'attendre dans les circonstances de mes malades, qui se trouvoient exposés à un air corrompu, à un bruit continuel, & souvent négligés par les gardes, je n'essayai point de réduire ma méthode à une plus grande simplicité que celle dont j'ai fait mention. Cependant quelque confiance que j'aie dans les

j'ai traitée, où le principe de vie étoit si sujet à manquer. Ce savant après avoir condamné, dans le docteur Huxham, l'usage trop libre de la *confectio Raleighiana, theriaca Andromachi, radix serpentariæ Virginianæ, radix contrayervæ, sal cornu cervi, vinum rubrum cum mace & cinnamomo ustulatum, &c.* dans les fievres nerveuses, ajoute ces mots : *lubens equidem fateor, cardiaca ejusmodi, nonnunquam danda esse, ut labascens in morbis natura ad bonam crisin animetur; at vero omniam morborum curam, in quibus maligni quid apparere supponitur, hisce excitantibus perpetuo aggredi velle, Hippocraticum non est, Sydenhamianum non est.* J'ai pareillement adopté ces principes, & j'ai taché de régler ma méthode en conséquence, non point parce qu'ils étoient adoptés par Hippocrate ou Sydenham, mais parce qu'ils étoient le résultat de l'expérience.

ordonnances que j'ai publiées, je ſuis toujours prêt à y faire les changemens convenables ſur les repréſentations de ceux qui auront eu autant d'occaſions que moi de voir & de traiter cette fievre. Mais de n'oppoſer qu'une ſimple théorie, ou une analogie avec d'autres fievres, dont on peut ſi bien conteſter la reſſemblance, ou des maximes générales tirées d'Hippocrate ou de Sydenham, aux obſervations que j'ai préſentées, comme le réſultat d'une pratique longue & pénible, dans une maladie qu'aucun médecin ne pouvoit bien connoître que dans des circonſtances pareilles à celles où je me ſuis trouvé; c'eſt une manière d'écrire, j'oſe le dire, plus propre pour des diſputes d'école, que pour l'inſtruction d'un médecin qui exerce.

II. Je me vois forcé de relever quelques autres inadvertances du docteur de Haen à mon ſujet. En parlant du camphre, il dit : (1) *quantiſne laudibus effertur in malignis camphora, veluti collapſas vires blandè reſtaurans, & ſomnum ipſo opio tutius adducens! Conſulite modò egregios viros Huxham & Pringle.* Il ajoute que les médecins de Breſlaw n'ont point trouvé à ce remede une pareille vertu dans une fievre maligne épidémique de ce pays, & qu'au contraire ils ont remarqué qu'il faiſoit plutôt du mal. Quoique l'auteur n'ait point eu intention de faire aucune réflexion à mon déſavantage, le lecteur n'en ſera pas moins ſurpris de me voir ſoutenir que je n'ai jamais attribué au camphre une qualité parégorique ou reſtaurative, & que je n'ai point employé d'expreſſion qui pût donner lieu de l'entendre de la ſorte. Je l'ai donné dans des fievres inflammatoires, mais dans aucune autre intention que d'aider à diminuer les ſpaſmes & à provoquer une ſueur; & lorſque je le preſcris dans

(1) *De Haen Ratio Medendi. Part. 3, cap. 1.*

le délire qui accompagne quelquefois la fievre d'hôpital, je ne parle pas même en cet endroit des qualités ci-dessus énoncées, je le présente seulement pour un des meilleurs remedes internes pour ce symptome, c'est-à-dire, pour un des meilleurs dont j'eusse alors connoissance ; ce qui en vérité n'étoit pas dire grande chose en sa faveur. Il est vrai que dans mes expériences j'ai attibué au camphre une qualité anti-septique considérable ; mais cela n'a aucune liaison avec les vertus en question ; & je ne l'ai jamais donné pour cette raison avec moins de circonspection. On diroit que le docteur de Haen trouvant beaucoup de rapport entre le docteur Huxam & moi, à l'égard de la fievre de prison & d'hôpital, a cru qu'il y avoit entre nous deux une telle harmonie, que dès que ce savant avoit dit quelque chose, je devois être du même sentiment, & en être responsable aux médecins de Breslaw.

III. Le docteur de Haen fait mention, dans la premiere partie de son livre intitulé *Ratio Medendi*, de quelques expériences qu'il a faites à mon imitation sur l'urine avec des anti-septiques. Il trouva que les acides résistoient à sa putréfaction plus qu'aucun sel alcali, si l'on excepte l'esprit de corne de cerf. Ce savant ne me contredit point en cela, comme l'ont imaginé quelques-uns de mes amis ; puisque ne doutant point que les acides ne fussent en général supérieurs aux alcalis par leur qualité anti-septique, je n'ai jamais fait d'essai de comparaison. J'ai de plus ici la satisfaction de trouver un homme du mérite du docteur de Haen, qui confirme ce que j'ai avancé il y a long-temps, je veux dire que les alcalis volatils sont très-puissans pour préserver les substances animales de la corruption. Je souhaiterois seulement que le docteur de Haen eût parlé avec plus de précision de ses expériences, & qu'en particulier il eût dit

en quelques proportions il s'étoit servi des acides & des alcalis : car que l'esprit de corne de cerf ait plus résisté à la putréfaction que pareille quantité d'aucuns des acides minéraux, cela doit paroître un plus grand paradoxe qu'aucun de ceux que j'ai avancés. Mais lorsque dans le paragraphe suivant, l'auteur ajoute, *constititque urinam alcalicis* (*nempe salibus alcalicis fixis*) *mixtam longè citius putrescere ea*, *cui affusum nihil*; c'est-« à-dire, que de l'urine avec des alcalis fixes se » putréfie beaucoup plutôt que de l'urine où on » n'a rien mis » ; il contredit clairement les conséquences que j'ai tirées de ces expériences, qui n'admettent point de qualités septiques dans aucune espèce d'alcalis fixes ou volatils.

Pour voir donc lequel de nous deux avoit tort, je fis l'expérience suivante vers la fin de juin 1760. Je pris trois phioles d'environ trois ou quatre onces chacune ; je versai dans chacune une once d'urine récente d'une personne en santé. Sur l'une je mis cinq grains de sel de corne de cerf ; le sel étant d'une force plus constante que l'esprit qui varie suivant la maniere dont on le prépare, & le temps qu'il y a qu'il est fait. Dans la seconde phiole je mis autant de ce sel qu'on vend dans les boutiques pour du sel d'absynthe, mais qui en effet n'est autre chose qu'un sel lixiviel parfaitement calciné, qu'on tire des cendres de vétégaux quelconques. Je ne mis rien dans la troisieme, voulant la faire servir d'étalon. Ces phioles étant bouchées, je les plaçai dans un cabinet exposé au midi ; de sorte que, vu la saison, elles étoient assez chaudement. Dans le moment du premier mélange, la phiole où étoit le sel de corne de cerf, n'avoit guère d'autre odeur que celle d'un alcali volatil. Celle au sel d'absynthe devint, en la secouant, trouble & blanchâtre sans aucune effervescence, mais elle répandit une odeur désagréable, semblable à celle

que j'ai remarquée en mettant des ſels lixiviels ſur des ſubſtances animales. Le jour ſuivant l'étalon n'étoit pas ſi frais qu'au commencement ; la phiole où étoit le ſel de corne de cerf, ſentoit comme auparavant ; celle de l'alcali fixe commençoit à avoir l'odeur d'un ſel volatil, mais beaucoup moins déſagréable que celle d'urine croupie. Deux ou trois jours après, je ne pus qu'à peine diſtinguer entre l'odeur de la phiole au ſel de corne de cerf, & celle de la phiole au ſel d'abſynthe. Cette reſſemblance continua pendant vingt-quatre jours, après quoi je ceſſai d'examiner ces mélanges. A l'égard de l'étalon, il fut pendant tout ce temps d'une odeur déſagréable, ne reſſemblant ni à celle du ſel de corne de cerf, ni à celle de la chair ou du ſang corrompu, & je remarquai de la moiſiſſure à la ſurface, quelques jours avant que j'euſſe ceſſé de les examiner.

Au commencement de ſeptembre ſuivant, je mis une once d'urine récente dans une phiole à large ouverture, & j'y ajoutai ſix ou ſept grains du même ſel alcali fixe qu'auparavant, & dans une autre autant d'urine ſans aucune addition, afin de la faire ſervir d'étalon. Je plaçai ces phioles dans un endroit un peu humide, mais à couvert, afin qu'il n'y tombât point de pluie, car je ne les bouchai pas. La mixture au ſel fixe ſe troubla comme auparavant, lorſqu'on vint à agiter la bouteille ; il ſe précipita enſuite un ſédiment blanchâtre, dont j'aurois dû parler dans ma premiere expérience. L'odeur de cette phiole parut, en y mêlant le ſel, auſſi déſagréable qu'auparavant ; le jour ſuivant elle le fut moins, & le troiſieme jour elle commença à ſe changer en odeur de ſel de corne de cerf, qui augmenta peu à peu ; mais ce mélange conſerva toujours quelque peu de l'odeur fétide de l'urine ordinaire croupie. La phiole qui ſervoit d'étalon n'eut point pendant encore huit jours d'o-

deur de ſel volatil, mais elle étoit d'ailleurs très-déſagréable, & je trouvai à la ſurface de l'écume moiſie plus épaiſſe que dans la premiere expérience. Je ne fis plus attention à ces phioles qu'environ treize jours après, & alors elles avoient toutes deux une odeur de ſel de corne de cerf; mais celle de l'étalon, c'eſt-à-dire l'urine ſeule, étoit plus déſagréable & avoit quelque choſe de fétide. La couleur de cette derniere phiole étoit auſſi plus foncée, ce que je conſidère comme une autre preuve d'un plus haut degré de corruption. Car j'ai remarqué que l'urine devient plus brune à proportion du temps qu'on la garde; jusqu'à ce qu'elle ſoit tout-à-fait putréfiée. Et en ce cas la regle eſt d'autant plus ſûre, que lorſque l'urine vient à dépoſer après qu'on y a mis de l'alcali fixe, elle eſt plus brune qu'auparavant; c'eſt-à-dire, que le ſecond jour de l'expérience l'urine à l'alcali fixe n'étoit pas ſi pâle que celle de l'étalon, mais elle l'étoit beaucoup plus le treizieme jour.

Je me ſuis borné à ces eſſais, content de ne m'être point trompé ſur les qualités anti-ſeptiques générales des ſels alcalis fixes, & d'avoir découvert la cauſe de la mépriſe du docteur de Haen. C'eſt une choſe bien connue, que l'urine contient non-ſeulement quelques-unes des parties corrompues des humeurs, que la nature évacue par les reins auſſi bien que par la peau, mais auſſi une grande quantité d'une eſpece de ſel ammoniac, c'eſt-à dire d'un ſel compoſé d'un acide & d'un alcali volatil. Or, cet acide ayant plus d'affinité avec le ſel alcali fixe, dont on s'eſt ſervi dans les expériences ci-deſſus, qu'avec ſon propre ſel volatil, l'abandonne, & s'attachant au ſel fixe, laiſſe évaporer l'autre; à peu près de la maniere qu'on produit une odeur volatile d'urine, en mettant du ſel d'abſynthe ou de tartre ſur une diſſolution de ſel ammoniac. Seulement dans le cas de l'urine, en com-

binant l'alcali fixe avec l'acide de l'urine, l'évaporation du ſel volatil de l'urine, qui vient en conſéquence, ſe fait lentement, a cauſe d'une ſubſtance huileuſe, ou muceuſe, dont ce fluide eſt pareillement imprégné. Il ne ſenſuit donc pas, que parce que l'urine ſe putréfie, laiſſe toujours évaporer ſon ſel volatil, que toute urine qui perd ce ſel ſoit dans un état putride. Car en diſtilant de l'urine récente, la même eſpèce de ſel ſe diſſipe avec ſon odeur volatile, & ſans tout ce procédé la même choſe arrive à l'inſtant en y mélant de la chaux vive. Bien plus, un ſel alcali fixe dégage ſur le champ le volatil, & donne par-là une odeur de vieille urine à de l'urine récente où l'on a mis diſſoudre de l'alcali fixe, tandis qu'elle étoit bouillante. Ce ſel volatil ſe ſépare même dans le corps par l'opération de la nature. J'ai eu une fois occaſion de le remarquer dans une perſonne qui prenoit depuis loug-temps les remedes de madame Stephen, c'eſt-à-dire, des doſes conſidérables de chaux & d'alcali fixe. L'urine de cette perſonne étant tout-à-fait récente, avoit non-ſeulement l'odeur volatile dont je fais mention, mais encore elle faiſoit une forte effervefcence avec les acides communs. Comme je paroiſſois douter de cette expérience, il m'en rendit ſur le champ témoin.

Je ſoupçonne donc que le docteur de Haen, ne faiſant point attention à ce principe chimique, s'eſt laiſſé tromper par l'odeur volatile de l'urine, occaſionnée par le mêlange d'un alcali fixe, qu'il a priſe pour ſon odeur putride. Et même quoique convaincu par ſes propres expériences de la forte qualité anti-ſeptique du ſel de corne de cerf, il n'a pu ſe garantir tout-à-fait du préjugé commun, qui confond l'odeur volatile avec la putride. Mais cette diſtinction entre un ſel alcali & une matiere putride (dans une ſubſtance animale qui ſe diſſout) que j'eſſayai d'expliquer dans mon traité ſur les ſubſ-

tances ſeptiques & anti-ſeptiques, le ſavant M. Gaber, de Turin, l'a miſe dans tout ſon jour, par de curieuſes expériences & les réflexions judicieuſes dont il les a accompagnées. Je vais maintenant en dire un mot.

Il y a quelques tems que ce ſavant me fit préſent d'un ouvrage nouveau, intitulé : *Miſcellanea Philoſophico Mathematica Societatis privatæ Taurinenſis*, accompagné d'une lettre obligeante, dont je vais rapporter quelques endroits. *Ex tuis experimentis meâ nata ſunt, quorum aliqua in hoc libro perlegere poſſis, reliqua quæ nondum ita abſoluta ſunt, ut publicam lucem videre mereantur, in poſterum, ſi libenter feras, tibi communicabo. Hæc autem experimenta, cum plerumque tuis conſentanea fuerint, in ea tamen re a te me diſſentire cogunt quod alcali exiſtentiam in corruptis humoribus dubiam redidiſti : rationes proptcrea propoſui quibus eventuum diſſimilitudinem adſcribendam putavi, quas tu ipſe faciliùs quam ego aſſequi poteris, ſi tuam experiundi methodum cum meâ comparare volueris.*

Le point en queſtion à rapport à ma premiere expérience, qui fait voir que les corps ne deviennent nullement alcalins par la putréfaction, ou du moins bien peu. Mais cet ingénieux auteur prouve clairement dans le livre auquel il fait alluſion dans ſa letttre, « que les marques d'alcaleſcence dans les » ſubſtances animales qui ſe putréfient, ſont plus » ou moins grandes, ou même qu'il n'en paroît point, ſuivant le plus ou le moins de temps » qu'on fait l'expérience après le commencement » de la putréfaction ; que ces ſubſtances au com» mencement de leur putréfaction, ne ſont point » d'efferveſcence avec les acides, qu'elles en » ſont enſuite d'une maniere ſenſible ; mais qu'à » la longue elles ceſſent d'en faire, quoique la pu» tréfaction continue toujours ». Les expériences qui prouvent ces faits étant répétées avec autant de

de clarté & de précision, ne me laissent aucun lieu de douter de la vérité de ce que je soupçonne M. Gaber, c'est-à-dire, » que je n'ai fait mes expé- » riences sur les corps putrides qu'avant qu'ils fussent » suffisamment corrompus, ou qu'après l'évapora- » tion totale du sel volatil, quoique la putréfaction » continuât toujours à se faire ».

Comme il y a long-temps que ces expériences sont faite, je ne saurois assez m'en rappeller les circonstances, pour que je puisse juger si j'ai versé l'acide dans les liqueurs putrides avant ou après l'évaporation du sel volatil; mais comme je suis persuadé que c'est l'un ou l'autre, je conviens de mon tort, & j'avoue que tandis que les substances animales sont dans un état de putréfaction, il y a un temps où elles donnent des marques d'un sel alcali par leur effervescence avec les acides. Je suis d'autant plus porté à adopter ce sentiment, qui j'ai été témoin que des acides faisoient effervescence avec de la bile corrompue, ce qui appuie assez bien les expériences de M. Gaber.

Un gentilhomme âgé de trente-six ans mourut d'une hydropisie qui lui survint à la suite d'une jaunisse obstinée. On l'ouvrit vingt-quatre heures après sa mort. Le foie étant mollasse, parut être dans un état de corruption. La vésicule du fiel étoit pleine de bile, & trois fois plus grande qu'à l'ordinaire. Le conduit commun étoit bouché d'une maniere si serrée à son entrée dans le duodenum, qu'en le pressant on ne put faire passer de la bile de la vésicule dans cet intestin. Comme cet examen se fit à la lumiere, je ne pus alors bien juger de la couleur de la bile; mais le lendemain matin le chirurgien, M. Forbes, qui avoit ouvert le corps, retourna à la maison du défunt, & fit à ma priere l'expérience précédente, sur cette liqueur qu'on avoit laissée toute la nuit dans une tasse à café, dans une chambre sans feu en hiver. Il partagea cette bile en trois par-

ties, sur l'une il mit du sel alcali fixe, qui n'occasionna aucun changement dans la couleur qui étoit d'un verd foncé. Dans la seconde il versa quelques gouttes d'esprit de vitriol ; & dans la troisieme du vinaigre ordinaire. Il remarqua dans ces deux phioles une effervescence sensible, & la couleur changea & devint d'un verd léger. On ne poussa pas plus loin cette expérience ; mais je ne doute point que si on eût laissé à la bile le temps de se corrompre encore plus, l'effervescence auroit diminué à proportion du degré de putréfaction, & auroit enfin cessé tout-à-fait par la séparation de l'alcali d'avec les parties corrompues, conformément aux observations de M. Gaber. Il s'ensuit de-là, d'une maniere encore plus évidente, » que le sel volatil » dans les substances animales est quelque chose de » bien différent de la partie putride ; qu'une substan- » ce animale peut abonder en ce sel volatil, & » cependant n'en être pas plus sujette à corruption ; » qu'elle peut être d'un autre côté très-putride, » sans donner aucune marque d'alcalescence ; & » enfin que ces sels volatils alcalis sont tous anti- » septiques de leur nature ». M. Gaber a démontré plus amplement ces principes que j'avois tâché d'établir. Je fais d'autant plus de cas de son travail, qu'il a convaincu le docteur de Haller. Ce savant fait, dans le second volume de sa physiologie, page 84, diverses objections contre mon sentiment, sur la distinction qu'il faut faire entre les substances putrides & les alcalines ; mais ayant vu par la suite, tandis que son livre étoit encore sous presse, l'ouvrage de M. Gaber sur ce sujet, il avoue de bonne-foi, à la derniere page, que les expériences de ce savant l'ont rapproché de mes sentimens.

FIN.

TABLE DES MATIERES.

A

B

D

M

N

O

P

R

V

Z

FIN.

